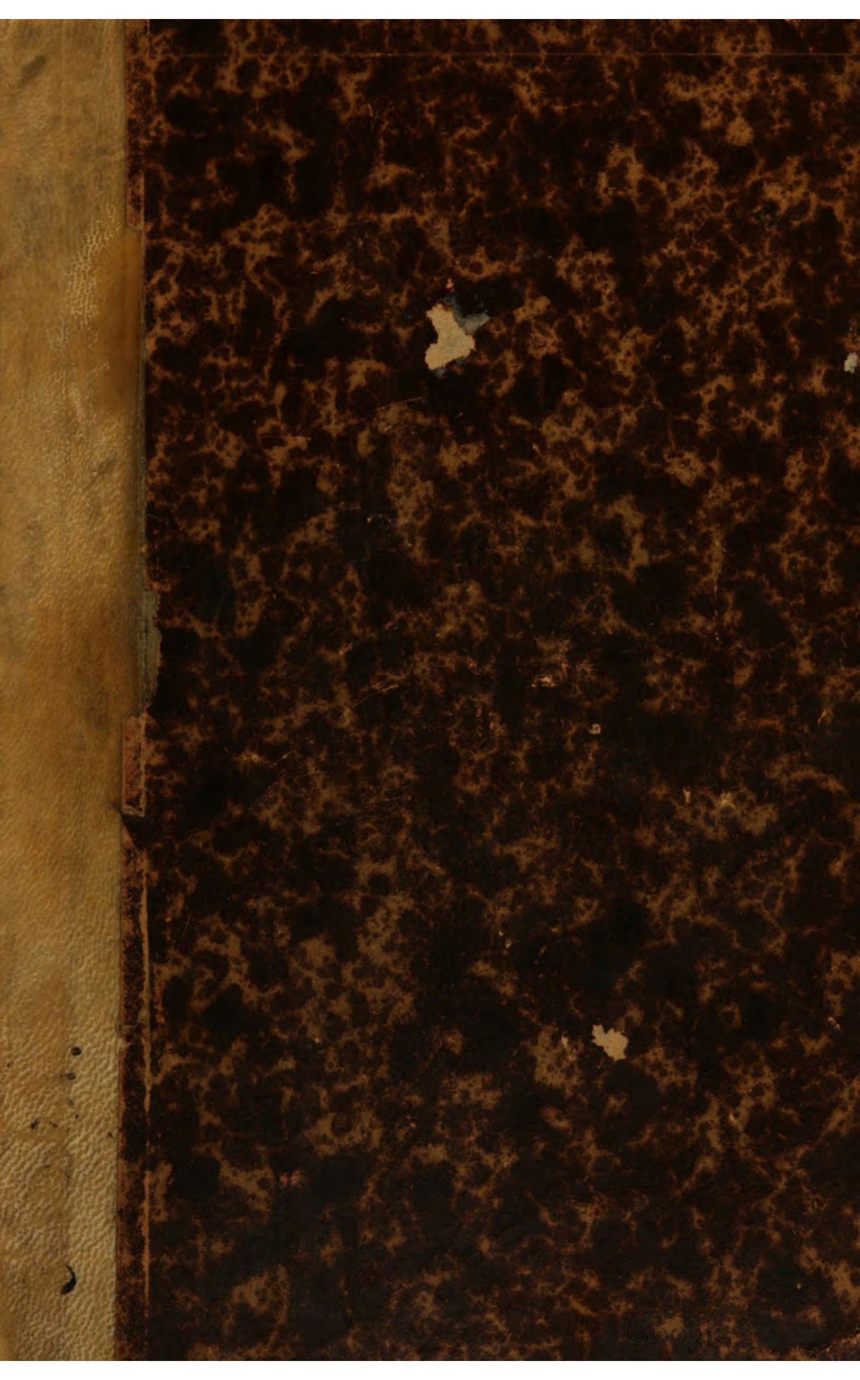
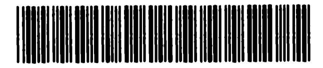







BIBLIOTHEQUE CANTONALE
3.1281.

ISIS

OU

L'INITIATION MAÇONNIQUE,

PAR

le Dr **BERCHTOLD-BEAUPRÉ**, philalèthe.

> Mes chers enfants! aimez-vous les uns les autres. C'est le précepte du Seigneur, et, si vous l'accomplissez, cela suffit.
>
> S[t] JEAN, Ev.



FRIBOURG EN SUISSE,

IMPRIMERIE MARCHAND ET COMP.

1859

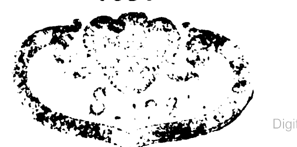


TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

Le monde profane articule plusieurs griefs plus ou moins fondés contre la Maçonnerie. Plus elle se cache, plus il est curieux, indiscret et sujet à se tromper dans ses appréciations. Je ne parle pas des ennemis déclarés de l'Ordre, tels que Barruel, Eckert et son traducteur Gyr, ni d'un certain Charles de Bussy, qui appelle la Maçonnerie une *réunion de dupes et de malfaiteurs*. Des critiques de cette trempe, sont trop méprisables, pour qu'il vaille la peine de les réfuter. « Ceux qui n'aiment personne, dit Frère Luchet, ne veulent pas que les autres s'aiment. Ils se moquent d'eux, ils les raillent, ils les accusent d'hypocrisie. On prête ce qu'on a. »

Loin d'avoir rien de commun avec ces ignobles détracteurs, je professe pour la Maçonnerie le respect

le plus sincère. Mais en même temps, je me constitue l'interprète des hommes de progrès, qui attendent qu'elle réalise ses promesses.

Ils lui reprochent ses allures étranges, ses mystères, ses formules bizarres, son prétendu secret, sa doctrine ésotérique, ses documents apocryphes, ses épreuves fictives, ses initiations illusoires, son symbolisme antique et suranné, et enfin sa généalogie bâtarde ; car la Maçonnerie est une lame neuve dans un vieux fourreau.

Ils lui reprochent encore ses théories contradictoires, ses schismes, la grande variété et l'antagonisme de ses rites, l'orgueil de ses prétentions et de ses titres, la quête de patronages dynastiques, mais surtout son abstention ou du moins sa réserve excessive dans les grandes luttes politiques et religieuses du jour.

Ils s'étonnent de voir l'égalité et la fraternité parquées et circonscrites dans le temple maçonnique, sans se manifester au dehors. Ils se demandent quel peut être le sens d'une *Loge militaire* et comment les idées de la guerre peuvent se confondre avec les sentiments de la paix.

Ils voudraient enfin, qu'une si sainte institution eût le courage de ses doctrines, et qu'elle osât entreprendre de tarir la source des maux, qu'elle prétend guérir.

La Maçonnerie n'a point encore répondu d'une manière satisfaisante à tous ces reproches; sans doute, parce qu'elle les a considérés comme des objurgations hostiles. Elle a continué à se draper dans ses voiles mystiques et à garder une opiniâtre réserve.

Elle voudra bien en sortir pour répondre à une voix amie. C'est celle d'un philalèthe, qui, laissant de côté quelques vices de forme, adhère de toute son âme à la grande loi d'amour proclamée par la Loge et qui constitue ses assises. Il la considère comme le fondement du bonheur public et il déplore avec l'éloquent d'Israëli, qu'on ait si longtemps bouleversé le monde, entassé les révolutions et les ruines, sans la trouver. Cette loi est formulée dans l'épigraphe du titre de cet ouvrage.

Ce principe est pratique et fécond, tandis que le *schema* de Kant, l'*absolu* de Fichte, l'*indifférence* de Schelling, l'*idée* de Hegel, le *verbe* de Castiglia et autres intuitions métaphysiques, restent le plus souvent à l'état de lettre morte.

Spinosa, s'élevant par la seule puissance de son génie à la suprême abstraction de la *substance unique,* m'inspire moins d'admiration que ce même Spinosa, consacrant les fruits de son travail au soulagement de l'infortune.

Il était peut-être téméraire de poser comme postulat, ce qui ne devrait l'être que comme problème.

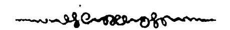
Mais j'ai obéi à une conviction irrésistible. Puisse-t-elle être partagée !

J'aurai alors atteint mon but. Du moins ai-je l'espoir de provoquer des explications, qui édifieront le public et justifieront la Loge.

En relisant mon travail après l'impression, j'y ai trouvé des redites. Toutes n'ont pas été commises sans intention, parce qu'il est des vérités qu'on ne saurait trop répéter. Quant aux autres, on voudra bien les pardonner à mon âge, et pardonner aussi à mon tempérament quelques vivacités involontaires.

Fribourg en Suisse, ce 1 Mai 1859.

L'AUTEUR.



PREMIÈRE PARTIE.

ÉTAT PRÉSENT DE LA FRANC-MAÇONNERIE.

I. Tradition fondamentale.

Drunten aber im Tiefen sitzen
Lichtlos, ohne Gesang und Sprache,
Der Themis Töchter. die nie vergessen,
Die Untrüglichen! die mit Gerechtigkeit messen,
Fangen es auf in schwarzen Gefässen
Rühren und mengen die schreckliche Rache.

SCHILLER.

Les voilà assises dans le fond, sans lumière, les silencieuses filles de Thémis. Elles ne se trompent jamais, n'oublient rien, mesurent avec justice et recueillant dans des coupes noires le sang répandu, préparent une terrible vengeance.

La profanation d'un temple fameux, l'assassinat de son architecte, son cadavre jeté sous les décombres, puis retrouvé avec des circonstances mystérieuses, son inhumation solennelle, le châtiment des meurtriers, telle est la première tradition de toutes les loges maçonniques.

Un poignard, une tombe, un cadavre, un maillet rappelant l'instrument de mort, figurent avec l'équerre et le compas au nombre de leurs principaux emblèmes. Le secret de l'Ordre, c'est la parole perdue du maître assassiné; son but, celui de la retrouver.

Hiram-Abi, nommé aussi Adonhiram ou simplement Hiram, était un grand architecte, qui vivait mille ans avant Jésus-Christ. Il fut envoyé à Salomon par le roi de Tyr pour diriger la construction du temple de Jérusalem et la surveillance des ouvriers. Afin de prévenir toute confusion, vu leur nombre, il les partagea en trois classes, dont chacune avait son mot d'ordre et un salaire proportionné au degré d'habileté qui les distinguait. Les apprentis recevaient le leur auprès de la colonne *Jakin,* les compagnons auprès de la colonne *Boaz* et les maîtres dans la chambre du milieu.

Trois compagnons voyant que la bâtisse touchait à son terme, et qu'ils n'avaient pu obtenir encore la maîtrise, résolurent d'en extorquer le mot d'ordre, afin de passer pour maîtres dans d'autres pays et d'en obtenir la paye. Ils s'embusquèrent un jour à chacune des portes du temple, et lorsque Adonhiram, après avoir, selon sa coutume, accompli sa prière, se présenta pour sortir par la porte du midi, l'un des conjurés le somma de lui révéler le mot de passe, et sur son refus, le frappa à la gorge avec une règle de vingt-quatre pouces. Le second le frappa de même à la porte de l'occident avec une équerre de fer, et lorsque l'infortuné voulut s'échapper par la porte de l'orient, le troisième conjuré lui déchargea sur le front un si terrible coup de maillet, qu'il l'étendit mort à ses pieds.

Les assassins, s'étant rejoints, furent consternés en apprenant l'inutilité de leur attentat. Pour en faire disparaître les traces, ils mirent une corde au cou de la victime et traînèrent le corps hors du temple, par la porte orientale; puis l'enfouirent sous des décombres. La nuit venue, ils le portèrent hors de Jérusalem.

L'absence d'Adonhiram fut bientôt remarquée, ainsi que celle des trois compagnons, qui ne répondirent pas à l'appel des ouvriers.

Saisi d'un pressentiment sinistre, Salomon ordonna à neuf maîtres de se livrer à la recherche du grand architecte. Ces frères suivirent successivement différentes directions et, le deuxième jour, ils arrivèrent au sommet du mont Liban. Là, un d'eux, accablé de fatigue, se reposa sur un tertre, et s'aperçut bientôt que la terre qui formait ce tertre, avait été récemment remuée. Ayant fait part de sa remarque à ses compagnons, ils fouillèrent l'endroit, après être préalablement convenus que, si le corps s'y trouvait, le premier mot, qu'ils prononceraient à son aspect, remplacerait la parole perdue, et découvrirent avec terreur le cadavre de la victime. Ils recouvrirent la fosse et, pour en reconnaître la place, plantèrent dessus une branche d'acacia [1], puis retournèrent faire leur rapport au roi.

Salomon fut profondément affligé de cette perte. Neuf maîtres, munis de bêches et de lanternes, cherchèrent à minuit les chemins qui conduisaient à la montagne. Ils étaient en habits de maçons avec le tablier. Ils portaient aussi une clochette d'alarme pour donner le signal en cas de surprise.

Après avoir exhumé le cadavre, ils l'enveloppèrent dans leurs tabliers et le portèrent dans le temple. Il fut inhumé dans le sanctuaire. Salomon fit placer sur sa tombe une

[1] Selon une autre version, ce furent les meurtriers eux-mêmes qui plantèrent cette branche pour reconnaître la place, leur intention étant de revenir en temps opportun pour transporter le cadavre ailleurs. Les anciens regardaient l'acacia comme incorruptible. C'est pour cela qu'on a substitué ses branches, symbole de l'éternité, au myrte, au genêt, au laurier, qui, à cette époque de l'hiver, figurent dans les théogonies anciennes.



médaille d'or triangulaire, sur laquelle était gravé le nom de *Jehovah.* La tombe avait sept pieds de longueur, cinq de largeur et trois de profondeur.

Cette lugubre légende s'annonce déjà dans les deux premiers grades par les deux colonnes. Elle sert de canevas au troisième grade et à ceux de l'Ecossisme. C'est sur elle que repose en grande partie le symbolisme de l'Ordre ; c'est à elle que se rapportent beaucoup de cérémonies de réception et plusieurs questions du catéchisme maçonnique. On y a attaché un sens profond et presque prophétique, qui n'est révélé qu'aux initiés des hauts grades. Dans les grades inférieurs, c'est tout simplement une allégorie solaire.

Le temple inachevé, c'est le soleil parvenu aux trois quarts de sa course.

Les trois portes du temple situées au midi, à l'occident et à l'orient, sont les trois points du ciel où paraît le soleil.

Les trois mauvais compagnons, ce sont les trois mois d'automne qui conspirent contre lui.

La parole sacrée, c'est la vie. La présence du soleil dans sa force provoque, en effet, les acclamations, les chants de tout ce qui respire. Son absence rend tout muet.

La règle, dont le maître est frappé, a vingt-quatre pouces. C'est le nombre des heures de la révolution diurne de cet astre ; c'est l'accomplissement de cette division du temps, qui porte le premier coup à son existence.

Le deuxième coup fait allusion au préjudice que porte au soleil la deuxième distribution du temps, celle de l'année en quatre saisons. En effet, si l'on divise en quatre parties le cercle du zodiaque, et que, des deux points de section les plus rapprochés, on tire deux lignes droites conver-

gentes vers le centre, on aura une équerre, c'est-à-dire un angle ouvert à 90 degrés.

Le troisième coup est porté avec un maillet. La forme cylindrique de cet outil figure l'accomplissement total du cycle de l'année.

Les assassins cachent le cadavre sous les décombres, image des frimats et du désordre qu'amène l'hiver, puis ils l'enterrent sur le mont Liban. Cette montagne joue déjà un rôle important dans la légende d'Adonis ou Adonaï, dont les mystères établis chez les Tyriens, s'étaient introduits parmi les Juifs. C'est sur le mont Liban qu'Adonis avait été mis à mort par un sanglier, emblème de l'hiver, selon Macrobe, et c'est là qu'il avait été retrouvé par Vénus en pleurs.

Les neuf maîtres, envoyés à la recherche du maître disparu, figurent les neuf bons mois de l'année. L'acacia consacré au soleil est le rameau de myrte de l'initiation grecque, le rameau d'or de Virgile, le gui des Gaulois et des Scandinaves, l'aubépine des chrétiens. La parole changée, c'est un autre soleil qui va renaître.

La pensée fondamentale de cette légende typique se retrouve dans les fables d'Osiris, de Bacchus, de Baldour et autres. Les initiés Scandinaves considéraient ce dernier comme le soleil. Ce dieu avait fait un songe effrayant. Il lui semblait que sa vie était en péril. Les autres dieux du Valhalla, auxquels il communiqua ses craintes, firent tout ce qui dépendait d'eux pour les dissiper. Ils firent jurer par les animaux, les végétaux et les minéraux qu'ils ne feraient aucun mal à Baldour, n'exceptant de ce serment qu'une plante parasite, le gui de chêne, qu'à raison de sa grande faiblesse, ils jugeaient tout à fait inoffensive. Baldour leur ayant alors paru invulnérable, ils s'amusèrent à l'ac-

cabler de projectiles, sûrs de ne pas le blesser. Mais Höldour (le destin), infirme et aveugle, s'abstenait seul de ce divertissement. Locka (le mauvais principe) s'offrit à diriger son bras, et l'arma du rameau méprisé par les dieux et dont il avait secrètement fortifié la tige. Percé par le gui fatal, Baldour expira aussitôt. C'est pour cela que les Druides et Drottes se livraient tous les ans, vers le solstice d'hiver, à la recherche du gui, et le coupaient en grande cérémonie, avec une serpette d'or, dont la forme recourbée rappelait cette portion de zodiaque, pendant laquelle le meurtre de Baldour s'était autrefois accompli.

Dans toutes ces légendes, c'est toujours un homme vertueux qu'on assassine et dont on veut cacher la mort. Ce sont des recherches, c'est une sépulture sur laquelle s'élève une plante. C'est peut-être la grave image de l'existence humaine, sujette à tant de peines et de périls, et de son absorption inévitable par la mort.

Nous disons pensée fondamentale : mais aujourd'hui elle a changé d'objet. Le sens plus intime de ces allégories se rattache aux plus hautes questions philosophiques et sociales et se révèle dans la doctrine ésotérique de l'Ordre.

Eckert, toujours dominé par sa monomanie antimaçonnique, soutient que la mort d'Adonhiram symbolise la destruction des Templiers, et que la vengeance atteindra les papes et les rois. On verra plus tard sur quelles données illusoires se fonde cette interprétation.

A quelle époque la légende d'Hiram a-t-elle été adoptée par l'Ordre? C'est ce qu'on ignore. « Les symboles des Loges, dit Galiffe, les cérémonies et les rituels des trois grades primitifs, sont d'une très-haute antiquité » par conséquent aussi le mythe allégorique d'Hiram.

Et cependant ce personnage n'est point connu dans

l'Histoire. Le livre sacré en fait seul mention comme d'un parfait ouvrier [1]. C'est tout ce qu'on en sait.

Si l'assertion de Galiffe est fondée, celle d'Eckert ne l'est pas, et *vice-versa,* puisque la Franc-Maçonnerie est censée avoir existé au moins depuis Salomon, c'est-à-dire 2300 ans avant les Templiers.

D'un autre côté, il n'est pas encore démontré que la Franc-Maçonnerie ait eu une doctrine secrète philosophique. La légende d'Hiram ne peut donc avoir, quoi qu'en dise le traducteur d'Eckert, qu'un sens astronomique, que nous avons exposé et auquel des novateurs ont essayé de substituer plus tard une interprétation politique. C'est une fiction créée par l'Ecossisme.

II. La Loge.

Et in fronte ejus nomen scriptum : Mysterium.
APOCALYPSE.

Et sur son front était inscrit le mot : Mystère.

On appelle *loge* le lieu où se réunissent les frères maçons en assemblée officielle. Ce mot se prend aussi au figuré pour l'association elle-même.

Une loge peut s'improviser partout. Mais ici nous entrerons dans un temple maçonnique proprement dit, construit et orné *ad hoc.*

Tout dans son architecture et son ornementation y rappelle l'origine et le but de la Franc-Maçonnerie.

Il doit être harmonieux dans toutes ses parties. C'est

[1] Paralip. lib. II. Cap. II. v. 13 et 14.

presque un microcosme, image symbolique de l'univers et de l'architecture plastique. Il est construit d'après les lois du cercle.

Le plafond est azuré et parsemé d'étoiles d'or, comme autrefois la voûte des temples chrétiens, comme celle des cieux. Les quatre angles de l'enceinte figurent les quatre points cardinaux.

Le fond, élevé de trois degrés, présente dans son centre en hémicycle, l'image du soleil. C'est là que siége, à l'orient, le Vénérable, en face de l'entrée.

Devant son trône, qui est bordé d'une balustrade, est placé l'autel ou bureau sur une estrade haute de quatre marches : ce qui fait sept marches pour arriver du parvis à l'autel. Elles rappellent le domicile des sept planètes. Un maçon met à monter ces sept degrés, le temps que le soleil met à parcourir le système planétaire.

Un dais de couleur bleu ciel, parsemé d'étoiles d'argent, surmonte le trône.

Au fond du dais et dans sa partie supérieure, rayonne un *delta,* au centre duquel on lit en caractères hébraïques le nom de *Jehovah.*

A chaque point cardinal, hormis au nord, se trouvent une porte et une fenêtre. Sept marches figurant les sept planètes primitivement connues, conduisent à la porte de l'occident.

Celle-ci est flanquée de deux colonnes, l'une blanche, l'autre noire, et surmontées de lys et de pommes de grenade, image de l'action fécondante du soleil. Elles sont censées avoir dix-huit coudées de hauteur, douze de circonférence, douze à leur base, et leurs chapitaux cinq coudées : total, quarante-sept coudées. C'est le nombre des constellations anciennes.

Sur l'une de ces colonnes est inscrit le mot *Boaz,* sur l'autre celui de *Jakin,* c'est-à-dire, sagesse et force. Elles sont de couleur différente, par allusion aux deux principes de création et de destruction, de vie et de mort, de lumière et de ténèbres, dont le jeu alternatif entretient l'équilibre universel.

Elles rappellent les colonnes qu'érigèrent les enfants de Seth, celles qui servirent de signe au peuple hébreu pendant sa marche dans le désert, celles que Salomon fit élever devant son temple, et dans l'intérieur desquelles on gardait les instruments géométriques et le salaire des ouvriers; celles qu'Hérodote nous apprend avoir été placées devant le temple de Baal à Tyr; enfin celles qui marquèrent le terme des travaux d'Hercule. A ce point de vue, c'est l'image emblématique des deux solstices, cette double barrière de la course annuelle du soleil. C'est une des nombreuses personnifications de cet astre, dont le passage à travers les douze signes du zodiaque est symbolisé par les douze travaux attribués à Hercule.

Au-delà de la porte occidentale s'étend un double pavé en forme d'échiquier, blanc et noir. C'est le seuil du grand portique. Il figure l'union étroite des Frères liés entr'eux par la vertu. Il désigne aussi la double force, qui, tour à tour, attire l'homme vers l'esprit et la matière, vers la vertu et le vice, rend les épreuves plus difficiles et retarde l'instant de l'éternelle béatitude.

Un peu plus loin se voit une équerre, dont les deux extrémités sont tournées vers l'orient. Symbole de l'équité, elle sert à former des carrés parfaits. C'est aussi l'instrument du maître et là, il rappelle que la direction à imprimer à l'activité humaine, ne doit l'être que dans l'intérêt de l'humanité.

A droite de l'équerre est un maillet, par lequel on maintient l'ordre et qui nous apprend à être dociles aux enseignements de la sagesse. A gauche est une planche sur laquelle sont tracées des figures géométriques.

Au-dessus de l'équerre est le portail orné de plusieurs figures, telles que le soleil et la lune, le niveau hydraulique servant à niveler les surfaces et symbole du nivellement social, le niveau à plomb, au moyen duquel on élève les édifices sur leurs fondements. Il figure la solidité de l'Ordre maçonnique fondé sur la vertu.

Parmi ces images, on remarque celle d'une pierre brute, à laquelle doivent travailler les apprentis. Elle indique l'enfance de toutes les sciences, à la première époque de la Société, et les perfectionnements dont celle-ci est susceptible.

Une autre pierre, dont la base est cubique et le sommet pyramidal, sert aux compagnons soit initiés du second grade, pour aiguiser leurs outils. Elle enseigne que ce n'est qu'en veillant sur nous-mêmes, que nous pouvons nous préserver du vice. Elle rappelle l'époque florissante de la Sagesse et de la Science créées par la certitude mathématique.

En un mot, la pierre brute désigne la loi sous laquelle les hommes vivaient avant Moïse; la pierre cubique, c'est la loi de Moïse; la planche à tracer, l'Evangile.

Au nombre des emblèmes, on distingue encore l'Etoile flamboyante; elle désigne le génie qui élève aux grandes choses, le feu sacré, qui émane de Dieu. C'est le mythra des Perses. Au centre de l'Etoile se voit un monogramme mystérieux sous la forme d'un G majuscule. On peut le considérer comme l'initiale du mot *Gott*, ou de *Golgotha;* selon une autre interprétation, c'est l'initiale du mot *Géo-*

métrie, parce que cette science, qui est la cinquième en rang, a pour base l'application des propriétés des nombres aux dimensions des corps et surtout au triangle. Par elle, le maçon mesure les élévations et s'élève à une grande hauteur sur les ruines du temple. Celui-ci est éclairé par trois lumières disposées en équerre, l'une vers l'occident, et la troisième vers le midi. Il n'y en a pas au nord, parce que le soleil n'éclaire que faiblement cette contrée.

Le grand-maître est assis sous le dais, à l'orient, dans la couleur éclatante du Dieu de la lumière. C'est là qu'il doit ouvrir la loge, la diriger dans ses travaux et l'éclairer de ses lumières, comme le soleil se lève à l'est pour ouvrir le jour. En sa qualité de représentant de la divinité, il porte l'équerre, le maillet et le glaive, pour diriger la loge et le monde. Devant lui, sur une table, trois bougies sont placées en équerre et représentent la trinité des mystères de l'Ordre; plus une Bible, symbole de la foi, et le compas qui désigne l'élément scientifique.

Des deux côtés de la loge règnent des banquettes où prennent place les Frères non fonctionnaires, couverts et sans distinction aucune. C'est ce qu'on désigne sous le nom de *Colonne du Nord* et *Colonne du Midi*.

Le temple est orné dans son pourtour de dix autres colonnes; ce qui en porte le nombre total à douze.

Dans la frise ou architrave, qui repose sur les colonnes, règne un cordon qui forme douze nœuds ou lacs d'amour. Les deux extrémités se terminent par une houppe dite *dentelée* et viennent aboutir aux colonnes J. et B. Cette houppe encadre l'enceinte et symbolise l'ornement extérieur que la loge reçoit des mœurs des Frères. Elle rappelle en même temps le voile du temple de Salomon.

Dans leur langage mystique, les Francs-Maçons disent

que leur temple est situé à l'orient de la vallée de Josaphat, dans un endroit où règnent la paix, la vérité et l'union, que cet édifice a la forme d'un rectangle, que sa longueur s'étend de l'orient à l'occident, sa largeur du midi au septentrion et que sa hauteur compte d'innombrables coudées. Sa profondeur va de la surface de la terre au centre.

La consécration d'un temple maçonnique a lieu avec une grande pompe.

III. La Loge. (Suite.)

Apôtres du progrès
Venez dans cette enceinte,
Et de notre œuvre sainte
Apprenez les secrets.

Comme toutes les anciennes institutions de ce genre, la Franc-Maçonnerie admet une certaine hiérarchie parmi ses membres. Ils sont partagés en trois classes, les apprentis, les compagnons et les maîtres. Les apprentis deviennent compagnons et les compagnons maîtres, quand respectivement ils ont fait leur temps de travail et parcouru leur marche de progrès : voilà l'égalité. En attendant, les trois classes marchent ensemble et partagent le même sort : voilà la fraternité.

Les initiés de l'antiquité avaient également une hiérarchie de grades. Ainsi les Isiades passaient par trois degrés d'initiation : les mystères d'Isis, ceux de Sérapis et ceux d'Osiris. Après le temps d'épreuves, les initiés d'Eleusis

devenaient mystes, puis époptes. Les Pythagoriciens avaient les trois grades d'auditeurs, disciples et physiciens. Les premiers chrétiens de même se distinguaient en catéchumènes, compétents et fidèles; les Manichéens en auditeurs, élus et maîtres, etc.

La Franc-Maçonnerie est répandue sur tout le globe et compte près de trois mille cent loges [1]. Elle ne reconnaît que quatre parties du monde ; la Polynésie n'existe pas maçonniquement.

L'association reconnaît un chef unique, qui prend le titre de *Patriarche.* Dans l'article Franc-Maçonnerie de l'*Encyclopédie,* Lalande donne la liste des patriarches qui ont gouverné l'Ordre. Il paraîtrait, au dire d'Eckert, que lord Palmerston est revêtu aujourd'hui de cette dignité.

Aux côtés de ce chef sont deux comités : l'un législatif, l'autre exécutif. Ces comités, composés des délégués des Grands-Orients, connaissent seuls le Patriarche et sont seuls en contact avec lui.

Les autres dignités et offices de la loge sont au nombre de vingt-deux.

Le président prend le titre de Vénérable. Il a sous sa sauvegarde et responsabilité les constitutions de la loge, l'original des règlements, les cahiers des trois grades, les titres concernant le local et les archives. Il surveille l'emploi des fonds, signe tous les actes, exerce la police des assemblées et le droit de faire *couvrir* (évacuer) le Temple par tout Frère d'une conduite répréhensible. Il peut faire

[1] La Turquie elle-même en est dotée. Constantinople seul en compte 9. La loge de Belgrade se composait, il y a trois ans, de 70 membres. En Perse, l'Ordre compte 80,000 membres.

Le 13 octobre 1855, la première loge maçonnique a été ouverte en Chine.

faire les réceptions par un maître quelconque, sauf à ressaisir le maillet dès que le néophyte est constitué.

Sa voix décide en cas de parité de suffrages. Son autorisation est nécessaire pour tout discours en loge ou cantique au banquet.

Lorsqu'un Frère est interrompu par le Vénérable, la loge décide, sur sa réclamation, si elle consent à l'entendre.

Personne ne peut reprendre le Vénérable : on ne peut que lui faire des observations respectueuses.

Il a seul le droit de convoquer des assemblées extraordinaires. Sur la demande de sept Maîtres, il doit convoquer la loge au jour par eux indiqué.

Il peut mitiger à volonté les épreuves du récipiendaire. Lorsqu'il se présente en loge ouverte, il est annoncé. Le Frère qui préside nomme cinq Frères pour l'introduire. A son entrée, il est reçu maillets battants, sous la voûte d'acier, les colonnes étant debout à l'ordre. Puis il est introduit à l'orient, où le président lui remet le maillet avec les formes d'usage, en l'informant de ce qui a été exécuté pendant son absence.

Deux *surveillants,* chargés de diriger les colonnes, sont placés dans une espèce de niche ornée de draperies à franges et ils portent, appuyé sur la cuisse, comme les hérauts d'armes, un bâton d'ébène tourné en forme de colonne. Comme le soleil se couche à l'ouest pour fermer le jour, de même le premier surveillant s'y tient pour fermer la loge, payer les ouvriers et les renvoyer contents et satisfaits.

Le second surveillant se place au sud pour mieux observer le soleil à son méridien, pour envoyer les ouvriers du travail à la récréation et pour les rappeler de la récréa-

tion au travail, afin que le maître en retire honneur et contentement.

Les plaintes éventuelles contre le Vénérable, s'adressent à l'Ex-Vénérable. Celui-ci convoque secrètement le premier et le second surveillants, l'orateur et le secrétaire. S'ils ne peuvent concilier l'affaire, la loge en est nantie et décide.

Le Vénérable seul peut faire des aumônes aux Maçons jusqu'à la concurrence de six francs. Ces aumônes sont payées sur son mandat par le Frère Elémosinaire.

Telles sont les attributions d'un chef de loge. On peut voir dans Eckert quelles sont celles des autres fonctionnaires, indiquées d'ailleurs par leur qualification. Il est à remarquer seulement que les quatre experts portent le nom de *tuileurs,* quand ils sont chargés de s'assurer si un Frère inconnu, qui se présente pour visiter la loge, est réellement Franc-Maçon.

Le *préparateur* est chargé de préparer le récipiendaire et il répond de lui jusqu'au moment de son introduction dans le temple. On l'appelle aussi *Frère terrible.*

Le *couvreur* veille à la sûreté de l'intérieur du temple et se tient constamment à la porte, le glaive en main pour ne laisser entrer que les initiés. Le bijou dont il est décoré représente un œil, un sabre et un marteau.

Une loge peut avoir des membres honoraires. Ceux-ci ne sont pas sujets à la contribution, et peuvent fréquenter les travaux quand bon leur plait. Mais ils ne peuvent remplir aucune fonction et n'ont que la faculté d'assister gratuitement aux deux banquets du solstice.

On appelle Frères *de l'harmonie* les artistes qui, par leur talent pour la musique vocale ou instrumentale, concourent à l'embellissement des travaux. Ils sont affranchis de toute contribution.

Les Frères servants desservent la loge et ne reçoivent que le grade d'apprenti, à l'exception du premier Frère servant, qui peut être promu au grade de Maître.

La fête de l'Ordre se célèbre deux fois par an; la première à la St-Jean d'hiver, la seconde à la St-Jean d'été. Chacune de ces réunions se termine par un banquet, auquel tous les Maçons, sans exception, sont obligés de prendre part.

L'organisation et les cérémonies de ce banquet, celles qui s'observent pour l'inauguration d'un temple maçonnique, à la naissance d'un *louveteau* (fils de maçon) et aux obsèques d'un Frère, ont été souvent décrites, et il serait inutile de les reproduire; car ce n'est pas la forme de l'association, qui fait le principal objet de cette esquisse, c'est son esprit.

Dans le principe toutes les loges maçonniques suivaient, à de très légères modifications près, le même système, professaient les mêmes dogmes, et tendaient franchement vers le même but. Du tronc de cet arbre chargé de fruits, surgit insensiblement l'*Ecossisme,* plante parasite, qui en suça la sève pour y substituer son suc vénéneux. A dater de ce jour, les rites se multiplièrent sans proportion. On en compte aujourd'hui près d'une vingtaine.

Le plus ancien et le plus répandu est le *rite anglais.* Viennent ensuite le *rite français,* qu'on appelle en Hollande et en Belgique *rite ancien réformé;* le *rite de la Grande Loge aux trois globes* de Berlin; le système de Zinnendorf, le *rite écossais ancien et accepté,* etc.

Un grand Orient se forme des Vénérables des loges proprement dites et des présidents des divers ateliers ou de leurs délégués.

En Suisse, où les mêmes abus s'étaient introduits, la

Maçonnerie a fait, dit Galiffe, de grands pas dans la voie des réformes sous la direction de la Grande Loge *Alpina*. Plusieurs corps maçonniques ont complètement abandonné toute espèce de grade supérieur ; d'autres n'ont conservé leurs chapitres que comme réunions scientifiques. Les Maçons de tous les systèmes tendent évidemment toujours plus à s'accorder sur ce point, que la véritable Franc-Maçonnerie est renfermée dans les trois grades symboliques. Dès lors comment se fait-il qu'une réforme générale ne se soit pas encore opérée ?

IV. L'initiation.

Wer bist du, der des Wanders Herz
Mit unbekannten Grau'n durchströmt,
Sein Haar ihm leise sträubt?
O Hain der **Isis**, *Lieblingssitz*
Der hehren Göttin, Heiligthum
Der Vorwelt, sey gegrüsst!

Qui es-tu? A ton aspect le pélerin éprouve un secret effroi, un léger frisson. O bocage d'Isis, demeure chérie de l'auguste déesse, sanctuaire des temps antiques, je te salue !

Le temple du mystère se cache dans cette forêt, dont parle Dante Alighieri :

Nel mezzo del cammin di nostra vita,
Mi ritrovai per una selva oscura,
Che la diritta via era smarrita.
A! quanto a dir qual era cosa dura
Questa selva selvaggia ed aspera e forte
Che nel pensier rinnova la paura!
Tanto era amara, che poco e piu morte.

Il est sans fenêtres et sans lumière ; à l'heure même, où le soleil atteint son zénith, rien n'y dissipe la nuit profonde, rien n'en trouble le silence solennel.

Une foule de curieux gravissent les hauteurs escarpées, qui l'entourent, et cherchent les sentiers, qui y conduisent. L'écho seul répond à leur voix.

Une porte couverte d'arabesques, encadrée de symboles et de citations apocalyptiques, s'ouvre à de rares intervalles à quelque visiteur privilégié.

C'est que là sont renfermés les secrets cabalistiques, les arcanes d'outre-tombe et la clé des sciences occultes. Là trône encore l'oracle terrible, qui, dans les anciens jours, répondit au fils de Laïus : *puisses-tu, ô mortel téméraire, ne jamais apprendre qui tu es !*

Mais au rebours du sphynx thébain, que ce prince vainquit et qui proposait des énigmes aux passants, celui, qui garde le temple du mystère est éternellement muet.

La loge maçonnique se pose en pavillon éclairé de ce ténébreux palais, et le Vénérable en légitime héritier des Eumolpides. Hiérophante moderne, il se charge d'instruire ceux qui aspirent à l'initiation.

L'imagination est vivement frappée, lorsqu'on entre dans une loge. Son ornementation bizarre, ses décors étranges, la disposition des meubles, la grande variété des emblèmes, les images d'un passé monumental, tout y éveille l'attention, excite la curiosité et dispose au recueillement. Une sublime poésie, un charme mystique répandu sur chaque objet, de vagues mais ravissantes harmonies, remplissent cette enceinte mystérieuse consacrée à la paix.

A l'attrait du mystère se joignent les appréhensions de l'inconnu, l'attente de révélations suprêmes et le pressentiment d'une vie nouvelle, dont les perspectives se perdent

dans l'infini. On croit respirer les tièdes brises de l'Orient avec ses parfums qui donnent le vertige ou l'encens, qui brûlait dans ses temples. On éprouve le saisissement du voyageur, qui pénètre pour la première fois dans les salles des pyramides ou dans l'oratoire d'un pastophore. C'est une aspiration confuse. L'imagination se repait des plus ravissantes chimères et l'on se croit transporté dans la sphère vaporeuse des rêves.

Le profane va enfin sortir du flot fangeux des petits intérêts et des égoïsmes mesquins. « Il va contempler hors de lui ce monde, qu'il s'était fait au-dedans de lui, au foyer de l'inspiration. Le besoin d'être compris et d'échanger son cœur, ce besoin, qui était devenu pour lui une condition impérieuse de l'existence, va enfin être satisfait [1].» C'est un monde nouveau, dont on va lui ouvrir les portes. Il trouve, à sa grande surprise, en pleine construction, l'édifice grandiose, dont il avait conçu l'idéal et de nombreux ouvriers, qui en ont déjà posé les assises. Il aura sa tâche assignée. On va mettre entre ses mains les outils nécessaires et lui en faire connaître la destination morale. C'est là, qu'il pourra jeter une surabondance de vie, qui déborde; c'est dans ce moule qu'il pourra couler la substance divine, dont il s'est nourri. Inondé de magiques reflets, il frémit d'enthousiasme à l'idée de tout ce qui lui est promis; car il entre dans la communion des voyants et ces promesses lui sont faites dans une langue, que le monde n'entend pas. Il attend des révélations graves et l'éclosion pacifique d'une ère nouvelle. Il était dans les ténèbres et la lumière va luire. En un mot, il va être initié.

Initiation! Mot plein de magie! Que ton sens est pro-

[1] Dollfuss.

fond, ton harmonie séduisante, ta portée lointaine! Tu renfermes à la fois le vague dans l'expression et l'inconnu dans les choses. Sous cette double fascination qui captive les âmes, chacun met ce qu'il désire et ce qu'il imagine. Rien n'égale la puissance de ce prestige : c'est celui de l'inconnu et le néophyte plonge avec extase dans les perspectives sans limites, qui lui sont ouvertes.

Malheureusement l'initiation est aussi un appât pour les instincts et les natures dépravées. Primer par la possession de connaissances privilégiées, les faire servir à l'assouvissement de passions brutales, au triomphe d'un parti, d'une secte, d'un système, de l'ambition ou bien profiter sans pudeur des avantages matériels de l'association, tels sont souvent les ignobles et criminelles intentions, qui conduisent un profane devant les portes interdites.

V. 1er grade symbolique — l'Apprenti.

Non tradatur mysterium nisi humili, non ostendatur cuiquam mortali, nisi admodum digno, qui stat in dimidio dierum suorum, non iracundo, non pravis moribus fœdato, sed viro pacifico, qui suaviter loquatur cum creaturis, et qui custodiat illud cum munditia. Talis enim dilectus est sursum et circa nos desideratus deorsum et timor ejus cadit super creaturas.

ECKARTSHAUSEN.

Le secret ne sera dévoilé ni à l'homme colère, ni à l'impur, mais seulement au mortel le plus digne, à l'homme pacifique et bienveillant, qui sache le garder sans souillure, et qui ait atteint le milieu de ses jours. Car celui-là est bien vu là-haut ; sa présence nous est chère ici-bas et toutes les créatures le vénèrent.

Avant d'entrer dans la loge, l'aspirant décline son âge, sa position civile et sa religion. Il doit aussi prouver son zèle pour être reçu.

Après quelques autres formalités, l'examinateur le conduit jusqu'aux portes du temple.

« L'intérieur de la loge est d'ordinaire bleu. Le trône du Vénérable, les tables des surveillants et des autres officiers doivent être de la même couleur.

» Le Vénérable est assis sous un dais. Derrière lui, à droite et à gauche, sont les Frères Steward. A droite, le secrétaire, à gauche, l'orateur et l'aumônier. En face, du côté de l'occident, sont assis les deux Frères surveillants. Entre eux est le maître des cérémonies. Sur les flancs de ces groupes sont assis en deux rangs les Frères de tout rang, sans distinction. Entre l'autel devant lequel se trouve un petit marche-pied et les Frères surveillants, est étendu sur la terre un carré oblong, appelé tapis, qui représente le temple de Salomon, et sur lequel sont peints des instruments maçonniques. A la porte est une sentinelle, qui ne laisse entrer aucune personne [1]. »

Les autres détails du cérémonial de réception se trouvent dans les auteurs. Je me borne à l'essentiel et je parlerai ailleurs des épreuves.

On fait faire au candidat trois voyages autour de la loge au milieu du bruit et des secousses du sol. On le purifie par l'eau et par le feu : allusion aux vicissitudes des trois mois de l'année, que traverse le soleil au commencement de sa révolution, aux ouragans, aux pluies et enfin au printemps, qui rend la joie, la vie et la clarté à la nature. Le Frère terrible, c'est Typhon, le méchant Frère d'Osiris, le mauvais principe, qui lutte constamment contre la lumière et sa chaleur vivifiante.

Quand on ôte le bandeau à l'aspirant, il voit toute la loge brillamment éclairée. Les Frères ont formé une chaîne

[1] Eckert.

dans laquelle ils l'enlacent. On l'habille, on le conduit au Vénérable, qui lui communique le signe, l'attouchement, les deux mots secrets, un tablier et des gants blancs. On le décore encore d'autres emblèmes, qui tous ont une signification astronomique. Le cordon, qui pend de l'épaule gauche à la hanche, figure la bande zodiacale. Il est bleu, les anciens initiés affectant cette couleur aux signes inférieurs du zodiaque. Le bijou suspendu au bas du cordon se compose encore d'un compas sur une équerre. Le compas est ici l'emblème du soleil; la tête figure le disque, les branches, les rayons. L'équerre rappelle cette partie de la terre que le soleil éclaire au zénith.

Reconduit entre les deux colonnes, le néophyte y est proclamé apprenti et tous les Frères, sur l'ordre du Vénérable, applaudissent à son initiation, par le signe, la batterie et l'acclamation d'usage.

La réception accomplie, l'apprenti est placé vers le nord, parce que c'est le côté le moins éclairé. N'ayant reçu qu'une lumière faible, il n'est pas en état de supporter un plus grand jour.

Alors l'orateur lui adresse un discours, que Clavel résume ainsi :

« L'association maçonnique exige de tout homme, qu'elle admet dans ses rangs, qu'il croie en un Etre suprême, créateur et directeur de l'Univers et qu'il professe le petit nombre de dogmes, qui font la base de toutes les religions. Elle l'autorise, d'ailleurs, à suivre en toute liberté, hors de la loge, tel culte qu'il lui plait, pourvu qu'il laisse chacun de ses Frères user paisiblement de la même faculté. Elle veut aussi qu'il se conforme aux préceptes de la morale universelle, c'est-à-dire qu'il soit bon et charitable, sincère et discret, indulgent et modeste, équitable

et juste, tempérant et probe; et ce n'est pas assez pour elle, qu'il fasse ce qui est bien. Elle prétend encore qu'il s'applique à acquérir une bonne réputation.

» Le Maçon ne doit faire aucune distinction entre les hommes, quelles que soient la couleur de leur visage, la latitude de leur patrie, leur condition sociale, leur croyance religieuse, leurs opinions politiques, du moment qu'ils sont vertueux. Il doit les embrasser tous dans un même sentiment de bienveillance et les aider tous à l'occasion par tous les moyens dont il peut disposer. Néanmoins, s'il lui fallait opter entre un profane et un de ses Frères, que l'un ou l'autre se trouvassent dans la détresse ou courussent quelque danger, c'est de préférence au Maçon, qu'il serait tenu de prêter secours.

» L'observation des lois et la soumission aux autorités sont au nombre des devoirs les plus impérieux du Maçon. Si, comme citoyen, il juge défectueux les institutions et les codes qui régissent la patrie, il lui est loisible d'en signaler les vices par toutes les voies légales, ayant soin toutefois de le faire sans acception de personnes et sans autre passion que celle du bien public. Mais il lui est, dans tous les cas, interdit de tremper dans des complots ou des conspirations, parce que ces trames sont tout à la fois contraires à la loyauté et à l'équité; à la loyauté en ce que le conspirateur n'attaque pas son ennemi en face; à l'équité en ce que le petit nombre tente d'imposer sa volonté, par force ou par surprise, à la majorité.

» Si donc il arrivait à votre connaissance que l'un de vos Frères s'engageàt dans une de ces entreprises, vous devriez l'en détourner par la persuasion, et s'il y persistait, ne point lui prêter votre appui. Cependant, si ce Frère venait à succomber, rien ne s'opposerait à ce que vous



eussiez compassion de ses malheurs, et, à moins qu'il ne fût convaincu d'un autre crime, comme par exemple d'avoir attenté à la vie de ses semblables, il vous serait permis, et le lien maçonnique vous ferait même un devoir d'user de toute votre influence possible ou de celle de vos amis pour parvenir à tempérer la rigueur du châtiment, qu'il aurait encouru.

» Il est expressément défendu aux Maçons de discuter entre eux, soit dans l'intérieur de la loge, soit au dehors, des matières religieuses et politiques, ces discussions ayant pour effet ordinaire de jeter la discorde là, où régnaient auparavant la paix, l'union et la fraternité. Cette loi maçonnique ne souffre point d'exception. Les Maçons ne doivent savoir ce qui se passe dans le monde profane, que lorsqu'il se présente pour eux l'occasion de soulager quelque infortune.

» Les Maçons sont tenus d'avoir l'un pour l'autre toute l'affection et tous les égards, que se doivent des hommes estimables à un même degré. Ils sont obligés de se donner le nom de Frères et de se traiter fraternellement dans la loge et au dehors. Néanmoins, comme on n'a pas dans le monde les mêmes idées que dans la Franc-Maçonnerie sur le principe de l'égalité, il ne faut pas que ceux des Maçons dont la position sociale est infime, affectent en public avec leurs Frères d'un rang plus élevé une familiarité qui pourrait leur nuire dans l'esprit des profanes. Mais aussi ces derniers, de leur côté, doivent s'efforcer de tempérer par leur aménité ce qu'une nécessité de cette nature peut avoir d'amer pour leurs Frères moins bien partagés de la fortune. Quant à ceux-là, ils doivent se défendre de tout sentiment d'envie et s'appliquer par leur travail et par le constant exercice de toutes leurs

facultés à faire disparaître l'inégalité, qui existe entre leur position et celle de leurs Frères plus heureux.

» Au nombre des devoirs les plus sacrés des Maçons est celui qui les oblige à secourir leurs Frères dans la détresse. Ce devoir doit s'accomplir sans faste, sans ostentation, cordialement et comme un acte tout naturel, qu'on pourrait soi-même réclamer, à l'occasion, comme un droit. Cependant un Maçon n'est tenu de venir au secours de son Frère que dans la limite de ses facultés et sans que le don, qu'il fait, puisse porter préjudice au bien-être de sa famille ou l'empêcher de satisfaire à ses propres besoins. De son côté, le Maçon, qui vient réclamer l'assistance de son Frère, doit le faire avec franchise, sans arrogance et sans humilité, et sans s'offenser d'un refus, qui ne saurait être dicté que par l'impossibilité de lui être utile.

» Tout ce qui peut avoir pour effet de relâcher ou de rompre le lien fraternel qui unit les Frères l'un à l'autre, doit être évité avec le plus grand soin. Ainsi, dans quelque circonstance que ce soit, nul n'est autorisé à supplanter son Frère, à lui nuire dans ses intérêts ou dans sa considération. Tous doivent constamment, au contraire, se rendre tous les bons offices, qui dépendent d'eux et défendre réciproquement leur honneur, lorsqu'il est attaqué. Ils doivent surtout être conciliants en affaires et ne plaider l'un contre l'autre que dans le cas où la loge, qu'ils auraient saisie de la connaissance de leurs différends, n'aurait pu parvenir à les accommoder. Alors ils doivent voir dans la décision des juges un arrêt de tout point équitable, et se traiter, cependant, suivant l'expression des vieilles constitutions maçonniques, non avec indignation, comme il se pratique ordinairement, mais sans colère, sans rancune, en ne disant et ne faisant rien, qui puisse empêcher l'amour fraternel.

VI. 1er grade. (Suite). Devoirs spéciaux.

En cette religieuse enceinte,
Quel mystère va s'accomplir?

» Les devoirs spéciaux doivent être considérés comme la clé de voûte de la Franc-Maçonnerie; car si l'on venait à les retrancher, l'édifice tout entier s'écroulerait au même instant.

» Tout Maçon est tenu d'appartenir à une loge et d'assister à ses assemblées chaque fois que le soin de ses intérêts personnels ou le bien-être de sa famille n'y apporte pas obstacle. La mort ou de graves infirmités peuvent seules l'affranchir de cette obligation. Il n'a pas le droit de déserter un moment la tâche sainte et toute de dévouement, qu'il a entreprise. Quoique cette tâche soit immense, et que sa vie tout entière ne puisse suffire à l'accomplir, cependant le moindre progrès, qu'obtiennent ses efforts, est un bienfait pour le monde, et, pour lui-même, un titre de gloire, et il doit s'estimer heureux que ses devanciers n'aient pas conduit l'œuvre à la perfection et lui aient encore laissé une part de travail.

» Chacun de nous doit s'efforcer d'augmenter le nombre des ouvriers appelés à élever le pieux édifice de la Franc-Maçonnerie. Gardons-nous cependant d'introduire dans nos ateliers l'homme qui n'aurait pas toutes les qualités voulues, dont nous ne connaîtrions pas et dont nous ne pourrions pas garantir la parfaite moralité. Mieux vaudrait cent fois que le bienfait de notre association fût renfermé dans un petit cercle d'hommes de choix, que de voir nos doctrines perverties, notre but déserté et le mépris universel remplacer la juste considération, qui nous est due.

» L'apprenti doit obéissance au compagnon; le compagnon au maître, le maître aux officiers, qu'il a librement élus.

» Le grade de Maître est pour tous les jeunes Maçons le but d'une louable ambition.

» Effacer parmi les hommes les distinctions de couleur, de rang, de croyance, d'opinions, de patrie; anéantir le fanatisme et la superstition; extirper les haines nationales et, avec elles, le fléau de la guerre; faire, en un mot, de tout le genre humain une seule et même famille, unie par l'affection, par le dévouement, par le travail et le savoir, voilà notre but. Il ne nous paraîtrait à nous-mêmes qu'une magnifique, mais stérile utopie, si les résultats obtenus dans le passé ne nous donnaient, pour l'avenir, une foi entière dans la possibilité d'une complète réalisation.

» Remarquez, mon Frère, quelle puissante et heureuse influence la Franc-Maçonnerie a exercée sur le progrès social depuis moins de deux siècles, qu'abandonnant l'objet matériel de son institution, elle s'est uniquement attachée à en poursuivre le but philosophique.

» Lorsqu'elle lança dans le monde ses premiers missionnaires de charité fraternelle, les hommes se faisaient la guerre au nom d'un Dieu de paix et de concorde. Rome et Genève, dans leurs luttes impies, faisaient couler des flots de sang pour quelques dogmes incompris, et ce qu'épargnait le glaive, était, des deux parts, dévoré par les bûchers. Catholiques et protestants, chrétiens, juifs, musulmans, sectateurs de Vichnou et de Siwa, étaient animés les uns contre les autres, de haines implacables et féroces. Dites, mon Frère, ce que ces frénésies religieuses sont devenues?

» Que sont devenues aussi ces haines nationales, non

moins aveugles et barbares, qui poussent les peuples à s'entre-tuer, à la voix de quelques ambitieux ?

» Qu'est devenue cette sanctification de l'oisiveté qui, sous le nom de noblesse, déversait le mépris sur le travail et parquait le travailleur dans un absurde et inique ilotisme ?

» Qu'est devenu l'esclavage héréditaire des serfs ? Que sera bientôt l'esclavage de la race noire ?

» Toutes les barrières, qui séparaient les hommes, se sont écroulées, grâce au mystérieux apostolat de la Franc-Maçonnerie. Si la liberté humaine présente encore quelques lacunes, elle ne peut tarder à étendre partout son bienfaisant empire. Si la guerre n'est pas entièrement anéantie, elle est du moins plus rare, et toujours la vue d'un signe maçonnique a le pouvoir d'en calmer la fureur.

» Sans doute le christianisme avait proclamé déjà le principe de la fraternité de tous ; mais seule, la Franc-Maçonnerie a le privilége heureux de pouvoir l'appliquer. Le Christ a dit : « mon royaume n'est pas de ce monde. » La Franc-Maçonnerie, au contraire, dit : « mon royaume est de ce monde. » Le Christ commandait des sacrifices qui ne devaient recevoir leur récompense que dans le ciel ; les sacrifices que commande la Franc-Maçonnerie ont leur récompense sur la terre. Le christianisme et la Franc-Maçonnerie se complètent l'une par l'autre et peuvent se prêter un mutuel secours pour le bonheur de l'humanité.

» Je vous ai montré le but, mon Frère. C'est à vous maintenant à faire tous vos efforts pour parvenir à l'atteindre. Soyez désormais le propagateur discret et zélé de nos doctrines ; mais surtout ne manquez pas de les appliquer dans toutes vos actions. Songez que vous exercez un haut ministère social et qu'on mesurera dans

le monde l'estime qu'on doit à la Franc-Maçonnerie sur les exemples, que vous donnerez.

» Je vous ai dit, mon Frère, que l'association maçonnique a produit beaucoup de bien. J'ajouterai, car il ne faut rien vous cacher, qu'elle en eût fait plus encore, si elle avait su se garantir d'innovations, dont le résultat inévitable était de jeter le trouble et la discorde dans ses rangs. Malheureusement, elle n'eut pas cette sage prévoyance. Des Frères à l'imagination ardente, égarés par de fausses lueurs; d'autres, dirigés par des motifs qu'on ne saurait avouer, introduisirent dans les loges, à diverses époques, et firent adopter par une grande partie des membres de la Société, des nouveautés, qui ont, jusqu'à un certain point, paralysé l'action bienfaisante de la Franc-Maçonnerie et qui, plus d'une fois même, en ont mis l'évidence en péril. C'est ainsi qu'aux grades d'Apprenti, de Compagnon et de Maître, les seuls qui soient véritablement de l'essence de notre institution, les novateurs ont ajouté, sous le nom de *hauts grades,* d'interminables séries d'initiations prétendues, dans lesquelles sont enseignées les doctrines les plus incohérentes, qui tendent le plus souvent à propager des erreurs, dont la raison et la science humaines ont dès longtemps fait justice et qui s'éloignent particulièrement de la pensée maçonnique, en substituant pour les adopter, à l'humble qualification d'ouvriers, les titres ambitieux de chevaliers, de princes et de souverains. De la combinaison d'un plus ou moins grand nombre de ces hauts grades avec les premiers, ou, pour mieux dire, avec les seuls dignes de la Franc-Maçonnerie, sont nés des systèmes appelés *rites,* qui partagent aujourd'hui notre Société et qui, pendant de longues années, ont été pour elle une occasion permanente de querelles et déplorables

scissions. Grâce à Dieu, cet esprit de secte et de rivalité n'existe plus ; et tous les Maçons, quels que soient les rites qu'ils aient embrassés, s'aiment et se traitent comme des Frères. Quelques-uns même pensent que le moment est venu de réaliser une réforme, à laquelle ils travaillent de longue main, et qui ramènerait l'unité dans la Maçonnerie, par la suppression des hauts grades et la fusion de tous les rites. Nous espérons, mon Frère, que lorsque vous aurez atteint le grade de maître et le complément d'instruction qui en découle, vous comprendrez mieux combien est urgente cette œuvre d'union et de paix, et que vous n'hésiterez pas à vous y associer de tous vos efforts.

. . . .

» Notre digne Vénérable vous a déjà communiqué plusieurs des secrets de la Franc-Maçonnerie; les autres vous seront dévoilés à mesure que vous avancerez en grade. Tout vous sera dit, quand vous aurez reçu la maîtrise. Jusque là il vous faut travailler à vous rendre digne de ces hautes révélations. »

Après cette allocution, que le néophyte écoute assis, on lui apprend les signes et le catéchisme. Puis la loge se clot au nom du grand Architecte de tous les mondes.

VII. 2e grade symbolique — Compagnon.

> **Les Compagnons voyagent de l'occident au midi, du midi au septentrion et du septentrion à l'orient, s'empressant de secourir leurs frères jusqu'aux extrémités de la terre.** ***Rituel maçonnique.***

L'Apprenti doit mériter ce grade par son zèle, son travail et sa prudence. Son temps d'apprentissage achevé, si les Frères de sa colonne sont contents de lui, il peut solliciter une augmentation de salaire et *passer de la perpendiculaire au niveau.*

Ce grade n'est qu'une transition à celui de la maîtrise. C'est une continuation de l'allégorie du premier grade. L'intérieur de la loge est le même. On a découvert le cou et les bras du récipiendaire et il ressemble alors à un homme, qui s'occuperait d'un travail pénible. Le Vénérable lui adresse une série de questions, pour s'assurer, s'il a bien saisi le sens des emblèmes du premier grade. On lui fait faire ensuite un triple voyage autour du tapis, puis marcher vers l'autel par les sept pas, et par trois autres vers le côté droit au septentrion.

Ces voyages terminés, le Vénérable ordonne au récipiendaire de faire son dernier travail d'apprenti. A cet effet, le récipiendaire saisit un maillet et en frappe trois coups sur la pierre *brute,* qui se trouve peinte sur le tapis. Puis, s'étant approché de l'autel, le Vénérable lui recommande de nouveau de ne rien révéler aux plus jeunes Frères de ce qu'il a vu et entendu, et moins encore d'en communiquer la moindre chose à une personne quelconque. C'est ce qu'il doit promettre par serment. Alors le maître l'admet au grade de Compagnon de la même

manière qu'il a été admis à celui d'apprenti, avec la légère différence, qu'on frappe deux fois les trois coups, au lieu d'une.

Le maître lui met alors le tablier de compagnon, qui se noue avec des rubans de soie bleue, dont le rebord descend, tandis qu'il remonte dans le tablier des apprentis.

On lui fait connaître le signe et le mot de son grade, et le maître le félicite de sa promotion. « Vous n'êtes plus, lui dit-il, cet apprenti qui dégrossit la pierre brute, ou le soleil qui jette des semences fécondes dans une terre nue et sans grâce. Vous voilà devenu l'ouvrier habile, qui donne à la matière des formes élégantes et symétriques. Vous avez accompli plusieurs voyages, et alors on vous a communiqué une parole, qui signifie *épi,* pour vous rappeler l'action fécondante du soleil pendant les six mois, qui s'écoulent entre les deux équinoxes. »

Dans son catéchisme, on demande au Compagnon :

— Que soutiennent les deux grandes colonnes de l'entrée ?

— Des globes, ornés de lis et de grenades.

— Combien y en a-t-il ?

— Cent et au-delà.

— Pourquoi dites-vous : cent et au-delà ?

— Pour signifier que les bons Maçons doivent être sans nombre.

— Pourquoi la loge, où vous avez été reçu, est-elle dédiée à St. Jean-Baptiste ?

— Parce que, pendant la guerre de la Palestine, les chevaliers Maçons s'étaient réunis aux chevaliers de Saint Jean de Jérusalem pour combattre les Infidèles. Ils s'étaient mis sous la protection de ce Saint et, ayant remporté la victoire, ils lui rendirent des actions de grâces à leur

retour et ordonnèrent qu'à l'avenir, toutes les loges lui fussent dédiées.

— Quel âge avez-vous?

— Cinq ans.

— Quelle heure est-il?

— Minuit.

VIII. 3e grade symbolique. — La Maîtrise.

Pourquoi cet appareil, pourquoi ces voiles sombres,
Ce silence profond, ces funèbres flambeaux,
Ces sinistres clartés du noir séjour des ombres,
Et la nuit des tombeaux?

Naguère encore resplendissante de lumière, la loge est aujourd'hui plongée dans un sinistre demi-jour et s'appelle *Chambre du milieu*. Au lieu d'annoncer une fête initiatrice, tous les apprêts sont ceux d'une solennité funéraire semblable aux anciennes nécysies. Les emblèmes de l'espérance et de l'immortalité ont fait place aux images de la destruction et de la douleur. C'est bien encore le temple de Salomon; mais il tombe en ruines. Les portes sont forcées, la brèche est faite à ses murs, les escaliers sont rompus, les fenêtres brisées, les pavillons en lambeaux. L'astre du jour et celui de la nuit sont voilés par une éclipse profonde; le tabernacle, l'autel et les colonnes sont renversés. L'étoile flamboyante a pâli, le delta sacré ne rayonne plus. Un nuage épais s'est formé à l'Orient et cache ses splendeurs. Le temple est tendu de noir et rempli de funèbres harmonies. Sur la tenture on a peint ou brodé en blanc des squelettes, des os en sautoir, des

larmes. La mourante lueur d'une lampe sépulcrale a remplacé l'éclat des bougies et sur le tapis est un cercueil sur lequel l'acacia se penche mélancoliquement comme un saule pleureur. Les Frères, tristes et consternés, sont en costume de deuil. Quelquefois même ils ont ceint un tablier noir, sur lequel est brodée une tête de mort.

Quel est donc le sujet de cette suprême désolation? Quelle est la victime qu'on pleure, la perte qu'on déplore? Dans quel dessein nous assemblons-nous, dit le Maître, qui prend ici le nom de *Très-respectable?*

C'est, répond le premier surveillant, pour retrouver la parole du Maître, qui est perdue.

Puisqu'il en est ainsi, dirigez-vous, mes Frères, vers le midi et le septentrion, afin d'examiner tous les Maîtres qui sont présents. Par eux, vous pourrez probablement reconnaître la parole, que vous me rapporterez ensuite à l'Orient.

Ainsi s'ouvre la loge pour la promotion d'un compagnon au grade de la maîtrise. Tout le cérémonial n'est que la mise en scène de la tragique légende d'Hiram-Abi [1].

Le candidat est amené à la porte de la chambre du milieu, les pieds déchaussés, le bras et le sein gauche nus, une équerre attachée au bras droit. Une corde, dont son conducteur tient un bout, lui fait trois fois le tour de la ceinture, et on l'a dépouillé de tous les métaux qu'il pouvait avoir sur lui.

On le fait entrer à reculons dans la loge, pour figurer la marche rétrograde du soleil d'hiver. On le conduit successivement au midi, à l'occident, à l'orient, où il reçoit les trois coups. Au dernier, son cadavre fictif est renversé

[1] C'est ainsi que, dans les Eleusinies, le cérémonial retraçait les courses de Cérès à la recherche de sa fille, et celles de Triptolème.

dans la fosse. C'est ainsi que, suivant Porphyre, les anciens initiés commémoraient la fable de Bacchus mis à mort par les Titans, et le Dieu était représenté par un homme, qu'on immolait en apparence.

Le compagnon étant couché dans la fosse, on le couvre d'un drap, on allume l'étoile flamboyante, toute la loge s'éclaire d'une vive lumière et l'on chante en chœur. Après cela, le premier surveillant prend la main du récipiendaire pour le relever et dit : *la peau abandonne la chair*. Le second surveillant le saisit de l'autre main et dit : *la chair abandonne les os*. Alors le Maître s'approchant, saisit de toute sa main droite celle du compagnon, ce qui est l'attouchement du Maître, et dit : Eh bien ! je vais essayer de le relever. Ayant posé ses pieds contre ses pieds, ses genoux contre ses genoux et le tenant par la main droite, il le relève, met sa main gauche sur son épaule gauche et lui dit à l'oreille droite : *Mac*, et à l'oreille gauche : *Bénac*, ce qui est le nouveau mot du Maître. *Mac* signifie : *putréfaction* (le premier cri de l'étonnement); *Bénac* signifie : *en apparence* (second cri de l'étonnement). C'est pour cela que le mot du Maître n'est prononcé que partagé et tout bas. *Mac* se dit à l'oreille droite et *Bénac* à l'oreille gauche [1].

Alors les deux surveillants, suivis des Frères, font autour du cercueil, en commémoration de la recherche du corps d'Hiram, deux tours en sens opposé, l'un d'orient en occident, l'autre d'occident en orient. Selon Celse, cité par Origène, les mithriades accomplissaient dans leurs mystères une procession analogue pour représenter le double mouvement des étoiles fixes et des planètes. Ce cérémonial achevé, on simule sur le candidat, l'exhumation d'un

[1] Eckert. *La Franc-Maçonnerie dans sa véritable signification*.

cadavre, ainsi que cela eut lieu, selon les légendes sacrées, pour les corps d'Hiram, d'Osiris et des autres dieux.

Dès que le nouveau maître est relevé, on entonne un cantique. Enfin on lui fait exécuter une marche qui rappelle celle du soleil dans l'écliptique, où il passe alternativement de l'un à l'autre côté de la ligne équinoxiale, indiquée dans cette loge par le tombeau d'Hiram-Abi [1].

Les ornements, dont le récipiendaire est décoré, rentrent dans cette allégorie solaire. Son tablier, par sa forme semi-circulaire, figure l'hémisphère inférieur. Le cordon, qu'il porte de l'épaule gauche à la hanche droite, est la bande zodiacale. La couleur en est bleue, parce que, de même que les anciens initiés, les Francs-Maçons affectent cette couleur aux signes inférieurs du zodiaque. Le bijou suspendu au bas du cordon, se compose d'un compas sur une équerre. Le compas est ici l'emblème du soleil, la tête figure le disque de cet astre, les branches en représentent les rayons. L'équerre fait allusion à cette portion de la circonférence de la terre que le soleil éclaire de son zénith [2].

Dans toutes les cérémonies, qui s'accomplissent en loge, on reconnaît constamment la même pensée. Ainsi l'association s'est mise sous l'invocation de St. Jean, c'est-à-dire de Janus, le soleil des solstices. C'est à ces deux époques de l'année, qu'elle célèbre la fête de son patron avec un cérémonial tout astronomique. La table du banquet a la forme d'un fer à cheval et représente la moitié du cercle du zodiaque. Dans les travaux de table, on porte sept santés. Ce nombre est celui des planètes, auxquelles les anciens initiés offraient aussi sept libations [3].

[1] Clavel. *Histoire de la Franc-Maçonnerie.*
[2] Id.
[3] Id.

La réception se termine par la prestation du serment et le catéchisme, qui contient, entre autres, le dialogue suivant :

— Quels sont les cinq points parfaits de la Maçonnerie ?

— Le pédestre, la génuflexion, le serrement des deux mains droites, le bras gauche sur l'épaule et le baiser de paix.

— Donnez-en l'explication.

— Le signe du pied signifie que nous sommes toujours prêts à voler au secours de nos Frères ; la génuflexion, que nous devons nous humilier constamment devant l'auteur de notre être ; le serrement des deux mains droites, que nous devons assister nos Frères dans leurs besoins ; le bras gauche posé sur l'épaule, que nous leur devons des conseils sages et désintéressés ; enfin, le baiser de paix signifie la douceur et l'union inaltérable, qui sont la base de notre ordre.

— Que feriez-vous en cas de péril ?

— Je ferais le signe de détresse en m'écriant : A moi les enfants de la veuve.

— Pourquoi dites-vous : Enfants de la veuve ?

— Parce que, après la mort de notre vénérable maître, les maçons adoptèrent sa mère, qui était veuve, et se dirent ses enfants. En effet, Adonhiram les avait toujours regardés comme ses frères.

— Quel âge avez-vous ?

— Sept ans.

— Que signifie cet âge ?

— Le temps que Salomon employa à bâtir le temple.

— Quelle heure est-il ?

— Il est midi plein [1].

[1] Eckert.

Lorsque le nouveau Maître a été constitué, initié, proclamé et reconnu, on le fait asseoir à l'Orient, à la droite du Très-respectable, et l'orateur lui adresse un discours explicatif des allégories, et qui se termine ainsi :

« Là s'arrête, mon Frère, la véritable Franc-Maçonnerie, héritage précieux que nous a légué la vénérable antiquité. Au-delà, vous ne trouverez que vanité, déraison et mensonge. Les hauts grades prétendus ne sont qu'une réduplication de la maîtrise, ou des compositions dans lesquelles le ridicule le dispute à l'absurde. Les doctrines les plus décriées en forment généralement la base. On y enseigne, sous le voile d'indigestes allégories, la théosophie, la magie, l'art de faire de l'or, en un mot, toutes les sciences occultes, et qui sont en effet si bien cachées, que ceux-là même, qui les professent, ne sauraient les définir. Voilà pour les grades, qu'on appelle *philosophiques.*

» Quant aux grades *historiques,* vous ne sauriez croire ce qu'ils renferment d'assertions fausses, contradictoires et de honteux anachronismes. Certes, s'ils révèlent quelque chose, c'est à coup sûr, l'ignorance de leurs auteurs. Je ne vous décrirai pas le cérémonial, qui en accompagne l'initiation. Si ceux de nos Frères, qui ont eu la vaniteuse faiblesse d'en ambitionner les rubans et les croix, osaient se rappeler les formalités, auxquelles il leur a fallu se plier lors de leur réception, ils rougiraient de ce qu'ils offrent de dégradant pour la dignité et l'intelligence humaine. Aussi faut-il attribuer la majorité de la création de ces grades, aux secrets ennemis de la Franc-Maçonnerie. Le *rose-croix,* entre autres, est l'œuvre de la société des jésuites, au temps où elle eut accès dans les loges. Le *Kadosch-templier* et presque tous les grades chevaleresques ont été imaginés pour servir des intérêts politiques en

opposition flagrante avec les doctrines fondamentales de notre institution. Les grades *hermétiques* ont eu pour motif un mercantilisme éhonté et les indignes Maçons, qui les ont inventés, y ont trouvé en réalité cet art de faire de l'or, dont ils promettaient le secret à leurs adeptes.

» Déjà, mon Frère, je vous ai prévenu contre ces déplorables innovations, lors de votre initiation au grade d'apprenti. J'insisterai aujourd'hui sur ce point avec plus de force encore, parce que vous devez mieux comprendre, d'après ce que vous a dévoilé notre digne Vénérable et d'après ce que je viens de vous apprendre, combien est pressante la nécessité de débarrasser la Franc-Maçonnerie de superfétations, qui la défigurent et la déshonorent et entravent sa marche, au grand préjudice du progrès social. A l'œuvre donc, mon Frère, si, comme je n'en doute pas, l'intelligence, que vous avez du but de l'institution maçonnique, vous a pénétré de l'enthousiasme du bien, de l'amour ardent de l'humanité, de ce saint dévouement, qui fait entreprendre et réaliser les grandes choses. A l'œuvre, ralliez-vous à ceux de vos Frères, qui veulent ramener la Franc-Maçonnerie à sa simplicité, à sa pureté primitives, pour la rendre plus capable d'accomplir en entier et dans un temps plus prochain, la sublime mission, qu'elle s'est donnée [1]. »

Ce discours achevé, le sac des propositions et le tronc de bienfaisance circulent. On ferme ensuite les travaux de la même manière et dans les mêmes termes qu'au grade précédent.

Le tableau, que nous venons de tracer, ajoute Clavel, offre une image fidèle de la Franc-Maçonnerie. Nous n'avons rien omis d'essentiel. Chaque pays, chaque rite,

[1] Clavel.

chaque loge même, apporte bien, il est vrai, des modifications dans le cérémonial et dans le formulaire des travaux maçonniques, mais ces modifications sont, au fond, assez insignifiantes, et l'esprit de l'institution n'en est en aucune façon altéré.

IX. Ecossisme ou pseudomaçonnerie.

Das heilige Pentagon der Alten ist zertrümmert; aus den Kindern des Lichtes sind Söhne der Finsterniss geworden, das Gebäude des unsterblichen Baco ist gesunken und Schlangen verstecken sich unter seine Ruinen.

ECKARTSHAUSEN.

Le Pentagone sacré des anciens est brisé : Les enfants de la lumière se sont changés en fils des ténèbres. L'édifice de l'immortel Bacon s'est écroulé et des serpents se cachent sous ses ruines.

Il existait dans les loges écossaises un levain de royalisme et de catholicisme, qu'une réaction insidieuse fit habilement fermenter à son profit. Elle en composa un système spécial dit *Ecossisme,* dont le but est diamétralement opposé à celui de la Maçonnerie pure, et qui ouvrit les portes saintes à une foule d'abus et de charlatans, depuis Ramsay jusqu'à Cagliostro, depuis Hund jusqu'à Schröpfer, entre autres au rite *ancien et accepté,* que cinq juifs fondèrent à Charlestown, en 1801, dans des vues purement mercantiles.

Ce qui n'a pas empêché plusieurs corps maçonniques de se disputer la possession de ce rite et chacun d'eux de préconiser à l'envi la sublimité de ses initiations appelées

hauts grades. Tout, dit Clavel, dans cette doctrine est trivial et inconséquent ou absurde. Le cérémonial se compose de formalités insignifiantes, lorsqu'elles ne sont pas niaises ou ridicules et même dégradantes pour la dignité du récipiendaire. Ce n'est, ajoute ce Maçon judicieux, qu'une masse informe ou indigeste, un monument de déraison et de folie, une tache imprimée à la Franc-Maçonnerie par quelques traficants éhontés. Le bon sens des Maçons en eût depuis longtemps fait justice, si leur vanité n'eût été séduite par les titres et les croix, qui en forment le cortége obligé et qui, du reste, ne valent pas moins que tant d'autres décorations princières.

Les fondateurs de l'Ecossisme ont commencé par établir (on verra plus tard que la tâche n'était pas difficile) que la Maçonnerie pure n'est que le péristyle du temple de Salomon, et qu'il en est, lui, le véritable sanctuaire ; que les trois grades symboliques ne constituent qu'une initiation préparatoire ; que la doctrine, qu'on y enseigne, n'a qu'un caractère exotérique et nécessite un complément.

Partant de là, ces novateurs ont cumulé de nouveaux grades appelés *chapitraux,* au nombre de trente, avec force phantasmagories, qualifications pompeuses, mystiques et nobiliaires.

« Il est curieux pour l'observateur, dit Ragon, de voir que, tandis que la morale simple et pure des trois premiers grades, éclaire l'homme sur ses défauts et attire particulièrement son mépris sur l'orgueil et la vanité, les hauts grades, dont la morale devrait être plus élevée et plus pure, tendent à réveiller, à encourager ces mêmes défauts, et s'en servent pour classer fastueusement le Maçon dans une hiérarchie fort inutile. C'est que la première Maçonnerie est dans le vrai.

» La respectable loge des *Neuf-Sœurs,* constituée à l'Orient de Paris, le 11 mars 1776, n'a jamais voulu devenir ni chapitrale, ni aréopagiste, pensant avec raison qu'un aréopage de princes et souverains Maçons ne lui rendrait pas les grands hommes qui l'ont illustrée, et qui décorent ses fastes, tels que Voltaire et Franklin, qui furent de simples Maîtres. La réserve de cet atelier est une protestation constante contre les hauts grades.

» Ce sont les hauts grades qui, dans les derniers temps, ont attiré sur la Maçonnerie l'éveil et quelquefois les persécutions de l'autorité et la haine des écrivains profanes. »

L'Ecossisme commença par imposer à la Maçonnerie pure un quatrième grade symbolique, dit grade de Maître parfait ou écossais, et qui n'est qu'une oiseuse répétition. Le catéchisme contient, entre autres, le dialogue suivant :

— Qui êtes-vous ?

— Je suis Maître et connais le grand Jehovah.

— Que signifie ce mot ?

— Le nom incommunicable, interprété : immensité. *Je* signifie le passé, *ho,* le présent, *va,* l'avenir ou ce qui a été, est et sera. Bref, c'est la parole du Maître qui n'a jamais été perdue.

— Que demandez-vous ?

— De pénétrer dans le sanctuaire du temple, afin d'y recevoir la récompense, qui est due à la perfection.

— Comment prouverez-vous que vous êtes digne de cette faveur ?

— En vous assurant que je connais le cercle et sa quadrature.

— Quel est votre nom en qualité d'Ecossais ?

— *Notuma.*

— Quel âge avez-vous?
— Sept ans accomplis.
— Quel temps fait-il?
— Le ciel est bien étoilé. Il fait un clair de lune éclatant.
— D'où vient le vent?
— Des heureuses parties du monde.
— Quelle heure est-il?
— Minuit bien sonné.

Le but de l'Ecossisme se trahit maladroitement dans le catéchisme des apprentis et compagnons écossais. A la demande : pourquoi le récipiendaire a recherché ce grade, il répond : pour être un défenseur de la veuve et de la *noblesse.*

A la demande : Quelle est votre occupation dans la loge écossaise? il répond : je perfectionne et polis le travail. — Comment faites-vous cela? En unissant les *instruments de la guerre* aux outils du travail. C'est l'*épée* dans une main et les outils maçonniques dans l'autre que nous achevons le travail.

Au reste, le cérémonial de réception et le catéchisme se rapportent encore aux circonstances de la légende Adonhiramique.

A la réception d'un maître Ecossais ou *chevalier* de St-André, on remarque dans l'instruction le passage suivant :

« On raconte que de pieux Frères voyagèrent vers les ruines du temple, qu'ils y découvrirent la pierre fondamentale, et au-dessous d'elle le tombeau d'Adonhiram, qu'ils l'enlevèrent au moyen d'une grue et d'une corde tirée quatre fois. Là, on aurait aussi trouvé le chandelier à sept branches.

» Ce chandelier représente les sept lumières ou sciences,

auxquelles doit s'appliquer tout Maçon, qui veut devenir parfait architecte.

» Toutes les branches du chandelier sont supportées par un pied unique. C'est pour indiquer l'unité, qui règne parmi nos Frères. Quoique de grades inégaux, ils n'ont cependant qu'un seul grade.

» La clé que l'on voit en haut, à l'Orient, est le passe-partout du temple de Salomon et des mystères de la loge de St-Jean. Elle avait été conservée par notre père Adonhiram. On l'a retrouvée dans son cercueil, d'où elle ne s'est pas égarée jusqu'à ce jour.

» Elle est placée en haut, à l'Orient, pour nous rappeler que c'est là que s'ouvre l'Eternité, à laquelle tout bon Maçon se prépare en tout temps.

» Les douze lumières, qui sont placées sur tous les côtés de cette table, sont destinées à figurer les douze plus anciens architectes, qui répandirent leur art dans toutes les parties du monde.

» Ce que vous avez appris jusqu'à ce jour, n'est rien en comparaison des secrets, qui vous seront certainement révélés dans la suite. — Quoique tous les Maçons soient nos frères, ils sont néanmoins aussi éloignés de nous que les profanes.

» La haute loge écossaise n'est accessible qu'aux Maçons destinés à parvenir plus tard aux plus hautes connaissances.

Le Maître dit aussi au récipiendaire :

» Lorsque vous vous êtes approché du Maître, tout était dans une obscurité profonde. La vue de son visage pâle et des deux Frères de l'Ordre vous a fait tressaillir de crainte. Nous avons des raisons pour ne songer qu'avec terreur et affliction à cette triste nuit, pendant laquelle le

sanctuaire fut dévasté, le sang de plusieurs des nôtres répandu et nos Frères dispersés aux quatre vents, proie de la cupidité et de l'orgueil.

» Si vous vous acquittez de vos devoirs conformément aux recommandations du Très-Vénérable Maître, un jour viendra, où le langage des images aura un terme, où le rideau sera écarté, où l'on vous parlera plus clairement, où enfin il vous sera donné de contempler et d'admirer la vérité sans voile.

» L'écorce extérieure est brisée; les ruines même ont volé en éclats jusque dans le sanctuaire. Mais l'Etoile à la lumière éclatante ne nous a pas encore été enlevée. Sa lumière brille encore dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point comprise.

» Je ne puis encore vous révéler les mystères cachés sous les symboles, qui vous entourent, mais un jour viendra, où le langage des images aura un terme, où le rideau sera écarté et où il vous sera donné de contempler la vérité sans voile. »

Dans le catéchisme, il est dit, entre autres :

— Par qui le temple a-t-il été ravagé ?

— Par la main des sacriléges et par les crimes des esclaves des rois.

— Qu'y avez-vous remarqué ?

— Les pierres dispersées, les débris des colonnes, le tombeau de notre Maître, le monticule avec l'acacia, mais aussi l'étoile flamboyante entourée de sept astres et tout le trésor du ciel.

— Qu'était celui-ci ?

— Une caisse d'or de forme carrée, avec le nom de Jehovah inscrit en forme de triangle.

— Que signifie-t-il ?

— La perfection dans les nombres trois et quatre, de même que le nom du Maître haut écossais, mot qui fut perdu dans le temple et retrouvé dans les îles écossaises.

Le quatrième grade de l'ordre intérieur constitue la grande croix de St-Jean ou la loge maçonnique parfaite. On déclare au récipiendaire que les secrets d'Hiram lui seront complètement révélés, pourvu qu'*il donne le salut de son âme comme une garantie* de discrétion. Ce grand secret consiste à savoir que la pierre brute signifie le régime antémosaïque ; la pierre cubique, la loi de Moïse ; la planche des Maîtres, l'Evangile ; les trois lumières, la Sainte-Trinité ; la houppe dentelée, le voile du temple ; l'étoile flamboyante, celle des trois mages ; qu'Hiram est le symbole du Christ ; que la chambre intérieure est le saint des saints, etc., etc.

La plume se refuse à décrire les autres niaiseries de ce genre, à l'aide desquelles l'Ecossisme, substituant l'épée à la truelle, l'écusson héraldique à l'équerre, la vengeance à l'amour, la guerre à la paix, s'est efforcé de bannir du temple maçonnique le culte de l'égalité et de la libre pensée.

D'autres spéculateurs, renchérissant sur ce rite, fondèrent en 1805, sous le titre de rite de *Misraïm* ou d'Egypte, un nouveau système, qui ne comprenait pas moins de 90 grades (!) On voit qu'en fait de mystifications et d'absurdités, il n'y a que le premier pas qui coûte. Ce système, auquel ils attribuaient une haute antiquité, se divisait en quatre séries : symbolique, philosophique, mystique et cabalistique.

L'Ecossisme a jeté la Maçonnerie dès les premières années, dans une complète anarchie. Du sein d'une insti-

tution, qui conviait tous les hommes à la concorde, on vit naître des rivalités, des scissions et un conflit d'amour-propre, de domination et d'intérêts plus que profanes. Une loge s'éleva contre l'autre, un rite nouveau contre un rite ancien et les ouvriers, qui prétendaient édifier le temple de la paix, se firent entre eux une guerre acharnée. Des chefs ambitieux profitèrent de ce désordre pour s'arroger la dictature.

Faussée ainsi dans son but, exagérée dans son principe, caricaturée, pour ainsi dire, dans ses formes, déchirée par ses propres enfants, assaillie à la fois par des Frères parjures, menacée, persécutée par les partisans *quand même* du principe d'autorité, civil et religieux, la Maçonnerie, ébranlée sur ses bases, semblait toucher au moment fatal de sa ruine.

Elle triompha de cette crise terrible, mais, hélas! au prix de concessions bien regrettables.

Pour conserver la paix et sauver son existence, elle transigea avec le nouveau système. Dans l'acte d'union, en date du 27 décembre 1813 entre la grande Loge d'York (fondée en 926) et la grande Loge d'Angleterre du rite moderne (fondée en 1713), lesquelles réunies ont pris le titre de *Grandes Loges unies d'Angleterre,* il est reconnu et proclamé que l'ancienne et véritable Franc-Maçonnerie ne se compose que des trois grades symboliques. Le quatrième grade, créé par l'Ecossisme, peut être admis, mais seulement comme *annexe et développement* du troisième. Restriction illusoire: car l'Ecossisme, propagé aussi sur le continent des deux hémisphères, y sème plus ou moins la division parmi les loges et en domine la plupart. Il a remanié le rituel maçonnique, altéré le catéchisme, changé l'intérprétation des symboles, multiplié les céré-

monies, consacré des obligations surannées, et substitué l'absurde légende d'Hiram comme tradition fondamentale de l'Ordre. Celui-ci s'est complaisamment laissé imposer ces innovations et il traîne aujourd'hui péniblement sa chaîne, à laquelle l'a rivé une puissance fascinatrice et supérieure. L'Amérique et la Suisse elle-même, ces deux asiles de la liberté, s'y sont laissé prendre et la grande loge *Alpina,* paye son tribut au corrupteur universel, tout comme les autres Orients. Il est toutefois juste de remarquer qu'elle fait des efforts louables pour s'en affranchir et qu'elle a solennellement répudié les hauts grades.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE.

I. Origine de la Franc-Maçonnerie.

Il importe de comparer une institution dans ce qu'elle est, avec ce qu'elle était.
HELDMANN.

Des myriades de siècles ont passé sur notre planète; d'innombrables générations l'ont successivement couverte. Les dernières seules ont laissé quelques traces de leur existence et à peine pouvons-nous, dans cette laborieuse investigation du passé, remonter jusqu'à la construction des pyramides.

Toute l'antiquité jusqu'à Xénophon et Thucydide, est si ténébreuse, qu'on ne sait rien de ce qui s'est passé sur ce globe avant le court espace de quarante siècles. Et dans ces quarante siècles encore, que d'obscurités, que d'incertitudes, que de fables !

L'étude de l'histoire laisse après elle de pénibles souvenirs, ne fût-ce que celui d'une incessante fugitivité de toute chose. C'est un pêle-mêle de biens et de maux, de crimes et d'actions vertueuses, d'harmonies et de dissonnances, qui étourdit et confond, et dont l'ensemble est

4

éminemment tragique, la destruction suivant toujours de près les génèses, les pleurs succédant rapidement aux joies, une tombe surgissant instantanément à côté d'un berceau : tableau d'une indicible tristesse, où l'on voit la pauvre humanité traînant sa croix depuis un temps immémorial vers un Golgotha, dont elle ne connaît pas la distance. Courts et rapides sont les instants de paix, longs et terribles les jours de lutte. Une traînée de sang et de larmes relie un pôle à l'autre, et le bruit de cette foule de générations, qui vont s'abîmer dans un océan inconnu, est couvert par un gémissement prolongé, expression d'une douleur universelle.

Au premier plan de cette scène confuse, celui qui est le plus rapproché et que nous appelons *Histoire moderne,* les masses s'agitent en sens divers, s'ennivrant toutes plus ou moins dans la coupe d'une civilisation illusoire, et portant un défi hautain à la nature, à qui elles dérobent à de longs intervalles ses secrets séculaires.

Au second plan apparaît le moyen-âge aux proportions colossales, aux aspirations puissantes et aux mystiques allures.

Sur le troisième plan se meut l'antiquité.

Le fond touche à la vague et sombre limite de l'âge mythologique. Il n'est plus éclairé que par une lumière douteuse, comme celle d'un clair de lune, qui donne à tous les objets des formes indécises, souvent fantastiques. Fantômes trompeurs, la fiction et la légende errent librement dans ce crépuscule. On voit se dessiner et se succéder des ombres gigantesques et de longues dynasties royales, semblables à des colonnades sans fin, se perdre dans un mystique milieu jusqu'au fabuleux empire des traditions. C'est alors que l'entendement, capable encore

aujourd'hui des conceptions les plus bizarres, se crée mille prodiges, dénature les faits physiques les plus simples et les change en miracles, personnifiant les éléments et les puissances de la nature.

Au fur et à mesure que les populations disparaissent de la scène, elles se transmettent des dogmes incompris, et dans cette presse confuse, au milieu de ces fluctuations continuelles, les annales humaines ont à peine recueilli quelques noms à travers le voile des allégories et des symboles. Dès lors, il n'est pas surprenant qu'elles fassent vite défaut à la marche ascendante vers les époques primitives.

Telle est la conclusion qu'amène forcément l'étude de l'histoire, lorsqu'elle nous a conduits aux contemplations suprêmes.

C'est pourtant dans ce chaos, dans ces limbes obscurs, que la Maçonnerie moderne va chercher ses origines. Ecoutons-la. Voici à peu près ce qu'elle nous dit par la bouche de ses adeptes.

II. Développement.

> **Je fus, je suis, je serai. Nul profane n'a encore soulevé le voile, qui me couvre.**

« Lorsque l'imprudent Epiméthée eut donné l'essor à tous les maux, qui désolent la terre, l'Espérance resta au fond de la boîte fatale de Pandore.

» Cette espérance, c'était MOI; et, à dater de ce jour funeste, je n'ai cessé de consoler l'humanité.

» Lorsqu'elle eut perdu la paix et les jouissances de la

vie patriarcale, et que, par sa faute, elle fut tombée sous l'empire du vice et du malheur, je ne suis point retourné au ciel, mais restant sur la terre à côté de l'homme faible, j'ai souvent détourné de lui le glaive du tyran, le poignard de l'assassin, les artifices de l'imposture.

» J'ai creusé ces temples souterrains de l'Inde, dont l'entrée se cache dans des gorges profondes, celui d'Ellora derrière la cascade, qui le couvre comme une nappe de cristal, celui d'Elephanta, taillé dans le flanc des rochers, celui de Kéneri, dont nul ne peut déchiffrer les vingt-deux inscriptions hiéroglyphiques. Je les ai dédiés aux huit Vaçous, qui gouvernent chacun une région du monde.

» Mais le plus grand et le plus beau de ces temples était consacré au lumineux Indra, qui préside à l'éther et au jour. On y prêchait l'affranchissement du peuple indou par la déchéance des Brahmanes, et Bouddha était le grand-prêtre de mon culte.

» On trouve ma doctrine sculptée dans les ruines gigantesques de Persépolis, comme dans celles d'Ecbatane, comme dans les cryptes de Bamiam. J'ai présidé aux mystères du soleil et à ceux de Mythra.

» Lorsque les persécuteurs de Bouddha crurent avoir balayé son culte du sol, j'en confiai la conservation aux Samanéens, les sages de l'Inde, qui le firent adopter dans presque toutes les autres contrées de l'Asie.

» Le bouddhisme descendit tout d'abord dans l'île de Ceylan, s'élança à travers les flots du Bengale, s'empara de l'empire de Birman, conquit Siam, pénétra en Chine et au Japon, puis, remontant le Gange et franchissant les rochers, qui servent de piédestal éternel aux neiges himalaïennes, le bouddhisme apportait en même temps au

Thibet, la civilisation et les arts, allait s'établir sur le plateau de l'Asie centrale jusque chez les Mongols et les Kalmouks, et revenait enfin dans cette belle vallée de Kachemir, berceau de la société indoue [1].

» Un immense concert éclata alors au milieu de l'Inde et envoya ses notes sublimes aux quatre coins de l'horizon.

» De l'Asie, je pénétrai en Ethiopie et en Egypte. C'est moi qui, à l'aide de l'équerre, du compas et de la truelle, dressai, sur ses bases indestructibles, cette pyramide mémorable, que cinquante siècles ont à peine pu entamer encore. Je transformai le tombeau des pharaons en atelier maçonnique où mes initiations se pratiquaient avec un appareil grandiose, au son d'une musique mélancolique et à la lueur éclatante des torches.

» Ces salles vastes et ténébreuses, séjour funèbre du silence et de la mort, retentirent souvent des coups répétés de mon puissant maillet. A ce bruit insolite, les grandes ombres de Chéops et de Sésostris, sortaient courroucées de leur asile; mais, après avoir contemplé mes philanthropiques travaux, elles rentraient dans la nuit, calmes et satisfaites.

» Je proclamai, en Egypte, la légende de Typhon et d'Osiris. Les conquérants, qui ont successivement envahi ce pays, m'y ont toujours trouvée veillant avec sollicitude sur le précieux dépôt des mystères, comme le sphinx, qui, immobile et silencieux, veille aux portes de mes temples démolis.

» Et aujourd'hui encore, sur les sables tourmentés par le Simoun, sur les rochers de la Lybie, au milieu des capitales en ruines, et du fond de ces grandes nécropoles, où reposent six races de rois, on entend un écho lointain

[1] Rédarès. *Histoire philosophique de la Franc-Maçonnerie.*

murmurer les traditions de mon passé[1] et rappeler la majesté de mes souvenirs.

C'est par mon aide que le plus sage des rois éleva dans la cité sainte ce temple fameux, image du temple philosophique, dont j'ai posé les assises et qui s'élève majestueusement au milieu des nations.

» Oui, c'est moi qui ai inspiré Valmicki, Orphée, Bouddha, Zoroastre, Salomon, Numa, Pythagore et Solon. J'ai civilisé les Pélasges et institué le culte Cabirique. Samothrace et Delphes ont célébré mes initiations. J'ai importé de l'Orient en Egypte et de là en Grèce la doctrine orphico-crétoise des dynasties divines, le dogme de la Palingénésie, les mythes cosmogoniques, la fête nocturne de Saïs, le cratère démiurgique de Phanès, la coupe de Djemschid, le phallus dionysiaque, le van mystique d'Iacchus, les autres symboles et le rituel des Eleusinies, ainsi que les hymnes solennels, qu'on chantait dans les grands mystères. Je me suis assise dans le sanctuaire des oracles et jusque sur le trépied sacré des Sybilles. J'ai sauvé de la destruction le delta inviolable et le monogramme mystérieux. J'ai sanctifié le noble et grand art de Vitruve, en l'élevant au rang d'un auguste symbole; j'ai couvert la Grèce et l'empire romain de monuments impérissables.

» L'Evangile a été un admirable écho de mes doctrines et les agapes chrétiennes se retrouvent dans mes banquets.

» Lorsqu'après un sommeil de mille ans, les hommes revinrent au sentiment de l'infini, j'ai immortalisé cè grand réveil par la construction de basiliques merveilleuses et imposantes, où j'ai gravé l'image du monde, l'histoire de l'humanité et les secrets de l'avenir.

[1] Rédarès. *Histoire philos. de la Franc-Maçonnerie.*

» Un Ordre fameux, proscrit par un pape et un roi, se prévalut de ce double titre, pour me proposer de combattre les oppresseurs sous une bannière commune. Une entrevue eut lieu, à cet effet, pendant une nuit d'orage, sur la grève solitaire et désolée des Orcades.

» Mais les principes du Temple n'étaient pas les miens, et lorsque le fier chevalier me tendit la main pour sceller l'alliance, je la repoussai ; car elle était tachée de sang.

» Née avec le monde, je n'ai point suivi le torrent des vicissitudes que les empires et les nations ont eu à subir. Centre d'animation, autour de moi se sont toujours groupés des hommes d'élite, qui, joignant la force au courage, la sagesse au savoir, ont su en tout temps me préserver de la contagion des erreurs, et me conserver la pureté de mon origine céleste. Trop souvent poursuivie par la force brutale, par des populations ignorantes, qui ne me comprenaient pas, ou par des tyrans, qui voulaient abrutir les hommes, pour être plus à même de les asservir, je dus m'entourer d'une ombre mystérieuse, cacher les vérités que j'enseignais, sous le voile de l'allégorie, symboliser l'éternel et immuable travail de la nature, emblématiser les causes et les effets de son active puissance, et enfin, conserver dans le sanctuaire le dogme de l'unité de Dieu et sa pureté native, dogme, sur lequel tant d'imposteurs officieux, se disant prophètes ou envoyés du ciel, ont bâti des romans si bizarres et si burlesques.

» J'ai toujours et partout, professé les doctrines les plus saintes. Aux aberrations du polythéisme, j'ai opposé le dogme d'un Dieu unique, au fanatisme la tolérance, à l'oppression la liberté, au privilége l'égalité.

» Et, lorsqu'épuisée par l'excès de ses maux, l'humanité en pleurs, touchait au désespoir et invoquait le néant,

je faisais luire à ses yeux un rayon d'immortalité et d'espérance. Dans le tumulte des guerres les plus sanglantes, je n'ai cessé de convier tous les hommes au banquet d'un fraternel amour.

» Dans mon œuvre de dévouement, jamais les superstitions et les préjugés n'ont eu d'empire sur moi ; jamais l'attrait d'une brillante, mais douteuse philosophie, ne m'a fanatisée. Je n'ai vécu que par la raison et la vérité, et hors de ces deux puissances de la vie morale, je n'ai vu partout qu'orgueil et sottise, hypocrisie et ambition.

» Je mets en action la morale oubliée du christianisme. Je protège les faibles, j'éclaire le monde, j'épouvante les fanatiques et les tyrans, je soulage toutes les infortunes. La civilisation est mon œuvre ; j'en suis l'*alpha* et l'*oméga*.

» Dans les anciens jours, on m'appelait **Isis** : aujourd'hui on m'appelle **progrès**.

» Je suis, en un mot, le lien secret, qui, dans tous les temps, unit les aspirations de l'humanité et les visions prophétiques du génie, aux réalités de l'histoire.

» Est-il une institution, je vous le demande, qui, comme la mienne, puisse se glorifier d'une origine plus illustre, compter dans son sein de plus grands hommes, accomplir des œuvres plus belles et plus utiles ? »

Ainsi parle la Maçonnerie. Puis, déroulant sa chaîne d'or et la passant à travers les âges, elle en fixe le dernier anneau à la loge du XIX[e] siècle, et le premier au temple antique de Brahma.

Mais la Maçonnerie ne nous impose pas une foi aveugle. Elle soumet ses titres à l'examen de la critique et en demande la légitimation. Il est du devoir de la société de les homologuer, s'ils sont fondés, de les répudier, s'ils

sont apocryphes. Sera-t-il permis à un obscur et profane philalèthe de les discuter, de soulever le voile d'Isis, de suivre d'un œil scrutateur la chaîne d'or d'un bout à l'autre, d'en explorer scrupuleusement chaque anneau, pour s'assurer de sa parfaite homogénéité et soudure ?

Je l'essaierai. Ce qu'il importe surtout, c'est de rechercher une fois pour toutes, s'il existe réellement, non point seulement une ressemblance de formes initiatrices, mais une affinité d'intentions, une communauté de principes et de dogmes, une idéalité de vues entre les sages de l'antiquité et les Maçons. Mais pour démontrer qu'à cet égard l'Ordre se fait illusion, je suis forcé d'entrer dans des détails dont on voudra bien me pardonner l'étendue en faveur de leur importance. C'est surtout sur l'Inde et l'Egypte, que j'insisterai, la Maçonnerie revendiquant l'honneur d'avoir trouvé son berceau dans ces deux pays.

III. L'Inde.

> **En continuant à représenter ainsi le génie symbolique des âges finis, l'Ordre ne risque-t-il pas de susciter contre lui une opposition prosaïque formidable, incapable de comprendre ces vieilles et vénérables formes ?**

C'est dans l'Inde, dit Clavel, que les mystères ont vraisemblablement pris naissance. De toutes les contrées du monde, les hommes studieux y affluaient pour s'instruire dans la grande école des gymnosophistes, qui les premiers paraissent avoir entouré leurs doctrines d'allégories et de symboles. Leur Trimurti sacrée était représentée

par une idole à trois têtes et à quatre bras, emblème de la triple puissance qui crée, conserve et détruit, Brahma, Vichnou et Siwa, tout comme le lingam-youni, figurait son action fécondante. La Trinité indoue a aussi été représentée par la figure géométrique, résultant du cercle encadré dans un triangle équilatéral.

Bardesanes, cité par Porphyre, mentionne un autre emblème. C'est une très haute statue, moitié homme et moitié femme, portant sur la mamelle gauche, l'image du soleil et sur la droite, celle de la lune.

On retrouve dans les initiés indous la hiérarchie des trois grades et les épreuves que le candidat devait subir. Le cours de son apprentissage ne durait pas moins de 37 ans. Les leçons étaient toutes orales, comme elles le furent plus tard chez les druides gaulois et les drottes scandinaves.

Aujourd'hui comme alors, le néophyte se prépare à l'initiation par des jeûnes, des aumônes et d'autres bonnes œuvres. Elle commence par un bain et la cérémonie s'accomplit dans une chambre disposée tout exprès. L'atchârya ou gourou (brahmane initiant), ne l'y laisse entrer qu'après lui avoir demandé s'il éprouve un véritable désir d'être initié ; si ce n'est pas la simple curiosité qui l'amène ; s'il se sent en état de continuer toute sa vie, sans y manquer un seul jour, les pratiques qu'il va lui prescrire. Il l'exhorte à différer, s'il n'est pas certain d'en avoir la force. L'aspirant persiste-t-il? le gourou lui trace des règles de conduite, lui indique les vices qu'il faudra fuir et les vertus qu'il sera utile de pratiquer. Il le menace des châtiments célestes, en cas de contravention, lui promet un bonheur inaltérable dans l'autre vie, s'il est fidèle.

Ils entrent ensuite dans la chambre préparée, dont la

porte reste entr'ouverte, afin que les assistants participent au sacrifice, qui va s'accomplir, et qu'on appelle *homa.* On allume du feu à terre avec le *samitou,* bois de différentes espèces, qu'on doit brûler dans les sacrifices, et le gourou, en récitant des prières en langue sanscrite, entretient le feu du homa, en y versant du beurre et en renouvelant le samitou à mesure qu'il se consume. Après le sacrifice, le gourou couvre d'un voile la tête du néophyte et lui communique un mot d'une ou deux syllabes, qu'il doit lui répéter à l'oreille, pour qu'il ne soit entendu de personne. Ce mot est la prière que l'initié doit réciter, s'il le peut, cent mille fois par jour, mais constamment dans le plus profond secret, et sans qu'on aperçoive le mouvement de ses lèvres. S'il l'oublie, son gourou est le seul, à qui il le puisse demander. Il lui est interdit de le rappeler à un autre initié. Cependant on lui permet de le proférer à l'oreille d'un agonisant, afin qu'il soit sauvé. Lorsque le néophyte a répété plusieurs fois ce mot sacré, le gourou l'instruit des formalités mystérieuses qu'il doit observer à son lever et à tous ses repos, et il le congédie en lui recommandant de vivre honnêtement.

Toutes les sectes dérivées du brahmanisme ont également une initiation qui se rapproche plus ou moins de celle-là, et dans toutes les sociétés secrètes, autrefois comme aujourd'hui, il y a toujours eu des rites particuliers, des épreuves, des signes et des mots de reconnaissance, des images et des symboles, qui ont pu être communs à plusieurs de ces sociétés, tandis que leurs principes étaient directement opposés. C'est pour n'avoir pas fait cette distinction, que la doctrine d'une filiation directe trouve encore créance.

IV. L'Inde. (Suite).

Ex Oriente lux.
C'est de l'Orient que nous vient la lumière.

Les uns placent le berceau de la Franc-Maçonnerie sur le plateau élevé de l'Asie mineure, d'autres sur les rives du Gange, qui demande un tribut d'eaux vives à toutes les gorges de l'Himalaya et se jette par cent bouches dans le golfe du Bengale.

Symbole d'un culte adressé à la lumière, la Maçonnerie se serait déversée de ces hauteurs à l'Occident vers l'Egypte et la Judée, d'où elle serait parvenue par la Grèce et Rome aux Germains et de ceux-ci jusqu'à nous.

L'Inde semble en effet sous tous les rapports mériter cet hommage et occuper le premier rang parmi les nations primitives.

Fille aînée du soleil, elle se présente aux portes de l'Orient, tantôt dans sa chaste et radieuse nudité, tantôt couvrant ses attraits d'un voile mystique et transparent, toujours belle, malgré son âge, toujours imposante de grandeur et de mystère, disputant à l'antique Egypte une antériorité de civilisation, construisant de magnifiques pagodes, lorsque les pyramides de Djisé gisaient encore dans les carrières et ne se révélant, pour ainsi dire, à l'Europe que depuis hier; subissant le joug étranger sans altérer son culte, sans perdre ses habitudes, projetant ses splendeurs sur les peuples occidentaux, et leur prodiguant ses richesses sans rien leur demander ni emprunter.

Sur les versants septentrionaux de l'Himalaya, à treize mille pieds au-dessus du niveau des mers, jaillissent d'immenses sources, qui alimentent le fleuve sacré. Elles s'échappent des profondeurs en réveillant mille échos dans

les anfractuosités environnantes et s'infléchissant brusquement au Sud, franchissent cette chaîne colossale de montagnes, pour arroser les deux péninsules. Elles versent souvent sur les plaines des torrents dévastateurs et sur les flancs de ces monts, couverts de solitaires et mystérieuses forêts, éclatent des tempêtes, dont celles d'Europe ne sont qu'une image et un écho affaiblis.

Mais à leurs pieds et sur la lisière de ces régions menaçantes, se déploie un paysage plein de grâce et de fraîcheur, de séductions et d'enivrements, d'où s'élèvent d'exquises senteurs végétales. « La nature apporte ces parfums sur toutes ses brises, soit qu'elles soufflent de la mer profonde et tranquille, que nul vaisseau n'a encore sillonnée, que nul regard étranger n'a encore effleurée, soit qu'en descendant des cîmes, elles secouent les fleurs des arbres gigantesques, caressés en passant par leur haleine [1]. » Là s'épanouissent les vallées délicieuses, qu'arrose le Djemnah, sol fécond, émaillé de fleurs agrestes, couvert de touffes de verdure ardente, où se mêlent les ébéniers, les naucléas, les caquiers, les manguiers aux larges branches. C'est un luxe incroyable de végétation, un éblouissant pêle-mêle de la nature. On y trouve le bétel aromatique, le santal odoriférant, le cocotier, le précieux arbre à pain et le palmier colossal, dont une seule feuille peut suffire au vêtement de plusieurs personnes; partout la campagne enchante la vue par la variété et la richesse de ses productions. Nulle part la nature n'a de plus enivrantes splendeurs; nulle part elle ne déploie plus de puissance; dans nul autre pays les forêts ne sont peuplées d'arbres plus beaux, où des oiseaux au brillant plu-

[1] Rédarès. *Histoire philos. de la Franc-Maçonnerie.*

mage nichent dans des touffes de verdure et de fleurs odoriférantes.

Ce panorama ravissant emprunte surtout son éclat de ce paradis terrestre, nommé Kachemir et séparé du monde entier par une magnifique ceinture de glaces éternelles, qui le font ressembler à une émeraude entourée de perles.

Les rivières nourrissent des poissons succulents et roulent de l'or. Qui n'a entendu parler des diamants du Dekhan, des perles de Golconde, des rubis de Ceylan, et de ces mines inépuisables où foisonnent le saphir et l'onyx?

Sous ce climat fécond, tout prend d'immenses proportions, tout est grand, depuis les cîmes neigeuses de l'Himalaya jusqu'aux flots de l'Océan. Les fleurs sont des arbres, les canaux sont des fleuves, les fleuves sont des mers, les fontaines des cataractes. Rien de plus splendide que la sérénité des jours, rien de plus solennel que les harmonies des nuits, qui ont des attraits incomparables et presque l'éclat des jours septentrionaux.

A côté de cette imposante nature, la civilisation se manifeste avec éclat dans quelques sciences, lettres et arts. Lente, il est vrai, à progresser, elle remonte d'autant plus haut dans les âges finis. On trouve dans l'Inde des monuments d'architecture et de sculpture, qui étonnent par leur solidité et leur masse. Ils révèlent une grande intelligence du dessin et de la géométrie. Les mosquées délicatement ornementées rappellent les beaux temps de l'art arabe sous les kalifats de Grenade et de Cordoue. Les pagodes non moins grandioses, quoique d'un style tout différent, sont bien plus anciennes. Dans quelques-unes, les sculptures, qui les décorent, retracent les créations fantastiques de l'art indien, modifiées par des détails em-

pruntés au style moresque. D'autres constructions souterraines attestent un travail de plusieurs siècles.

Dans les bazars sont étalés les produits exquis de l'industrie indoustanique : les châles de Kachemir, les fins tissus de Lahore, les écharpes de Bénarès en étoffes d'or et d'argent, bordées de larges franges, les Kinkabs, ravissants tissus, plus légers que l'aile de l'abeille, les broderies sur velours destinées à orner le turban, enfin tous ces ouvrages incomparables, dans lesquels l'ouvrier indien semble porter un défi à l'industrie moderne.

Les sciences sont cultivées dans les colléges de Calcutta et de Bénarès, ainsi que dans plusieurs écoles publiques et privées. On y enseigne et commente surtout les Védas.

Qu'on se représente donc un peuple religieux jusqu'au fanatisme et divisé sacramentellement en plusieurs castes distinctes, son attachement à des usages séculaires qui ont résisté aux conquêtes les plus violentes ; qu'on se rappelle le luxe inouï des résidences royales et les beaux monuments de l'art islamite, dont plusieurs éclipsent incontestablement les œuvres du génie grec; tout à côté, les vieilles ruines, que nulle science n'a su encore expliquer, les palais croulants de monarques oubliés, les sombres cavernes, temples souterrains d'une religion plus sombre encore et toujours maîtresse des esprits, le beau climat de ces régions tropicales, la fécondité du sol, le caractère grandiose que représentent toutes les scènes et tous les produits de la nature, on aura la contrée du globe la plus merveilleuse et la plus fantastique, où l'on retrouvera les mœurs, les lois, le costume et jusqu'au langage des patriarches.

Ce beau côté de la médaille a son revers. A toutes les

conditions d'une heureuse existence se mêlent aussi des éléments de destruction et une part des souffrances inévitables de l'humanité. L'Inde a ses inondations; le vent y souffle du feu, et, lorsque les glaciers abrupts de Karakoram viennent à glisser sur leur base et obstruent de leur masse énorme le lit de l'Indus, il en résulte d'épouvantables débacles. Elle a les sauterelles, les scorpions, une vermine de toute espèce. Le fleuve sacré a ses alligators, le Bengale ses tigres, les lianes couvrent des précipices et les jungles cachent le terrible serpent Cobra, à la tête altière, au corps luisant, reptile homicide, qui siffle sur les grèves au brûlant milieu du jour, et qui, la nuit, s'engourdit dans la mousse des collines, replié en trois cercles. On dirait un bracelet oublié au désert par la belle Svahâ, épouse d'Agni, le dieu du feu.

L'Inde est riche en perfides séductions. Telle plante couverte de fleurs délicieuses, fournit un poison mortel, et cette magnifique fleur blanche, dont le calice se ferme à la rosée de la nuit, donne également la mort.

V. Le Brahmanisme.

Eternel! Je vois Brahma, le créateur.... reposant dans ton sein sur le calice du lotus.

Bhagawat-gita Lect. 11.

La religion de l'Inde est, en général, un panthéisme absolu. C'est le culte des forces organisatrices et destructives. La dualité sexuelle (Yôni-Lingam), en est le principal caractère.

L'esprit de Brahmâ anime toute la nature et se manifeste par des formes innombrables. Le souffle des tempêtes est celui de la grande âme. Les plaintes profondes des forêts et des montagnes, les puissantes clameurs des eaux labourées par l'orage, sont sa voix [1].

Tout émane de lui et tout y retourne. Heureux celui qui par la contemplation, les austérités et la solitude, sait faciliter et accélérer ce retour !

La vie n'est qu'une période d'expiation, dont l'homme ne peut s'affranchir que par la mort. Mais cet affranchissement est gradué, subordonné à des transmigrations successives. Ce n'est que lorsque la série de ces transmigrations est accomplie, que l'homme s'absorbe dans la grande âme universelle et se perd dans un océan sans rivages, le sein de l'Infini [2].

Mais déjà ici-bas et par delà le voile éclatant de ce monde, le Brâhmane solitaire entrevoit la figure de Dieu et se voue tout entier à cette sublime poursuite.

Tous les organismes ont la faculté de souffrir, car tous sont animés du même souffle. De là, une fraternité touchante entre l'homme et les autres créatures. Leur sort est pareil au sien et il les embrasse toutes dans ses vastes sympathies. Mais par une étrange et odieuse anomalie, les Parias, placés au-dessous des bêtes, sont mis pour ainsi dire hors la loi et déshérités du droit commun. L'âme universelle revêt des enveloppes multiples, et qui pis est, subit dans les êtres inférieurs les peines qu'ont méritées les êtres supérieurs. Il y a donc là un abîme de souffrances et comme un concert de plaintes dans l'océan des choses [3].

[1] *Revue des Deux-Mondes, passim.*
[2] Ibid.
[3] Ibid.

D'après ce système, tout est symbole. Le seul mythe, c'est la succession majestueuse des émanations et des absorptions, c'est le passage de l'âme d'un corps dans un autre, c'est le progrès qui a lieu dans l'abstraction au sein d'un même être, mythe silencieux, plein de mystère et qui n'a rien d'humain. « La lumière révélée fut d'abord obscurcie par l'ombre embaumée des grands bois, la pureté primitive fut oubliée au sein des profondes voluptés d'une nature puissante, et il fallut les méditations des solitaires pour retrouver le sentier du ciel au milieu de la luxuriante végétation de la terre [1]. »

Quand par une de ces belles nuits des régions tropicales, l'air est calme, le ciel pur, et que, dans les profondeurs infinies scintillent des myriades d'étoiles, ne doit-il pas y avoir là pour l'âme du monde une indiscible quiétude, et celle de l'homme ne doit-elle pas se perdre dans de douces rêveries ?

Aussi l'Indou s'abandonne-t-il volontiers à de graves réflexions sur l'Infini, l'origine et la nature des choses. Il a besoin de savoir ce qu'est l'humanité, d'où elle vient, où elle aboutit, ce qu'il y a au-delà de cette vie si courte, toujours menacée, et que souvent l'homme détruit lui-même. C'est le sujet ordinaire dont s'occupe le poète indou. Il redit ces harmonies solennelles et c'est le vent de l'univers qui fait vibrer les cordes de sa lyre. Elle respire en général une profonde mélancolie et le tableau de notre condition tracé par Pline est moins sombre encore que celui qu'on trouve dans le Bhaghawat-Pourana, parce que le poète oriental n'est pas seulement inspiré par le scepticisme, mais par une vague croyance.

[1] Hornung.

Après avoir fait entendre les gémissements de l'âme dans l'embryon, il nous montre la misère de la créature condamnée à vivre, tombant à terre au milieu du sang, où elle s'agite comme un ver, dépouillée de la mémoire, dépouillée de la connaissance et ne pouvant se faire comprendre. Pour s'affranchir, il faut implorer Vichnou et se reposer sur le lotus de ses pieds divins. Dans ce but, le Siddha parfait impassible et résigné dans les plus grands maux, se livre à une série perpétuelle d'abstinences [1].

Voyez ce personnage à la face pâle et amaigrie, qui, appuyé sur un long bâton, gravit lentement l'escalier de la grande pagode. Toute sa physionomie exprime avec une gravité pleine et calme la profondeur des méditations, qui l'absorbent.

C'est un pénitent indou, échappé au tumulte de l'âme, au doute et au regret. Guidé par le repentir, il est arrivé dans ces solitudes où l'âme divine, sous la forme des Brâhmanes, se recueille dans le silence et cherche à se retrouver. Il a visité les déserts consacrés par les Ascètes, les temples majestueux, la pagode noire de Nilo, les grottes silencieuses et ces vastes sanctuaires où s'accomplirent dans les temps antiques les cérémonies d'un culte auguste. Le cordon jaune, qui tombe de son épaule gauche, indique qu'il appartient à la caste privilégiée des Brâhmanes.

Arrivé au péristyle, il s'asseoit sur un siége, qu'il s'est formé avec des tiges de kousa [2], en dirigeant leur sommet vers l'Orient. D'une main il tient l'Ezrou-Védam. Après avoir fait une ablution avec l'eau lustrale, le visage tourné vers le nord, il adresse à son livre l'*hommage respectueux,* supprime trois fois son haleine pour se purger de toute

[1] *Revue des Deux-Mondes.*
[2] Herbe sainte employée dans les cérémonies religieuses.

souillure; puis, après l'invocation sâvitrique [1], il laisse échapper de ses lèvres le monosyllabe sacré : AUM [2].

Alors, plein du souvenir de ce qu'il a vu, des images que lui a offertes une architecture de rêves et de sublimes visions, il se sent subjugué par ces impressions solennelles. Il tombe dans l'extase, dans un *yoga* [3] temporaire. Le courant insensible, mais puissant de la vie universelle, le ravit dans de lointaines perspectives et jusques dans les sphères célestes, d'où il domine le temps, les hommes, les passions et la mort. On dirait qu'il écoute une mélodie d'outre-tombe, un écho répété dans une région inconnue. Rien ne le tire de ce profond et contemplatif repos, ni le bruissement des cocotiers, dont une brise légère agite les cîmes, ni le murmure du fleuve sacré, ni la grande voix de l'océan, ou plutôt c'est la nature elle-même qui fait silence autour de sa retraite. Il parle tout bas en lui-même, sans doute à un être invisible, qu'il voit dans son intérieur. Il s'est concentré dans cette petite cité de Dieu, où l'âme occupe une secrète demeure, ayant la forme de la fleur du Nénuphar. Il médite le texte des saints Védas, les incarnations de Vichnou et les quatre révélations faites *pendant la nuit* à Djabal Satkama, dans le grand désert. Il fixe ses regards sur les sommités resplendissantes du Mérou, cette montagne sainte, sur laquelle Dieu apparut à Brahmâ, dans toute sa gloire, d'où la source de vie se répand dans les vallées et dans les plaines, qui sépare le jour d'avec la nuit, réunit le ciel et la terre, et derrière laquelle viennent se cacher chaque soir la lune et les étoiles.

[1] La *Sâvitri* est la plus sainte de toutes les prières.

[2] Ce mot, pour le sens et presque pour le son, ressemble à *OEvum* (le temps sans bornes). Il est, pour les Indous, l'emblème de la divinité tripartite. A désigne Brahmâ, le temps passé, qui a créé; U Vichnou, le temps présent, qui conserve, M Siva, le temps futur, qui détruira.

[3] Union avec l'âme immortelle.

Tout entier absorbé dans la contemplation de l'Infini, il pense au troisième paradis de Siva, qui est à une distance de 5000 lieues de la terre, sur le mont Koïlos. Ah! s'il pouvait en voir l'étang fortuné, la fleur Paridjas, dont le parfum, des plus suaves, se répand à 200 milles à la ronde, l'arbre Kolpo, qui donne tout ce qu'on peut désirer, et l'arbre Pilgel, au pied duquel jaillit la source limpide de l'immortalité. Il s'impatiente de cette vie, qui le retient encore éloigné du sein de Brahmâ.

Ce Brâhmane inspiré, c'est l'Inde elle-même, qui depuis 50 siècles s'épuise en méditations stériles sur les destinées du monde. « Toujours ancienne et toujours nouvelle, elle est debout sur ses propres ruines, comme un foyer éternellement lumineux, où viennent se concentrer les rayons épars, qui ont longtemps éclairé les nations. »

Le brâhmaïsme proclame le dogme de l'immortalité, celui d'une vie future, le néant de la vie sublunaire, la corruption de la nature humaine que les incarnations de Vichnou peuvent seules sauver. Il proclame surtout la fatalité de la mort et l'inévitable germe de destruction inhérent à tout ce qui a vie. Brahmâ, Vichnou, Siva sont les trois personnifications de Dieu, la Trimourti sacrée. Brahmâ est la puissance, le créateur, la matière, le passé: il a pour emblème le soleil. Vichnou est la sagesse, le conservateur, l'espace: c'est le présent et l'eau est son emblème. Siva ou le feu est à la fois générateur et destructeur. Il représente le temps ou l'avenir et préside à la justice.

Ces trois dieux exercent leur pouvoir par le secours d'une infinité de dieux subalternes. La Cosmogonie indoue est riche en allégories et symboles et se traduit par des images souvent monstrueuses. Une scène imposante et

gracieuse à la fois prélude à la création. Couché sur une feuille d'allémarou (grand figuier des pagodes), Vichnou sous la figure d'un enfant et dans l'attitude de la contemplation, flotte sur les eaux azurées, portant son pied vers la bouche. Souvent aussi, quand il repose sur son élément, une tige de lotus [1] surgit de son nombril et Brahmâ paraît assis sur le calice de cette belle fleur, pour accomplir la création. N'est-ce pas là l'esprit divin marchant sur les eaux : *Et spiritus Dei ferebatur super aquas?*

VI. Le Brahmanisme. (Suite.)

> **L'histoire de l'Inde véridique est notre histoire à tous, puisque notre civilisation plonge par ses racines dans le sol même où les Védas nous transportent.**

La philosophie des Indous se confond avec leur théogonie et ne manque ni de vérité ni de profondeur. Mais la légende semble y avoir étouffé l'idée mystique et religieuse.

C'est surtout dans le domaine de l'imagination que le génie national révèle sa fécondité et sa puissance. Il l'emporte sur le génie grec par sa langue si riche et si savante, par ses épopées merveilleuses et innombrables, dont l'une a plus de 200 mille vers, créations colossales comme tous les monuments ; car leurs titres seuls sont plus longs que les œuvres d'Homère.

[1] Le lotus est le symbole des eaux du chaos, le berceau et le lit nuptial d'Osiris démiurge, et d'Isis la matière. Priape, poursuivant la nymphe Lotis (Ovide. Mélam. IX, 347), c'est Khem fécondant le chaos. Le symbole du lotus a d'ailleurs été transporté par le bouddhisme, d'Inde en Chine et jusqu'au Japon, où Quan-won (Canoun) est figuré assis sur un nymphéa.

Rougemont.

Une grande et belle nature, la végétation si nouvelle et si riche, ces animaux d'un aspect si imposant, l'architecture et les arts si merveilleusement symboliques, inspirent à l'Indou des poésies sublimes et disposent son âme à la mélancolie et à la méditation. Le spectacle de ces monuments gigantesques d'un empire sacerdotal, qui n'est plus, mais dont l'esprit semble vivre encore, tire l'homme de la vie extérieure, pour le ramener dans lui-même. Sur ces mythes resplendissants de grandeur et de beauté, mais enfantés par un esprit d'orgueil et de domination, s'est formée une organisation sociale, pleine de majesté et de poésie, mais qui, dépouillée de ce prestige, n'offre qu'un odieux tissu d'erreurs et d'iniquités.

Les guerres religieuses ont couvert l'Inde de sang et de ruines, ni plus ni moins que chez nous. Saisis d'une fureur impie, les hommes s'y sont égorgés en batailles rangées, et ces massacres périodiques font le principal sujet des magnifiques poèmes que nous admirons. On les voit sculptés sur les parois des pagodes, mêlés aux images des dieux et des pacifiques évolutions de la nature. D'ailleurs les ruines de Djalta et de Ghasipour sont là pour attester la scélératesse des guerriers, qui n'ont pas même respecté la sainteté du sépulcre.

Dans son magnifique aperçu historique sur la Franc-Maçonnerie, le Frère Rédarès s'appuyant sur un texte de l'Aïtarêya A'ran'ya, l'un des Védas, suppose que les sociétés secrètes se formèrent dans l'Inde, pour rétablir le culte primitif, détruit par Manou, et que ce culte fondé par Valmicki, consacrait déjà les principes que professe aujourd'hui la Maçonnerie. C'est ainsi du moins que je comprends le raisonnement de l'honorable Frère Rédarès. Mais, à l'encontre de cette supposition, voyez dans le Ra-

mayan de Valmicki ces Mounis, ces Richis, tous ces sages qui se sont purifiés par une étude approfondie des saintes écritures, par des méditations solitaires et de longues pénitences, qui enfin, tiennent le même rang que les dieux, et quelquefois même, s'élèvent au-dessus d'eux; voyez-les, dis-je, se faire entre eux une guerre à mort. Le carnage n'est pas limité à la surface de la terre; les airs même en sont le théâtre. Le combat fait trembler la terre pendant sept jours.

Lisez le Mahabharata. Là encore une grande guerre entre les Pandos et les Coros, une bataille du lac, qui dure dix-huit jours. Sur les cent mille distiques que renferme ce poème fameux, vingt-quatre mille sont consacrés à ces horreurs. Cette guerre a été pour la poésie indoue, et particulièrement pour l'épopée, une source aussi abondante que la guerre de Troie pour la poésie grecque.

Ce fut bien pire, sans doute, après la proscription du bouddhisme. « Allez, dit le féroce Koumaril aux ministres de ses fureurs, allez, et que du pont de Rama [1] à l'Himalâ blanchi par les neiges, quiconque épargnera les Bouddhas, enfants et vieillards, soit lui-même livré à la mort. » Paroles horribles qui rappellent celles de Jérémie (48. 10): *Maladictus homo, qui prohibet gladium suum a sanguine.*

Hélas oui! remarque bien triste à faire, le militairisme, l'affreux militairisme, a été glorifié chez les Indous, sous Valmicki et après lui, comme il l'est aujourd'hui chez nous. Là comme ici, un stupide mépris de la vie, le lâche abus de la force armée, le courage aveugle et brutal, le sang-froid barbare, l'art exécrable de tuer les hommes, ont été de tout temps honorés chez eux et rangés parmi les titres à

[1] On en voit encore quelques débris. Dans la guerre de Rama entre le tyran de Lanka, il fallait traverser le bras de mer qui fait de Ceylan une île. Le pont de Rama fut construit dans ce but.



l'admiration de la postérité. Le récit de ces sauvages exploits captive au plus haut degré l'attention et l'intérêt. Chaque héros a son moment glorieux, son action d'éclat, qui le met en relief. Aux grands coups, que frappent les guerriers, succèdent par intervalles les lamentations, qui s'élèvent comme un chant funèbre autour des cadavres, puis les imprécations contre les meurtriers et les accents de la vengeance.

Sans abriter la patrie contre l'invasion et la conquête, peut-être les appelant quelquefois, le militairisme, qui n'est que le culte de la violence et de toutes les injustices qu'elle entraîne, a perpétué dans l'Inde les guerres intestines, consacré les usurpations du plus fort et éteint les sentiments d'humanité.

D'un autre côté la division et l'antagonisme des castes, a paralysé l'essor de la société indoue, en l'immobilisant dans son état primitif, en empêchant le développement de l'individu et en assujettissant les Soûdras, qui forment les $^{9}/_{10}$ de la population, à une minorité, qui se compose des trois premières castes, les Brâhmanes ou prêtres, les kschatrias ou guerriers et les vaissiyahs, industriels.

Les Brâhmanes se sont placés eux-mêmes au sommet de l'échelle sociale, s'arrogeant l'inviolabilité et le droit exclusif d'interpréter les Védas et de gouverner.

Ainsi théocratie et militairisme, tels sont les deux facteurs, dont se compose dans l'Inde, le principe d'autorité, abstraction faite de la domination étrangère. Ce principe a pu créer des œuvres de génie, mais le brâhmanisme n'a su ni par ses vertus, ni par ses enseignements élever l'esprit humain, en assignant à l'homme sa vraie place dans la création.

Loin de là, il a enfanté d'abominables superstitions,

institué les sacrifices sanglants, perpétué le fanatisme et l'ignorance. C'est par le caractère d'une nation qu'on peut juger de sa législation et de son culte. Or, le mépris de la vie et une cruauté mêlée de perfidie, ont de tout temps caractérisé le peuple indou. Il est encore aujourd'hui ce qu'il était aux jours du Christ, à la conquête de Bacchus, au temps du déluge. C'est dans l'Inde que se sont formées ces associations monstrueuses, qui semblent sortir de l'enfer, et dont nul autre pays n'offre l'équivalent. Sacrifices humains [1], infanticides, thuggisme, dacoït, dattures etc., font de l'Inde une vaste pépinière de crimes [2].

Voyez d'ailleurs avec quelle explosion de férocité inouïe, cette nation si profondément corrompue cherche aujourd'hui à secouer la domination étrangère. Qui peut lire sans frémir, les massacres de Delhi, de Cawnpore et d'Ihansi, vengés par des représailles non moins odieuses? Ces horreurs, nous le savons, ne sont recommandées ni par le code de Manou ni par les Védas; mais elles attestent l'impuissance d'un culte, qui n'a pas pris pour base

[1] Les Brâhmanes sacrifient à la déesse Kali-une vierge, en l'étranglant au moyen d'une corde fabriquée avec les racines sacrées du pandanus. Ce sacrifice s'accomplit au bruit des tambours, et au son perçant de la trompette, puis au tintement de la cloche, qui sonne la dernière heure.

Jadis, et le fait est avéré par les Pouranas, des victimes humaines pouvaient seules apaiser les fureurs vengeresses de Dourgâ-Kali.

[2] Encore en 1857 on comptait dans la seule prison d'Agra 97 thouggs, 342 dacoïts, 166 voleurs de grands chemins et 622 meurtriers. Et l'on ne surprend que la plus faible partie des crimes de cette population protégée contre les magistrats par sa langue, par ses usages, et surtout par ses superstitions inouïes, qui la conduisent à confondre les actes les plus atroces avec l'accomplissement d'une obligation religieuse. Un seul trait suffira pour donner une idée de ce fanatisme. Un thugg arrêté et condamné, s'écriait : *Ah! Seigneur! n'eussé-je point passé 12 ans de ma vie en prison, j'aurais, avec la protection de Bowhanée, sans doute achevé mille meurtres.* Ce monstre en avait 779 sur la conscience. *(Revue des Deux-Mondes.)*

L'association des thuggs date de loin. *Eodem in India climate*, dit l'illustre Bardesanes de Syrie, *genus quoddam reperitur Indorum qui allatos casu peregrinos ubi ceperint, eosdem postmodum hostiarum more jugulatos, devorent.* Eusebe præp. evang. 6. 10.

l'amour des hommes et qui place le dogme au-dessus de la morale.

Ces Brâhmanes, qui s'attribuent une origine divine et professent un souverain mépris pour tous les hommes, en dehors de leur caste, ces prétendus précepteurs du genre humain, à qui nous avons longtemps déféré ce titre, au lieu d'enrayer le char épouvantable de Djaggernaut, ne laissent-ils pas depuis des siècles les victimes de leurs doctrines se précipiter sous ses roues sanglantes ? Et ne sont-ce pas les barbares de l'Occident, qui éteignent aujourd'hui les bûchers des Suttées ?

Insensibles aux exigences les plus sacrées de la loi naturelle, les Brâhmanes n'ont jamais eu en vue que d'amasser des richesses et du crédit, et de tenir les castes inférieures dans la sujétion par tous les artifices de la superstition.

Ils s'approprient le bien de ceux qui meurent sans héritiers, ne payent qu'un intérêt beaucoup plus modique et quel que puisse être le crime d'un Brâhmane, jamais il ne peut être puni de mort.

Ces hommes du privilége, si fiers et si arrogants, n'ont plus aujourd'hui ni les vertus ni la science de leurs aïeux. Il en est parmi eux, qui ne savent ni lire, ni écrire et dont toute la science consiste à déterminer les lunaisons dans le calendrier par certains signes. Ils ont oublié jusqu'au sanscrit, leur idiôme sacré.

Ils sont loin d'être d'accord dans l'interprétation des Védas ; le culte est diversement enseigné dans chacune des huit écoles ; les commentateurs se contredisent, les Sestras traitent avec beaucoup de sévérité les Pouranas, livres canoniques de la deuxième classe, et le sage Khoumontou, qui se croit supérieur à l'auteur du Bhagawat, tombe lui-même dans de grossières erreurs.

Il y a chez les Brâhmanes non seulement usurpation de castes, mais diversité de sectes et concurrence pour la suprématie. Bien qu'appelés tous à la desservance des pagodes, plusieurs n'y vont pas et, à moins d'être convoqués extraordinairement, pratiquent chez eux les cérémonies religieuses. Ceux qui desservent les pagodes, sont même les moins estimés. Il en est dans les montagnes qui vendent les danseuses consacrées au service du culte.

On ne peut pas même approuver le brâhmanisme dans ce qu'il y a de plus inoffensif en apparence : je veux parler du quiétisme. Que des hommes, qui se sont retirés du monde pour échapper à ses séductions et à ses luttes, ne pensent plus qu'à l'éternité, et s'y plongent dès cette vie par la contemplation et la prière, qu'ils étouffent dans leur cœur non seulement les passions, mais les affèctions les plus légitimes, afin d'être délivrés de tous les liens de la terre ; qu'ils imposent à leur corps les privations les plus dures, les pratiques les plus austères et interdisent à leur esprit toute curiosité vaine, toute étude propre à les détourner de leurs mystiques aspirations : cela se voit encore tous les jours. Mais pour l'homme qui pense, le besoin de communiquer sa pensée, est plus impérieux. L'échange des idées et des sentiments est une nécessité de l'existence actuelle. Ce n'est pas en s'en allant rêver sur les cimes solitaires et infertiles du mysticisme, que l'on fait son salut et celui des autres. La société doit rester vivante. Tout ce qui peut contribuer à sa grandeur, à sa force, à son bien-être, à sa gloire, à l'accroissement de son intelligence et de sa puissance, c'est pour elle un devoir autant qu'un besoin, de l'accueillir dans son sein.

La vie ascétique, telle qu'elle est expliquée dans l'*Amberkend* et le *Livre des Sentences,* n'est qu'une duperie de

l'amour-propre et du sensualisme. C'est un fatalisme, qui a sa source dans la faiblesse de l'esprit due peut-être à l'influence du climat. Bouddha avait dit comme Salomon: *Vanitas vanitatum et omnia vanitas.* Mais si cette vérité s'applique aux jouissances de la vie, la douleur, même celle qu'on prétend n'être que relative, n'en existe pas moins, partage du plus grand nombre des êtres vivants. Or, c'est contre ce mal, qu'il importe de lutter par tous les moyens, qui sont à notre disposition, et si les hommes se sont réunis en société, c'est pour doubler leurs forces contre l'ennemi commun. Leur devise doit être : *Un pour tous, tous pour un.*

S'isoler de ses semblables, remplir de ses cris un désert sans échos, se macérer, s'abstenir, même aux dépens de la santé, de tout ce qui peut flatter les sens, prêcher en un mot le suicide en détail, une mutilation idiote et sacrilége de l'œuvre de Dieu, s'abêtir dans les extases inféconds de la contemplation, renoncer même stupidement à l'exercice de nos facultés, pour croupir dans l'éternelle étude d'une abstraction insaisissable, planer, dans un morne silence, au-dessus de l'humanité, la dominer sans même effleurer ni ses passions, ni ses angoisses, ce n'est pas là se rapprocher de Dieu: on ne fait que s'éloigner de l'homme et se leurrer d'une fausse sagesse, qui n'est que l'égoïsme et l'orgueil. Ce stoïcisme ne fait, avec un constant travail, que chercher un repos, où il n'arrive jamais.

L'ascète dit: ô homme! c'est en vain que tu luttes contre la destinée: résigne-toi et meurs. Sans doute, mais avant de mourir, il faut vivre plus ou moins longtemps, et la vie est pleine de souffrances, que je puis abréger, de dangers, que je puis prévenir par l'activité, l'association et la lutte. L'ascétisme ne m'eût jamais donné les mets

que je savoure, l'habitation et les vêtements qui me préservent des intempéries de l'air. Je n'eusse jamais admiré les merveilles de l'industrie et de la science, et à l'heure qu'il est, avec la résignation absolue, je serais collé au coin de terre, qui m'a vu naître, comme l'huître reste collée à son roc.

D'ailleurs, admirez la contradiction. Les Indous fondent des hospices pour des éperviers, des serpents, des rats, et ils ont en horreur leurs semblables! Ils se purifient avec la fiente et l'urine de vache, et ils se croient souillés par le contact d'un homme! Ils portent un réseau sur la bouche, de peur d'avaler dans une mouche, une âme en souffrance, et ils laissent mourir de faim un Paria! Ils admettent les mêmes divinités et ils se partagent en drapeaux ennemis et divers[1]!

VII. Le Brahmanisme. (Suite).

Le Code de Manou est celui d'une hideuse théocratie.

En preuve de tout ce que nous avons avancé sur le brâhmanisme, nous citerons quelques passages du code de Manou, d'après la traduction de M. Loiseleur Deslongchamps.

« La naissance d'un Brâhmane est l'incarnation éternelle de Dherma, dieu de la justice.

» Le Brâhmane, en venant au monde, est placé au premier rang sur cette terre. Souverain seigneur de tous les êtres, il doit veiller à la conservation du trésor des *lois civiles et religieuses.*

[1] Volney.

» Tout ce que ce monde renferme, est la propriété du Brâhmane. Par sa primogéniture et par sa naissance éminente, il a droit à tout ce qui existe.

» En lisant ce livre, le Brâhmane, qui accomplit exactement ses dévotions, n'est souillé par aucun péché en pensée, en parole ou en action.

» Il purifie une assemblée, sept de ses ancêtres et sept de ses descendants et mérite seul de posséder toute cette terre [1].

» Instruit ou ignorant, un Brâhmane est une divinité puissante, de même que le feu consacré ou non consacré est une divinité puissante [2].

» Un Brâhmane, par sa seule naissance, est un objet de vénération, même pour les dieux [3]. »

Voici en quels termes Manou voue au plus profond mépris la caste des Soûdras :

« Le pays habité par un grand nombre de Soûdras, fréquenté par des athées et dépourvu de Brâhmanes, est bientôt en entier détruit par la famine et les maladies.

» Que l'homme de basse naissance qui, par cupidité, se livre aux occupations des classes supérieures, soit à l'instant privé par le roi, de tout ce qu'il possède et banni.

» Le nom d'un Brâhmane doit indiquer la félicité, celui d'un Soûdra, la dépendance.

» Un Soûdra ne doit pas amasser des richesses, même lorsqu'il en a l'occasion ; car un Soûdra, lorsqu'il a acquis de la fortune, est pour les Brâhmanes, une épine dans l'œil [4]. »

[1] Lois de Manou, liv. I. 98, 99, 100, 104, 105.
[2] Ibid. liv. IX. 317.
[3] Ibid. liv. XI. 84.
[4] Ibid. liv. VIII. 22. X. 96. Lib. II. 32. Liv. X. 129.

Race plus méprisée encore, les Parias sont condamnés aux fonctions les plus abjectes, privés de tout contact avec les autres castes, et même des premiers droits de l'homme. Personne ne doit toucher un Paria, sa vue seule souille un Brâhmane et celui-ci peut le tuer impunément. Il est traité, comme le moyen-âge traitait chez nous les lépreux. Pendant l'horrible famine, qui, au commencement de ce siècle, décima les Présidences de Bengale et de Madras, on a vu des Brâhmanes expirant de faim, repousser le pain, que leur offrait un Paria.

Encore quelques citations du code indou :

« Dans un Srâddha [1], où un million d'hommes étrangers à l'étude des livres sacrés recevraient de la nourriture, la présence d'un seul homme connaissant la sainte Ecriture, et satisfait *de ce qui lui serait offert,* aurait plus de mérite d'après la loi [2].

» Que l'on fasse dans la huitième année, à partir de la conception, l'initiation [3] d'un Brâhmane; celle d'un Kchatriya, dans la onzième; celle d'un Vaisiya, dans la douzième [4].

» Le Brâhmane ne doit donner à un Soûdra, ni un conseil, ni les restes de son repas, *à moins qu'il ne soit son domestique.* Il ne doit pas lui enseigner la loi, ni aucune pratique de dévotion expiatoire, excepté par l'intermédiaire d'une autre personne, sous peine d'être précipité avec lui dans le séjour ténébreux, appelé Asamorita.

» Qu'il ne lise jamais les Védas en présence d'un Soûdra.

[1] Commémoraison des morts.

[2] Lois de Manou, liv. III, § 131.

[3] Cette initiation (Oupanayana), particulière aux trois premières classes, est distinguée par l'investiture du cordon sacré et de la ceinture. La communication de la Sâvitri, est une partie essentielle de l'initiation.

[4] Lois de Manou, liv. II. 36. IV. 80, 81, 99, 165 et suiv. V. 104. VIII. 37, 270, 271, 272.

» Le Dwidja, qui se précipite sur un Brâhmane, dans l'intention de le blesser, *mais qui ne le frappe pas,* est condamné à tourner pendant cent années dans l'enfer appelé Tâmisva.

» Pour l'avoir, par colère et à dessein, frappé rien qu'avec un brin d'herbe, il doit renaître pendant 21 transmigrations, dans le ventre d'un animal ignoble.

» L'homme qui, par ignorance de la loi, fait couler le sang du corps d'un Brâhmane, qui ne le combattait pas, éprouvera, après sa mort, la peine la plus vive.

» On ne doit point faire porter au cimetière par un Soûdra, le corps d'un Brâhmane, lorsque des personnes de sa classe sont présentes; car l'offrande funèbre étant polluée par le contact d'un Soûdra, ne facilite pas l'accès du ciel au défunt.

» Lorsqu'un Brâhmane instruit vient à découvrir un trésor jadis enfoui, il peut le prendre en entier, car il est seigneur de tout ce qui existe.

» Un homme de la dernière classe, qui insulte des Dwidjas, par des invectives affreuses, mérite d'avoir la langue coupée; car il a été produit par la partie inférieure de Brahmâ.

» S'il les désigne par leurs noms et par leurs classes, d'une manière outrageuse, un stylet de fer, long de dix doigts, sera enfoncé tout brûlant dans sa bouche.

» Que le roi lui fasse verser de l'huile bouillante dans la bouche et dans l'oreille, s'il a l'impudence de donner des avis aux Brâhmanes, relativement à leur devoir.

» Un homme de la basse classe, qui s'avise de prendre place à côté d'un homme appartenant à la classe la plus élevée, doit être marqué au-dessous de la hanche et

banni, ou bien le roi doit ordonner qu'on lui fasse une balafre sur les fesses.

» S'il crache avec insolence sur un Brâhmane, que le roi lui fasse mutiler les deux lèvres ; s'il urine sur ce Brâhmane, l'urètre ; s'il lâche un vent en face de lui, l'anus.

» S'il le saisit avec violence, que le roi lui fasse couper les deux mains sans balancer. (Tandis qu'une blessure faite à un individu de sa classe, n'est punie que d'une amende.)

» Que le roi se garde bien de frapper un Brâhmane, quand même il aurait commis tous les crimes possibles. Qu'il le bannisse du royaume, en lui laissant tous ses biens, et sans lui faire le moindre mal.

» Il n'y a pas dans le monde de plus grande iniquité que le meurtre d'un Brâhmane. C'est pourquoi le roi ne doit pas même concevoir l'idée de mettre à mort un Brâhmane.

» En sentant sa fin approcher, le roi doit donner aux Brâhmanes tout le produit des amendes légales [1]. »

La morale des Indous n'est pas moins édifiante. La récitation d'une prière rédigée par les Brâhmanes suffit pour l'expiation des péchés. Les ablutions dans le fleuve sacré, les pélerinages aux lieux saints, ont la même vertu.

L'occision d'un Soûdra est un moindre crime, que celle d'une vache.

A teneur des Schasters, il n'y a pas plus de mal à tuer une femme, qu'à couper un arbre vert [2].

Le témoignage d'une femme n'est pas reçu dans les causes civiles [3].

[1] Lois de Manou, VIII. 281, 282, 283, 380, 381. IX. 323.

[2] Tytler, *Considerations on the present political state of India.*

[3] Homes, *Sketches of the history of man.*

Jour et nuit, les femmes doivent être tenues dans un état de dépendance par leurs protecteurs [1].

Ces citations suffisent pour caractériser le brâhmanisme, et n'ont pas besoin de commentaire.

Des écrivains spéculatifs ont fait de l'Idéal le premier mobile du progrès et le caractère essentiel par lequel l'homme se distingue de la brute. C'est l'Idéal, disent-ils, qui élève l'intelligence et l'illumine de grandes pensées, qui donne les grands élans, qui échauffe l'enthousiasme et la foi. Malheur, ajoutent-ils, à l'âme humaine qui laisse éteindre ce brasier divin! Envahie aussitôt par le froid et les ténèbres, elle tombe des cîmes de l'humanité de chute en chute, dans l'abrutissement et le matérialisme.

L'histoire de l'Inde dément d'une manière éclatante cette doctrine abstraite. Quel peuple a été plus voué à l'Idéal, et que sont nos masses industrielles à côté de ces populations rêveuses, tourmentées par les inquiétudes de la métempsycose?

S'il est vrai que l'Idéal se révèle à l'intelligence par la vérité, à l'imagination par le beau, au cœur par la justice, comment s'est-il révélé à la race hindoustanique? Nous l'emportons visiblement sur elle sous cette triple forme. Nous sommes bien plus avancés dans les sciences et les arts, et si nous ne nous bornions pas à proclamer le christianisme, sans suivre ses préceptes, sans pratiquer sa sublime morale, nous donnerions à l'Orient des exemples de charité et de justice.

Voici comment un publiciste distingué résume ses appréciations sur l'Inde :

« L'Inde, c'est la sphère du rêve, le vieux berceau de

[1] Lois de Manou, IX. 2,

toutes les philosophies excessives et de toutes les théocraties orientales, le domaine ou plutôt l'Océan de l'immense et du prodigieux, le sanctuaire antique d'une société plus idéale que vraie, fantôme plutôt que réalité, que n'ont pu entamer encore ni le glaive des Mongoles, ni la foi chrétienne, ni les invasions des barbares ; on n'entame pas les fantômes. La passion réfugiée dans les souvenirs, la nationalité dans les traditions, la patrie dans la coutume, peu d'idées, point d'histoire, le devoir transformé et dépravé ; des fureurs sans bornes et une finesse sans scrupule ; aucune notion du juste, du droit et du vrai ; des natures ou douces ou serviles, ou féroces et de bêtes de proie ; rien qui ressemble aux intérêts pondérés, aux concessions nécessaires, aux efforts soutenus des nations occidentales ; partout le mythe ; l'utilité et la modération, nulle part ; l'oppression acceptée, la vengeance déifiée ; les vertus, les talents et les grâces acceptés de même ; voilà l'esprit humain depuis le Cap Comorin jusqu'à l'Hymalaya, et sous d'innombrables nuances de dialectes et de coutumes. La vie de l'Indou est une vie de symbole, toute mystique et idéale. Est-ce une rêverie, une existence humaine ? n'importe. C'est ainsi que l'Indou vit et meurt. Phénomène extraordinaire pour nous, résumé philosophique de dix siècles et de milliers de générations qui se succèdent sans changer de mobile. »

Avant que les travaux des indianistes eussent initié l'Occident aux secrets de l'Inde, la Maçonnerie s'y rattachait avec orgueil, fascinée par les éloges des anciens et surtout par le prestige de l'Inconnu. Mieux éclairée aujourd'hui, elle répudie avec nous la solidarité de ses doctrines, mais n'abandonnant qu'avec regret cette antique

parenté, elle l'invoque encore en faveur du bouddhisme. Voyons un peu si ce titre est mieux fondé.

VIII. Bouddhisme.

Bouddha paraît au grand jour de l'histoire comme l'auteur ou comme l'étendard d'une révolution religieuse la plus féconde en résultats vastes et durables.

Guigniaut.

Né dans l'Inde qui le repousse, le bouddhisme est professé par quatre cents millions d'hommes en Chine, au Japon, en Cochinchine, au Tibet, en Mongolie, dans les empires de Siam et de Birman, au Pégou, chez les Calmouks, en Corée, dans la presqu'île au-delà du Gange, etc., et jusques chez les Aztéques du Mexique. Il enveloppe, pour ainsi dire, son berceau, de trois côtés, et c'est la religion la plus répandue du globe. A ce titre seul, il vaudrait déjà la peine de l'étudier. Il nous intéresse encore plus particulièrement, puisque la Maçonnerie, répudiant enfin toute solidarité avec le brâhmanisme, depuis qu'il nous est mieux connu par les travaux récents des indianistes, se rattache aux doctrines bouddhiques.

Mais qui est Bouddha? Est-ce un dieu, un héros, un homme, un mythe, une incarnation de Vichnou? Est-ce peut-être Crichna lui-même? N'y a-t-il qu'un seul Bouddha ou y en eut-il plusieurs? Est-ce un personnage déterminé, un individu astronomique, métaphysique ou historique, fictif ou réel?

Pourquoi, tout en lui rendant hommage, les Brâhmanes répandent-ils sur lui le blâme et de vagues reproches?

L'histoire n'ayant pu résoudre aucune de ces questions, la légende s'en est emparée et voici ce qu'elle raconte :

« Bouddha descendit du séjour céleste dans le sein de Makamaya, épouse de Soutadanna, roi de Magadha, au nord de l'Indoustan, et membre de la famille Sakya, la plus illustre de la caste des Brâhmanes. Sa mère, *qui l'avait conçu sans souillure,* le mit au monde sans douleur, après dix mois écoulés. Il naquit au pied d'un arbre et ne toucha pas la terre. Brahmà se trouva là, pour le recevoir sur un vase d'or et des dieux ou *des rois,* incarnations des dieux, *assistèrent* à sa naissance. Des Mounis et des Pandits (prophètes et savants) reconnurent dans ce merveilleux enfant tous les caractères de la divinité, et à peine avait-il vu le jour, qu'il fut surnommé *Devata-Deva* (dieu des dieux). Son nom, du reste, était celui de sa famille, c'est-à-dire, *Sakya.*

» Bouddha, qui ne s'appelait point encore ainsi, fit de bonne heure des progrès rapides dans les sciences. Sa beauté, comme sa sagesse, était plus qu'humaine, et, lorsqu'il s'asseyait sous un figuier, le peuple assemblé autour de lui ne se lassait pas de l'admirer. Parvenu à la fleur de la jeunesse, il se maria avec une princesse de sa famille, non moins belle et non moins parfaite que lui. Il en eut un fils et, plus tard, une fille [1]. »

Rien de plus vrai et en même temps, rien de plus saisissant que le mythe lugubre de la révélation de Bouddha. Il eut, est-il dit, une vision de minuit vers le sud. Pendant qu'il dormait, toutes les parties de son palais furent changées en tombeaux, ses femmes et leurs suivantes changées en cadavres, dont les ossements étaient dispersés. Pénétré d'une mortelle douleur et plongé dans un funèbre

[1] Guigniaut.

abandon, le prince se recueille et, voyant que tout ce qui existe, est comme une illusion, un changement, un songe, une voix, que tout retourne au vide et qu'il faut être insensé pour s'y attacher, selle son cheval et va dans la solitude s'affranchir des douleurs des trois mondes. Il prend la résolution de tirer l'homme de la sujétion des existences éphémères, pour l'élever à l'état de repos immuable, résultat de l'union de l'intelligence avec la substance infinie, dont elle émane [1].

Dans cette légende poétique et populaire respirent les deux sentiments, qui caractérisent le bouddhisme, une profonde commisération pour la souffrance universelle des êtres et partant, une aversion quiétiste pour la vie, un besoin immense d'échapper aux troubles de l'existence, de se plonger, de se noyer dans l'Océan de l'infini, pour ne plus sentir à la surface l'agitation des flots [2].

Ce sentiment d'humanité est sans contredit le plus beau trait de la morale bouddhique et de la vie légendaire du réformateur. Sous ce rapport, la Maçonnerie pourrait s'honorer de cette origine. Mais le quiétisme la repousse dans la sphère des instincts eudémoniques préconisés par les Brâhmanes.

La vision de minuit nous est commune à tous. Chaque jour éteint une illusion, enlève une espérance, éveille un regret et ouvre une tombe. Mais les yeux sans cesse tournés vers l'inconnu et séduits par mille prestiges, nous traversons cette vallée désolée avec moins de soucis que Bouddha.

Selon une autre version, ce dieu-homme est né d'une

[1] *Revue des Deux-Mondes, passim.*
[2] Ibid.

vierge du sang royal [1] et elle l'avait conçu sans souillure. Le roi du pays, inquiet de sa naissance, voulut le faire périr, et fit tuer tous les mâles nés à cette époque. Sauvé par des pâtres, Bouddha en mena la vie dans le désert, jusqu'à l'âge de 30 ans. Alors il commença sa mission d'éclairer les hommes et de les délivrer des démons. Il fit une foule de miracles les plus étonnants, vécut dans le jeûne et dans les pénitences les plus rudes, et laissa en mourant à ses disciples un livre, où était contenue sa doctrine. Entr'autres préceptes se trouve celui-ci : Celui qui abandonne son père et sa mère pour me suivre, devient un parfait Samanéen.

Bouddha est comme Crichna [2], le dieu miséricordieux, gardien des hommes, l'ancre du salut, chargé de préparer la terre au jour terrible, où paraîtra son juge, lors de la dixième apparition de Vichnou. Les images de Bouddha nous le représentent quelquefois allaité par la belle Maya, sa mère, qui le tient sur ses genoux et recevant des offrandes de fleurs et de fruits. Près de là sont des groupes d'animaux chers à Bouddha, qui défendit de verser aucun sang. Une auréole ceint la tête de l'enfant divin, aussi bien que celle de sa mère et il serait difficile de les distinguer l'une et l'autre de Crichna et de Devaki [3]. Ailleurs Bouddha, symbole de la doctrine et de la sagesse, est presque toujours représenté dans l'attitude de l'enseignement ou dans celle de la méditation et la plupart de ses attributs

[1] Les uns placent la naissance de Bouddha vers l'an 1000 avant Jésus-Christ (1029 d'après Rémusat) ; d'autres entre 700 et 800. Aboul Fazel reporte son apparition à 1366 avant J.-C.

[2] Une tradition remarquable et avérée fait périr Crichna sur un bois fatal (un arbre), où il fut cloué d'un coup de flèche et du haut duquel il prédit les maux, qui allaient fondre sur l'humanité.

[3] Guigniaut.

ont trait aux sciences, dont on lui fait honneur. Il porte dans la paume de la main et sur la poitrine le carré magique divisé en quatre carrés plus petits ou le pentagone dans lequel se trouvent trois triangles. Souvent le lingam, l'yoni, le lotus, le croissant de la lune, lui sont donnés; souvent il paraît sur un trône, les jambes croisées, le manteau ou le cordon jaune du Bráhmane tombant de l'épaule gauche. Toute sa physionomie exprime avec une gravité pleine de calme la profondeur des méditations où il est absorbé [1].

IX. Bouddhisme. (Suite).

Bouddha, le messie anticipé, s'est assis partout, comme Dieu, dans les temples des théotées. ROUGEMONT.

Rejetant les Védas, les Bouddhistes entreprirent d'avoir des livres sacrés, qui leur fussent propres et des théories philosophiques à part. Ils se proclamèrent les seuls vrais croyants, brisèrent les antiques bannières, qui subsistaient entre les castes, élevèrent l'inspiration divine au-dessus des lois du Sacerdoce, rejetèrent les incarnations et proscrivirent les sacrifices sanglants. Ils mirent à leur tête des patriarches, nommés *illustres,* qui représentaient le premier auteur de la doctrine et veillaient sur ce dépôt sacré. Ils prescrivaient de ne point mentir, de respecter le bien d'autrui, de ne tuer aucune créature, de s'abstenir du vin, d'éviter l'impureté, de croire à des récompenses et à des

[1] Guigniaut.

punitions après la vie. Tandis que le brâhmanisme encourage les mortifications les plus cruelles, le bouddhisme tolère à peine quelques austérités, ne confond jamais le juste avec l'injuste et n'excuse jamais aucun péché. Le premier fait de l'absorption de l'être dans la divinité, le bien suprême, tandis que le bouddhisme n'aspire qu'à l'anéantissement complet de l'être après la mort. On ne rencontre dans la mythologie bouddhique ni divinités féroces ou obscènes, ni cérémonies sanguinaires ou impures. Mais là se sont bornées les réformes utiles; car ce n'est pas le dogme, c'est la hiérarchie qui distingue le plus profondément le bouddhisme du brâhmanisme. Dans toutes les contrées où le premier domine, on voit aussi dominer cette forme d'église, une vie monastique, une règle religieuse, un clergé nombreux et puissant, à sa tête un maître de la loi, un prince spirituel, un grand-prêtre revêtu des attributions les plus redoutables et des titres les plus fastueux, quelquefois un véritable empire ecclésiastique; tel est le fait qui se présente à nous comme la conséquence nécessaire, quelquefois éloignée, de l'institution des patriarches.

Selon le P. Gerbillon [1], les lamas du Tibet, font vœu de chasteté, ont l'usage de l'eau bénite, le chant dans le service divin, l'extrême onction, le sacrement de mariage, les processions, les prières pour les malades, des reliques, des jeûnes, des mortifications, la consécration des évêques, des missionnaires, une trinité, un paradis, un enfer et un purgatoire, l'usage du chapelet, des couvents d'hommes et de femmes, qui présentent le plus souvent une architecture imposante et un luxe incroyable, tandis que le peuple, qui les dote, vit dans la misère [2].

[1] Voyage en Tartarie de 1688 à 1698.
[2] Domeny de Rienzi.

Le culte tibétain est en général plein de superstitions et reconnaît pour son chef infaillible le Dalaï-lama, dont le corps se dissout et se renouvelle pour se révéler aux habitants de la terre et entrer dans le sommeil de sa mystérieuse existence. La prière préside à toutes les actions du Bouddhiste. Au Tibet et dans le Bouthân chaque village a son temple et sa superstition ; chaque contrée a son saint et son centre de pélerinage [1]. Quand un jeune homme prend la robe jaune (couleur sacerdotale), c'est une occasion de fêtes et de beaucoup de cérémonies semblables à celles du rit romain, lorsqu'un abbé dit la première messe ou qu'une religieuse prend le voile.

Se prosterner dans une pagode, offrir une fleur à l'idole, nourrir les prêtres, ou mettre un pot d'eau fraîche sur le chemin des passants, sont des actes qui suffisent pour effacer une multitude de péchés. Bâtir une pagode ou un monastère, compense et au-delà les crimes les plus énormes et suffit pour assurer la prospérité pendant des siècles. C'est ainsi que le vice dépouillé de ses terreurs, peut être contrebalancé par des vertus faciles.

Le bouddhisme, dit Howard Malcolm, semble être la meilleure religion de celles, que l'homme a jamais inventées. Malheureusement il ne repose point sur une charité pratique, mais sur l'égoïsme le plus absolu. C'est presque un complet athéisme, qui n'offre à l'homme en perspective que le néant.

Tel est ce culte si vanté du bouddhisme, qui, bien longtemps avant l'ère chrétienne, s'est propagé dans presque toute l'Asie. Antérieur peut-être à Manou et à Fohi, il a fait perdre à la civilisation d'un côté, ce qu'il lui a fait gagner de l'autre. Il a, comme on voit, la plus grande ana-

[1] Domeny de Rienzi.

logie avec le catholicisme, et certes, ce n'est pas là le côté ressemblant que revendique la Maçonnerie.

D'ailleurs sa morale, comme celle du christianisme, est restée, en grande partie, à l'état de lettre morte. Elle n'a pas changé le caractère de l'Asiate. Il est resté fourbe et cruel. Sa religion lui défend de tuer un animal quelconque et il répand des torrents de sang. Il compte la vie d'un homme pour peu de chose. Dans l'insurrection de la Chine et dans celle de l'Inde, il s'est commis des atrocités inouïes. Les livres sacrés de l'Orient prouvent, il est vrai, que la généreuse pensée d'alléger le malheur ici-bas, et d'améliorer le sort du plus grand nombre, que les grands principes de morale et de fraternité humaine ont été pris dans la conscience des hommes dès l'origine des sociétés. Mais ces belles théories ne sont pas mises en pratique ou plutôt elles ont été étouffées par la superstition.

En un mot, le bouddhisme est un spiritualisme sans âme, une vertu sans devoir, une morale sans liberté, une charité sans amour, un monde sans nature et sans Dieu. On pourrait dire de lui ce qu'on a dit du stoïcisme, qu'il inaugura une doctrine farouche, qui rend la vertu inutile et parfois même ridicule. C'est une sorte de désespoir. Mais le stoïcisme romain unissait du moins à l'élévation des idées la gravité des mœurs et à l'énergie du caractère la modération du bon sens.

X. La Perse.

In tenebris quærunt lucem.
Ils cherchent la lumière dans les ténèbres.

La religion de l'Iran a eu pour berceau la même chaîne de montagnes que le brâhmanisme: celui-ci s'est répandu surtout à l'Orient, pour se perdre dans le quiétisme et la contemplation de l'Infini; l'autre a pris sa direction vers l'Occident, pour aboutir à l'adoration de divinités cosmogoniques et au culte du feu, intimément lié au dualisme.

Bien que dérivé de la même source mystérieuse, le magisme revêtit, en passant dans la Perse, à travers l'Asie antérieure, jusques dans l'Egypte et dans la Grèce, des formes très-diverses.

Les Indous recherchent le repos éternel, les Persans cherchent la lutte: c'est un peuple plein d'action comme les éléments, objets de son culte. Il n'a ni statues, ni temples, ni idoles, mais beaucoup de symboles.

Le clergé perse est encore aujourd'hui présidé par un souverain pontife, appelé *destouran destour.* Son autorité est très-étendue. Il baptise les nouveaux-nés avec de l'eau nette, qu'il verse dans l'écorce de l'arbre *hom.* Prenant de cette eau de sa main, il la jette sur l'enfant et prie dieu de le purifier. Puis l'enfant est inscrit au catalogue des vrais croyants.

Selon la cosmogonie iranique, la mort a été introduite dans le monde par Ahriman, à cause du péché du premier homme. Les Perses avaient leurs anges (Iseds) et leurs démons (Dews) et croyaient à la résurrection générale à la fin du monde. Ils avaient aussi une fête de *tous les saints et de toutes les âmes.* Les initiés aux mystères de

Mithras célébraient bien avant l'ère chrétienne, avec du pain et du vin, leur repas mystique.

Chose remarquable! Tout en se rattachant à l'Orient, la Maçonnerie est presque muette sur l'Inde, elle l'est complètement sur la Perse. Ainsi Clavel et Galiffe ne font nulle mention de ce dernier pays. Rédarès a cherché à combler cette lacune. Il trouve dans la Maçonnerie le dogme personnifié d'Ormuzd et Ahriman, le spectacle de la lutte des deux principes. Il retrouve la doctrine de l'égalité dans les livres sacrés de l'Iran et dans les mystères de Mithras. Il compare Zoroastre [1] à Bouddha et le considère comme le représentant, l'initié de la Franc-Maçonnerie, comme le second qui en ait transmis les principes et les idées. Pour lui l'initiation maçonnique est un pur reflet du magisme. Ici et là, les cérémonies sont les mêmes. Le troisième voyage de l'apprenti maçon est celui du législateur persan à travers la montagne de feu. Dans l'un comme dans l'autre culte, l'initié doit se tourner vers l'Orient, vers la lumière. Les parois de la loge sont décorés des mêmes emblèmes, qui ornaient le caveau de Zoroastre, décrits il y a près de vingt-quatre siècles. Il cite comme précepte de la morale maçonnique, ce passage de l'Izeschné (4e Ha) : « Soyez pur dans vos pensées, dans vos paroles et dans vos actions. » Mais l'idée de pureté est très-relative, et lorsque Behram fit écorcher vif l'illustre et infortuné Manès, le tyran se croyait sans doute bien plus pur que sa victime. Enfin on a voulu trouver dans la religion d'Iran et la Maçonnerie, jusqu'à une identité de doctrines.

[1] On ne conçoit guère la considération, dont ce nom s'entoure, quand on examine toutes les sottises qui lui sont attribuées, d'abord par les Mages dans le Sadder et autres livres traduits en persan moderne, puis par Anquetil. La description du chien dans le 22e chapitre du *Pazend*, est, dit-on, pitoyable.

Cette illusion peut être chère à quelques Maçons, mais nous sommes loin de la partager. Pour ne point nous répéter et ne pas être diffus, nous résumerons ce que nous pouvons dire à cet égard, dans les conclusions suivantes, qui s'appliquent non seulement à l'Orient, mais à l'Egypte elle-même.

XI. Conclusion.

L'Orient conserve encore vivantes dans son sein la première énigme et les premières traditions du genre humain.
PAUTHIER.

Laissons à l'Orient les immenses souvenirs, qui touchent au berceau du monde, comme lui touche au berceau du soleil, laissons-lui l'honneur de nous avoir précédés, dans l'histoire comme dans la poésie, dans les manifestations religieuses comme dans les spéculations philosophiques, d'avoir établi des foyers particuliers de développement intellectuel au milieu du développement général de l'humanité, donné naissance aux cinq principales religions du globe, trouvé les premiers rudiments des sciences, des lettres, des arts et des sciences. Laissons à l'Asie le mystère de ses origines, de son existence et même de son nom, ses hommes remarquables, ses législateurs illustres, ses conquérants fameux, ses vastes Etats et leurs ruines imposantes, ses monuments encore debout, non pas au milieu des solitudes du désert, comme les pyramides d'Egypte ou les colonnes de Palmyre, mais au sein des populations qu'ils dominent depuis trois à quatre mille ans,

et qu'ils éclairent de leur sublime et merveilleuse clarté. Laissons-les lui avec ses hautes montagnes, ses immenses plateaux, ses grands fleuves et ses lacs. Nous ne lui contesterons point toutes ces gloires, mais nous mettrons dans la balance ce qui les éclipse, et ce que l'Orient nous a fait de mal.

Il a devancé l'Occident, sans doute, dans l'œuvre de la civilisation, mais il s'est arrêté à une certaine limite, sans rien perfectionner. « On dirait que ses premiers législateurs saisissant de leur bras de fer ces nations à leur berceau, leur ont imprimé une forme indélébile, et les ont coulées, pour ainsi dire, dans un moule d'airain, tant l'empreinte a été forte, tant la forme a été durable [1] ! »

Il s'est arrêté et il ne sortirait jamais de sa torpeur, si la force des choses ne l'entraînait, bon gré, malgré, dans le mouvement des idées européennes.

En fait de science, il est très arriéré et c'est chez nous qu'il s'instruit. Sous le rapport technique, quelques-uns de ses produits excellent moins par l'habileté de l'ouvrier que par la bonté des matières premières.

En religion, il se partage entre l'Islamisme et le Polythéisme avec ses superstitions.

En philosophie, il rêve encore la métempsycose, et se complait dans les allégories, les symboles et les abstractions.

En morale, des leçons sublimes, des pratiques atroces.

En revanche, il nous a légué ses épices incendiaires, la lèpre, la peste, le choléra, la fièvre jaune. Mais, qui pis est, on dirait que nous lui avons emprunté tout ce qui a fait et fait encore le malheur de l'Europe.

[1] Pauthier. *Les livres sacrés de l'Orient.*

Nous placerons en tête de ses dons funestes la *démonologie*, importée en Grèce dans des temps antérieurs à Hésiode. Ce qu'on a de la peine à comprendre, c'est qu'elle ait été adoptée par les écoles et les hommes les plus éclairés, tels que les Orphiques, les Stoïciens et même par Socrate et Platon. « Ce n'est, dit Xénocrate, ni aux dieux, ni aux bons démons qu'étaient consacrés ces jours malheureux, marqués dans le calendrier des Grecs, ces fêtes de deuil et leurs tristes cérémonies; c'était à de sombres et terribles puissances, ennemies de l'homme, ayant l'air pour séjour et dont il fallait conjurer la colère par des tributs de piété.

Les Hébreux puisèrent ce système à la même source, surtout depuis la captivité de Babylone. C'est alors que le nom de *démon* prit chez eux, le sens exclusif de malfaisant, lequel prévalut aussi chez les écrivains du christianisme.

La démonologie prit au moyen-âge le nom de sorcellerie. Cette épouvantable fiction, si fatalement consacrée par l'Eglise, a couvert l'Europe d'échafauds et de bûchers et coûté la vie à un million de personnes.

Comment ne pas reconnaître encore un reflet oriental du *brâhmanisme* et du *magisme* dans notre caste sacerdotale, des *Kchatryias* dans l'ancienne chevalerie et dans notre militairisme moderne avec son hideux cortége d'armées permanentes; des *Soûdras* dans la féodalité; de la *division des castes* dans nos distinctions aristocratiques et nobiliaires; des *Parias* dans nos malheureux prolétaires, que la spéculation exploite sans pitié, qui vivent au jour le jour, et qui n'ont pas même, comme leurs frères de l'Inde, les ressources d'un sol fécond?

Enfin, si les hommes n'étaient pas toujours et partout les mêmes, on trouverait encore un calque asiatique dans le despotisme de quelques souverains, la basse adulation des courtisans et le luxe des grands.

L'Orient est, sans contredit, le mystérieux berceau de la pensée avec tous ses prodiges, mais aussi avec toutes ses erreurs, et nous croyons que la Maçonnerie l'évoque mal à propos, éblouie par ses vêtements drapés et ses formes pompeuses. Elle n'a pas plus d'affinité avec ses antiques usages, qu'avec les sociétés chinoises modernes de la Triade et du Nénuphar. La véritable sagesse ne se trouve ni dans les livres sacrés de l'Orient, ni dans les rochers d'Estakhar, ni dans les colléges de Bénarès. Loin de là, au lieu de dire : *ex Oriente lux*, je serais plutôt tenté de m'écrier : *ex Oriente nox.*

On ne peut pas quitter l'Orient sans parler encore des Samanéens, dont il a déjà été fait mention. Originaires de l'Inde, ils se sont fait remarquer en Occident d'une manière particulière. St. Jérôme et Clément d'Alexandrie les appellent *Gymnosophistes.* Porphyre les décrit sous le nom de *Samanéens,* d'après une relation, qui remonte vers le milieu du IIe siècle. Les Pères de l'Eglise parlent aussi des Samanéens de Bactres. Apôtres du bouddhisme, ils parcouraient l'Asie, l'Afrique et même la Grèce pour y propager ses doctrines. C'est peut-être de toutes les sectes religieuses, la plus ancienne, si l'on excepte les Esséens. Ils méprisent la vie, renoncent à leur fortune et à leur famille, et vont hors des villes se vouer à la prière et à la contemplation des choses célestes, ne vivant que de fruits et de légumes et servis par les *Talapoins.* Toute la philosophie du Gymnase, dit Diogène Laërte, sur l'autorité d'un ancien, est issue de celle des mages et plusieurs

assurent que celle des Juifs en a aussi tiré son origine (liv. I, chap. 9). Mégasthène, historien distingué du temps de Séleucus Nicanor, lequel avait écrit particulièrement sur l'Inde, parlant de la philosophie des anciens sur les choses naturelles, ne fait aucune différence entre les Brâhmanes et les Juifs.

Il est difficile de déterminer jusqu'à quel point les Samanéens modernes diffèrent des anciens. Parmi ceux-ci l'histoire en cite deux, les seuls peut-être qu'il eût fallu oublier, plus fous qu'Erostrate, et qui ne donneraient pas une haute idée du Gymnase, s'il devait être apprécié par leurs actes. L'un, Calanus, se brûla devant Alexandre de Macédoine et l'autre, Zarmonochégas, devant Auguste. Triste philosophie que celle qui conduit au suicide : plus triste peut-être encore celle qui, se laissant dominer par l'ascendant de la force et bassement adulatrice, ou stupidement orgueilleuse, croit devoir faire un semblable sacrifice, en vue de plaire à des conquérants armés pour le malheur des hommes.

XII. L'Egypte.

> O Misraïm ! Terre des Pharaons, si peu comprise encore ! Quand nous révèleras-tu enfin le secret de tes monuments et de tes hiéroglyphes ?

L'ancienne Egypte ressemble beaucoup à l'Indoustan, à qui elle dispute la gloire de la proto-civilisation. Comme lui, elle a, pour justifier ce titre, les traditions, les monuments et les témoignages de l'histoire. Elle a ses dieux,

ses rois, sa théocratie, ses temples, ses idoles, son fleuve sacré, ses mythes, la division des castes. Là, comme ici, le lotus, pronostic de l'inondation, et image fidèle de l'union mystique des deux grandes divinités nationales, se retrouve dans tous les temples, dans tous les sacrifices, dans toutes les cérémonies de la religion. Les bas-reliefs et les peintures présentent sa tige, ses feuilles et son calice, en mille combinaisons différentes. Le symbolique phallus avait en Egypte un sens profond, comme chez les Ariens de l'Indus et de l'Iran. Reconnaissant l'importance et les bienfaits de l'agriculture, l'Egyptien adorait un bœuf, comme l'Indou révère la vache.

Le fond et même les formes principales de la doctrine égyptienne ont de grands et nombreux rapports avec celles de l'Inde. Comme celle-ci, la religion des Egyptiens avait pour principe et pour base le système d'émanation. La Divinité, la plénitude infinie de l'Etre, sort peu à peu de ses profondeurs, pour se répandre successivement et par gradations dans toutes les sphères, même les plus basses, et vivifie ainsi par sa présence jusqu'aux moindres parties du grand tout. Elle finit par se faire homme, souffre et meurt comme l'homme, mais toujours fidèle à elle-même, ressuscite par sa force divine et devient l'auteur et le conservateur du monde visible [1]. Ce système se traduit par le mythe d'Osiris, qui, comme on le voit, a la plus grande ressemblance avec Crischna. Même culte antique des forces productrices et génératrices de la nature, même dualisme : là, Siva et Bhavani; ici, Osiris et Typhon.

Remarquons encore que l'Ethiopie était appelée par les anciens, *Inde citérieure,* comme le prouve avec évidence Pagi dans sa critique des annales de Baronius.

[1] Creuzer.

Les monuments encore debout dans les deux pays, y retracent des idées communes. Ainsi à Thèbes on voit sur la face postérieure d'un temple, une figure à quatre bras et à trois têtes de lion, visiblement empruntée à la théogonie indoue [1].

Unis l'un à l'autre, Osiris et Isis sont l'être universel, l'âme de la nature, le *Pantheus* ou l'hermaphrodite des vers orphiques, absolument comme dans *Ardhanari-Iswara.* Vichnou, plongé dans le sommeil sur le serpent *Sécha,* et ne se réveillant qu'au bout de quatre mois, n'est-ce pas Osiris disparu pendant l'hiver? Les huit Vaçous de l'Inde ne se retrouvent-ils pas dans les huit dieux primitifs et suprêmes de la théogonie égyptienne? Les éléments de la légende soit d'Osiris, soit d'Hercule, sont épars dans les diverses incarnations de Vichnou, dans celles de Rama, de Bala-Rama et surtout de Crichna, son frère. Celui-ci est noir comme Osiris; leurs principaux attributs sont les mêmes, et tous deux, chose singulière, trouvent la mort sur un bois fatal, à la veille du dernier âge. Tous deux ont un cortége de nymphes et d'animaux; la fécondité, les bienfaits de l'agriculture, marquent également leurs pas; tous deux sont nommés et le roi de l'univers et le meilleur des hommes, le *Bon* par excellence, Enfin, dans Crichna-Bouddha comme dans *Osiris-Agathodémon,* nous avons à la fois le principe vital des corps et le principe intelligent des esprits. La clé, qui ouvre le sein de la terre, se voit dans la main de Bhavani, comme dans celle d'Isis.

Bouddha, Crichna et Vichnou en général, qui ont tant d'analogie avec la planète de Mercure, avec la lune et avec le soleil, se retrouvent également dans *Thoth-Hermès,*

[1] Caillaud.

dieu-astre, dieu-verbe, dieu-homme, tenant à tout comme Bouddha, comme Brahmâ. L'un des Mercures est fils de *Maïa*, ainsi que Bouddha. Les dieux de l'Egypte sont assis sur le calice du lotus comme les dieux de l'Inde, et portent sa tige sur leurs têtes ou dans leurs mains. Il entre dans l'ornement de leur coiffure, dans ceux de leur trône et de leurs sceptres, dans les décorations de leurs temples. Le bœuf, qui représente Siva sous divers aspects, a, dans l'Inde; sa fête solennelle, comme Apis avait la sienne en Egypte. Ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que le bœuf sacré de l'Inde s'appelle en sanscrit *Appen Pacha,* tandis que l'Egypte adorait un taureau sacré sous le nom de *Bacis* ou *Pacis.* Dans l'Inde, la vache est consacrée à Bhavani, Lakhmi. Elle est la mère universelle, Maïa. Tuer une vache entraîne la peine capitale. Aujourd'hui même, passer à travers la statue d'or d'une vache, est un moyen de purification ou une sorte de renaissance. Ceci rappelle la vache d'or dans laquelle, selon Hérodote, la fille du roi Mycerinus voulut être ensevelie. L'*Amenthès* des Egyptiens, dont *Rhadamante* reproduit le nom avec une modification légère, répond à l'*Asamorita* des Indous.

Mais les deux pays diffèrent par deux caractères essentiels. L'Inde est encore debout, drapée à l'antique, et revendiquant sa nationalité contre l'étranger, avec toute l'énergie du désespoir, tandis que l'Egypte est couchée depuis longtemps dans sa tombe séculaire, souillée, égorgée, mutilée par les barbares, qui tour à tour en ont fait la conquête. L'Inde parle ou du moins a conservé et comprend encore sa langue primitive, tandis que l'Egypte a oublié la sienne au sein des désolations qu'elle a éprouvées; à peine en retrouve-t-on quelques débris dans la langue copte. Nous lisons et comprenons les livres sacrés

de l'Inde : nous n'épelons encore que péniblement les hiéroglyphes et manuscrits égyptiens. Les *chants d'Isis*, dont Platon atteste la haute antiquité, les *hymnes* à Isis et Osiris, les traditions épiques, espèce de chroniques poétiques, qui renfermaient la succession des grands prêtres et les dynasties des Pharaons, tout cela est perdu, ainsi que les relations qu'avaient laissées Théopompe de Chios, Ephore de Cumes et autres auteurs grecs. Il ne nous reste que la chronique de Manéthon, qui est très-importante, quoi qu'en ait pu dire une critique étroite et partiale.

Qui a transplanté les mystères des bords du Gange sur ceux du Nil? Comment les doctrines cosmogoniques des Védas, les idées sociales de l'Inde, ont-elles pénétré jusqu'au midi de l'Afrique, jusqu'aux autochtones de l'Ethiopie [1]? Ou peut-être, l'Inde aurait-elle emprunté elle-même sa civilisation à cette Egypte, qui nous est encore aujourd'hui si peu connue? Car les anciens la considéraient comme une source céleste, d'où émanait le principe de la vie, l'origine des êtres, et au-delà de cette vaste zône qu'arrosent des pluies périodiques, ils ne supposaient que l'immensité de l'espace.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que les premiers Grecs, qui pénétrèrent jusqu'au rivage de la mer Erythréenne (mer Rouge), y trouvèrent déjà les Ethiopiens et les Arabes, maîtres du commerce de l'Inde.

[1] *Æthiopes ab Indo flumine consurgentes juxta Ægyptum consederunt.* Euseb. ad annum 402. Syncell. pag. 151.

De Guignes, au contraire, a cru que la Chine avait été peuplée par une colonie d'Egyptiens.

XIII. L'Egypte. (Suite.)

J'ai visité les lieux, qui furent le théâtre de tant de splendeur et je n'ai vu qu'abandon et solitude. VOLNEY.

Quelle que puisse être l'antiquité de la civilisation en Egypte, ce pays mémorable n'a point encore trahi le secret des anciens jours, malgré de nombreuses explorations et d'audacieuses tentatives depuis Héraclée de Milet jusqu'à Champollion. Les savantes recherches de ce dernier n'ont pu faire encore trouver la clé des hiéroglyphes.

La vallée située entre la mer Rouge et les déserts Lybiques, et qu'arrose le Nil depuis les monts El-khamar jusqu'au Delta, a vu s'accomplir les plus étonnantes transformations sociales. Les pyramides forment, pour ainsi dire, le péristyle de ce temple auguste, dont les ruines gigantesques attestent la puissance de l'homme en même temps que sa barbarie. A chaque pas, le voyageur découvre un monument, qui le frappe de respect, jusqu'à ce lointain Méroé, qu'entoure un éclat aussi imposant que mystérieux. Sur les deux rives du fleuve gisent les squelettes de grandes cités, que dévorent encore le sable et le soleil d'Afrique. Leurs formes massives et l'uniformité de leur style, semblent prouver que toute cette contrée eut le même culte, les mêmes coutumes, les mêmes arts et les mêmes destinées, depuis le Sennaar jusqu'aux rivages de la Méditerranée et depuis la lisière du désert de Lybie jusqu'au golfe Arabique, bien que, dans le principe, les populations primitives différassent beaucoup entr'elles.

Les prêtres et les guerriers, véritables ordres privilégiés, tenaient sous le joug les classes productives et industrielles. Les lois avaient interdit à ces deux castes

toute occupation mécanique ou mercantile, consacrant ainsi la flétrissure du travail : de là à la flétrissure de l'indigence, il n'y a qu'un pas, et ce préjugé odieux semble s'être propagé de l'Egypte sur le monde entier et y avoir jeté des racines si profondes, qu'aujourd'hui encore, dans les pays les plus civilisés, le riche fainéant est plus considéré qu'un ouvrier laborieux.

Sans doute, la distinction des castes, juste sujet de réprobation pour le démocrate, était une organisation de l'enfance des sociétés, consacrée par la religion ; mais je ne suis pas de l'avis de M. Guigniaut, lorsqu'il dit, qu'elle était fondée sur la nature. Dans tous les cas, elle fut rendue permanente par la politique.

Le Sacerdoce occupait toutes les charges importantes et gouvernait peuple et grands, au moyen de la superstition soit par la loi religieuse [1], qui avait ce bon côté d'imposer une digue au despotisme.

Les rois furent souvent déifiés par le concert d'une longue habitude d'adulation chez les prêtres et de stupide assentiment chez les peuples [2].

Lorsque 2600 ans avant J.-Ch., Thèbes eut refoulé dans le désert les hordes arabes, qui avaient envahi et dominé l'Egypte pendant plus de deux siècles, cette révolution mémorable développa et consolida le système des castes, fomenta le mépris des Egyptiens pour les nomades et l'aversion pour les étrangers en général. A dater de cette époque des colonies d'Egyptiens ou d'étrangers partis de l'Egypte, allèrent porter ses arts, ses mœurs, ses traditions en Asie, en Grèce, en Italie. Les Hébreux se trouvèrent compris parmi les tribus pastorales, qui peuplèrent

[1] Guigniaut.
[2] Ibid.

la Basse-Egypte, et étaient regardées par les Egyptiens comme impures.

L'Egypte fut successivement conquise par les Assyriens, les Perses, les Grecs et les Romains. Le Sacerdoce, qui s'était maintenu à travers toutes ces vicissitudes, fut enfin renversé aussi par le christianisme.

L'expérience des âges, le besoin de soutenir une domination fondée en grande partie sur la supériorité des lumières, les loisirs qu'une vie exempte de tous les soins vulgaires livrait aux méditations du génie, toutes ces circonstances enrichirent le dépôt des connaissances, que possédait la classe sacerdotale. Mais cette science, unie sur tous les points à la religion, subissait elle-même le joug qu'elle avait imposé, et ne pouvait ni suivre son libre développement ni éviter de se corrompre dans les entraves que lui avait données l'esprit de caste [1]. Importées en Grèce, ces institutions se présentent sous les mêmes traits dans celles d'Orphée et de Pythagore. C'est de là que provient la distinction en doctrine exotérique et ésotérique, que la Maçonnerie moderne ne peut ni ne doit plus conserver.

En Egypte le pouvoir sut ainsi s'établir et se fortifier par les institutions les plus favorables à ses vues. Il divisa d'abord la nation en trois classes distinctes, les prêtres, le militaire et le peuple. Le peuple seul travaillait et le fruit de toutes ses peines était absorbé par ses maîtres.

[1] Gagnaut.

XIV. L'Egypte. (Suite).

> Les édifices des Egyptiens furent majestueux et sublimes comme leur religion emblématique. L'administration perpétuellement exaltée bâtit des pyramides et des temples, et marchant de surprise en surprise, les Egyptiens donnèrent à leurs ouvrages le ton du massif, comme ils avaient donné à leurs idées religieuses des ombres augustes et pleines de mystère.

Si l'Inde présente aujourd'hui encore un tableau animé où tout se meut comme jadis, si le Présent y est encore la fidèle image du Passé, l'Egypte, bien différente, ressemble à une vaste nécropole, où se sont engloutis son culte, ses mystères, ses usages, ses monuments et jusqu'à sa langue.

A l'Orient l'horizon est borné par une zône lointaine de collines, qui couronnent des tombeaux. A l'Occident s'élèvent des montagnes éclatantes de lumière et sourcilleuses, derrière lesquelles commence le désert. A leurs pieds sont creusées des vallées solitaires, sauvages, où les Thébains déposèrent quarante générations de leurs rois.

Un fleuve majestueux, le Nil, dont les sources sont encore inconnues, traverse ce bassin intermédiaire. Seul, dans sa course éternelle du Nord au Sud, il ne s'est point laissé arrêter ni par le temps ni par la fureur des hommes.

L'exhumation récente des documents enfouis dans l'obscurité des tombeaux africains a jeté quelque jour sur l'ethnographie dans la région du Nil, et c'est dans les tombes royales des Pharaons qu'a lui cette lumière révélatrice. Elle prouverait presque qu'aucune partie de la terre n'a été peuplée avant cette vallée célèbre, qu'on ne saurait refuser à la race éthiopienne une antériorité d'exis-

tence et par suite une prééminence sociale sur le reste du genre humain.

Cette supériorité éclate même dans les traits de cette race d'élite, que les monuments nous ont conservés. Le type le plus pur se retrouve sur la façade du grand temple d'Ibsamboul, dédié à Phré (dieu Soleil) et situé dans la Nubie inférieure. Sa physiognomie est imposante de noblesse et de majesté, remarquable par la pureté des formes et la finesse du galbe.

Qu'on se représente Thèbes, la cité aux cent portes [1], occupant, il y a quatre mille ans, sur les deux rives du Nil une surface de dix lieues, couverte de temples, de palais, d'obélisques et de colonnades, et l'on trouvera que nulle ville moderne ne peut lui être comparée.

L'imagination s'épouvante à l'aspect de ces grands monuments d'architecture, de ces innombrables sculptures, qui décorent toutes les parois, tous les dômes des temples, de ces longues séries de monstres et de colosses humains, qui aboutissent aux sanctuaires; de ces cours intérieures et portiques élégants, où le ciel reflète un éclat bleuâtre et mystérieux.

Elle s'abîme aux pieds des cent quarante colonnes de la salle hypostatique de Karnak. Des statues de cinquante pieds de hauteur, en basalte et en granit, assises sur des cubes tumulaires, animaient seules ces voûtes immenses. Celles qu'on voit encore donnent une idée des temples, qui ornaient la métropole, et dont les pylônes sont ornés de frises anaglyphiques.

Thèbes est, sans contredit, le premier point, en Occident, où les hommes se sont réunis en institut hiératique,

[1] Quelques savants doutent, avec raison, de l'exactitude de cette dénomination et croient qu'il faut dire *aux cent palais*.

pour s'occuper du passé, réunir les diverses traditions en corps de doctrine, les analyser et commenter.

Les statues gigantesques se font remarquer par un caractère de calme grandeur. Ce sont aussi des portraits, des effigies positives. Les bas-reliefs sont pleins de force, d'expression et de vie. Les scènes les plus compliquées y sont représentées.

La ville d'Amoun, la grande Diospolis, est gardée par deux sentinelles, les colosses de Memnon. Leur œil calme et sévère vous suit et vous atteint dans toutes les directions, fussiez-vous éloigné de plusieurs lieues.

Thys (Abydos) seconde ville de la Thébaïde et berceau de la première dynastie historique, était un des lieux les plus saints. C'est de là que les dieux, au nombre de onze, descendirent le Nil dans des barques après la mort cruelle d'Osiris. Dans leur juste douleur, ils voulurent qu'Abydos fût à jamais consacré aux larmes.

Aussi dans les sacrifices qu'on y faisait à Osiris, jamais on n'entendait ni chant harmonieux, ni le son des instruments; car on y célébrait le dieu du soleil mort. Sa divine couronne de fleurs de lotus était restée suspendue aux pointes des ronces. Elle était tombée aux sables brûlants.

Rien ne trouble le morne et lugubre silence des plaines arides du Sahara ou grand désert. Emblème de la prudence et de la force réunies, un sphinx colossal en garde encore l'entrée, sans avoir jamais révélé le secret, dont il est dépositaire. Les Arabes l'appellent le *Père de la terreur* (Abou-el-houl).

En étudiant les ruines de la Haute-Egypte, le voyageur est saisi d'un frisson involontaire; car les ombres grandioses du passé, semblent les animer encore, et le silence

de mort, qui plane sur elles, est plus éloquent que la parole. Leur aspect fait naître des réflexions, dont la tristesse attache autant le cœur, que leur majesté élève l'âme. C'est ce que l'on éprouve surtout à l'aspect des beaux propylées d'Elfou, lorsqu'on entre dans le temple périptéral d'Elkab, dans celui de Philæ, et qu'on parcourt ses galeries, ses sanctuaires et ses portiques.

Des hommes, contemporains des mammouths et des mastodoutes, ont construit ces monuments, dont les débris nous étonnent. D'autres hommes les ont détruits, comme pour prouver que, dans ses gigantesques aspirations, la race humaine a pour nuire la même puissance que pour faire le bien, la même force pour détruire que pour créer.

Les prêtres égyptiens montrèrent à Hérodote 341 statues de rois, qui s'étaient succédé de père en fils sans interruption. Ces 341 générations font une durée d'au moins dix mille ans. Ces statues en bois étaient conservées dans le temple d'Ammon à Thèbes.

Tout atteste en Egypte l'existence d'une nation titanique, dépositaire d'un culte supérieur, laquelle sut dompter les lions, les hyènes, les crocodiles et les chacals, mais qui ne put résister à la férocité d'autres hommes.

XV. L'Egypte. (Suite).

> L'Egypte puise dans l'Inde ses institutions religieuses et civiles.
>
> CLAVEL.

Après Thèbes, ce fut Memphis, qui abrita le sanctuaire des mystères. Capitale de l'Heptanomide, cette ville, dit Champollion le jeune, présente l'aspect d'une tombe violée

et légèrement recouverte de terre, tant l'arrasement a été profondément opéré par la barbarie.

Elle avait été bâtie par Ménès 4000 ans avant l'ère chrétienne, dans un site délicieux, là où le Nil se partage en plusieurs bras. Sa nécropole recèle des catacombes, dont la profondeur est inconnue. A quelque distance de ces ruines, se dressent les pyramides de Djiséh, qui défient l'action du temps.

Nulle porte ne donnait accès à la grande pyramide et jamais il n'y a eu un seul trait d'écriture. On y entrait par la tête du sphinx adhérent au sol et taillé à quelque distance, dans la partie de la chaîne Lybique, qui descend vers la plaine. De la tête on passait dans des galeries souterraines, qui communiquaient avec la grande pyramide et creusées dans le rocher à une très grande distance. C'est là, que s'accomplissaient ces initiations solennelles tant recherchées par les grands, tout comme par les philosophes.

Conduit par un guide inconnu, l'aspirant parcourait un dédale souterrain, une galerie immense, bordée par une longue suite d'arcades, que des torches et des lampes éclairaient d'une vive lumière. Il entendait les voix des prêtres et des prêtresses d'Isis, chantant des hymnes funèbres qu'accompagnaient des instruments harmonieux. Ces hymnes, admirablement composés, ces sons tristement modulés, que l'écho des voûtes rendait plus imposants et plus lugubres encore, fixaient son attention et le plongeaient dans une extase mélancolique [1]. Sur une table de marbre blanc, appliquée au fronton d'une arcade, une inscription tracée en noir, portait : « *Le mortel qui parcourra seul cette route, sans regarder et sans retourner en*

[1] Clavel.

arrière, sera purifié par le feu, par l'eau et par l'air, et, s'il peut surmonter la frayeur de la mort, il sortira du sein de la terre. Il reverra la lumière et il aura droit de préparer son âme à la révélation des mystères de la grande déesse Isis. »

L'existence d'un puits large et profond reconnu dans l'une des trois pyramides restées debout à Sakkarah a pu donner quelque valeur à l'opinion, qui en fait le théâtre des épreuves physiques imposées aux initiés. Thomas Moore a fait une description dramatique et saisissante de ces épreuves. Elle fait honneur à l'imagination de l'auteur, mais ne rend aucun service à l'histoire.

L'initiation se terminait par une procession brillante où l'on a voulu trouver le modèle des processions catholiques de la Fête-Dieu, qui en reproduisent à peu près toutes les dispositions.

Les femmes initiées portaient dans leur chevelure, comme signe distinctif, une cigale d'or, symbole consacré au soleil.

XVI. L'Egypte. (Suite).

> **Toute civilisation, qui n'extirpera pas le militairisme, périra.**

« La gloire de l'empire égyptien, dit Champollion, comme sa puissance, se révèle par la splendeur du trône et les magnificences de la royauté. »

Mais la gloire n'est pas le bonheur. Loin de là, c'est souvent au prix du bonheur qu'elle s'achète. Les peuples en savent quelque chose. Qu'est-ce que la gloire d'A-

lexandre a ajouté au bonheur de la Macédoine, celle de Louis XIV et de Napoléon au bonheur de la France?

Le même auteur dit encore :

« Tant d'éclat ne pouvait procéder que d'un ordre parfait et un tel ordre dans un grand Etat suppose un pouvoir respecté au dehors, intelligent au dedans, passionné pour le bien public, en dirigeant toutes les sources vers l'utilité commune, profondément imbu de cet esprit de modération, qui est le secret de la véritable puissance et le signe d'une raison éclairée, imprimant dans tous les cœurs un amour ardent pour le pays et un ferme éloignement pour les étrangers; enfin, assez probe ou assez heureux, pour avoir amené une nation nombreuse, active et réfléchie, vivant dans l'abondance du nécessaire et dans les profusions d'un luxe perfectionné, *éminemment morale*, religieuse jusqu'à la superstition, adonnée avec une égale ponctualité à ses plaisirs et à ses devoirs, chérissant les lois, ses princes et ses magistrats, plus exigeante peut-être, par ces vertus mêmes, à cette fusion complète des existences individuelles en une puissante nationalité et pour lui avoir inspiré cette habitude de confiance et de soumission, qui sont l'ordre même, et chez les peuples civilisés, un témoignage manifeste de l'affection des princes et des citoyens. Telle fut l'Egypte 1800 ans avant l'ère chrétienne. »

J'avoue ne pas bien comprendre tout ce passage de l'illustre Champollion, et ne pas adhérer à tout ce que j'en comprends. Prétendre que le peuple égyptien était heureux, parce que les pharaons avaient de l'éclat et de la puissance, est une assertion d'autant plus gratuite, que l'état des sujets et leur vie intérieure ne nous sont pas connus. S'ils étaient heureux, comme le croit Champollion,

il faudrait admettre qu'un peuple peut l'être sans liberté, sans initiative, sans culture, sous un régime de castes et de priviléges, livré à la plus grossière superstition et parqué dans des limites infranchissables, qui excluaient toute idée de progrès.

On verra ailleurs quelle était la valeur de ces mystères tant vantés. Mais on doit nécessairement se demander ce qu'avait à faire une société secrète chez une nation satisfaite de son gouvernement et sincèrement attachée à son culte. On se demande, à quelle classe de la Société appartenaient les initiés et quel pouvait être leur but? Il ne se laisse pas justifier, s'il s'agissait de bouleverser une organisation, dont tout le monde paraissait content.

D'ailleurs, cette nation réputée si sage, ne professait-elle pas le culte du militairisme, qui est et doit être l'antipode de la vraie Maçonnerie? « L'éloge des vertus militaires, dit encore Champollion, et la science des combats, fut pour la civilisation égyptienne une nécessité sociale. » Triste aveu!

Le Seth, qu'on adorait à Paprémis, et qui avait pour attribut le monstrueux et dangereux hippopotame, présidait aux combats des peuples comme aux luttes des éléments. La guerre était devenue l'occupation d'une des castes, de celle qui fournissait à la nation ses rois et qui ne le cédait en dignité qu'aux prêtres. Aussi Seth, le *protecteur des guerriers,* reçut-il les titres les plus honorables. Il fut le maître du roi victorieux, le vigilant, le grand gardien qu'aime Ré, le grand dieu. On le voit épancher avec Hat, la vie et la puissance sur les rois et on peut lui donner pour épouse, celle de Typhon, Nephthys, qui est la terre couverte de demeures en pierres (de cités fortifiées [1].)

[1] Rougemont.

Tout dans les monuments de l'Egypte, atteste jusqu'à ce jour, l'instinct fratricide de la guerre.

Sur un monument consacré à la gloire de Ptolémée Evergète Ier, à Adulis, une inscription portait qu'il avait conduit en Asie une armée nombreuse, qu'il s'était emparé de toutes les contrées voisines de l'Euphrate, qu'il avait soumis tout le pays jusqu'à la Bactriane.

A Ouadi-Halfa, près de la seconde cataracte, en Nubie, on retrouve sur une stale du roi Osortasen de la XVIe dynastie, la représentation des victoires du roi de la Nubie, plus de 2000 ans avant l'ère chrétienne.

Au Rhamesséion de Thèbes, on a rappelé aussi les grandes actions guerrières de Sésostris, qui régna cinq siècles après Osortasen. Les faces des deux massifs du pylone dans la première cour du palais sont couvertes de tableaux militaires relatifs à ces conquêtes. Mêmes scènes sculptées dans l'intérieur du temple d'Ibsamboul et sur le pylone de Louksor, qui fait partie du Rhamesséion oriental. On voit même sur ce même massif deux Egyptiens administrant la bastonnade à deux prisonniers ennemis. Ainsi non seulement la guerre, qui était peut-être inévitable, mais des actes de lâche cruauté après la victoire. Le sujet qui se reproduit le plus fréquemment, c'est un roi, qui lève une hache d'armes sur des captifs.

Dans une autre salle du temple d'Ibsamboul, une sculpture coloriée représente l'assaut d'une place forte, où se fait distinguer le principal personnage, monté sur son char de bataille. Ailleurs ce même guerrier foule aux pieds des prisonniers de diverses nations. A Bet-Oully, on voit Rhamsès Méïamoun, frappant lui-même un prisonnier arabe.

Tableaux analogues dans le vaste édifice de Médinet-Habou. La face antérieure du massif de droite est presque entièrement occupée par une figure colossale de ce conquérant, levant sa hache d'armes sur un groupe de prisonniers barbus, tandis que sa main gauche saisit leurs chevelures.

On dirait que le gouvernement égyptien a fini par sentir lui-même la convenance d'adoucir l'expression de ces sculptures. Une révolution religieuse, que M. de Bunsen place vers le XIIIe siècle avant Jésus-Christ, a fait disparaître de tous les monuments, sous le marteau, le nom de Seth, qui a été remplacé par celui d'Osiris. Nous supposons, dit Rougemont, que, dans la suite des générations, le sentiment de l'immense puissance du mal, de la gravité du péché et de l'intime liaison, qui existe entre ce dernier et les fléaux de la nature, se développa au point de rendre impossible l'adoration d'un dieu aussi équivoque que Seth, qui se trouvait à la fois protéger les guerriers et les rois, et présider à tout ce qu'il y a de mal physique. Il fut donc banni du panthéon du Nil et son double rôle se partagea entre Osiris, le dieu bienfaisant de l'humanité, et Typhon, qui était chez les Sémites de la Syrie, le dieu de tout mal.

Quoi qu'il en soit, on voit toujours et partout dans cet empire séculaire, des images de sang et d'oppression, le culte des forces destructives et des pouvoirs violents. En revanche, nulle trace de philanthropie universelle, de bienveillance pour le pauvre et le faible. Où était la Maçonnerie et quelle était-elle? Que peut-elle chercher aujourd'hui dans ces tristes régions?

Rédarès appelle Francs-Maçons, les initiés de l'Egypte. Il les place même dans la classe sacerdotale et les met en opposition avec le gouvernement. Hypothèses gratuites,

qui n'ont pas le moindre fondement. Si la caste des prêtres avait constitué une société secrète, conspirant contre les pharaons, ceux-ci n'eussent pas protégé le culte; le but des mystères ne fût pas resté longtemps secret, et dans tous les cas, il n'eût profité qu'à une caste, laissant le peuple dans l'esclavage. C'est assez dire, que la Maçonnerie moderne n'a rien à chercher dans les pyramides et les hypogées de Misraïm, pas plus que dans les pagodes souterraines de l'Inde.

XVII. Grèce.

> Un écho de la vieille Egypte retentit dans la mer Ionienne.
>
> Rédarès.

L'étendue avec laquelle nous avons traité les initiations orientales et celles de l'Egypte, nous permet de passer rapidement sur celles de la Grèce et de Rome, qui n'en sont que le reflet. Un merveilleux accord, dit Guigniaut, éclate entre les systèmes religieux de l'Asie. Tous les ans, à la fête d'Adonis, une tête mystérieuse était, dit-on, portée par mer du rivage égyptien, sur la côte de Byblos [1] et les monnaies de cette ville phénicienne montrent encore la figure d'Isis. Cécrops et Danaos, qui immigrèrent, le premier en Attique, le second à Argos, venaient de l'Egypte. Kadmos, qui vint à la même époque coloniser la Béotie, était Phénicien. Il paraît même que la culture primitive des Pélasges est venue directement de l'Inde. C'était

[1] *Lucianus de Deo Syr. Cap. VII. l. IX.*

une doctrine mystique qui se perpétua dans le Dorisme, tandis que la culture postérieure et toute plastique des Egyptiens et Phéniciens s'implanta dans l'Ionisme. C'est ainsi qu'à l'instar de Crichna, Bacchus, le dieu fort, victorieux et triomphant, est le descendant d'une antique maison royale, le fils d'une vierge grecque, rendue mère par Jupiter. A sa naissance, pour sauver ses jours, un lierre croît autour des colonnes de la salle royale; il cache l'enfant dans son feuillage, comme sur le rivage de Biblos, la tige de bruyère enveloppe dans sa merveilleuse croissance le cercueil, qui recèle le corps d'Osiris, et devient ainsi cette colonne du palais, à laquelle s'attache Isis éplorée [1]. C'est au lierre surtout qu'on reconnaît Bacchus qui avait porté ses pas jusqu'au centre de l'Inde et le sommet du Mérou était couronné de lierre. L'Aurore pleurant sur le cadavre du beau Memnon, son fils, c'est Isis pleurant sur celui d'Osiris.

Orphée, Pythagore et Platon visitèrent l'Egypte et s'y firent, dit-on, initier. Ils transplantèrent en Grèce les conceptions sacerdotales de ce pays et certains dogmes mystérieux des religions antiques se font jour jusqu'en Béotie et notamment jusqu'à Thespies. Ce sont des dogmes astronomiques, unis à des purifications par le feu et à des initiations de la lumière, s'élevant parfois jusqu'aux cîmes vertigineuses de la métaphysique. Tel est le mythe de Narcisse, qui a les plus grands rapports avec la destinée de l'âme. Mais il faut en dégager le sens profond des voiles allégoriques qui le couvrent. Ainsi la fleur, qui porte le nom de Narcisse, ne doit point son origine à la mort d'un jeune homme, mais à ses propriétés naturelles. Non seulement elle croît sur les tombeaux, comme pour indiquer

[1] Creuzer.

le passage de la mobilité de la vie à l'immobilité de la mort; elle croît encore plusieurs fois dans l'année, surtout à la fin de l'automne. Elle fleurit trois fois, comme trois fois la terre est labourée, d'où ses rapports avec Cérès et avec l'enlèvement de Proserpine. Plante charmante et d'une odeur aussi forte qu'agréable, portant au sommeil et narcotique, elle tire de là son nom et ses épithètes. Elle passait, pour cela même, pour la fleur de la mort, pour la fleur des enfers; car elle en venait et elle y attirait. Elle entraînait ceux qu'elle avait engourdis et trompés dans les humides profondeurs, où elle avait pris naissance [1]. Ce furent principalement les philosophes de l'école de Platon, qui s'attachèrent à développer la doctrine contenue dans ces mythes et dans ces symboles, doctrine plus ou moins relative à la descente de l'âme humaine des sphères supérieures dans les corps terrestres.

Il est évident que la Maçonnerie moderne, essentiellement pratique et ramenant tout à son principe, la charité, ne peut rien avoir de commun avec ces abstractions.

XVIII. Pythagore.

Αὐτός ἔφα.
Le maître l'a dit.

Cet astre éclatant surgit à l'horizon de la Grèce cinq siècles et demi avant l'ère chrétienne. Dans son intuition mathématique du monde, dans sa théologie comme dans sa psychologie, dans son enseignement de la morale

[1] Creuzer.

comme dans celui du droit, partout se trahissent le mysticisme oriental, une prédilection pour le for intellectuel, une tendance à la spiritualisation, un élan intime vers l'infini.

Il plaçait l'origine des choses dans l'élément igné et la pensée dans une aspiration de l'âme, ainsi que l'enseignent les Indous [1]. Comme eux encore [2], il enseignait que Dieu est un, qu'il existe dans l'Univers, et non en dehors de là. Il distinguait deux classes d'élèves, l'exotérique et l'ésotérique. Celle-ci se subdivisait en outre en trois autres classes : aspirants, inspirés et divins.

On ne passait d'une classe à l'autre qu'après un certain nombre d'années et l'on n'y était admis qu'après un examen physiognomique. Les élèves des classes inférieures devaient écouter en silence les paroles du maître, sans demander la moindre explication. Ces mots : *Il l'a dit* (*αὐτός ἔφα*) devaient leur suffire.

Pythagore ne voyait dans le monde qu'une harmonie et une conférence de forces divines. Le but suprême de l'humanité ne devait également consister, selon lui, que dans la concorde et la religieuse communauté de toutes choses.

Il avait fondé la société ou l'ordre de l'amitié, qui se proposait une concordance de mœurs et d'opinions, et où l'on professait la communauté des biens. On n'y était admis qu'après avoir subi l'épreuve du silence. Cet ordre, longtemps le soutien de la liberté dans la Grande Grèce, et dont les membres étonnaient le monde par leurs vertus, fut détruit par le tyran de Syracuse.

[1] Oupnek-hat I. Brâhm. 16. Oupnek-hat II. Brâhm. 24. Oupnek-hat II. Brâhm. 23. (*ipsam quoque cogitationem afflatum esse animæ.*)

[2] Oupnek-hat I. Brâhm. 14.

Hérodote parle d'un culte secret de Pythagore, des orgies pythagoriennes, et d'un rituel sacré ou formulaire de ce culte.

La doctrine de Pythagore sur la métempsycose et plusieurs de ses préceptes ascétiques ressemblent à ceux des Egyptiens, sans qu'on en puisse conclure cependant qu'il ait été initié à leurs mystères. Comme eux, il rendait ses pensées par des symboles. Il est dans la nature de tout culte, dit Ritter, de s'exprimer symboliquement. Seulement le sens symbolique est évident dans le culte public, tandis que, dans le culte secret, il n'est accessible qu'aux initiés.

Aristote, dit Jambliche, a cru que ce qu'il y avait de plus secret chez les Pythagoriciens, c'est qu'il y a trois espèces d'êtres raisonnables, les dieux, les hommes et une espèce moyenne, à laquelle appartenait Pythagore. On a de la peine à comprendre comment des hommes sérieux ont pu imaginer de pareilles absurdités.

On croit généralement que les Pythagoriciens ne mangeaient pas de viande : mais cette abstinence ne fut observée que par les Néo-pythagoriciens. On a aussi bien maladroitement interprété cette maxime recommandée par Pythagore : *gardez-vous des fèves.* Si l'on en croit Hermippe, qui est, selon Joseph, le meilleur biographe de Pythagore, ce grand homme aima mieux se faire tuer par des gens, qui le poursuivaient après la bataille gagnée par les Syracusains contre ceux d'Agrigente, que de se sauver à travers un champ de fèves. Conte évidemment absurde. Le sens de la maxime citée est, qu'il faut fuir les emplois, qui s'obtenaient dans les élections populaires, où chaque citoyen votait en jetant une fève dans l'urne. Peut-on d'ailleurs raisonnablement supposer que le grand

philosophe ait attribué plus de vie aux fèves qu'à tout autre végétal? Il est possible qu'il ait conseillé l'abstinence des fèves, parce que c'est un légume flatueux, et que la fleur exhale une forte odeur. L'école de Salerne dit aussi plus tard : *Manducare fabam caveas, facït illa podagram.* C'est un conseil hygiénique et voilà tout; bien qu'aujourd'hui la fève soit considérée comme un aliment sain et nutritif. La fleur porte effectivement une marque lugubre, un V que Martial appelle *mortiferum,* parce que cette lettre était marquée sur les bulletins que les juges mettaient dans l'urne, lorsqu'ils opinaient à la mort. Les Egyptiens s'abstenaient des fèves, à cause de l'usage presque général de les offrir aux morts. Ils croyaient voir dans cette plante des taches ou stigmates kabbalistiques. Orphée ne les avait pas laissées entrer dans les famigations qui devaient accompagner le chant de ses hymnes. La défense de manger des fèves est mentionnée dans un écrit d'Aristote. Aristoxème dit, au contraire, que Pythagore recommandait les fèves de préférence à tous les autres légumes. Cicéron attribue l'interdiction de l'usage des fèves à ce « qu'elles empêchent de faire des songes divinatoires, parce qu'elles échauffent trop, et que par suite des irritations des esprits, elles ne permettent pas à l'âme de jouir de la quiétude nécessaire à la recherche de la vérité.

Quiconque connaît les fables débitées sur Pythagore, se gardera bien de fonder la moindre conjecture sur tout ce qui a été dit de ses voyages en Syrie, à Babylone, en Perse, dans l'Inde et même chez les Thraces et les Druides. Aucun de ses écrits ne nous est parvenu. Ceux de ses disciples n'existent que par fragments; encore leur authenticité est-elle contestée; de sorte qu'il est bien difficile de savoir au juste quelle était sa doctrine et son mé-

rite personnel. C'est à lui que revient le fameux théorème du carré de l'hypothénuse, si fécond en applications nombreuses et importantes. Il devina aussi la rotation de la terre sur elle-même et autour du soleil, anticipant ainsi de deux mille ans sur les progrès généraux de l'esprit humain. Outre son but de perfectionner les habitudes intellectuelles, religieuses et morales, l'association, qu'il fonda à Crotone, avait encore un but politique secret. Cette dernière prétention causa la ruine de la société (vers l'an 500) et la mort du fondateur (vers 504). Les deux castes, qui avaient usurpé l'une le pouvoir politique, l'autre l'enseignement religieux, menacées par l'école italique dans la jouissance de leur monopole, se liguèrent contre elle pour la détruire. C'est l'histoire de tous les pays et de tous les temps.

Parmi les Néo-pythagoriciens brille avec éclat le célèbre Apollonius de Thyane, si indignement calomnié par ses ennemis.

Il est impossible d'approuver le servilisme des Pythagoriciens, qui croyaient sans contrôle à la parole du Maître. Une foi de ce genre est un outrage à la raison humaine et un crime contre la liberté. Mais il faut condamner non moins sévèrement ceux qui traitent Pythagore avec une légèreté inqualifiable. Des critiques modernes, qui n'eussent pas été dignes de dénouer les cordons de ses sandales, ont osé avancer que son école était formée d'un imposteur ambitieux et d'enthousiastes imbéciles [1]. Nous leur répondrons par l'ode de Lefranc de Pompignan.

Ce que nous aurions à blâmer, ce sont les tendances aristocratiques de l'école italique ; c'est surtout l'acharne-

[1] Billot. *Dictionnaire de la conversation.*

ment impitoyable avec lequel son chef poursuivit les malheureux Sybarites et provoqua leur destruction. Sous ce double rapport, l'école s'éloigne trop de l'esprit de la Maçonnerie, pour que celle-ci soit fondée à rechercher son alliance.

XIX. Socrate, Platon, Gnostiques.

Γνῶθι σεαυτὸν.
Connais-toi toi-même.

Socrate, ce philosophe désintéressé et sans prétention, la terreur des sophistes et modèle de vertu, cet homme sublime que Platon, dans ses dialogues, considérait comme l'idéal d'un vrai sage, dans la vie et dans la mort, et que l'oracle de Delphes proclama comme tel, Socrate ne faisait point un mystère de sa doctrine [1]. Il lui donnait pour base la *connaissance de soi-même* (*γνῶθι σεαυτὸν*) [2]. Se faisait-il illusion à cet égard ou son génie familier lui faisait-il entrevoir la possibilité d'acquérir cette connaissance, qui, à notre avis, est la plus difficile de toutes, pour ne pas dire impossible ?

Loin de s'enorgueillir de sa haute raison et de son savoir, il disait que, pour lui, tout ce qu'il savait, c'est qu'il ne savait rien.

Il dédaigna l'initiation aux mystères, disant qu'il fallait les divulguer, s'ils étaient bons, et les étouffer, s'ils étaient mauvais. Nous recommandons ce dilemme aux Maçons, qui affichent encore un prétendu secret, tout comme nous

[1] Clavel émet une opinion contraire (p. 328).

[2] C'est le pendant de cette maxime : *sois parfait*, tout aussi praticable.

mettons la modestie de Socrate bien au-dessus de certaines vanteries maçonniques.

« Le plus grand tort de Socrate, dit Galiffe, fût d'avoir devancé son époque.» Chaque siècle a ses nécessités, mais ce n'est jamais sans danger, qu'on abdique le caractère du sien, qu'on se dépouille de ses préjugés, qu'on s'efforce de le devancer dans la carrière de la civilisation. Les hommes plus clairvoyants ou plus probes éprouvent alors quelquefois le sort de ces volatiles exotiques au plumage rare, que le hasard jette au milieu des oiseaux indigènes, où ils expient par la mort le tort de ne pas leur ressembler. La classe, à qui l'ignorance des peuples profite, qui vit, pour ainsi dire, de leurs erreurs et voudrait pouvoir les immobiliser dans la poussière des âges finis, s'oppose naturellement à ce qu'on lui coupe les vivres. Elle hait les hommes de progrès encore plus qu'elle ne les redoute. Elle les persécute sous toutes sortes de prétextes, elle les flétrit de noms odieux, et, quand elle peut, elle les tue, croyant tuer une idée. Les insensés! Ils oublient que l'idée est immortelle, que le fer homicide n'atteint qu'une forme plastique, une organisation fugitive [1].

Platon importa en Grèce la philosophie orientale dite *gnostique*, parce qu'elle ne concluait pas des choses à Dieu, mais de Dieu aux choses. Le mélange de cette philosophie avec celle de Socrate donna naissance à la philosophie platonique.

Plus tard on appela *Gnotisme* un mélange des croyances orientales avec la religion juive ou chrétienne, et la philosophie platonique. Ces doctrines mystiques donnèrent naissance à une foule de sectes.

[1] Histoire des sorcières dans le canton de Fribourg.

XX. Les Esséens.

Purs devant le Seigneur et purs devant les hommes.

C'était l'une des trois principales sectes juives qui, à la naissance de Jésus-Christ, s'étaient plus ou moins écartées de la pureté des dogmes de Moïse. Secte austère et incorruptible, présentant l'image de ce que la Société pourrait et devrait être encore de nos jours. On peut la comparer sous beaucoup de rapports à l'école italique.

Philon et Joseph, qui en ont le plus parlé, ne précisent pas l'époque, où cette institution fut fondée. D'après le second de ces auteurs, elle subsistait déjà sous le grand-prêtre Jonathas (150 ans avant J.-Ch.) et sa fondation remonterait bien plus haut. D'autres auteurs la font dériver de l'antique corporation des *Khasidéens,* chargés d'abord de la construction, puis de l'entretien, du service et de l'ornementation du temple. Il en est même qui prétendent que les Esséens étaient déjà connus depuis la sortie d'Egypte. « Voilà donc, dit Galiffe, une de ces traditions «par lesquelles on a prétendu relier historiquement l'Ordre des Francs-Maçons au temple de Salomon et par là aux anciens mystères égyptiens. »

La saine critique ne peut qu'indiquer ces conjectures, sans en retirer des conséquences positives. Elle ne trouve des données satisfaisantes sur l'origine des Esséens que dans le développement de la philosophie religieuse, judéo-alexandrine, vers le milieu du second siècle de l'ère chrétienne.

La manie de vouloir donner à la Maçonnerie un cachet antique, peut seule attacher une grande importance à ces dates. Pour nous, il nous suffira de savoir que les Esséens

formaient une Société d'élite, interprétaient la loi mosaïque dans le sens de la plus belle morale et, selon Clavel, admettaient des hommes de toutes les religions, bien que leurs monastères fussent en majeure partie composés de Juifs. Leur nom veut dire les *guérissants.* Les uns se bornaient à l'étude, à la théorie, à la contemplation, les autres à la pratique et à l'agriculture. Les premiers s'appelaient spécialement *thérapeutes* ou *contemplatifs,* et vivaient dans la solitude. *Ils étudient,* dit Philon, *les saintes Ecritures, à leur manière, en philosophes, et les expliquent allégoriquement* [1]. Les uns et les autres fuient les grandes villes, qu'ils considèrent comme dès foyers de corruption. Ils font plus de cas de la morale que du dogme et professent un grand respect pour le législateur. Ils donnent aux écrits de Moïse un sens allégorique, comptant sur l'inspiration divine, qui seule peut en donner l'intelligence. Ils en ont composé un corps de doctrine modifié par la théosophie alexandrine. Dieu, disent-ils, est la lumière la plus pure et le soleil est son image. Avant le lever de cet astre, ils s'abstiennent de tout discours profane. Ils cherchent même à hâter son apparition par des prières traditionnelles. Ils méprisent la logique et la métaphysique comme des sciences inutiles à la vertu. Leur grande étude, c'est la morale. Ils s'occupent de la lecture des livres anciens et pratiquent la médecine. Leur aspect de la vie repose sur le fatalisme et ils n'attribuent rien au libre arbitre. Ils croient à l'immortalité de l'âme et considèrent le corps comme une enveloppe périssable. Ils admettent un lieu de récompense pour les bons, un lieu de châtiment, froid et obscur, pour les méchants. Ils observent le sabbath avec plus de rigueur encore que leurs

[1] *De vita contemplativa.*

coréligionnaires, mais ils rejettent leurs sacrifices sanglants, auxquels ils préfèrent certaines purifications. C'est l'âge qui règle les places à la synagogue.

Communauté de biens, nourriture frugale, table commune, même vestiaire, uniformité de costume, consistant en une robe blanche, vacation assidue à la prière, à la méditation; ablutions fréquentes pendant le jour; tels sont les signes et les pratiques extérieures qui les distinguent des autres Juifs. Leur manière de vivre, dit Fleury, avait un grand rapport à celle des prophètes. Leurs dogmes, la plupart empruntés des Egyptiens, étaient voilés par des emblèmes et des paraboles.

Ils prêchent l'amour de Dieu, de la vertu et des hommes. Ils la font consister dans une sainteté non interrompue pendant tout le cours de la vie, l'évitation du mensonge et du serment, dans la conviction que l'Etre divin est la source de tout bien et jamais du mal. L'amour de la vertu se manifeste par la sobriété et l'indifférence pour les richesses.

Leur habillement et tout leur extérieur rappellent les enfants élevés avec sévérité; car ils ne peuvent changer de vêtement et de chaussure que lorsqu'ils sont usés. Cette tempérance en fait vivre quelques-uns jusqu'à cent ans.

Ils pratiquent la vertu par l'abstinence; ils répudient les joies sensuelles, jusqu'à renoncer au mariage, craignant, dit Bergier, l'infidélité et les dissensions des femmes. Ils adoptent des enfants étrangers, susceptibles d'instruction, et les élèvent dans le but de l'ordre. Il en est pourtant qui se marient pour avoir des enfants.

Ils pratiquent l'amour des hommes par la bienveillance, l'aumône et la compassion, même à l'égard des non Es-

séens. Mais ils professent surtout la communauté des biens, qu'ils ne peuvent assez vanter. Chez eux, point de propriétés personnelles ; car à teneur des statuts, chaque initié abandonne son avoir à l'Ordre ; point de maison particulière ; non seulement ils vivent ensemble, mais toute habitation est ouverte aux coréligionnaires venant de l'étranger. Les magasins et les provisions qu'ils contiennent appartiennent à tous également ; il en est de même des habits et de la nourriture. Ils font leurs repas en commun. On ne voit parmi eux ni indigence, ni pauvreté, ni luxe, chacun jouissant des mêmes biens que ses frères. Les malades incapables de contribuer du leur, n'en sont pas négligés pour cela : la communauté pourvoit à leur entretien.

Ils se réunissent à jour et heure fixes, pour se préparer par l'abstinence et des ablutions symboliques, à la prière, qu'ils font tournés vers l'Orient, à l'étude de la morale et à la méditation des lois divines. Alors ils se ceignent les reins d'un *tablier blanc.*

De dix Esséens assis ensemble, nul ne prenait la parole sans la permission des neuf autres et il fallait être cent pour prononcer un jugement valable dans une délibération.

Le septième jour de la semaine, dit encore Philon, ils s'assemblent tous solennellement, s'asseyent, selon leur rang d'ancienneté dans l'association, avec toute la gravité de la bienséance, *la main droite sur la poitrine, un peu au-dessous du menton et la gauche plus bas le long du côté.* Alors un des plus habiles se lève, et leur fait un discours d'une voix grave. Ce qu'il leur dit, est raisonné et sage, sans ostentation d'éloquence.

Chose remarquable pour le temps, les Thérapeutes n'étaient point servis par des esclaves. Ils eussent cru agir contre la loi de la nature, qui, disaient-ils, fait naître libres tous les hommes [1].

Ils traitaient les maladies par des moyens soit naturels, soit sympathiques, ces derniers puisés dans de prétendus écrits de Salomon, qui contenaient des formules magiques et d'exorcisme. Les noms mystérieux des anges y jouent un grand rôle.

Ils étudiaient la vertu des plantes et celle des minéraux. Ils prodiguent aux vieillards le respect et les soins les plus empressés, comme des enfants à leurs parents chéris. En général, jamais ils ne manquent à la pratique de la vertu. Ils expriment leur indignation avec justice, ne s'irritent qu'avec modération, cherchent toujours la paix; chacune de leurs paroles a plus de valeur qu'un serment; ils ne jurent jamais, car pour eux un jurement est un parjure. Ils méprisent les dangers, supportent stoïquement la douleur et, loin de craindre la mort, lorsqu'elle s'approche d'eux par une voie honorable, ils la préfèrent à la vie. Ils en donnèrent des preuves dans la guerre contre les Romains. En un mot, ils méprisent les tourments et la mort, et ne veulent obéir qu'à leurs anciens. On les a considérés comme le type des premiers chrétiens, surtout les Thérapeutes.

Nous avons déjà dit que quelques-uns se vouent à l'agriculture. D'autres exercent des industries inoffensives, utiles à eux et au prochain. Mais ils n'amassent ni or ni argent, n'achètent p de vastes campagnes, pour en tirer de gros profits. Ils ne cherchent qu'à pourvoir aux besoins de la vie. Ils ne confectionnent ni flèches, ni lances, ni

[1] Clavel.

glaives, ni casques, ni cuirasses, ni boucliers, ni armure quelconque. Ils ne se vouent ni au commerce, ni à la profession d'aubergiste, ni à la marine, ni à rien de ce qui peut tenter la cupidité. Ils ne possèdent pas un seul esclave, tous étant libres et travaillant les uns pour les autres. Des Economes administrent la fortune commune, et dans chaque localité, il existe un curateur pour les étrangers, chargé de pourvoir à leurs besoins. En se mettant en voyage, ils ne prennent avec eux que les armes nécessaires, pour se défendre contre les brigands.

On n'entre dans l'Ordre qu'après un noviciat de trois ans, après lequel l'aspirant, décoré du tablier et du marteau, passe au grade d'*approchant*, puis à celui d'*initié*. Il y a des grades intermédiaires, dont chacun a ses mystères. Avant de s'asseoir à la table commune, le nouvel initié prête un serment redoutable, d'honorer Dieu pieusement, d'observer la justice à l'égard des hommes, de ne nuire à personne de propos délibéré, en reçût-on l'ordre, d'être fidèle surtout à ses supérieurs, nul ne l'étant que par la volonté de Dieu; et, au cas où l'on parviendrait au commandement, de ne jamais s'enorgueillir ni chercher à se distinguer des inférieurs par le costume ou des ornements, de toujours aimer la vérité, de réfuter le mensonge, de ne se souiller ni par le vol, ni par un lucre indigne, de ne rien cacher aux coréligionnaires et de ne rien révéler aux profanes, de communiquer la doctrine aux adeptes sans alliage, de garder les livres de la secte et les noms des anges. Celui qui se rend coupable d'un grand crime, est excommunié, et comme le serment prêté défend de recevoir de la nourriture de profanes, il meurt de faim. C'est pour cela qu'on en réhabilite plusieurs.

Persuadés que pour servir Dieu, il suffit de mener une

vie austère et mortifiée, ils se contentent d'envoyer leurs offrandes au temple de Jérusalem, sans y sacrifier eux-mêmes.

Le nombre des Esséens, au temps de Joseph et de Philon, s'élevait à plus de 4,000. Il y en avait encore du temps de Pline.

Cette secte a été trop supérieure au vulgaire pour n'avoir pas eu des détracteurs.

On est tenté d'admettre que St. Jean-Baptiste, le Christ et Philon étaient Esséens.

L'estime, dont jouissaient les Esséens, était si grande, que la plupart des Juifs leur confiaient l'éducation de leurs enfants. Ils habitaient des espèces de monastères appelés *Semnées* et étaient partagés en quatre classes, qui se reconnaissaient à des signes particuliers.

Quand en 1822 j'exerçais la médecine en Podolie, je trouvai des Esséens à Nowy Constantynow, graves, probes, vêtus de blanc, tels enfin qu'ils devaient être, il y a deux mille ans.

Mais on pourrait adresser aux Esséens les questions que M. A. Constant pose au Dr Orobio [1]. On pourrait leur dire : Etes-vous bien sûrs que votre religion est une croyance-mère, qui concilie pour jamais la raison avec la foi? Le dogme de Moïse est-il aussi simple que vous croyez et ne cache-t-il ni absurdités ni mystères? Etes-vous sûrs du moins d'en pénétrer toute la profondeur? Quel est donc ce *Schéma* incommunicable et indicible, qui est la clé de voûte de votre sanctuaire? Que veulent dire ces vases étranges, ces lampes bizarres, ces monstrueuses figures de chérubins ou de sphinx, à corps de taureaux et à têtes aquilines ou humaines? Quelle philosophie se cache sous

[1] *Revue philosophique et religieuse.*

la légende génésiaque? Qu'est-ce donc que cette femme attirée vers un arbre par les séductions d'un serpent? Les hiéroglyphes de l'Egypte et les peintures symboliques de l'Inde ne nous en apprendront-ils pas quelque chose? Le prophète du Sinaï n'était-il pas un initié de Memphis? Et si, par hasard, votre suprême docteur n'était qu'un transfuge des anciens temples et un sectaire détaché d'une antique et primitive religion universelle, que deviendraient votre *Schemang*, vos *Théphilim*, votre *Mésoùsah* et votre *Schéma?* Que deviendrait surtout votre signe prétendu sacré, votre déplorable et sanglante circoncision?

Quoi qu'il en soit, abstraction faite de ces formules mystiques, il serait à désirer que tout homme pratiquât la morale des Esséens.

XXI. Kabbalistes.

> Il a existé et il existe encore un secret formidable, dont la *dévoilation,* qui a déjà renversé plus d'une civilisation, doit encore en renverser d'autres.
>
> VAILLANT.

La Kabbale, nom dérivé d'un mot hébreu, qui signifie *acception,* est une doctrine mystique des Juifs, transmise par tradition, fondée sur le dogme de l'émanation divine et une exégèse inspirée. Ainsoph, l'Etre absolu, la lumière primordiale, projète ses *splendeurs* en cercles imparfaits, qui s'élargissent sans cesse jusqu'à la matière, excluant tout dualisme. Ainsoph, c'est le Logos de Platon, l'esprit divin, principe formatif de toutes choses. Les manifestations de son essence incompréhensible, s'appellent *Sé-*

phirots, dont trois supérieurs et sept inférieurs. Toute la Kabbale repose sur cette sainte décade. Elle comprend aussi une doctrine symbolique des nombres, analogue à celle de Pythagore, et, fondée sur ces connaissances, cette théurgie prétend soumettre par leur moyen à la volonté humaine les puissances surnaturelles, en prononçant certains mots.

L'union de l'idée et des signes, la consécration des réalités fondamentales par des caractères primitifs, la triple analogie des types, des signes et du sens, des signes, des noms et des nombres; une philosophie simple comme l'alphabet, profonde comme l'infini, infinie comme le verbe, un triangle, un cercle et un carré, dix chiffres et vingt-deux lettres, qui désignent les trente-deux voies divines, tels sont, dit Eliphas Léwi [1], les principaux éléments de la Kabbale. C'est le verbe écrit de la science des hommes, reflet du verbe parlé de la vérité des astres. A la fois arithmologie des noms et logarithmie des nombres, elle met à nu par l'analogie l'inconnu ou le mystère pour en faire le connu ou la science. Toutes les religions dogmatiques en sont sorties, comme cette Kabbale hébraïque est elle-même sortie de la Kabbale indo-médique de Caboûl et de Balc.

La Symbolique de l'Orient, disent les kabbalistes, est la clé de tous les mystères religieux. Pour s'en faire une idée, il suffit, sans remonter aux mythes de l'Inde, de voir l'analogie des roues d'Ezéchiel, tournant les unes dans les autres comme les sphères de Pythagore. Le nouveau temple dont ce sage donne le plan, est une nouvelle manière de diviser le temps et de calculer l'année. Si, dans l'Apocalypse, l'agneau remplace le bœuf mithriaque de Perse

[1] Cité par A. Constant dans la *Revue philosophique et religieuse.*

et le lion sothiaque d'Egypte, c'est que dans la réforme astronomique qu'annonce Pythagore, l'année doit commencer au signe du bélier de Jason, de l'agneau de Jésus. C'est ainsi qu'il substitue le système de Colchide à celui des Perses et des Egyptiens, qui faisaient commencer l'année, les uns au signe du bœuf d'avril, les autres au signe du lion de juin. La femme que nous représente l'Apocalypse, couronnée de douze étoiles, revêtue du soleil et dont le serpent veut dévorer le fruit qu'elle porte dans son sein, c'est la céleste vierge de septembre, l'Erigone des Grecs, la lune Iseth, mère d'Horus, dont Typhon veut dévorer le plus beau fruit, qu'ait porté son sein, le soleil [1].

[1] Les amateurs du Tarot furent bien surpris, lorsqu'il y a quatre-vingts ans, le savant Court de Gébelin leur apprit dans son *Monde primitif*, que ce jeu contenait les feuillets détachés d'un livre antique, qui, sous des images fantastiques, cachait non seulement les plus augustes symboles de la Kabbale, mais les dogmes religieux de l'Egypte et de l'Inde.

Il existe un livre, disent les modernes Kabbalistes, dont les pages sont détachées et qui se compose de vingt-deux signes hiéroglyphiques numérotés, puis de quatre séries, de dix nombres chacune, répondant aux signes du tétragramme divin. Chaque dizaine est accompagnée de quatre figures avec quatre couleurs et quatre symboles différents. C'est le jeu du Tarot.

Dans le principe l'atout du pape devait porter l'effigie d'Osiris, tout comme la papesse celle d'Isis. L'as de bâton, c'est le *jod*, la dixième et principale lettre de l'alphabet hébreu, représentant le principe des choses, figuré par le phallus égyptien et par la verge de Moïse. L'as de coupe, c'est le *hé*, deuxième lettre du nom de Jéhovah, la cinquième de l'alphabet. Il signifie la forme passive, démonstrative du principe actif, et correspond au ctéis des anciens hiéroglyphes sacrés. L'as d'épée, c'est le *vau*, troisième lettre du tétragramme et la sixième de l'alphabet. Il correspond au lingam. Enfin le *hé*, répété à la fin du tétragramme, peut être figuré par le cercle, qui résulterait de la superposition de deux coupes, l'une droite, l'autre renversée.

« Telle est, dit A. Constant, la clé des quatre symboles dinaires du Tarot, dont le premier représente un bâton verdoyant, le deuxième une coupe royale, le troisième une épée traversant une couronne, le quatrième enfin, un cercle renfermant une fleur de lotus.

» L'atout *le monde* attira surtout l'attention de Court de Gébelin. Il représente la vérité nue et triomphante au milieu d'une couronne divisée, dans les anciennes cartes, en quatre parties par quatre fleurs de lotus. Aux quatre coins on voit les quatre animaux symboliques, qui sont l'analyse du sphinx

Le christianisme primitif, disent encore les adeptes, avait sa source dans la haute Kabbale. On en a la preuve dans le signe de croix occulte du Pater, dans le système de paraboles employées par le Sauveur à former un nouvel ésotérisme dogmatique, dans l'Evangile entier de St. Jean et son Apocalypse écrite toute entière en figures hiéroglyphiques familières aux seuls initiés. Ajoutez-y les révélations de Papias, les livres exclusivement kabbalistiques attribués à St. Denis l'Aréopagite et d'une grande autorité dans les plus beaux siècles de l'Eglise, les œuvres magiques de Synésius et les œuvres de St. Irénée.

La Kabbale rend compte de l'origine des dogmes religieux et de leur existence. Cette science est rigoureuse comme les nombres et poétique comme la nature. C'est aussi le grand secret de la Maçonnerie primitive.

et que St. Jean emprunta au prophète Ezéchiel, comme Ezéchiel lui-même les avait empruntées aux sphinx bucéphales et autres de l'Egypte et de l'Assyrie. Ces quatre figures qu'une tradition incomprise par l'Eglise même, donne encore pour attributs aux quatre évangélistes, représentent les quatre formes élémentaires de la Kabbale, les quatre saisons, les quatre métaux et enfin aussi les quatre lettres mystérieuses du Tora des Juifs, de la roue d'Ezéchiel, *rota*, et du Tarot, qui, suivant Pastel, est la clé des choses cachées depuis l'origine du monde.

» Il faut remarquer aussi que le mot *tarot* se compose des lettres sacrées du monogramme de Constantin, un *rho* grec croisé par un *tau* entre l'*alpha* et l'*oméga*. Elles expriment le commencement et la fin. Disposé de la sorte, c'est un mot analogue à l'INRI des Francs-Maçons, où les deux i expriment également le commencement et la fin, puisqu'en Kabbale le *jod* et tous les dérivés, sont les symboles du phallus et de la création. Le commencement et la fin exprimés ainsi par la même lettre, donnent l'idée d'un commencement éternel dans le cycle divin, et en cela l'Inri est plus significatif et d'une plus haute signification que le Tarot. »

Les quatre signes hiéroglyphiques du Tarot sont l'explication hiératique des quatre lettres du grand tétragramme divin. Ils correspondent à tous les signes religieux, tels que
le phallus, le ctéis, le lingam et la vie ;
le sceptre d'Osiris, la coupe ou la fleur d'Isis, le lingam d'Horus et le cycle d'Hermès ;
la verge fleurie d'Aaron, le gomor qui renferme la manne, le glaive des sacrifices et la patère des offrandes ;

Un principe unique, et dans ce principe une seule et unique loi, et dans cette loi la base scientifique d'une seule et magnifique hypothèse : voilà la Kabbale tout entière. C'est la science synthétique, absolue et traditionnelle, qui a été l'âme, la raison et la force des civilisations anciennes.

Tout, dit Eliphas Léwi, dans le culte catholique, rappelle les nombres de Pythagore, le ternaire des personnes divines, le quaternaire des Evangiles, le septénaire des dons du St. Esprit, des sacrements et des péchés capitaux, la Décade sacrée du décalogue, le duodénaire des patriarches et des apôtres.

La création de l'enfer faisant contrepoids au ciel, n'est qu'une réalisation exagérée du binaire équilibrant de Zoroastre, figuré dans la Kabbale du Zohar par les deux

le bâton pontifical, le calice de la communion, la croix et la divine hostie [1].

On trouve dans l'Apocalypse une clavicule magique et kabbalistique complète, qui semble avoir été calculée sur les nombres et les figures du Tarot. On y retrouve les sceptres, les coupes, les épées et les couronnes, disposés par nombre précis et correspondant les uns aux autres par le dénaire et le septénaire sacrés. On y retrouve les quatre rois des quatre parties du monde et les quatre cavaliers, la femme ailée (impératrice), le verbe en habits d'empereur, puis en costume de pontife avec plusieurs diadèmes sur sa thiare. Enfin la clé de l'Apocalypse, qui est la vision du ciel, est identique à l'atout du *Monde*. Il présente un trône enfermé dans un double arc-en-ciel et aux quatre coins de cette couronne, les quatre animaux sacramentels de la Kabbale.

Le célèbre Maïmonidès, hostile à la Kabbale, réunit les croyances juives en un symbole de treize articles, qui est un chef-d'œuvre de simplicité. Chose singulière! Les treize premières clés du Tarot, cette grande roue kabbalistique, correspondent précisément par leurs signes hiéroglyphiques aux treize articles fondamentaux de ce symbole.

Les combinaisons des signes tarotiques, produites par l'assemblage fortuit ou facultatif des cartes, donnent toujours des résultats philosophiques, exacts et rigoureux comme des nombres, puisque les nombres y représentent des idées abstraites et absolues. C'est une machine mathématique de la religion et de la philosophie, un instrument à oracles, et tout me porte à croire que ce sont là les clavicules de Salomon.

[1] On trouvera dans Eckartshausen (*Aufschlüsse zur Magie*, p. 2) de nombreux multiples du quaternaire.

vieillards, dont l'un est comme l'ombre de l'autre, le *Macroprosope* et le *Microprosope,* l'ombre de l'humanité voilant Dieu, et la lumière de Dieu illuminant l'humanité.

Les dogmes de la Kabbale sont les mystères de la Gnose. Des adeptes irréfléchis, partant du principe malentendu de l'égalité entre les frères, voulurent les vulgariser. Il en résulta, dit M. Constant, une double série de monstrueuses hérésies, les unes panthéistiques, comme la procession circulaire des œônes de Basilides, les autres anarchiques, comme les rêves blancs et noirs de Manès. C'est pour cela que les portes du sanctuaire ne s'ouvraient qu'aux sages et aux forts et que des épouvantes paniques s'opposaient éternellement à l'admission du vulgaire.

La Kabbale (je cite encore M. Constant) est, de toutes les sciences, la plus simple dans ses principes et la plus compliquée dans ses applications et dans ses détails. Aussi est-il impossible de la bien connaître sans en avoir la clé absolue. Cette clé, connue des adeptes sous le nom de clavicule ou clavicules de Salomon, n'a jamais été entièrement perdue, mais on l'avait oubliée et en quelque sorte égarée [1]. Sa connaissance était le grand secret des Rose-croix, ces initiés suprêmes de tous les mystères, qui se rapportent à l'Illuminisme et à la Maçonnerie. Cette clé, simple comme la science elle-même, est une véritable merveille.

Dire que les associations maçonniques recueillirent la tradition perdue par les Juifs et proscrite par les Chrétiens, est une assertion tout à fait gratuite.

La doctrine kabbalistique se trouve résumée dans deux grands livres : le *Sepher Jetzirah* et le *Zorah.*

[1] Toujours les mêmes prétentions. Voir à la page 44 de cette esquisse.

XXII. Kabbalistes. (Suite).

Die wahre Kabbala ist nicht ein leeres Hirngespinnst der Schwärmerey, sondern eine wahre und vortreffliche Wissenschaft, die von den Verehrern der Weisheit durch Jahrtausende im Stillen gepflogen wurde. Sie ist der Grund der Wissenschaft aller Dinge, oder die Kenntniss der göttlichen Progressionen in der Schöpfung.

ECKARTSHAUSEN.

La Kabbale n'est point le vain produit d'une imagination exaltée. C'est une véritable et excellente science, que les adorateurs de la sagesse ont silencieusement cultivée pendant des milliers d'années. C'est le fondement de la science de toutes choses ou la connaissance des progressions divines dans la création.

La Kabbale compte parmi ses adeptes l'apôtre St. Paul et son maître Gamaliel, Philon d'Alexandrie, plusieurs savants rabbins, les deux Pics de la Mirandole, Jochaïdès, Henri Morus, Juste Losius, Van Helmont, Knorr de Rosenroth, Frank, Reymond Lulle, Marsilio Ficino, Reuchlin, Agrippa, Pistorius, Postelli, Kircher, Paracelse, Böhme, J. Rordage, St. Martin, etc., et à l'heure qu'il est de profonds penseurs. La grande Encyclopédie elle-même lui consacre un long article [1].

Par contre, des hommes non moins graves la répudient comme un tissu d'idées creuses, de rêveries thalmudiques et de prétentions absurdes, de nébuleuses et stériles théories.

Ils relèguent cette prétendue science à côté de l'alchimie, de l'astrologie, de la magie, etc. Ils demandent avec raison quelle influence ont exercée sur le monde ces Kabbalistes, qui avaient et ont encore la clé de tous les

[1] Il se termine par ce vers *des Plaideurs :*

Que de fous ! je ne fus jamais à telle fête.

mystères et la véritable baguette des miracles? qui, par elle, commandent à tous les esprits, à tous les éléments, pénètrent tous les secrets de la nature et des consciences, du passé et de l'avenir?

Armés de si puissants moyens, n'auraient-ils pas dû s'en servir pour nous préserver des épidémies, des despotes, des tremblements de terre, de la famine, des inondations, etc., pour opérer depuis longtemps ces prodiges de l'industrie et de la science, que des génies non kabbalistes font éclater aujourd'hui à nos yeux?

Qu'est-ce qu'une science, qui n'est que le partage de quelques adeptes, qui ne produit rien pour la foule, qui se cultive pour ainsi dire à la dérobée, dans des asiles inaccessibles, qui ne s'explique que par énigmes, et toujours enveloppée de nuages?

Moïse, ce grand Kabbaliste, fit au moins tourner sa science au profit de sa patrie. Il mena rudement ses oppresseurs, les abîma dans la mer rouge, tira son peuple de l'esclavage et, dans un pressant besoin, fit jaillir du roc une source d'eau vive. Qu'on me cite un Kabbaliste polonais, irlandais ou italien, qui ait fait un seul miracle en faveur de sa nation, ou même pour son propre compte, et je croirai à la Kabbale. Jusqu'à présent je ne vois que belles paroles et promesses pompeuses. Les Kabbalistes ressemblent à ces pauvres sorciers, à qui le diable enseignait tout, excepté le secret d'échapper à la prison et au bûcher. Bien plus : entraînée par ses investigations audacieuses, la Kabbale semble oublier complètement la charité, qui est, selon nous, la pierre angulaire de l'édifice. Elle ne demande qu'à effeuiller l'arbre de la science du bien et du mal, sans se préoccuper de l'application, mettant ainsi la science au-dessus du sentiment, le dogme

au-dessus de la morale. Au lieu de multiplier les clartés autour du néophyte, elle le promène dans les limbes redoutables de l'Inconnu, peuplé de fantômes.

Elle veut forcer le sanctuaire de la métaphysique, devant lequel stationne la terreur, parce qu'il s'ouvre sur des abîmes.

Dans ses initiations, elle fait une trop large part au mosaïsme, qui ne saurait plus suffire aux aspirations de l'humanité.

Elle consacre le privilége et une hiérarchie intellectuelle par l'ésotérisme, contrairement aux principes égalitaires de la fraternité.

Enfin, la Kabbale compromet la raison et même l'existence, si l'on en croit M. Constant : « Une loi, mystérieusement exécutée, dit-il, punissait de mort le profanateur, et si le fer invisible des gardes du *sanctum sanctorum* tardait à l'atteindre ou semblait l'épargner, c'est que la nature avait vengé d'avance la violation de sa pudeur. Le coupable était devenu fou. »

J'aime toutefois à n'admettre que les dangers que la Kabbale fait courir à la raison, témoin le prêtre Œgger. Je ne crois pas qu'elle prêche l'assassinat, je ne puis me résoudre à compter parmi ses victimes, l'auteur infortuné des *Entretiens du comte de Cabalis,* et M. Constant n'a sans doute voulu que se permettre une licence dramatique. Cela est d'autant plus vraisemblable, qu'il n'a jamais existé une association kabbalistique ayant ses rites, ses formules et ses devoirs. Tous les adeptes vivaient isolés les uns des autres et s'initiaient eux-mêmes.

Mais, à tout prendre, l'Ordre maçonnique ne peut rien avoir de commun avec cette science occulte, bien qu'elle lui fasse concurrence pour la reconstruction du temple de

Salomon et la possession de ses clés merveilleuses. Quant à moi, je préfèrerai toujours une association travaillant aux *progrès* positifs de la Société, à une science, qui ne s'occupe que des *progressions* divines.

Sunt numeri et voces, prœtereàque nihil.

XXIII. Druidisme.

Les Drüides jouèrent chez les peuples celtiques, exactement le même rôle que les colléges des Gymnosophistes dans l'Inde ou en Egypte.

GALIFFE.

Saint Patrick en Irlande et Saint Colomban en Ecosse ont détruit les livres druidiques, qui avaient échappé aux édits des empereurs romains en Gaule et en Bretagne. Tout ce que l'on en sait, c'est qu'ils étaient écrits en *Ogham,* écriture sacrée, selon la tradition gallique.

Privée ainsi de tout document propre à l'éclairer sur le druidisme, la critique en est réduite à des conjectures plus ou moins hasardées.

Cependant un texte celtique, dont on ne connaît ni l'auteur ni l'époque de sa rédaction, a été récemment mis en lumière par la Société Bardique du pays de Galles, qui s'était maintenue comme société secrète pendant toute la durée du moyen-âge.

Ce document, dont on n'a point encore contesté l'authenticité, malgré quelques vagues empreintes chrétiennes, qu'un critique exercé peut y reconnaître, est rédigé par triades, les Druides ayant une prédilection particulière

pour le nombre trois, et a été traduit par M. Adolphe Pictet [1].

Il prouve que le druidisme était bien plus préoccupé de fonder la liberté de l'homme que de fonder la charité. C'est même par suite de cette fausse position de son point de départ qu'il a péri et qu'il ne saurait avoir rien de commun avec la Maçonnerie.

A la suite des principes généraux relatifs à la nature de Dieu, le texte passe à l'exposé de la constitution de l'univers. L'ensemble de cette constitution est supérieurement formulé dans trois triades, qui, en montrant les êtres particuliers d'un ordre absolument différent de celui de Dieu, complète l'idée qu'on doit se former de l'être unique et immuable. Sous des formules plus explicites, ces triades ne font, du reste, que reproduire ce que l'on savait déjà, par le témoignage des anciens, de la doctrine sur la circulation des âmes passant alternativement de la vie à la mort et de la mort à la vie. On peut les regarder comme le commentaire d'un vers célèbre de la *Pharsale,* où le poète s'écrie, en s'adressant aux prêtres de la Gaule, que, si ce qu'ils enseignent est vrai, la mort n'est que le milieu d'une longue vie : *Longæ vitæ mors media est.*

« Il y a trois cercles de l'existence, dit l'étrange document que je mentionne : le cercle de la *région vide (ceugant),* où, excepté Dieu, il n'y a rien ni de vivant, ni de mort, et nul être que Dieu ne peut le traverser ; le cercle de *migration (abred),* où tout être animé procède de la mort, et l'homme l'a traversé ; et le cercle de la *félicité*

[1] Diogène Laërce nous a conservé une de ces triades, qui résume succinctement l'ensemble des devoirs de l'homme envers la divinité, envers ses semblables et envers lui-même : Honorer les êtres supérieurs, ne point commettre d'injustice, et cultiver en soi la vertu virile.

(gwynfyd), où tout être animé procède de la vie, et l'homme le traversera dans le ciel.

» Trois états successifs des êtres animés : abaissement dans l'abîme *(annoufn)* ; liberté dans l'humanité ; félicité dans le ciel.

» Trois phases nécessaires de toute existence : *annoufn*, ou le commencement, *abred*, la transmigration, *gwynfyd*, la plénitude ; et, sans ces trois choses, nul ne peut être, excepté Dieu. »

Loin d'amener l'homme à s'absorber finalement dans le sein immuable de la divinité, comme l'enseignent les théologies orientales, le druidisme distingue, au contraire, un cercle spécial, le cercle du vide ou de l'infini *(ceugant)*, où nul être, quel que soit son degré de sainteté, n'est admis à pénétrer. Il n'admet point d'enfer. La distribution des châtiments s'effectue, à ses yeux, dans le cercle des migrations par l'engagement des âmes dans des conditions d'existence plus ou moins malheureuses.

A part quelques obscurités, qui tiennent peut-être aux difficultés d'une langue, dont les profondeurs métaphysiques ne nous sont pas encore bien connues, les déclarations des triades touchant les conditions inhérentes au cercle d'*abred*, répandent les plus vives lumières sur l'ensemble de la religion druidique. On y sent respirer le souffle d'une originalité supérieure. Le mystère qu'offre le spectacle de notre existence présente, y prend un ton singulier, qui ne se voit nulle part ailleurs, et l'on dirait qu'un grand voile se déchirant en avant et en arrière de la vie, l'âme se sent tout à coup nager, avec une puissance inattendue, à travers une étendue indéfinie, que, dans son emprisonnement entre les parois épaisses de la

naissance et de la mort, elle n'était pas capable de soupçonner d'elle-même.

Le début des êtres dans le sein de l'univers, se fait au point le plus bas de l'échelle de la vie, dans l'abîme confus et mystérieux de l'animalité. De là, par conséquent, dès l'origine même de l'histoire de l'âme, nécessité logique du progrès, puisque les êtres ne sont pas destinés par Dieu à demeurer dans une condition si basse et si obscure.

Mais comment doivent-ils s'élever et mériter de parvenir, après la mort, à un mode supérieur d'existence? Par l'amour des hommes, dit la Maçonnerie, tandis que la réponse du druidisme est bien différente ; car il ne recommande que la force de caractère, et telle est, dans sa rude grandeur, la morale de la Gaule, morale, qui a pu produire, dans l'ordre de l'héroïsme et de la science, de puissantes personnalités, mais qui n'a su les unir ni entre elles, ni avec la multitude des humbles [1].

XXIV. Druidisme. (Suite).

> Les Druides sont les mages des Gaulois, mages habiles, qui pourraient passer pour les maîtres de ceux de l'Orient.
>
> PLINE.

« Parmi les habitants de la Gaule, dit Jules César, il n'est que deux espèces d'hommes qui jouissent de quelque considération ; car le peuple, presque esclave, n'a ni crédit, ni autorité. — L'une est composée des Druides ; l'autre, des nobles.

[1] Magasin pittoresque, 25e année.

» Les Druides président au culte divin, ordonnent les sacrifices publics et particuliers, sont les interprètes de la religion. Un nombre prodigieux de jeunes gens reçoit son éducation chez les Druides, et a pour eux la plus haute considération. Si quelque crime a été commis, si un meurtre a eu lieu, s'il s'est livré un débat sur un héritage ou sur des limites, ce sont eux qui statuent. Ils dispensent les récompenses et les peines.

» Si un particulier ou un homme public ne défère point à leur décision, ils lui interdisent les sacrifices. C'est chez eux la punition la plus grave. Ceux qui encourent cette interdiction sont mis au rang des impies et des criminels. Tout le monde s'éloigne d'eux, fuit leur abord et leur entretien et craint d'éprouver quelque malheur par l'effet de leur contact. Tout accès en justice leur est refusé et ils n'ont part à aucune dignité.

» Ces Druides sont présidés par un chef, qui a sur eux une autorité absolue. Si ce chef meurt, et qu'un Druide jouisse d'un crédit ou d'une réputation supérieure, il le remplace ; s'il se trouve plusieurs contendants à cette dignité, les Druides choisissent entre eux, et nomment à la pluralité des suffrages. Souvent cette place a été disputée par la voie des armes. Les Druides se rassemblent tous les ans dans un lieu consacré.

» Les Druides ne vont point à la guerre, ne paient aucun tribut, et sont exempts du service militaire et de toutes charges publiques. Attirés par de si puissants priviléges, un grand nombre d'hommes entrent dans leur ordre, ou volontairement, ou à la sollicitation de leurs parents et de leurs proches.

» Les disciples des Druides apprennent dans leurs écoles un grand nombre de vers; plusieurs y passent des

vingtaines d'années. Il leur est défendu de rien écrire de leur doctrine, quoique, dans toutes les affaires publiques ou particulières, ils fassent usage des lettres grecques. Cette défense me paraît avoir deux motifs ; l'un, d'empêcher que leur doctrine soit connue et étudiée par le peuple ; l'autre, de forcer leurs élèves à cultiver leur mémoire, que l'usage d'écrire rendrait paresseuse.

» Les Druides s'attachent surtout à persuader que les âmes ne meurent point, qu'elles ne font à notre mort que passer d'un individu à un autre. Par ce dogme, ils croient exciter au courage, et faire braver la mort. Ils donnent aussi à la jeunesse des connaissances sur les astres, sur leur mouvement, sur la grandeur du monde et de la terre, sur la nature des choses, sur la force et la puissance des Dieux immortels [1]. »

On peut se convaincre par ces renseignements d'un historien contemporain et par ce qui a été dit dans le chapitre précédent, que la Maçonnerie n'a rien à emprunter au druidisme, et que les *dolmens*, les *menhirs* lui sont aussi étrangers que les *obos* lamanesques [2].

Les Druides avaient un collége célèbre à Mona (île d'Anglesey). Ils furent exterminés par les Romains.

[1] *De bello gallico*, liv. VI, cap. 13.

[2] Voyage du missionnaire Huc.

XXV. Epoque romaine. — Couldéens.

Les corporations maçonniques romaines préparèrent le commencement et le progrès de la civilisation.

BOBRIK.

Comme l'Aranéide, qui attache son fil à tout ce qui peut lui prêter un appui, ainsi la Maçonnerie s'est-elle accrochée, pour ainsi dire, à toutes les institutions antiques, qui pouvaient lui donner du relief, pour peu qu'elles offrissent la moindre trace de ressemblance. Après les prétendues affinités orientales, viennent celles de la grande Rome et parmi ses aïeux, l'Ordre étale avec complaisance les architectes romains, institués par Numa Pompilius dans les temps fabuleux, et que la loi des douze tables, cet héritage de Solon, reconnut et divisa en compagnies ou colléges de francs-artisans, jouissant de l'immunité des impôts, comme les souverains et les héros. Ils avaient aussi, dit-on, une juridiction spéciale et un culte particulier; mais comme on n'en connaît pas le caractère, il serait téméraire de vouloir tirer de ces priviléges un argument en faveur de la Maçonnerie.

Je ne veux certes pas contester l'heureuse influence que l'architecture a exercée sur la civilisation, comme en général, tous les beaux-arts. Mais il ne faut pas oublier que ces mêmes architectes suivaient les légions romaines, lorsqu'elles allaient porter dans les contrées les plus lointaines l'esclavage et la mort. Ils confectionnaient les instruments de guerre, les retranchements et les fortifications, ainsi que les routes, qui rendaient aux tyrans du monde sa conquête et son asservissement plus faciles.

Il ne faut pas oublier non plus que l'élément *technique*

a toujours été le caractère dominant de toutes ces institutions, et qu'elles ne s'occupaient qu'indirectement de religion, de politique et de morale.

Peu importe dès lors, que ces colléges maçonniques aient eu le droit de se constituer et organiser à volonté, qu'on ait donné à leurs membres la qualification de *maçons libres;* qu'ils aient existé à la fois comme sociétés civiles et religieuses, que leurs assemblées se tinssent à huis clos, à l'exclusion des profanes; qu'ils aient eu, en un mot, leurs secrets, leurs rites, leurs initiations et même une loge dans le voisinage des temples : toutes ces ressemblances fortuites ne constatent pas une identité de doctrines. Bien loin de là, le principe chrétien a séparé la Maçonnerie de l'antiquité païenne et mosaïque par d'énormes différences, sans toutefois l'identifier avec aucune institution du moyen-âge.

La transition s'opéra par les *Couldéens.* L'étymologie de ce nom est incertaine, les uns le faisant dériver d'un mot calédonien, qui signifie *solitaire,* les autres de *Colidei, serviteurs de Dieu.* C'était des moines chrétiens habitant les mêmes grottes des côtes rocailleuses de la Grande-Bretagne, où s'étaient réfugiés les Druides. Il n'en est fait mention dans l'histoire d'Ecosse que vers le milieu du IXe siècle. Le nom de Couldéens fut donné plus tard à tous les prêtres anglais.

Les Couldéens se chargèrent de la construction des églises, des monastères et même des châteaux.

Persécutés on ne sait trop pourquoi, par le clergé romain, ils succombèrent presque tout à fait dans l'Angleterre méridionale, mais se maintinrent quelque temps dans le pays de Galles et en Ecosse presque jusqu'à la Réforme. Ils furent protégés par Athelstan, qui fit même

réparer leur église d'York. Ce monarque ayant reconstitué la corporation des Maçons sur le modèle des colléges grecs et romains, les Couldéens profitèrent de cette occasion pour y introduire leurs doctrines, lois et coutumes en un tout lithurgique. On en trouve des traces dans la Chartre d'York.

Tout cela est possible, mais ne démontre nullement une affinité traditionnelle entre les Couldéens et les Francs-Maçons modernes.

XXVI. Croisades.

Diex li volt.

Des écrivains se disant exclusivement religieux par excellence et organes des saines doctrines, les mêmes défenseurs du trône et de l'autel, qui applaudissent à l'extermination des Albigeois, à l'inquisition, aux massacres du Nouveau-Monde, à celui de la St. Barthélemy, à la révocation de l'Edit de Nantes, aux dragonnades, ont prodigieusement enflé les prétendus bienfaits des Croisades.

Les Croisades, disent-ils, ont prévenu l'insurrection des serfs, qu'opprimait le régime féodal. Elles ont précavé à un excès de misère, qui eût enfanté un dangereux prolétariat. La plupart de ceux, qui ont péri en Orient, eussent péri chez eux de misère. Le saint but de ces expéditions fait pardonner les excès, auxquels elles ont donné lieu. Le feu qui s'était allumé, devait consumer le bois sec, qui en pourrissant, eût gâté le bois sain ou entravé sa croissance.

Elles ont ouvert de nouveaux horizons aux hommes courageux et désireux d'aventures, une pieuse carrière aux hommes religieux, un mode d'expiation aux âmes pénitentes.

Elles ont réveillé le zèle des missionnaires, et réuni sous un même drapeau des nations, qui jusqu'alors s'étaient combattues entr'elles, réalisant en quelque sorte l'idée catholique d'une seule famille de peuples.

Par la création de trois grands ordres religieux, la Chevalerie s'amalgama avec l'Eglise.

Elles ont fait éclore des Etats nouveaux, la Sicile, l'Angleterre, le Portugal, Jérusalem, Chypre, la Grèce, Rhodes, Malte, la Prusse et la Livonie.

L'échange des connaissances, de la manière de vivre et des idées, a élargi en Occident des vues jusqu'alors étroites et bornées.

On vit surgir des villes libres et des communes, la Germanie se christianisa, les langues romanes se développèrent, l'élément roman s'élabora, accueilli par l'esprit teutonique.

De l'Orient vint la lumière, un caractère héroïque marqua les entreprises, la poésie s'éveilla, le génie arabe stimula les Provençaux et les artistes européens, le commerce prit un grand essor, surtout dans les ports d'Italie.

L'empire grec lui-même ne fut point stérile pour les croisés, qui en rapportèrent maintes connaissances, maint objet de luxe.

Ils étudièrent en Egypte la construction des digues et des écluses et importèrent de ces contrées éloignées des plantes jusqu'alors inconnues, les unes utiles, d'autres propres à l'ornement des jardins. Les Croisades firent naître pour les voyages, les missions et les découvertes,

un enthousiasme, qui conduisit à la découverte du Nouveau-Monde, presque toujours sous les auspices de l'Eglise.

Ce fut à la suite des Croisades que le P. Ascolino traversa l'Asie méridionale jusqu'en Perse avec ses Franciscains, et le P. Carpin l'Asie septentrionale jusqu'au Thibet (1246).

Ce fut alors encore que le P. André et Guillaume de Rubriquis se rendirent en Mongolie, députés par St. Louis, que Marco Pola parcourut la Syrie, la Perse et l'Inde jusqu'à Péking.

L'Eglise ne put sans doute fonder dans ces pays que des évèchés *in partibus infidelium;* mais elle indiquait ce qu'elle comptait faire et ce qui lui appartenait.

Les Croisades retardèrent de quelques siècles la chute de l'empire bysantin, amenée par le schisme grec.

Elles favorisèrent l'industrie, l'agriculture et le commerce; la marine marchande se forma, les guerres intestines furent suspendues, la féodalité, qui eût dévoré bien plus de victimes, sans utilité et sans gloire, perdit sa force.

Bref, disent ces admirateurs du passé : il peut y avoir eu de la barbarie dans les Croisades : mais c'était de la barbarie marchant, à son insu, à la civilisation. C'est une sublime épopée, riche en épisodes de tout genre, et une véritable apologie de l'Eglise.

Ils parlent avec le plus grand dédain des historiens rationalistes, qui professent une opinion contraire (*philisterhafte Meinung.*)

XXVII. Croisades. (Suite).

Combattre les Sarrasins est une chose bonne et louable.

Urbain II.

« Les Croisades, dit Thouret, ont multiplié et fortifié les abus du régime ecclésiastique, en armant le fanatisme et en lui donnant un degré de férocité inconnu jusqu'alors. Le meurtre devint un acte de piété, et non seulement les Mahométans, mais encore les Juifs et les Chrétiens furent livrés à la fureur du glaive. Les Croisades contre les Albigeois parurent aussi nécessaires, aussi méritoires que celles contre les Sarrasins. L'inquisition alluma ses bûchers et le sang coula par torrents dans le Midi de la France. La persécution étendit ses ravages jusqu'au Nord de l'Europe. Les chevaliers teutoniques, le fer et la flamme à la main, convertirent ou plutôt exterminèrent les habitants de la Prusse et de la Lithuanie. Ainsi la vertu que l'Evangile recommande avant toutes les autres, la bienveillance pour ses semblables, fut oubliée ou méprisée.

» Les Croisades accrurent considérablement les richesses et l'autorité du clergé et surtout de la Cour de Rome. Elles consommèrent la grande révolution commencée par Grégoire VII. Elles mirent la puissance spirituelle au-dessus de la temporelle. Le souverain pontife fut le chef suprême des guerres sacrées et le dominateur du monde chrétien. Il traita les rois comme ses premiers soldats. Sous prétexte de subvenir aux frais des croisades, il autorisa quelquefois des levées d'impôts sur les biens ecclésiastiques. Une partie de ces deniers, détournée de sa destination, entrait dans les coffres de St. Pierre. Le clergé rançonné par les rois et les papes, sut bien se ré-

cupérer sur les seigneurs et les peuples. Non seulement l'effervescence de la dévotion multiplia les donations pieuses [1]. Mais la noblesse, ayant besoin d'argent pour le voyage d'outre-mer, fut obligée de vendre ses domaines à vil prix, et l'Eglise en acheta la plus grande partie. Elle acquit ainsi des richesses immenses, qui achevèrent de corrompre les mœurs de ses ministres.

» Cette corruption portée à l'excès, l'avarice, l'arrogance et la tyrannie des papes, le scandaleux trafic des indulgences, excitèrent l'indignation et produisirent de nouvelles sectes, qu'on étouffa dans le sang.

» Heeren est disposé à croire, mais n'ose avouer franchement que les Croisades furent la cause éloignée de la Réforme.

» La plupart des seigneurs furent ruinés par la vente de leurs terres à vil prix. Beaucoup de familles nobles s'éteignirent en Terre-Sainte. Quelques-uns des fiefs aliénés ou vacants furent réunis à la Couronne, d'autres passèrent à des églises, à des ecclésiastiques, ou même à des roturiers, contre le principe fondamental de la féodalité, que *nul ne pouvait tenir terre, s'il n'était noble.*

» En Angleterre et en Allemagne, l'absence du souverain donna au contraire de nouvelles forces à l'aristocratie féodale. Ce fut pendant les Croisades que les barons anglais arrachèrent à Jean-Sans-terre cette fameuse charte qui consomma leur triomphe.

» Les Croisades n'ont produit que de faibles avantages scientifiques et littéraires. Loin de là, la quatrième croisade, celle qui se termina par la prise de Constantinople,

[1] Un seigneur de Châtillon céda la seigneurie et les vastes domaines de Sugny à St. Bernard, qui, en échange, lui promit dans le ciel un espace égal à la contenance de Sugny et de toutes ses dépendances.

leur causa un irréparable dommage. L'incendie de cette ville consuma en grande partie les ouvrages de Démosthènes, Lysias, Isée, Hypéride, Diodore, Polybe, Denis d'Halicarnasse, Agatharchide, etc., en totalité l'histoire de Macédoine par Théopompe, celles des Parthes, de Bithynie et des successeurs d'Alexandre par Arrien, l'histoire de Perse, la description de l'Inde par Ctésias, etc. Dans les mêmes flammes périrent quantité de marbres et de bronzes animés par la main de Lisippe, Phidias, et Praxitèle.

» Quelle fut la compensation de si grandes pertes?

» La métaphysique d'Aristote, apportée à Paris et à Bologne, fournit un nouvel aliment à la scolastique, qui devint plus que jamais un jargon inintelligible et un labyrinthe de subtilités. Sa physique fut également adoptée avec l'enthousiasme de l'ignorance. On idolâtra ce philosophe. On crut répondre à tout avec cette formule : *Le Maître l'a dit.* On s'accoutuma à se passer de l'évidence et à mettre les mots à la place des choses.

» Rien de plus opposé aux principes de notre religion, que les Croisades. Le Christianisme ne respire que douceur et charité. Il défend le pillage et le meurtre, même à l'égard des païens ou infidèles. D'ailleurs, comme l'observe l'abbé Fleury, les Chrétiens n'ont aucun droit sur la Palestine. « La religion de Jésus-Christ, dit-il, n'est point attachée aux saints lieux; il nous l'a déclaré lui-même, en disant que le temps était venu où Dieu ne serait plus adoré ni à Jérusalem ni à Samarie, mais par toute la terre, en esprit et vérité. » Cet historien remarque dans un autre endroit, que c'est une pure équivoque d'appeler la Palestine l'*héritage du Seigneur et la terre promise à son peuple.* Ces expressions appartiennent à l'Ancien Testament dans

le sens propre et littéral; elles ne sont applicables au Nouveau que dans le sens figuré. L'héritage acquis par N. Seigneur au prix de son sang, est l'Eglise universelle et la terre qu'il a promise, est le royaume des cieux.

» La politique justifie-t-elle les Croisades? Peut-on considérer ces expéditions comme défensives, comme une digue opposée au débordement des Turcs qui venaient d'inonder l'Asie? Le chancelier Bacon et d'autres écrivains soutiennent l'affirmative et ne manquent pas de raisons spécieuses. Mais il n'y avait pas une agression actuelle, imminente, point d'hostilités réelles, mettant en péril la chrétienté. Les Croisades eussent été légitimes dans les deux premiers siècles de l'Islamisme, lorsque les Arabes, après avoir envahi l'Asie occidentale et le nord de l'Afrique, inquiétèrent l'Italie, et pénétrèrent dans le cœur de l'Italie et de la France.

» La seule Croisade, qui paraisse conforme aux lois d'une sage politique, est la troisième, contre Salah-Eddyn, dont le génie guerrier et les rapides conquêtes épouvantèrent les Chrétiens. Encore peut-on objecter que ce prince était loin de Constantinople; qu'il lui restait à subjuguer toute l'Asie Mineure et à traverser le Bosphore, entreprise hardie qui peut-être excédait ses forces ou n'entrait pas dans ses projets; car en courant à de nouvelles conquêtes, il eût risqué de perdre les anciennes [1]. »

A ces judicieuses observations de M. Thouret, on peut ajouter que de toutes les Croisades, celle que St. Louis fit en Egypte, fut la plus mal conduite, et celle, qu'il fit en Afrique, la moins convenable. Cette dernière, dit Voltaire, n'avait aucun rapport à la conquête de Jérusalem,

[1] *Encyclopédie moderne.*

ville d'ailleurs absolument indifférente aux intérêts de tout l'Occident; ville même, dont les Chrétiens devaient détourner leurs pas, puisqu'on y avait fait mourir leur Dieu, ville dans laquelle ils ne pouvaient punir la nation juive, puisque cette race n'y habitait plus, pays d'ailleurs dépeuplé et stérile et sur lequel les empereurs de Constantinople, dépouillés auparavant par les croisés même, pouvaient seuls avoir quelque droit et sur lequel les croisés n'avaient pas seulement l'apparence d'une prétention.

Diex li volt! Vous mentez : Dieu ne le veut pas. Il ne veut pas l'assassinat. Il ne veut pas qu'on sacrifie une seule vie humaine à la conquête de quelques murs. Vous blasphémez, vous profanez le saint nom de celui, qui a dit : *Aimez-vous les uns les autres.*

Lorsque St. Pierre, transporté d'une juste colère, coupa l'oreille à Malchus, qui mettait la main, non sur de simples pierres, mais sur la personne même du Christ, que dit celui-ci à son vengeur? *Remets ton épée dans le fourreau; car celui, qui se servira du glaive, sera tué par le glaive.* Puis il guérit le navré. La prédiction de Jésus ne s'est-elle pas accomplie sur les croisés?

Vous alléguez les persécutions des Seldschouks. Mais que faisaient eux-mêmes les princes de l'Occident? Ils guerroyaient entr'eux, pillaient, tuaient les Juifs, brûlaient les hérétiques, écrasaient les Chrétiens nés dans le servage. Et ces hommes parlaient de religion, de christianisme, d'humanité!

Où était-il alors, le véritable christianisme? Etait-il dans les cours princières, dans les châteaux de la noblesse, véritables repaires de brigands? Etait-il dans la chaumière du serf abruti, dans les armées qui inondaient l'Eu-

rope de sang, dans toutes ces institutions féodales, si contraires à l'esprit évangélique?

L'Histoire est là pour répondre.

XXVIII. Croisades. (Suite).

> **Je ne vois dans les Croisades que de beaux faits d'armes, souillés par beaucoup d'excès et le monde dévasté pour la conquête d'une relique apocryphe.**
>
> **SCHERER.**

La première expédition, par sa composition et ses allures, ressemblait plutôt à une troupe de brigands, qu'à une armée de la foi. Nobles, roturiers, moines, religieuses, tout s'y trouvait, jusqu'à des ribaudes, ayant à leur tête un moine noir. Cette cohue tumultueuse et fanatique, conduite par Pierre l'Ermite, précédait l'armée des princes, mêlant aux cantiques pieux les accents de la plus grossière débauche. Elle débuta par égorger douze mille Juifs à Cologne, Spire et Worms, puis continua sa route par la Hongrie, marquant partout son passage par la dévastation et les excès de la plus scandaleuse immoralité. Refoulée avec une grande perte par les Hongrois, ses restes atteignirent Constantinople, dont ils ravagèrent les environs, et lorsque, à l'arrivée de l'armée principale, l'empereur grec voulut repousser ces vagabonds, la plaine de Constantinople devint le théâtre d'un terrible combat de nuit. Toutes les campagnes, dans un rayon de vingt lieues, furent impitoyablement dévastées.

Bohémond, l'un de ces illustres chefs de la première

Croisade, adopté par le prince d'Edesse pour son fils, souleva contre son père adoptif ses propres sujets, le fit égorger et s'empara du trône.

A la prise d'Antioche, cinquante mille hommes périrent par la contagion ou par le fer ennemi.

A celle de Jérusalem, les croisés ne combattent plus : ils égorgent. Femmes, enfants, vieillards, guerriers, sont frappés sans pitié ; tous périssent, et sous le péristyle de la grande mosquée, dit un historien, témoin de ces horribles scènes, le sang s'élevait jusqu'au frein des chevaux.

De six cents mille croisés, qui avaient marché, plus de la moitié avaient péri de faim et de misère, étaient tombés sous le fer musulman ou avaient été réduits en esclavage.

Une preuve que la conservation des lieux saints était subordonnée aux intérêts matériels, c'est qu'après la défaite du soudan d'Egypte, les croisés, craignant de perdre leur part du butin, demandèrent à retourner en Europe et, malgré les instances de Godefroi, chefs et soldats, tous se disposèrent à partir. Qu'était devenu ce saint enthousiasme qui, de nos jours encore, jette sur toute l'entreprise un si brillant reflet de religieuse poésie?

Dans la seconde Croisade, c'est Louis-le-Jeune, qui, poursuivi par le souvenir du pillage et de l'incendie de Vitry, où mille trois cents personnes furent brûlées dans une église, voulut expier ce meurtre atroce par d'autres meurtres. Sourd aux sages conseils de Suger et n'écoutan que la voix de St. Bernard, qui lui promettait de grandes et infaillibles victoires, il entreprit, de concert avec l'empereur d'Allemagne, une nouvelle expédition, qui fut également désastreuse. Jérusalem retomba au pouvoir des infidèles. Au lieu de marcher avec les croisés comme Pierre l'Ermite, St. Bernard s'était prudemment retiré à

Clairvaux et lorsqu'un cri général d'indignation s'éleva contre lui dans toute l'Europe, pour lui reprocher ses funestes conseils et ses fausses prédictions, il rejeta sur les péchés des croisés la honte de leurs revers, leur reprochant à son tour leurs débauches et leurs brigandages de tout genre. C'était bien le cas de dire que, si les plaignants avaient raison, le Saint n'avait pas tort.

L'Histoire signale dans toutes les expéditions suivantes les mêmes fautes, les mêmes excès, les mêmes scandales, suivis des plus grands désastres, sans parler des cinquante mille enfants si lâchement expédiés en Palestine, puis trahis et abandonnés. Godefroi de Bouillon et St. Louis furent les seuls chefs qui déployèrent un grand et honorable caractère. Tous les autres ne montrèrent que de l'ambition et de la perfidie. On cite leurs prouesses militaires : mais d'autres barbares ne leur cèdent en rien sous ce rapport, tandis que nul n'égale le grand Salah-Eddyn en magnanimité et modération.

Les Croisades coûtèrent à l'Europe plus de deux millions d'hommes et non moins, sans doute, à l'Orient. Tel fut le dépeuplement, que, d'après le témoignage de St. Bernard lui-même, la population mâle en fut réduite à un septième [1].

On doit donc considérer avec Mosheim, Herder et Gibbon les Croisades, non seulement comme des expéditions stériles, mais comme une source des calamités les plus déplorables ; la quatrième surtout, organisée par Rome contre la foi de tous les traités avec Salah-Eddyn, fut plutôt une entreprise de flibustiers, en dehors des intérêts de la religion. On marchait au secours des Chrétiens, disait-on, et l'on renversait une dynastie chrétienne. Constantinople

[1] *Ut septem uxores vix unum poluerint invenire virum.*

est deux fois pillée et ravagée, et les infidèles ne furent pas chassés. On n'en voulait qu'à ceux-ci, et lorsque Innocent III demandait qu'on épargnât les populations chrétiennes, les Vénitiens s'y refusèrent : dans la huitième Croisade, ils se battirent même contre les Génois, en Syrie. On prétendait civiliser l'Orient et on le fortifia dans sa barbarie. On voulait prouver aux infidèles l'excellence du christianisme et on ne leur donnait qu'un exemple de débauches, de perfidies et de violences. Jamais la sainteté de l'Evangile ne fut plus indignement outragée. « Les croisés, dit Michl dans son excellente histoire ecclésiastique, ne rapportèrent de ces honteuses expéditions que des maladies d'un nouveau genre, des mœurs encore plus corrompues, de fausses reliques, que les Grecs avides leur vendirent, une inepte imitation des usages orientaux. Pour toute compensation, on s'initia à la connaissance de la langue arabe et de quelques plantes exotiques. Le commerce devint plus actif, plus étendu et peut-être les lettres de change datent-elles de cette époque. »

Des écrivains enthousiastes, des auteurs maçonniques même, nous présentent encore la chevalerie comme une école de piété, de justice, de loyauté, etc. C'est mettre le roman à la place de l'Histoire, et la conduite des croisés est là pour donner à ces éloges le plus triste et le plus éclatant démenti.

On est allé jusqu'à trouver un rapprochement entre l'initiation maçonnique et celle des chevaliers du moyen-âge; entre la consécration de la paix et celle de la guerre ! Jamais la confusion des principes n'a été plus grande.

Pour justifier cette manière de voir, on rappelle à satiété ce refrain banal, qu'il ne faut pas apprécier le passé

d'après les idées modernes, mais d'après les nécessités de l'époque, comme si la raison, l'humanité et la justice n'étaient pas de tous les temps et de tous les lieux.

M. Cantù, l'un des organes de cette opinion, vante l'enthousiasme héroïque, la profondeur d'un sentiment unique, la merveilleuse énergie de volonté, qui présidèrent à cette grande réaction de l'Occident contre l'Orient. « Que ceux, dit-il, qui raillent la religieuse frénésie des Croisades ne se plaignent pas de voir le Croissant briller sur les harems et sur les marchés de chair humaine, dans les plus belles villes du monde. »

Nous faisons, à notre tour, des vœux pour conjurer le retour de cet héroïsme et de cet enthousiasme. Nous avouons encore que le Croissant, qui brille sur les harems turcs, nous choque moins que la Croix, qui brille sur les *parcs-aux-cerfs* et harems de nos princes chrétiens.

Quant aux marchés de chair humaine, où sont-ils plus fréquents et plus actifs que dans nos bureaux de recrutements? Et la traite des nègres, sont-ce les Mahométans qui la font?

Laissons donc à la presse néo-catholique et légitimiste, aux Michaud de la Restauration, à ces nobles fils de croisés, à Cantù et consorts, aux savants théologiens de l'Encyclopédie religieuse [1], le soin de trouver dans cette épouvantable hécatombe, un sujet de joie, d'admiration et de haute poésie. Laissons-leur le plaisir de savourer cette odeur de sang, de cadavres et de ruines. Mais tout vrai chrétien ne peut qu'être saisi d'une profonde et vive douleur à l'aspect de tant de victimes immolées au fanatisme religieux. Il considère les Croisades comme l'outrage le plus sanglant fait à la religion de l'Evangile,

[1] *Kirchenlexikon.*

comme l'opprobre des siècles, qui les ont vues s'accomplir, Il en voue les auteurs à l'exécration, et Pierre d'Amiens lui apparaît comme un fanatique dangereux, qu'il eût fallu lier et enfermer.

XXIX. Templiers.

Ils avouèrent dans les tortures, mais ils nièrent dans les supplices.

BOSSUET.

Les Croisades ne donnèrent pas naissance à la chevalerie, ce fut celle-ci, qui poussa aux Croisades, d'où sortirent toutefois trois nouveaux ordres de chevalerie, dite *spirituelle,* savoir : les frères hospitaliers de St. Jean de Jérusalem, les Templiers et les chevaliers teutons. C'est avec les Templiers que les ennemis de la Maçonnerie l'accusent de pactiser, et c'est à eux qu'elle tend elle-même la main.

« Il est démontré aujourd'hui, dit Clavel, que les Templiers étaient une branche du gnosticisme, et qu'ils avaient adopté, en majeure partie, les doctrines et les allégories des ophites. Il a beaucoup été question, dans leur procès, d'une tête barbue, à laquelle ils attribuaient la puissance de faire croître les fleurs et les moissons. Cette figure était le symbole, par lequel les Gnostiques représentaient le Dieu éternel, le créateur. De tout temps les Orientaux ont considéré la barbe comme le signe de la majesté, de la paternité, de la force génératrice. Aussi est-ce avec raison que les Templiers disaient que l'être, dont cette tête barbue offrait l'image, était la source de la fertilité

des campagnes. Cette tête portait le nom de *baphomet* [1], mot dérivé du grec, qui signifie *baptême de sagesse.* Elle devait présider à l'initiation, qui était en effet, pour le récipiendaire, un baptême nouveau, le commencement d'une nouvelle vie. On la voit figurée sur deux pierres gravées, d'origine gnostique, rapportées dans la collection de Jean l'Heureux. Sur la fin du XVII[e] siècle, on a découvert en Allemagne, dans le tombeau d'un Templier mort avant la persécution de l'Ordre, une espèce de talisman, où sont tracés des symboles gnostiques; l'équerre et le compas, la sphère céleste, une étoile à cinq pointes, dite pentagone de Pythagore, qu'avaient aussi adoptée les ophites, enfin les huit étoiles de l'ogdoade gnostique. Dans plusieurs mémoires relatifs aux doctrines secrètes des Templiers, M. de Hammer démontre que ces doctrines étaient celles des ophites. Entre autres monuments, dont il s'étaie, se trouvent deux coffrets ayant appartenu à l'Ordre, et découverts l'un en Bourgogne et l'autre en Toscane. On voit sur le couvercle d'un de ces coffrets, une image de la Nature sous les traits de Cybèle et dans un état de complète nudité. D'une de ses mains, elle soutient le disque du soleil, et de l'autre, le croissant de la lune, auxquels est attachée la chaîne des éons, la même, qui est figurée dans les Loges maçonniques par ce qu'on appelle la *houppe dentelée.* Aux pieds de la déesse, est une tête de mort entre le pentagone des ophites et une étoile à sept pointes, qui fait allusion au système planétaire et aux purifications successives des âmes à travers les sept sphères. Autour du tableau sont tracées plusieurs inscriptions en caractères arabes. Sur les quatre faces latérales se groupent divers sujets qui paraissent retracer les cérémonies de l'initiation, telles

[1] J'en ai vu un exemplaire au trésor impérial de Vienne en Autriche.

que l'épreuve du feu et de l'eau, l'adoration du phallus, le sacrifice du taureau mithriaque. On voit sur l'autre coffret, des indications analogues relatives aux épreuves, le phallus, le ctéis, le veau de l'initiation des Druzes et la croix à anse des Egyptiens. »

XXX. Templiers. (Suite).

Le pouvoir hiérarchique et le roi le plus puissant de l'époque se réunirent pour l'anéantissement complet de l'Ordre.
BOBRIK.

Pauvres d'abord, car d'anciennes effigies les représentent, deux chevauchant sur la même bête, les Templiers acquirent bientôt un revenu de 112 millions et dès 1244, c'est-à-dire trente-six ans après leur fondation, ils possédaient jusqu'à neuf mille comptoirs.

Les Templiers n'ont pas plus de droit à notre estime que les autres ordres de chevalerie, et il nous importe assez peu que leur innocence soit contestée ou reconnue. Nous souscririons même volontiers au jugement de Mathieu Paris, lorsqu'il les accuse d'avoir converti en ténèbres la lumière de leurs prédécesseurs ; d'avoir abandonné leur première vocation pour des projets d'ambition et les plaisirs de la débauche, de se montrer usurpateurs, injustes et tyranniques. Mais dans ce grand procès, le principe d'autorité, qui réglait alors les destinées de l'Europe, c'est-à-dire le roi, le chef du clergé et la noblesse, se montrent chacun sous un jour plus ou moins odieux. Si les Templiers sont dignes de quelque sympathie, c'est à

titre de victimes seulement, c'est par le malheur, qui les a frappés. Voici toutefois ce qu'on peut alléguer en leur faveur :

1° Des crimes commis par quelques membres ne doivent pas être imputés à l'Ordre entier.

2° Les prétendus deux mille témoins à charge n'ont pas été entendus simultanément, mais en divers temps et lieux.

3° C'était, pour la plupart, des hommes flétris, des criminels, des individus corrompus et gagnés pour déclarer, non ce qu'ils savaient d'eux-mêmes, mais par d'autres.

4° Les aveux de quelques prévenus leur furent extorqués par la torture et retirés plus tard [1].

5° Le Grand-Maître protesta en mourant, de son innocence et regretta que la crainte l'eût fait parler contre les intérêts de l'Ordre. Quatre-vingts autres chevaliers, en montant au bûcher, prirent Dieu à témoin de leur innocence.

6° Les enquêtes ouvertes en Angleterre [2], en Ecosse, en Irlande, en Portugal, en Espagne et en Danemark, innocentèrent les Templiers.

7° Au concile de Vienne, qui supprima l'Ordre, les évêques de ces pays demandèrent d'une voix unanime, que les prévenus fussent entendus régulièrement. Un prélat italien et deux français s'y opposèrent.

8° Le pape lui-même déclara que les enquêtes étaient incomplètes et qu'il ne supprimait l'Ordre que *provisoirement*. Tout le concile s'associa à cette déclaration.

[1] Selon Barruel, deux cents aveux ont été faits librement : un seul fut arraché par la question. Le Grand-Maître et les supérieurs de diverses provinces confessèrent tous les mêmes choses devant le pape et à trois reprises.

[2] Selon Barruel encore, au synode de Londres, les informations constatent les mêmes confessions, les mêmes infamies. Molay a persisté trois ans dans ses aveux.

9° Le procès s'instruisit en France, où les Templiers comptaient le plus d'ennemis.

10° Enfin on connaît le caractère rapace et vindicatif de Philippe-le-Bel, qui tenait le pape sous son influence et qui convoitait les richesses du Temple [1]. Il en voulait surtout aux chevaliers, qui avaient pris le parti du peuple, un jour que celui-ci s'était insurgé, parce que le roi fabriquait de la fausse monnaie.

On peut donc dire que le supplice des Templiers fut une barbarie d'autant plus atroce, qu'elle fut commise avec l'appareil de la Justice. « Ce n'était point, dit Voltaire, une de ces fureurs que la vengeance soudaine ou la nécessité de se défendre semble justifier. C'était un projet réfléchi d'exterminer tout un Ordre trop fier et trop riche. » Cet écrivain a raison, selon nous, de répudier les accusations absurdes dont il fut l'objet.

Mais là non plus, n'est point la question. Il s'agit de savoir s'il est vrai, comme l'assure Eckert, que la Maçonnerie ait reçu sa forme actuelle des Templiers en Ecosse, qu'elle ait été placée sous leur patronnage, dès 1155, et qu'elle ait adopté leur doctrine ésotérique des mystères judaïco-chrétiens (*disciplina arcani*), après la destruction de l'Ordre.

Nous dirons que la véritable Maçonnerie, telle que nous la concevons et qu'elle devrait être, n'a que faire de ces rêveries. Que l'Ecossisme, qu'elle répudie à juste titre, s'y abandonne, qu'il ait cru pouvoir s'en servir pour parvenir à ses fins, qu'il se soit couvert du manteau des Templiers, pour en imposer davantage, c'est une défroque

[1] D'autres prétendent que Philippe renonça solennellement à l'héritage du Temple, qu'il tint exactement sa parole et que pas une seule terre des Templiers ne fut annexée à son domaine. *Lucius ait, Fannius negat; utri creditis, Quirites?*

que nous ne lui disputerons pas. L'Ordre que l'on appelle extérieur, l'Ordre démocratique, seule Maçonnerie véritable, doit laisser là les théories métaphysiques pour la sainte et pure pratique d'une charité universelle. Dès lors on peut couper court à une question oiseuse, sur laquelle les adversaires de la Loge ont brodé tant d'inepties.

Laissons donc là ce prétendu élément templier de l'Ordre, qui n'a jamais existé que dans l'imagination de Barruel et consorts ou dans l'Ecossisme. Laissons ce Grand-Maître mythologique, qu'on appelle Larmenius, sa charte apocryphe, et cette fabuleuse filiation de prétendus chefs depuis la mort de Molay jusqu'à Fabré-Palaprat.

Par une contradiction inexplicable, Eckert fait remonter la Franc-Maçonnerie aux mystères antiques, et prouve d'autre part qu'avant sa réunion aux Templiers, elle ne fut qu'une corporation technique sous la surveillance de l'Etat [1].

Cette alliance, il la place en l'an 1155, et l'autorité sur laquelle il s'appuie, ce sont les *Acta Latomorum,* qui prétendent que toutes les affaires de l'association furent gérées en Angleterre par les Templiers jusqu'à la mort de Richard-Cœur-de-Lion. Après leur destruction la doctrine ésotérique pénétra dans l'Ordre. C'est ainsi que des écrivains, ayant des prétentions à la gravité, bâtissent des systèmes sur les plus frêles bases.

Les chevaliers du temple devaient tous être d'une noblesse pure et voulaient établir un régime nobiliaire. Le Franc-Maçon proclame l'égalité et ne reconnaît point de caste.

Ils devaient être chrétiens, et chrétiens catholiques. Le Franc-Maçon n'admet aucune différence de culte.

[1] IIe partie, page 27 de la traduction.

Ils devaient guerroyer. La Franc-Maçonnerie abhorre la guerre.

Dès l'an 1307, et même dès le règne de Frédéric II, l'Ordre des Templiers devint suspect au pape et aux rois; tandis qu'en 1334 un pape confère aux Maçons de nouveaux diplômes.

Donc, selon Eckert, la Maçonnerie avait une doctrine secrète, comme les Templiers (*disciplina arcani*): mélange de dogmes philosophiques, juifs et chrétiens.

Eckert avance encore sans preuve, qu'en 1307 les Templiers se réorganisèrent dans une île d'Ecosse appelée Mull; qu'ils s'agrégèrent à la Franc-Maçonnerie dont ils avaient déjà le protectorat, à l'exemple d'York; qu'en 1314, le roi Bruce réunit l'Ordre des Templiers et le chapitre d'Hérédom de Kilwinning aux corporations maçonniques et à l'Ordre fondé cette année sous le titre de *St-André au Chardon;* qu'il s'était réservé pour lui et ses héritiers la Grande Maîtrise et le titre de Grand-Maître de la vénérable Loge d'Hérédom, laquelle fut plus tard transférée à Edimbourg.

Mais si la fusion des Templiers avec les Maçons avait déjà eu lieu en 1307, le roi Bruce ne pouvait plus l'opérer sept ans plus tard. D'ailleurs que signifie cette double intervention d'un Ordre nobiliaire et d'un roi? Qu'ont e commun les idées qu'ils représentent, avec celles d'hommes *libres* et *égaux?* Pour comble de ridicule, on y ajoute la fusion du nouvel Ordre de St-André au Chardon, comme si les institutions royales de ce genre pouvaient avoir la moindre valeur aux yeux d'un libre penseur.

Ou ce sont là des suppositions gratuites, ou les choses se sont réellement passées ainsi. Dans le premier cas, il est inutile de s'y arrêter; dans le second, on n'en peut

rien conclure contre la véritable Maçonnerie ; car si celle-ci avait existé, elle eût repoussé cette association impure, et si elle ne l'a pas fait, c'est qu'elle était déjà corrompue elle-même.

Et quoi ! Les Templiers conspirent contre la royauté, dont ils veulent se venger, et nous voyons les Francs-Maçons qui se sont identifiés avec eux, se glorifier d'avoir initié Charles II pendant son exil, le roi Guillaume d'Orange ! Plus tard ils reçoivent dans leur Loge Frédéric, dit le Grand, Napoléon, et autres personnages de cette trempe ! Eckert cumulant contradictions sur contradictions déclare formellement qu'il est peu vraisemblable que la corporation maçonnique eût *jamais possédé cette force attractive, si elle n'avait été fondue avec l'Ordre des Templiers* [1].

Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'en Angleterre et en Ecosse, tandis que la plus haute noblesse s'empressait d'entrer dans l'Ordre, une loi interdisait l'admission de tout bourgeois non architecte. Et cette loi fut maintenue en vigueur jusqu'à la reine Anne [2]. Que penser d'une association de ce genre? d'une Franc-Maçonnerie animée d'un tel esprit ? Que penser surtout des intentions régicides et révolutionnaires que lui prêtent ses adversaires ?

Cette logomachie ne peut se débrouiller qu'en admettant une Franc-Maçonnerie *vraie*, c'est la *symbolique*, et une Franc-Maçonnerie *bâtarde*, dite *ésotérique*, créée par les ennemis de la première, ou plutôt en admettant que la véritable Franc-Maçonnerie n'existait pas encore. Mais

[1] II[e] partie, page 34 de la traduction.
[2] Ib.

pour le moment je me borne à constater les contradictions d'Eckert et consorts [1].

Autre contradiction. Eckert fait dériver la Maçonnerie moderne des corporations maçonniques du moyen-âge, auxquelles elle doit avoir emprunté ses doctrines et ses rites, ainsi que le prouve la charte d'York. Ailleurs il soutient que la doctrine maçonnique existait déjà avant les Croisades, et qu'elle fut transportée en Europe par les Templiers.

Le rite du Temple ou de la *stricte observance* fut créé en 1761 par les jésuites et les partisans des Stuarts. Ce fait seul suffit pour le faire apprécier à sa juste valeur. Il fut appelé *système de la stricte observance* à cause de la subordination sévère et monacale, qui y régnait, en opposition aux systèmes libéraux d'origine anglaise, nommés: *systèmes de l'observance large.*

Mais les premiers grades templiers avaient déjà été fabriqués en 1728 par l'Ecossais Ramsay, de funeste mémoire, dans le but de corrompre la Maçonnerie, et l'on a remarqué que tous les grades soi-disant *maçonniques,* inventés depuis, ont pris le titre d'*Ecossais,* quoique inconnus en Ecosse [2].

On a vraiment de la peine à comprendre comment des écrivains se disant Maçons, par conséquent apôtres de l'égalité et de la paix, ont pu, à l'occasion des Croisades et de la chevalerie, soutenir en quelque sorte le privilége et le militairisme, en glorifiant les événements et les institutions qui les consacrent. Faire briller sur la scène histo-

[1] L'avocat Eckert et son traducteur, l'abbé Gyr, émules d'Erostrate et disciples de Barruel, ont essayé de détruire le temple maçonnique. Leur criminelle et audacieuse, mais impuissante tentative, n'a abouti qu'à en hâter l'achèvement. Mais ils ont, l'un et l'autre, conquis l'immortalité du ridicule.

[2] Ragon.

rique une jeunesse *avide de gloire* [1], vanter le *noble métier des armes* [2], prôner ces *jeunes héros,* qui exposaient leur vie, *peu importe pour quelle cause* [3], donner à un stupide courage [4] *un cortége de vertus* [5], faire de la guerre une *école d'honneur* et y rattacher la Maçonnerie [6], c'est abjurer la doctrine maçonnique, légitimer l'abrutissement des masses et la violence, détruire les bases mêmes du Temple maçonnique. Un Maçon de cette trempe est bien près d'échanger son tablier contre un cordon bleu et de préférer l'antichambre d'un grand à sa Loge. Loin de partager de pareils préjugés, le vrai Maçon doit briser et fouler aux pieds et l'épée du soldat et l'écusson du chevalier.

XXXI. Architectes du Moyen-Age.

> Une basilique séculaire apparaît au milieu de la cité, avec son clocher, ses tourelles, ses sculptures, ses gothiques chapelles et ses tombes silencieuses, où gisent des hommes jadis puissants. Ici tout est repos, tout est mystère. Une religieuse obscurité couvre les arceaux, les ogives et les voûtes profondes. L'Espérance, fille du Ciel, est assise sur le seuil des portes saintes. D'une main, elle calme les orages de la vie; de l'autre, elle présente aux infortunés son phare lumineux.

Il est, dit M. Favre, deux opinions sérieuses sur l'origine de la Maçonnerie : l'une, que l'on pourrait appeler

[1] Chaîne symbolique.
[2] Ib.
[3] Ib.
[4] Ib.
[5] Ib.
[6] Ib.

française, la fait remonter aux mystères de l'antiquité; l'autre, adoptée par le plus grand nombre, confond la Maçonnerie moderne avec les anciens colléges ou les confraternités de constructeurs.

Il est un troisième système, qui commence à gagner du terrain et qui, à notre avis, est le seul vrai. C'est celui qui assigne à l'origine de la Maçonnerie une date récente, celle de 1717. Nous n'avons jeté sur les iustitutions antiques qu'un léger coup d'œil, et il a suffi pour démontrer leur mince rapport avec la Maçonnerie. Une étude plus approfondie ferait bien mieux ressortir la dissemblance. L'affinité avec les colléges ou corporations de constructeurs n'est pas mieux démontrée.

Institués par Numa Pompilius, l'an 715 avant Jésus-Ch., ils se sont maintenus à travers tous les bouleversements politiques sous diverses dominations jusqu'au moyen-âge. Le *Collegium fabrorum* était le plus considéré. C'est lui qui introduisit dans les pays conquis le goût de la belle architecture et couvrit la Suisse occidentale de magnifiques édifices.

Quelques auteurs ont appelé ces corporations *francs-maçonniques.* Il se peut que, suivant Ragon, ce soit là une expression impropre, et qu'un *collége d'ouvriers* ne doive pas être envisagé comme une *corporation maçonnique,* mais nous ne voulons pas jouer sur les mots et cela d'autant moins, que nous avons pu commettre la même erreur dans le cours de cette esquisse.

Qu'on donne du reste à ces associations d'ouvriers tel nom qu'on voudra, le fait est, qu'elles jouissaient de plusieurs priviléges, que les couvents recueillirent en quelque sorte leur héritage et conservèrent leurs traditions, surtout en Angleterre.

Peu nous importe encore que ces moines anglais n'aient pas été papistes, comme on a voulu le conclure de la Constitution d'York, sur laquelle nous reviendrons. La question est de savoir s'ils professaient les doctrines maçonniques d'aujourd'hui! Il est facile de répondre négativement et de rappeler que leur mission était essentiellement technique, qu'ils étaient protégés par les papes et les rois, par les papes surtout, qui voulaient relever l'éclat du St-Siége par l'érection de basiliques monumentales.

Dans ce but, les moines enrôlaient des maçons dans tous les pays, les organisant en compagnies privilégiées sous un chef reconnu. Ils parcouraient l'Europe, qu'ils couvraient d'églises, campant sur les lieux de la bâtisse, ayant un rituel propre, des règlements spéciaux, un langage figuré, leurs secrets, leurs cérémonies de réception, leurs grades d'avancement, mais sans jamais subordonner l'élément technique à l'élément religieux, comme l'affirme Heldmann.

On voit les francs artistes constructeurs travailler pour les lois lombardes, sous le nom de *Corporations franches de Côme* et seuls chargés des quatre architectures, religieuse, civile, hydraulique et navale. Eglises, palais, monastères, aqueducs, ports et ponts, tout est venu d'eux. Répandus sur tous les pays de l'Europe, ils y ont laissé partout des traces de leur génie.

L'architecture germanique, appelée improprement *gothique*, répond le mieux à la pensée de l'infini, tout en respectant les règles techniques. Ses formes ne sont, il est vrai, ni aussi pures, ni aussi belles que celles de style grec, mais elles ont un caractère de grandeur et attestent la supériorité de l'esprit chrétien sur le génie antique.

Arrachée aux sombres profondeurs de la terre, la pierre

semble s'affranchir du centre de gravité, qui l'enchaîne. Elle s'élance vers le haut, comme la flamme, tantôt en masses imposantes, tantôt svelte et légère, et sortant de sa torpeur native, elle s'effile en capricieuses arabesques, s'anime en dessins variés. Elle semble perdre son opacité: elle se spiritualise, en quelque sorte, pour laisser passer la lumière.

Dans l'ornementation, la rose pentaphylle alterne admirablement avec le trèfle, symbole de la Trinité. Dans l'intérieur, et spécialement dans la nef, des faisceaux de colonnettes, jaillissant, pour ainsi dire, de terre, comme pour suivre le mouvement des pieuses aspirations, s'élancent avec hardiesse vers la voûte, et s'y épanouissent comme les branches d'un arbre, ou bien leurs chapiteaux sont ornés de feuillage. Le temple du Dieu révélé rappelle les forêts séculaires où la nation germanique adorait ses idoles. L'art triomphe des masses les plus colossales et change leur nature primitive, répandant partout des germes de vie. Entre les hauts piliers, qui bordent la nef, l'œil étonné mesure une perspective saisissante. Le chœur, plein de majesté, regarde l'Orient ou le Midi. Son dôme ressemble au firmament et des étoiles d'or y brillent sur un fond d'azur.

Une sainte obscurité règne dans cette religieuse enceinte. Des chapelles latérales offrent un asile où l'âme se recueille, s'inspire des pensées les plus saintes et d'un sublime enthousiasme. Au-dessus du portail, s'étale la rosace, symbole du silence; car tous les bruits, tous les intérêts mondains doivent se taire sur le seuil sacré. La lumière elle-même doit s'épurer de tout ce qu'elle peut avoir de profane, et ne pénétrer qu'en reflets crépusculaires, à travers les vitraux coloriés des fenêtres ogivales.

C'est une suave et douteuse clarté, un clair obscur d'un effet magique, tel qu'il doit régner dans le vestibule des portes éternelles. Ces vitraux parlent aussi un langage symbolique, car ils sont couverts d'images mystiques. Les piliers ne sont pas muets non plus. Ils appuient des figures graves et testamentaires, où celui, qui entrait, pouvait lire comme dans un livre ouvert, déjà avant l'invention de la typographie. Des tombeaux plus ou moins somptueux, des statues de prélats et de chevaliers, images funèbres de la puissance brisée par la mort, rappellent l'inanité des efforts que fait l'homme pour échapper à l'oubli.

Jamais, dit un écrivain, le problème de l'art religieux n'a été plus complètement résolu que par les artistes du moyen-âge, en ce sens qu'à aucune autre époque de l'histoire de l'humanité, la religion ne s'est traduite au dehors par un ensemble de formes plus grandioses, plus rapprochées de la divinité. L'Eglise du moyen-âge est un tout animé, une sorte de chérubin d'Ezéchiel, plein d'organes et de vie, parlant par tout son être, exhalant par tous ses pores l'hymne de l'infini. Ses portiques, ses murs, ses dalles, ses créneaux sont une encyclopédie, qui résume le passé et l'avenir. La laideur même y a sa place, comme une dissonnance nécessaire dans le royaume de Dieu. L'édifice entier est rempli des terreurs, mais surtout des consolations divines. On éprouve, en y entrant, le sentiment de la noblesse humaine et de la majesté de l'Eternel.

Rendons hommage au génie de ces grands artistes; mais n'oublions pas qu'ils n'ont pu nous léguer que leurs œuvres immortelles. Ils n'ont transmis à la Maçonnerie moderne ni secret ni doctrine ésotérique, par la raison toute simple, qu'*ils n'en avaient point*. Elle n'a hérité d'eux que des formes, des images et des symboles. Leurs noms

n'en passeront pas moins à la postérité la plus reculée, car ils sont gravés en caractères ineffaçables sur les cathédrales et les palais qu'ils ont construits.

XXXII. Les cinq documents.

Die Baugesellschaften des Mittelalters sind eben so viele Vereine der Freimaurergesellschaft.
HELDMANN.

Les Maçons qui s'opiniâtrent à rattacher l'Ordre à la Maçonnerie technique du moyen-âge, citent cinq documents à l'appui de cette opinion, savoir :

1° *La Constitution d'York.* C'est une lettre de franchise octroyée en 926 par le prince Edwin, en vertu de laquelle les Maçons peuvent se gouverner entre eux et établir tous les règlements propres à faire prospérer l'architecture. On y distingue trois parties : *a*) une introduction en forme de prière, mais sans alliage dogmatique. Il ne s'y trouve pas même la formule initiale catholique ordinaire, touchant la Trinité ; *b*) un abrégé historique de l'art de bâtir depuis les plus anciens temps mythiques jusqu'à Athelstan ; *c*) des règlements particuliers, servant de lois fondamentales aux corporations maçonniques.

Cette charte ne recommande pas un culte spécial, mais seulement l'exemple des Noachides. Elle fait aussi voir que les Loges suivaient moins les directions de Rome que celles de la Bretagne, et qu'elles étaient indépendantes de la hiérarchie papale.

Des auteurs maçons, entre autres le frère Krause, considèrent cette charte comme le premier et le plus mémorable document de leur Ordre, comme l'anneau intermédiaire qui relie la Maçonnerie moderne à la Maçonnerie ancienne, comme une preuve enfin de l'affinité des corporations maçonniques du moyen-âge avec les corporations grecques et romaines. Cependant le plus ancien rituel maçonnique, c'est celui qui a été suivi par toutes les Loges britanniques jusqu'en 1717. Il est antérieur à la Constitution d'York et même au christianisme. On y retrouve des usages de l'ancienne Rome, des doctrines de la philosophie païenne, combinée avec les maximes de l'Evangile en un tout lithurgique.

2° *Les Statuts des tailleurs de pierre de Strasbourg,* rédigés en 1459, et dont le texte original se conserve à Strasbourg sous un triple cadenas et ne se communique plus à personne.

3° La révision de ces Statuts en 1563.

4° *La Charte de Cologne*, portant la date de 1535. Elle est écrite sur parchemin, en caractères maçonniques, rédigée en langue latine du moyen-âge. L'écriture en est si altérée qu'il a fallu compléter quelques mots. Parmi les dix-neuf signatures de cette pièce, on remarque celles de Hermannus, qu'on suppose gratuitement être l'archevêque de Cologne, et de Philippe Mélanthon (Mélanchton). Les signataires y sont présentés comme ayant été délégués par les Loges constituées dans les villes de Londres, Edimbourg, Vienne, Amsterdam, Paris, Lyon, Francfort, Hambourg, Anvers, Rotterdam, Madrid, Venise, Gand, Königsberg, Bruxelles, Dantzig, Middelbourg, Brême et Cologne, réunis en chapitre sous la présidence de la Loge

fondée à Cologne. Cette charte est plutôt une déclaration adressée à toutes les Loges par le Convent pour justifier l'Ordre des inculpations graves, dont il était l'objet.

5° *L'interrogatoire d'Henri V,* égaré d'abord, puis retrouvé par le célèbre Locke, aidé de Collins, dans la bibliothèque Bodléienne d'Oxford. Rien de plus curieux, dit Galiffe, que cette petite pièce d'architecture.

Parmi ces cinq documents, les deux derniers sont évidemment apocryphes, et je ne puis voir dans les trois premiers qu'un simple règlement pour les tailleurs de pierre anglais et allemands et n'ayant qu'un but technique et disciplinaire. Toute la symbolique y a trait à des opérations architecturales. On y a intercalé à de rares intervalles quelques maximes philosophiques. Je ne m'arrêterai qu'à la charte de Cologne, dont plusieurs Maçons, entre autres Krause, Heldmann, Bobrik et Galiffe, proclament l'authenticité, tandis que Clavel et Ragon la combattent par des arguments péremptoires [1]. Je me range à cet avis, que les observations suivantes doivent confirmer.

XXXIII. Le document colonais.

> Nous citons cette charte comme un monument de fraude maçonnique, jugé et reconnu tel.
>
> RAGON.

En parcourant la liste des dix-neuf signataires, on est d'abord étonné de n'y pas trouver un représentant de la

[1] Voir Clavel, histoire de la *Franc-Maçonnerie;* le *Monde maçonnique.* Année 1858, N° 3.

Loge de Strasbourg, à laquelle le congrès de Ratisbonne avait conféré à *perpétuité* le présidium. Il n'est pas moins surprenant que dans la charte colonaise, il ne soit pas fait la moindre mention de la Constitution strasbourgeoise, qui devait en être la base et avoir force de loi pour toute l'Allemagne. En revanche la Constitution strasbourgeoise révisée de 1563 ne dit, de son côté, pas un mot de la charte colonaise. Rien n'expliquerait ce silence mutuel, s'il y avait eu la moindre relation entre les deux documents.

Pourquoi encore, la présidence de la Maçonnerie ayant été conférée officiellement à Strasbourg, un congrès si solennel n'y a-t-il pas été convoqué, plutôt qu'à Cologne?

Pourquoi, l'importante circulaire qu'il émet, n'est-elle revêtue que de dix-neuf signatures, dont l'une et la plus remarquable, n'a pas même conservé l'orthographe exacte du nom?

Comment se fait-il enfin que, parmi les cent cinq signataires de la Constitution strasbourgeoise, on ne retrouve pas un seul de ceux qui, vingt-huit ans auparavant, avaient signé le document colonais?

Le style de ce dernier n'est d'ailleurs nullement celui du XVIe siècle, mais d'une époque beaucoup plus récente. L'honorable Heldmann se fait illusion à cet égard.

Je regrette de n'avoir pas sous la main le texte latin original et de ne le trouver ni dans Heldmann, ni dans Eckert. Mais j'ai conféré la traduction allemande avec la française et j'y ai trouvé de notables différences, comme on peut le voir par ce tableau comparatif:

ALLEMAND.	FRANÇAIS.
Wir abgeordnete Meister der ehrwürdigen und heiligen Johannes gewidmeten Gesellschaft des freien Maurer-Ordens Genossen, Vorsteher der Hütten, welche zu Hamburg, London, Edimburg, Wien, Amsterdam, Paris, Autuen, Frankfurt, Antwerpen, Rotterdam, Madrid, Venedig, Gent, Königsberg, Brussel, Danzig, Middelburg, Fabirai[1] *und der agrippinischen Stadt Köln, errichtet sind.*	Nous, Maîtres élus, membres de la Société vénérable consacrée à Jean, ou de l'Ordre des Francs-Maçons, directeurs des Loges constituées dans les villes de Londres, Edimbourg, Vienne, Amsterdam, Paris, Lyon, Francfort, Hambourg, Anvers, Rotterdam, Madrid, Venise, Gand, Königsberg, Bruxelles, Danzig, Middelbourg, Brême et Cologne.
Unter dem Vorsitz der in hiesiger Stadt errichteten Loge.	Sous la présidence du Maitre de la Loge.
Unseres hochgelehrten, klugen und vorsichtigen Mannes.	De notre très-savant et très-prudent Frère.
Unseres über den ganzen Erdkreis verbreiteten Bundes.	Notre association.
Abgesandte.	Mandataires chargés de missions expresses.
In der Kunst.	Dans l'art suprême.
Die ächten Wissenschaften der Anstalt.	Les sciences naturelles.
Der einzelnen Versammlungen und Logen.	De toutes les Loges de notre société.
Unverletzliche Redlichkeit.	Intégrité.
Bei unserem allerheiligsten Glauben.	Au nom de la promesse sacrée, qui nous lie.
Und uns eifrig beschäftigen.	(Phrase omise.)
Die Gesellschaft oder der Orden der den Heiligthümern des heiligen Johannes verlobten Brüder Freimaurer.	La Société ou l'Ordre des Frères admis Francs-Maçons, consacrée à St. Jean.
Weder von einem einzelnen, noch von mehreren verbundenen, ihren besonderen Ursprung leite.	Qu'il n'en est pas une partie séparée, qu'il n'est joint ni à l'un ni à plusieurs d'entr'eux.
Wo zuerst wegen der verschiedenen Sekten der griechischen Sittenlehre, wenige mit der wahren moralischen Lehre und der reinen Auslegung der Geheimnisse vertraut.	Où, fuyant les disputes des différentes sectes du christianisme, quelques adeptes imbus par une sage interprétation des vrais principes, des sectes de la philosophie morale.
Die Vorurtheile zu bekämpfen.	Bannir les superstitions.

[1] Mot presqu'illisible, dit-on, dans le texte latin, et qu'on a témérairement traduit en français par *Brême*.

Die übrigen nicht auserwählten.	Les Frères réunis.
Die Strahlen des verborgenen Lichtes.	Les rayons de la lumière *ignée.*
Die Neigungen und Anlagen.	Les volontés et le caractère.
Als deine Brüder und deinen Nächsten.	Comme tes Frères et tes parents.
Durch Zeichen.	En réalité.
Zu Edimburg und ihren Affilirten, wie auch zu Hamburg.	Dans la Loge d'Edimbourg, ainsi que celles de Hambourg, etc., qui lui sont affiliées.
Zweck der Anstalt.	But et institution.
Indem die Verschiedenen Meisterlogen nach der Art . . . regirt werden sollen.	Notre Société étant gouvernée d'après la position, etc.
Die mit ihr selbst und ihrem Meister übereinstimmend sei.	Conforme à elle-même et à sa propre doctrine.

Enfin, dans la traduction allemande, la première signature est celle de *Harmannus* que le français appelle *Hermannus.* — Ici *Schröder,* là *Schroder.* A la signature de *Hofman* est jointe dans l'allemand la date 1536, tandis que l'acte a été rédigé en 1535. Bien plus : il ne cite pas les deux signatures supplémentaires. Il est divisé en douze rubriques, tandis que la traduction française en a quatorze.

Que penser de semblables variantes ? Quelle est la traduction la plus fidèle ? L'allemande a été exécutée par le Frère Riess, orateur de la Loge bernoise. Heldmann en garantit l'exactitude, bien qu'il n'ait pu non plus la conférer avec le texte latin.

Quant à la traduction française, sur laquelle s'appuie M. l'avocat Eckert, il l'a empruntée aux *Annales maçonniques des Pays-Bas.*

Je n'ai indiqué que quelques vices de forme. Clavel et Ragon ont amplement signalé des erreurs et contradictions fondamentales. En revanche, Heldmann ajoute une foi entière à ce document et le considère comme une

pièce de la plus haute importance [1]. Il le place au-dessus des chartes d'York et de Strasbourg.

Mais on se demande d'abord comment un congrès des Vénérables de toutes les Loges de l'Europe, ne comptait que dix-neuf représentants; comment surtout les plus célèbres confréries de l'Allemagne, celles de Strasbourg, Spire, Augsbourg, Lindau, etc., n'y furent pas représentées, ni la Maçonnerie suisse, dont la Grande Loge avait été transférée à Zurich, et où la confrérie existait encore, quoique en secret, depuis sa suppression par la Diète.

Vingt-un Maîtres se réunissent d'abord à Ratisbonne en 1459 pour élaborer un règlement disciplinaire. Cet acte est confirmé à Spire en 1464 et renouvelé à Strasbourg en 1468, sous la présidence du Maître Eckart d'Aix, par soixante-deux compagnons.

Enfin, ce règlement toujours limité à la discipline, est révisé à Strasbourg en 1563, par un grand congrès européen de trente compagnons et soixante et treize Maîtres, dont l'un (celui d'Ulm), par délégation.

Et dans le prétendu congrès européen réuni à Cologne, il ne s'est trouvé que dix-neuf membres [2] ! Alors qu'il s'agissait non de pures formes, mais des intérêts moraux de l'association, non d'organisation, mais de justification devant les accusations les plus graves, non seulement contre les Frères d'Allemagne, mais contre ceux de toute l'Europe !

Le document cite les villes de Paris, d'Autun (ou de Lyon), mais rien dans l'histoire de France ne fait même

[1] *Die Urkunde scheint mir ein der allerwichtigsten geschichtlichen Denkmahle des Vereins.* Page 331.

[2] Comment Heldmann peut-il dire que jamais assemblée ne fut plus nombreuse ?

présumer, qu'il existât à cette époque, des Loges maçonniques dans ce pays, car l'Alsace était encore une province allemande [1].

Cette pièce, dont le style n'est nullement celui de la première moitié du XVIe siècle, fourmille d'anachronismes. Elle parle d'inculpations graves formulées contre la Maçonnerie. Quand et où?

On accuse, y est-il dit, l'Ordre, de conspirer contre les trônes et l'autel. Et cependant ces conspirateurs avaient été patronés par les rois, comme ils le furent plus tard par Charles I et Frédéric II. A l'époque du prétendu congrès, Henri VII venait de se proclamer leur protecteur. Au lieu de combattre la royauté pour venger la mort de Jacques Molay, les Maçons prirent parti pour la maison d'York contre celle de Lancastre, et d'Aubusson, qu'on appelait le *bouclier de l'Eglise,* fut en même temps Grand Maître des Joannites et des Francs-Maçons.

XXXIV. Transition.

> Quel homme doit être le Maçon libre et accepté? Un homme libre, né de femme libre, le frère d'un roi, le camarade d'un prince ou le compagnon d'un mendiant.
> *Catéchisme du rit moderne anglais.*

Sur le Continent, les confréries maçonniques perdirent toute leur influence à l'époque de la Réforme, surtout dans les pays, qui l'embrassèrent. Leur mission, purement

[1] Eckert prétend, sans en fournir la preuve, qu'il y avait, en 1835, deux Loges écossaises en France, l'une à Paris, l'autre à Lyon.

technique, était terminée. Mais en Angleterre, où la Maçonnerie avait pris un caractère politique, elle se maintint sous les auspices de la Constitution et parce qu'elle servait de levier utile, tantôt à une faction, tantôt à l'autre, grâces aussi, comme l'observe Galiffe, à la position indépendante du pays et à l'heureux mélange de ses races.

Ce caractère politique se manifesta dès le XIV[e] siècle. En 1327, tous les lords étaient Maçons. En 1425, la Maçonnerie fut proscrite par le Parlement ; mais Henri VII la prit sous sa protection et tint une Loge dans son propre palais.

Mais ce nouvel élément, qui ne se rattachait qu'à des intérêts dynastiques, était trop impur pour ne pas souiller toute l'Institution, jusqu'alors si pure, si inoffensive. On la vit, jouet de chefs ambitieux, appuyer tour à tour la maison d'York et celle de Lancaster, puis se scinder en deux partis, dont l'un se déclara pour Cromwell, l'autre pour Charles I; plus tard le premier pour la Réforme et Guillaume d'Orange, le second pour les Stuarts et la religion romaine. Ajoutez à cette scission, les querelles toujours renaissantes entre les *Maçons anciens* et les *Maçons acceptés,* entre la Loge de Londres et celle d'York, et l'on aura une idée du chaos, qui enfanta l'Ecossisme ou la Maçonnerie Templière [1].

« Déjà, depuis quelque temps, les Confréries d'ouvriers constructeurs, avaient reçu dans leur sein, des personnes étrangères à l'art de bâtir (Maçons acceptés) et parmi elles, en 1646, le célèbre antiquaire et alchimiste, Elias Ashmole, fondateur du musée d'Oxford. Celui-ci, de concert avec les membres d'une Société de Rose-croix, qui s'était établie depuis peu, d'après les idées émises par

[1] Voir le chapitre IX de la première partie.

François Bacon dans la *Nouvelle Atlantis,* substitua au mode ancien d'initiation, usité par les corps de métiers, un mode nouveau, calqué sur les initiations de l'Egypte et de la Grèce. Mais le premier essai de transformation prit bientôt, et surtout après le jugement et l'exécution de Charles I, une tendance exclusivement politique. Ainsi, tandis que les deux premiers grades initiatiques avaient été écrits d'après les traditions orales et conservées des anciens mystères, sous l'influence du parti des Stuarts, le grade de Maître devint un grade biblique, et sans autres liens appréciables avec les deux premiers, que cette personnification hiéroglyphique de la mort apparente et du réveil de la nature, dans les circonstances qui précèdent et suivent le meurtre d'Hiram. La tentative d'Ashmole n'eut pas de résultat durable [1]. »

La Maçonnerie subit en Angleterre les destinées que lui fit la politique. Elle fut tour à tour protégée et persécutée, suivant les succès ou les revers du parti qu'elle avait embrassé. Cependant elle conserva encore longtemps son caractère technique primitif; mais la construction de l'église de St-Paul de Londres, sous la direction du respectable Christophe Wren, qui cumulait la double charge de Grand-Maître et d'architecte en chef, fut, pour ainsi dire, sa dernière œuvre architecturale. Cette bâtisse et l'incendie de 1666, qui détruisit quarante mille maisons et quatre-vingt-six églises, avait attiré un grand nombre d'ouvriers étrangers. Ces constructions achevées, la Maçonnerie anglaise tomba dans le marasme. « La mort du roi Guillaume, dit Galiffe, le grand âge et les infirmités de Wren, l'éloignement de la ville d'York, où devaient se tenir les assemblées annuelles, le peu d'importance que

[1] Favre. *Monde maçonnique.* Année 1854, N° 4.

les protestants ont toujours attaché à leur architecture religieuse, toutes ces causes amenèrent sa décadence. » Ce n'était plus ces ateliers actifs et éclairés qui, sous Inigo Jones, qu'on a appelé le Vitruve anglais, faisaient ressembler les Loges aux académies d'Italie [1]. C'était une société, qui avait terminé sa mission et près de s'éteindre comme la Maçonnerie du Continent. Les Maçons libres s'en étaient retirés. Il ne restait que les Maçons acceptés, qui n'avaient plus qu'un but moral. Afin de prévenir une extinction totale, quatre Loges de Londres, assemblées le jour de la St. Jean, se constituèrent, en 1717, en grande Loge sous la direction d'un Grand-Maître choisi par elles, Antoine Sayer. Déjà auparavant elles avaient décidé que la Confrérie serait ouverte à toutes les classes de la Société, pourvu que le candidat fût moralement digne du titre maçonnique.

C'était un pas fait vers le grand but de la Maçonnerie moderne, mais un pas seulement; car on conservait l'intention de fonder un Ordre de chevalerie protestante et de réclamer à cet effet les biens séquestrés de l'ancien Ordre de St. André. Les formes hiérarchiques de l'Ordre des Templiers furent maintenues, ainsi que le rituel des assemblées de Loge. Les usages des anciennes assemblées architectoniques furent presque exclusivement concentrés dans le grade d'*apprenti*. Ceux des Loges royalistes sous les Stuarts composèrent le grade de *maître,* et entre ces deux grades se forma le grade de *compagnon,* par un amalgame de symboles empruntés aux deux autres. C'était au temps de Cromwell, le degré d'épreuve pour la fidélité royaliste.

[1] Bobrik.

On voit combien de formes antipathiques et contradictoires déparent encore l'initiation maçonnique, et que la nouvelle Loge anglaise est loin de pouvoir servir de modèle à ses sœurs.

XXXV. Transformation et propagation.

La Maçonnerie n'est pas une simple et sèche doctrine ; c'est un art vivant.
BOBRIK.

La nouvelle Grande Loge de Londres adopta les rituels rédigés par Ashmole pour les trois premiers grades. Mais les *Constitutions de l'ancienne et honorable Confraternité des Maçons libres et acceptés,* ne furent promulguées qu'en l'année 1723 et ce qu'on a appelé depuis l'*Ordre maçonnique* se trouva réellement constitué.

Mais nous ne sommes pas de l'avis du Frère Ragon, lorsque dans son livre de l'*Orthodoxie maçonnique,* il y voit la rénovation ostensible de la philosophie secrète des mystères anciens. Je suis persuadé que tant les Maçons libres que les Maçons acceptés, composant alors la nouvelle Grande Loge, eussent été bien embarrassés de formuler une opinion quelconque sur les mystères de l'antiquité. En revanche, Ragon répudie toute communauté d'origine entre les maçons de métier et les Francs-Maçons. Ici nous sommes tout à fait de son avis.

La Grande Loge de Londres fut une création ou si l'on veut une transformation, mais dans des conditions toutes nouvelles, d'une institution, qui n'avait du reste, plus de

raison d'être. Affranchie du mysticisme religieux du moyen-âge, la Maçonnerie moderne ne relève que de la raison et de la morale universelles. Elle n'a d'autre rapport avec l'ancienne institution que celui d'avoir été créée par des membres déjà initiés aux travaux des Confréries de constructeurs, et qui leur empruntèrent nécessairement la plupart de leurs termes et quelques-unes de leurs pratiques. Mais l'aristocratie continua d'exercer sur elle un déplorable prestige, car depuis cette époque, et même jusqu'à ce jour, les premières dignités de l'Ordre n'ont pas cessé d'être occupées, comme anciennement, par les premiers seigneurs du royaume, le plus souvent même par les princes du sang [1]. Cette prostration devant la richesse et le pouvoir est encore une des grandes taches, qui déparent la Maçonnerie de presque tous les pays de l'Europe.

La Grande Loge eut encore le tort de s'être arrogé le monopole exclusif dans la constitution des Loges et la réception aux grades de Compagnon et de Maître, celui de conférer au Grand-Maître le droit de désigner son successeur, qui jusqu'alors avait toujours été élu à la majorité des voix. Ces tendances despotiques, ces innovations arbitraires, soulevèrent contre la Grande Loge de Londres, celles d'York, d'Ecosse et d'Irlande. De là scission, scandales, rivalités interminables, débats et cinq rites distincts jusqu'à la fusion des Loges rivales, en 1813.

La Grande Loge de Londres fut le foyer central, d'où la Franc-Maçonnerie partit dans toutes les directions pour se propager sur les deux hémisphères, malheureusement avec ses défauts, ses préjugés et ses lacunes.

[1] Galiffe.

La Maçonnerie, sous ses divers rites, pénétra dans le Bengale, à New-Jersey, dans la nouvelle Angleterre, dans la Caroline méridionale, à New-York, dans l'île de Montserrat et autres en Amérique. Des Loges s'ouvrirent dans les principales colonies anglaises de l'Afrique et des Indes occidentales, en Espagne, en Portugal, en France, à Genève, dans les Pays-Bas, dans la haute et la basse Saxe, à Berne, et même en Russie. En 1740, l'Angleterre comptait déjà 170 Loges du nouveau système anglais. Cette irradiation rapide, malgré les imperfections du système, s'explique par ses tendances si belles et si sublimes sous des formes, qui leur convenaient si bien.

La Grande Loge constitua en 1721, la première Loge française à Dunkerque; une seconde fut créée à Paris en 1725. L'Ecossisme l'avait, il est vrai, devancée sur plusieurs points, introduit en France par les Irlandais de la suite du roi Jacques, après la révolution d'Angleterre de 1688. La première Loge écossaise aurait été établie au château de St-Germain.

Mais la Franc-Maçonnerie française emprunta à celle d'outre-Manche la confusion des doctrines et des rites. Elle était loin d'avoir l'intelligence de ses devoirs et de son avenir. Pour les uns, ce n'était qu'un amusement, pour les autres, un appât honorifique, pour la plupart, une pure spéculation d'intérêts sordides. Quelques-uns se laissaient attirer par l'attrait du mystère. Le public cherchait vainement dans l'Ordre un sujet d'édification. « Les profanes, dit un auteur contemporain cité par Clavel, se scandalisent avec raison de notre peu de délicatesse dans le choix des sujets, du trafic honteux des initiations, de la somptuosité de nos repas. La plupart des Frères ne savent presque rien de notre art, parce qu'on néglige leur instruction. Le

nombre des Vénérables n'est pas en proportion avec celui des Maçons. Tel Vénérable compte cinq cents Maçons et plus dans sa Loge; comment lui serait-il possible de les assembler tous à la fois? Il faut que les neuf-dixièmes attendent leur tour, qui vient à peine une fois par semestre. L'administration des fonds n'est ni ordonnée ni justifiée; la recette et la dépense se font sans contrôle, sans reddition de compte. Elles passent par des mains prodigues ou infidèles. De là, que de profusions, que de déprédations. Que de Maçons pauvres, abandonnés à leur indigence, faute de fonds pour les secourir! »

Aux désordres passagers se joignaient de choquantes et de stupides anomalies, jusque dans les lois organiques. Ainsi aux termes des règlements de 1733, les Juifs étaient exclus de la Loge. Conçoit-on une contradiction plus monstrueuse? Prétendre que la Maçonnerie ne fait aucune distinction de croyance, et cependant n'admettre que des Chrétiens, repousser les Juifs et cependant adopter leurs traditions et jusqu'à leurs symboles, rompre avec eux et faire remonter l'Ordre aux Esséens, recommander l'amour de tous les hommes et interdire à des nations entières l'accès du banquet maçonnique, c'est le comble de l'absurdité [1].

Bientôt il se forma des *Loges d'adoption,* où les femmes furent admises, et patronées aussi, par les dames de la cour. Elles rachetaient du moins par des œuvres de bienfaisance, le vice de leur composition. D'autres associations de ce genre surgirent de toutes parts, et jamais la Maçonnerie ne fut plus indignement parodiée. L'état de

[1] A Fribourg en Suisse, on alla jusqu'à fonder deux Loges distinctes, l'une *patricienne*, et l'autre *plébéienne*, et ces hommes-là se croyaient Maçons! (V. Histoire du canton de Fribourg, page 151 de la 3e partie, et la brochure de M. A. Daguet sur les Francs-Maçons de 1763.)

lutte et d'anarchie était parvenu à son comble en 1756. Ce fut alors que la Grande Loge de France se déclara indépendante de l'Angleterre, révisa sa constitution et arrêta de nouveaux règlements. Le Grand Orient date de 1771.

XXXVI. Transformation et propagation. (Suite).

> La Maçonnerie doit apprendre par son histoire, ce qui compose réellement le centre éternel de sa vie intellectuelle.
>
> BOBRIK.

La Maçonnerie eut à peu près les mêmes destinées en Allemagne. La Loge de Brunswick reçut le prince royal de Prusse, depuis Frédéric dit *le Grand,* parce qu'il guerroya beaucoup et avec bonheur. Clavel attache la plus haute importance à cette réception, sans doute parce qu'on pouvait la considérer comme une réconciliation de la Maçonnerie avec le principe d'autorité laïque. Le vrai Maçon devait plutôt en gémir, car la pure doctrine maçonnique ne se conciliera jamais avec l'exercice du despotisme et la prétendue gloire militaire. C'est une réflexion que nous appliquerons une fois pour toutes, à toutes les initiations de ce genre. L'Ordre n'a point à s'honorer des grandeurs mondaines et politiques, qui ont fait si longtemps le malheur des hommes. C'est lui qui honore l'initié, aussi bien celui qui porte une couronne, que le modeste ouvrier et le prolétaire en blouse. Eckert prétend que la Loge ne recrutait des souverains que pour combattre avec plus de succès toute foi positive. Mais le roi a trop besoin du prêtre pour admettre cette hypothèse : *Arcades ambo.*

En 1740 fut fondée à Berlin la Grande Loge des *Trois Globes.* A côté s'éleva la *Mère-Loge* ROYALE-*York à l'Amitié,* tout comme plus tard, il s'établit à St-Pétersbourg une Loge *impériale.* On le voit : ces initiés, qui prétendaient s'affranchir des préjugés par l'équerre et le compas, rendaient encore à la royauté un public et solennel hommage.

La classe nobiliaire composait en grande partie les Loges de la Belgique. On y voyait aussi beaucoup de membres du haut clergé. A Liége notamment, le prince-évêque et la plus grande partie de son chapitre, appartenaient, en 1770, à la Loge, *la parfaite Intelligence,* et presque tous les officiers de cet atelier étaient des dignitaires ecclésiastiques.

Ce même clergé catholique, qui approuvait la Maçonnerie des Pays-Bas, la persécutait en Hollande, en Italie et dans la péninsule ibérique.

Nous renvoyons aux auteurs, qui l'ont amplement racontée, l'histoire de la Maçonnerie dans les autres pays. Nous n'introduirons pas non plus le lecteur dans le labyrinthe des schismes, des rivalités, des discordes et des rites, dont surtout la Maçonnerie française fut le théâtre pendant la seconde moitié du siècle passé. Nous nous bornerons à quelques traits, qui prouvent combien le véritable esprit de la Maçonnerie était généralement peu compris. Aussi Joseph II, voyant l'empressement servile, avec lequel les Loges recherchaient sa candidature, dit avec raison : « Ne me parlez pas de vos Maçons ; je vois que ce sont des hommes comme les autres, et que toute cette philosophie, dont ils font tant d'éclat, ne les garantit pas des faiblesses de l'orgueil. » Les cérémonies maçonniques étaient considérées par ce monarque éclairé comme des *bouffonneries.*

Lorsque l'ambassadeur persan fut initié à Paris, en 1808, il fit don à la Loge d'un sabre, qui lui avait servi dans vingt-sept batailles [1] (!?)

La ridicule manie des titres profanes s'insinua jusque dans les Loges. Il fallut rappeler à celle de Bruxelles que l'égalité étant le fondement de la Maçonnerie, aucun Frère ne se prévaudrait en Loge d'aucun titre profane, qui pût le distinguer ou par son état ou par sa naissance et que la signature de chaque Frère ne mentionnerait que sa dignité maçonnique.

Deux couvents de l'Ordre se réunirent, l'un à Lyon en 1778, l'autre à Wilhelmsbad en 1782. Ce dernier jeta les bases du *nouveau système rectifié de la Franc-Maçonnerie écossaise,* dont le but est la charité, et qui se répandit sur une grande partie de la Suisse.

Les Jésuites et leurs adversaires s'emparèrent successivement de la Maçonnerie pour se combattre, les premiers par le système de la stricte observance, introduit par le baron de Hund et le Juif Leicht, et par le système du cléricat, dont Stark fut le fondateur.

Adam Weishaupt leur opposa l'Ordre des Illuminés, lequel s'étendit rapidement, puis fut proscrit par l'Electeur de Bavière.

La plupart des Loges françaises et allemandes souffraient à cette époque par l'envahissement de formes et éléments étrangers à la Maçonnerie [2]. L'Allemagne vit éclore quatre nouveaux systèmes, tendant tous à une réformation de l'Ordre. Ce sont le système éclectique, celui de Schröder à Hambourg, de Fessler à Berlin et de Krause à Dresde.

Les partisans du premier reconnaissaient que les causes

[1] Clavel.

[2] Bobrik.

suivantes devaient amener la décadence de la Maçonnerie: *a)* détournements du véritable but; *b)* mélange de doctrines, qui n'ont pas le sens commun [1]; *c)* introduction par fraude d'une constitution hiérarchique; *d)* manie des mystères, là, où il n'y en a pas, et commerce coupable d'initiations illusoires; *e)* influence presque nulle sur le bonheur de l'humanité.

Schröder et Fessler cherchaient à introduire l'ancien rituel anglais dans les Loges d'Allemagne, le premier en faisant abstraction de toutes les cérémonies de réception, le second en les conservant.

Krause conservait le système néo-anglais, moins les grades supérieurs.

Par une exception regrettable, les Loges allemandes ont constamment refusé d'admettre les Juifs à l'initiation. « C'est un véritable crime de lèse-Maçonnerie; c'est, dit Clavel, un démenti brutal donné à cette tolérance religieuse, qui est devenue l'Evangile et le besoin des peuples policés. Cette exclusion traîne encore à sa suite des périls de plus d'un genre pour la stabilité de l'institution maçonnique elle-même. Elle fait douter des lumières et des instincts généreux des Maçons. Elle jette dans leurs rangs, des ferments de discorde et de haine.... C'est une infraction aux préceptes de fraternité et de charité universelles, qui régissent la Loge, et qu'elle pratique envers tous les autres hommes. Elle devient ainsi elle-même un obstacle au progrès de la civilisation, qu'elle est appelée à seconder de tous ses efforts. »

Cette question a pourtant été agitée à diverses reprises dans les réunions des Grandes Loges de Dresde, Francfort et Berlin, mais sans résultat.

[1] Bobrik.

A la veille de la révolution française, la Franc-Maçonnerie se trouvait avoir pris un développement immense. Voici comment la caractérise Louis Blanc dans son immortelle histoire des dix ans : « Une association composée d'hommes de tous les pays, de toute religion, de tout rang, liés entr'eux par des conventions symboliques, engagés sous la foi du serment, à garder d'une manière inviolable le secret de leur existence intérieure, soumis à des épreuves lugubres, s'occupant de fantastiques cérémonies, mais pratiquant d'ailleurs la bienfaisance, et se tenant pour égaux, bien que répartis en trois classes : *apprentis, compagnons* et *maîtres,* c'est en cela que consiste la Franc-Maçonnerie, mystique institution, que les uns rattachent aux anciennes initiations d'Egypte et que les autres font descendre d'une confrérie d'architectes, déjà formée au IIIe siècle.

» Répandue dans toute l'Europe, elle secondait le génie méditatif de l'Allemagne, agitait sourdement la France et présentait partout l'image d'une société fondée sur des principes contraires à ceux de la société civile.

» Dans les Loges maçonniques, en effet, les prétentions de l'orgueil héréditaire étaient proscrites et les priviléges de la naissance écartés. Quand le profane, qui voulait être initié, entrait dans la chambre appelée *cabinet des réflexions,* il lisait sur les murs tendus de noir et couverts d'emblèmes funéraires, cette inscription caractéristique : « *Si tu tiens aux distinctions humaines, sors, ou n'en connais pas ici.* » Par le discours de l'Orateur, le récipiendaire apprenait que le but de la Franc-Maçonnerie était d'effacer ces distinctions, et c'était là ce qu'on exprimait sous l'allégorie d'un temple immatériel, élevé au grand architecte de l'univers, par les sages de divers climats, temple au-

guste, dont les colonnes, symboles de force et de sagesse, étaient couronnées des *grenades de l'amitié.* Croire en Dieu était l'unique devoir religieux du récipiendaire.

» Ainsi, par le seul fait des bases constitutives de son existence, la Franc-Maçonnerie tendait à décrier les institutions et les idées du monde extérieur, qui l'enveloppait. Il est vrai que les institutions maçonniques portaient soumission aux lois, observation des formes et des usages admis par la Société du dehors, respect aux souverains. Il est vrai encore que, réunis à table, les Maçons buvaient au roi dans les Etats monarchiques et au magistrat suprême dans les Républiques. Mais de semblables réserves, commandées à la prudence d'une association que menaçaient tant de gouvernements ombrageux, ne suffisaient pas pour annuler les influences naturellement révolutionnaires, quoiqu'en général pacifiques de la Franc-Maçonnerie. Ceux, qui en faisaient partie, continuaient bien à être, dans la Société profane, riches ou pauvres, nobles ou plébéiens; mais au sein des Loges, temples ouverts à la pratique d'une vie supérieure, riches, pauvres, nobles, plébéins devaient se reconnaître et s'appelaient Frères. C'était une dénonciation indirecte, réelle pourtant et continue des iniquités, des misères de l'ordre social : c'était une propagande en action, une prédication vivante.

» D'un autre côté, l'ombre, le mystère, un serment terrible à prononcer, un secret à apprendre pour prix de mainte sinistre épreuve courageusement subie, un secret à garder sous peine d'être voué à l'exécration et à la mort, des signes particuliers auxquels les Frères se reconnaissaient aux deux bouts de la terre, des cérémonies qui se rapportaient à une histoire de meurtre et semblaient couvrir des idées de vengeance, quoi de plus propre à

former des conspirateurs? Et comment une pareille institution, aux approches de la crise voulue par la Société en travail, n'aurait-elle pas fourni des armes à l'adresse calculée des sectaires, au génie de la liberté prudente?.... Alors que sous la main de pouvoirs violents, la Société frémissait d'impatience, mais se voyait réduite à voiler ses colères, combien de ressources des pratiques de ce genre ne ménageaient-elles pas aux artisans de complots!

» ....Le cadre de l'institution s'élargissant, la démocratie courut y prendre place; et, à côté de beaucoup de Frères, dont la vie maçonnique ne servait qu'à charmer l'orgueil, à occuper les loisirs ou à mettre en action la bienfaisance, il y eut ceux qui se nourrissaient de pensées actives, ceux que l'esprit des révolutions agitait.

» ....Bientôt se produisirent des innovations d'un caractère redoutable. Comme les trois grades de la Maçonnerie ordinaire comprenaient un grand nombre d'hommes opposés par état et par principes à tout projet de subversion sociale, les novateurs multiplièrent les degrés de l'échelle mystique à gravir; ils créèrent des arrière-loges réservées aux âmes ardentes; ils instituèrent les hauts grades d'*élu*, de *chevalier du soleil,* de la *stricte observance,* de *Kadosch* ou homme régénéré, sanctuaires ténébreux, dont les portes ne s'ouvraient à l'adepte qu'après une longue série d'épreuves, calculées de manière à constater les progrès de son éducation révolutionnaire, à éprouver la constance de sa foi, à essayer la trempe de son cœur. Là, au milieu d'une foule de pratiques tantôt puériles, tantôt sinistres, rien qui ne se rapportât à des idées d'affranchissement et d'égalité.

» ....Il ne faut donc pas s'étonner si les Francs-Maçons inspirèrent une vague terreur aux gouvernements les plus

soupçonneux; s'ils furent anathématisés à Rome par Clément XII, poursuivis en Espagne par l'inquisition, persécutés à Naples; si, en France, la Sorbonne les déclara *dignes des peines éternelles.* Et toutefois, grâce au mécanisme habile de l'institution, la Franc-Maçonnerie trouva dans les princes et les nobles, moins d'ennemis que de protecteurs. Il plut à des souverains, au grand Frédéric, de prendre la truelle et de ceindre le tablier. Pourquoi non? *L'existence des hauts grades leur étant soigneusement dérobée, ils savaient seulement, de la Franc-Maçonnerie, ce qu'on en pouvait montrer sans péril;* et ils n'avaient point à s'en inquiéter, retenus qu'ils étaient dans les grades inférieurs, où le fond des doctrines ne perçait que confusément à travers l'allégorie, et où beaucoup ne voyaient qu'une occasion de divertissement, que des banquets joyeux, que des principes laissés et repris au seuil des Loges, que des formules sans application à la vie ordinaire, et, en un mot, qu'une comédie de l'égalité. Mais, en ces matières, la comédie touche au drame; et il arriva, par une juste et remarquable dispensation de la Providence, que les plus orgueilleux contempteurs du peuple furent amenés à couvrir de leur nom, à servir aveuglément de leur influence les entreprises latentes dirigées contre eux-mêmes.

» Cependant, parmi les princes dont nous parlons, il y en eut un envers qui la discrétion ne fut point nécessaire. C'était le duc de Chartres, le futur ami de Danton, ce Philippe Egalité, si célèbre dans les fastes de la révolution, à laquelle il devint suspect et qui le tua. Quoique jeune encore et livré aux étourdissements du plaisir, il sentait déjà s'agiter en lui cet esprit d'opposition qui est quelquefois la vertu des branches cadettes, souvent leur crime,

toujours leur mobile et leur tourment. La Franc-Maçonnerie l'attira. Elle lui donnait un pouvoir à exercer sans effort; elle promettait de le conduire, le long de chemins abrités, jusqu'à la domination du forum; elle lui préparait un trône moins en vue, mais aussi moins vulgaire et moins exposé que celui de Louis XVI; enfin à côté du royaume connu, où la fortune avait rejeté sa maison sur le second plan, elle lui formait un empire peuplé de sujets volontaires et gardé par des soldats pensifs. Il accepta donc la grande Maîtrise aussitôt qu'elle lui fut offerte; et l'année suivante (1772), la Franc-Maçonnerie de France, depuis longtemps en proie à d'anarchiques rivalités, se resserra sous une direction centrale et régulière qui s'empressa de détruire l'inamovibilité des *Vénérables*, constitua l'Ordre sur des bases entièrement démocratiques, et prit le nom de *Grand Orient*. Là fut le point central de la correspondance générale des Loges; là se réunirent et résidèrent les députés des villes que le mouvement occulte embrassait; de là partirent des instructions dont un chiffre spécial ou un langage énigmatique ne permettaient pas aux regards ennemis de pénétrer le sens.

» Dès ce moment, la Maçonnerie s'ouvrit, jour par jour, à la plupart des hommes que nous retrouverons au milieu de la mêlée révolutionnaire. »

M. Blanc place, comme on voit, l'élément révolutionnaire démocratique dans les hauts grades. Nous sommes, sur ce point, en complète dissidence avec l'illustre historien. Nous avons dit, et nous le répétons, que les hauts grades ont été créés par l'Ecossisme et les charlatans de tout genre. Or, l'Ecossisme est à la Maçonnerie ce que l'Ultramontanisme est à la religion chrétienne.

Un congrès maçonnique européen eut lieu à Paris le

15 février 1785. Au nombre des délégués de l'Allemagne se trouvaient Busch et Bode.

« Dans la Loge des *Neuf-Sœurs,* continue Louis Blanc, vinrent successivement se grouper Garat, Brissot, Bailly, Camille Desmoulins, Condorcet, Chamfort, Danton, Dom-Gerle, Rabaut-Saint-Etienne, Pétion. Fauchet, Goupil de Fréfeln et Bonneville dominèrent dans la Loge de la *Bouche-de-Fer.* Sieyès fonda au Palais-Royal le club des *Vingt-Deux.* La Loge *de la Candeur* devint, quand la révolution gronda, le rendez-vous des partisans de Philippe d'Orléans : Laclos, la Touche, Sillery ; et parmi eux se rencontrèrent Custine, les deux Lameth, Lafayette. Mais la Franc-Maçonnerie, on l'a vu, n'avait pas un caractère homogène. Les trois premiers grades admettaient toutes sortes d'opinions, au-delà, la diversité des rites répondait à la diversité des systèmes ; et, comme on en peut juger par les noms de Sieyès, de Condorcet et de Brissot, la philosophie des encyclopédistes et les tendances de la bourgeoisie avaient une large place dans les Loges. »

La Franc-Maçonnerie française sommeilla sous le règne de la Terreur, laissant s'accomplir les redoutables destinées de la révolution. Le Grand Orient ne se reconstitua que le 27 décembre 1775 et termina en 1806 la révision de ses statuts. Le nombre des Loges affiliées s'élevait à cinq cents. Il eut à lutter contre l'Ecossisme *des empereurs d'Orient et d'Occident,* perfide et monstrueuse création usurpant le nom de *maçonnique.* « Napoléon, dit l'abbé Gyr, ne déguisait pas son aversion pour la Maçonnerie. Il fallait ménager cet arbitre du sort des Loges de France. Le Grand Orient et la Grande Loge Ecossaise lui soumirent humblement leurs statuts et implorèrent sa protection (rôle indigne, au succès duquel la mort était mille fois

préférable [1].) Tiraillé en sens divers, Napoléon n'osait se prononcer. D'un côté le régime représentatif du Grand Orient répugnait à ses principes monarchiques ; de l'autre, l'oligarchie de l'Ecossisme lui était suspecte. Après de longues hésitations, et croyant que la Maçonnerie était un mal nécessaire, il se prononça en faveur du Grand Orient et permit à son frère Joseph d'accepter la Grande Maîtrise, qui lui était présentée. Mais il exigea en même temps, que Cambacérès, son archi-chancelier, fût nommé Grand-Maître adjoint [2]. Il le rendit responsable de tous les écarts que les Loges pourraient commettre, et, en conséquence, lui ordonna d'exercer, conjointement avec Murat, la plus active surveillance. »

Bonaparte fit plus de mal à la Maçonnerie par cette intervention, que s'il avait fermé toutes les Loges. L'institution n'eût du moins cédé qu'à la force ; mais elle eût conservé une noble indépendance, la conscience de sa valeur et le fondement de ses doctrines. En se prosternant honteusement devant le pouvoir du sabre, elle se souillait d'une tache ineffaçable, reniait son origine et son but. Comment le soldat triomphant ne dut-il pas se croire supérieur aux hommes, qui se faisaient si petits, qui rampaient devant lui comme de vils reptiles ?

L'empire fut, sans contredit, l'époque la plus florissante de la Franc-Maçonnerie française, s'il faut appeler prospérité maçonnique le nombre des affiliés et l'adhésion des

[1] Quel patriote suisse ne se rappellera pas ici avec douleur l'acte de Médiation imploré et accepté avec la même bassesse. « Jamais, dit l'historien de Fribourg, la Suisse ne subit une humiliation plus profonde, pas même lorsqu'elle était forcée de s'incliner devant le chapeau de Gessler. »

[2] Les revenus de l'association rapportèrent au roi Joseph deux millions de francs et à son adjoint Cambacérès, cent mille. Quelle utile application de fonds destinés au soulagement des malheureux !

grands. Mais aussi, jamais la Maçonnerie ne fut moins elle-même que sous le grand empereur : elle dut ronger son frein, voiler son enseignement et effacer de son drapeau les mots *liberté* et *égalité,* qui formaient sa devise. Loin d'être un instrument, l'empereur se servait d'elle pour la réalisation de ses desseins ; des Loges, il fit des foyers de propagande et de prosélytisme impérialiste. On poussa le cynisme jusqu'à créer des Loges *militaires* et à faire servir une société éminemment philanthropique à toutes les violences, à toutes les atrocités de la guerre. Après cela, peu nous importe, que ce sinistre personnage, qu'on appelle Napoléon-le-Grand, ait été Maçon ou non.

Plus tard, la Maçonnerie, institution avilie, qui ne servait plus qu'à masquer des buts militaires et politiques, fut accusée de travailler sourdement à la rentrée des Bourbons, ce que semblerait prouver la prompte défection des Loges, à la chute de l'usurpateur.

XXXVII. Influence révolutionnaire de la Maçonnerie.

> **La Maçonnerie est une de ces éternelles idées, au moyen desquelles l'âme de l'Univers pénètre le genre humain.**

Pendant ce temps, l'Ordre s'était propagé dans toute l'Allemagne avec une surprenante rapidité, mais presque partout avec le caractère antimaçonnique du rite de la *stricte observance.* Aussi y vit-on affluer souverains et principicules. Frédéric II se fit initier dans la Mère-Loge

nationale des *Trois-Globes* à Berlin, le duc d'York, qui passa par cette ville en 1765, dans la Loge de l'*Amitié,* qui prit alors le nom de *Royal-York à l'amitié.* Un baron Hund introduisit, avec quelques modifications, une soi-disant Maçonnerie Templière, telle qu'elle existait déjà en France. Tous les membres portaient le nom de chevalier *un tel,* et on vit pulluler *eques a* B, *eques a* C, etc [1].

Le promoteur le plus enthousiaste de la Maçonnerie allemande, c'était le duc Ferdinand de Brunswick, toujours plongé dans des rêveries théosophiques. Ce Templier prenait le titre d'*eques ab ense.* Le Dr Ellermann, dit Zinndorf, membre de la *stricte observance,* s'en déclara bientôt l'adversaire et revint au nouveau système anglais. Il compta parmi ses adeptes le prince de Hessen-Darmstadt, le duc Ernest de Saxe-Gotha-Altenburg.

« Entretemps des alchimistes et d'autres chevaliers d'industrie, sous le nom de Rose-croix (nous les avons vus apparaître en France à la même époque), s'étaient emparés du gouvernail maçonnique et avaient fait ad-

[1] A en croire l'auteur d'une brochure qui parut en 1795 sur le jacobinisme, la Maçonnerie en Autriche faisait servir des artistes de tout genre à ses intrigues et le fameux opéra de la *flûte enchantée* n'aurait été qu'une allusion à la révolution française. Tamino (le peuple) est poursuivi par un serpent monstrueux (la banqueroute). La reine de la Nuit voudrait bien le sauver; car à l'existence de Tamino est attachée la sienne. Ne pouvant y parvenir seule, elle a recours aux trois nymphes (les députés des trois Etats), qui immolent cet animal monstrueux. Tamino fait éclater hautement sa reconnaissance envers sa bienfaitrice et reçoit d'elle un cadeau précieux, une flûte enchantée (la liberté de parler et de se plaindre). En même temps la reine le supplie de délivrer sa fille Pamina (la liberté, toujours fille du despotisme) des mains de Sarastro (Constitution), qu'elle lui dépeint faussement comme un tyran cruel, qui l'avait enlevée. Elle promet même à Tamino sa fille en mariage. Mais cette promesse n'était pas sérieuse, puisque depuis longtemps Pamina avait été destinée à devenir l'épouse de Monastatos (les émigrés). Sarastro accueille Tamino avec bonté, lui fait connaître la méchanceté de la reine, convoque ses prêtres (l'assemblée nationale), leur dit qu'il juge Tamino digne d'être admis dans le temple de l'honneur et demande leur avis, etc., etc.

mettre le grade de *Rose-croix*. C'était un moyen de cacher les supercheries, qu'ils employaient dans la prétendue fabrication de l'or, dans leurs ridicules conjurations des esprits, dans leur distribution d'une éternelle jeunesse. Le charlatan le plus connu de cette espèce, se trouvait à Dresde. A Leipzig, c'était le fameux Schröpfer. En 1782, le célèbre Cagliostro fonda l'Ordre de la Maçonnerie égyptienne, qu'il maria à l'Ordre des Francs-Maçons [1]. »

Pour achever cette tour de Babel, le martinisme, le magnétisme, l'illuminisme firent presque simultanément invasion dans la Loge, devenue le réceptacle de toutes les extravagances, comme elle était déjà le levier de toutes les ambitions. A l'instar du christianisme, la Maçonnerie fut presque étouffée dès sa naissance par les sectes, qu'elle enfanta.

Mais les profanateurs du Temple ne parvinrent pas à le démolir. Ils ne purent pas éteindre le feu sacré, qui brûlait dans son mystérieux sanctuaire. L'élément démocratique survécut à toutes les profanations, tandis que le fanatisme et l'aristocratie, qui avaient cherché dans la Maçonnerie des assises pour leur domination, eurent le sort de ces lépidoptères nocturnes, qui se brûlent imprudemment à la flamme d'une bougie.

« Lorsque la révolution française, dit Eckert, eut englouti ses premiers pères, lorsque les chefs des anciennes sociétés secrètes ne purent plus ni maîtriser, ni conduire leur enfant insoumis, lorsque la formidable domination d'un seul homme eut étouffé toutes les associations secrètes, il fallut que la démocratie de la Maçonnerie allemande s'agitât contre l'élément aristocratique et secouât le joug importun. Ce fut alors seulement que les souverains se réveillèrent de leur sommeil et prirent des mesures. »

[1] Eckert.

Une Sibylle prophétique, dit une légende scandinave, dormait depuis un temps immémorial dans son castel de bronze, au sommet du mont glacé, se berçant de doux rêves : mais les destins lui avaient annoncé un fatal et terrible réveil, et l'arrivée d'un vainqueur, auquel elle serait forcée de livrer les secrets de l'avenir. En effet, au jour marqué, on entend le bruit lointain du cor magique, et le pas menaçant d'un coursier, qui approche. C'est Siegfried le victorieux.

Les portes d'airain s'ouvrent d'elles-mêmes. La Walkyrie, dont la force s'évanouit avec son sommeil, veut en vain résister. Siegfried la subjugue et l'emmène.

C'est l'image de l'aristocratie allemande subjuguée par le génie de la Maçonnerie. Elle le charge d'imprécations et de menaces ; elle éclate en solennels anathèmes, mêlés de plaintes, d'obscurités et de terreurs. La noblesse jeta un cri de détresse, qui ne la sauva pas. Rien de plus curieux, de plus naïf en même temps et de plus hypocrite que le manifeste lancé à cette occasion par le duc de Brunswick. « C'est le chant du cygne de l'élément nobiliaire réduit au désespoir et condamné à la mort [1]. » Il invoque, avec le ton d'inspiré, l'humanité, la religion, le salut de la Société, conservant toujours les formules mystiques et les images empruntés à l'Ordre, qu'il croyait tuer et qui le tuait lui-même.

« Le temps de l'accomplissement est proche, disent ces intéressantes victimes, mais, sachez-le, cet accomplissement, c'est la destruction. Nous avons élevé notre édifice sous l'égide du secret, pour atteindre le sommet, d'où nous pourrions enfin plonger librement nos regards sur toutes les régions de la lumière. Mais ce sommet est de-

[1] Eckert.

venu inaccessible. L'obscurité se dissipe, et une lumière, plus effrayante que l'obscurité même, frappe soudain nos yeux. Nous voyons le Temple s'écrouler et couvrir la terre de ses ruines. Nous voyons une destruction que nos mains ne peuvent plus arrêter. Dans cette époque de suprême illumination, nous renvoyons les constructeurs de leurs ateliers. Par un dernier coup de marteau, nous renversons les colonnes des salaires. Nous laissons désert le temple détruit et nous le léguons comme un grand œuvre à la postérité chargée de le relever et achever. Les ouvriers actuels l'ont détruit, parce qu'ils ont mis trop de précipitation dans leur travail et qu'ils n'ont pas écouté la voix de leur maître, qui leur criait d'en haut : la précipitation n'est pas la sagesse, et la folie n'est pas la vertu. Les secrets de l'association ne devaient être connus que de quelques adeptes ; car que deviendraient des secrets connus d'un trop grand nombre ? La pierre de touche particulière et infaillible d'un postulant pour notre Ordre, a toujours été d'enchaîner sa curiosité sous la sage direction de ses supérieurs.

» Il s'est trouvé des hommes qui ont poussé l'orgueil jusqu'à s'imaginer que, dans l'amour fraternel, se trouvait le seul et vrai but de l'Ordre, que toute grandeur et puissance prépondérante devait être bannie. De prétendus Sages furent unanimes à soutenir et à proclamer, comme le secret de l'Ordre, que son but unique est d'amener tous les hommes à une fraternité universelle, de supprimer les rapports entre le gouvernement et les sujets, de rendre aux hommes la liberté naturelle, de faire disparaître dans la Société toute différence de condition, de considération, de dignité et de prééminence.

» Ainsi nous connaissons maintenant la source, d'où est

sortie la théorie actuelle de la liberté et de l'égalité. Elle était claire pour l'intelligence la plus simple ; car, qui ne pourrait pas comprendre, quand on lui dit que tous les hommes sont frères et que l'un n'est pas plus que l'autre? On inventa des droits de l'homme, qu'il est impossible de découvrir dans le livre même de la nature, et l'on invita les peuples à arracher à leurs princes la reconnaissance de ces droits supposés.

» L'abus de notre Ordre, la méprise sur notre secret, a produit tous les troubles politiques et moraux, dont la terre est aujourd'hui peuplée. Pour les couper court jusqu'à la racine, nous devons, dès ce moment, dissoudre l'Ordre tout entier.

» C'est par le christianisme que notre association a pris naissance, c'est le christianisme qui l'a formée. Toutes les sectes et toutes les hérésies qui se détachèrent du christianisme ont leur source dans l'apostasie de notre Ordre.

» Nous nous retirons. Nous détruisons l'édifice puisque nous en anéantissons le plan. Celui donc qui s'amuse à construire s'amuse d'un ridicule jeu d'enfant ; car que peut devenir une construction sans plans ni maîtres ? C'est le dernier coup de marteau, que nous donnons maintenant. Avec lui s'écroulent les piliers et les murs de l'édifice. Qu'une impénétrable obscurité plane sur les ruines, les dérobe aux regards d'investigateurs sacriléges et d'imposteurs criminels, jusque dans de lointaines générations.»

Ces extraits suffisent pour donner une idée de ce volumineux document. Il n'était pas, dit Eckert, qui le cite en entier, une déclaration spécieuse dans le but d'apaiser le roi de Prusse ; mais il avait pour but réel de faire disparaître la cause de la Révolution dans la dissolution spontanée de l'Ordre. Digue impuissante et illusoire ! Le temple

resta debout malgré les efforts des profanateurs, qu'on en avait chassés, pour le détruire. La Révolution poursuivit son cours et les droits de l'homme furent compris par toutes les intelligences, inscrits dans tous les cœurs. Les tyrans seuls les répudièrent.

Au reste, le manifeste du duc de Brunswick n'a pas besoin de commentaire. C'est le digne pendant de celui qu'avait lancé monsieur son fils contre la France, lorsqu'à la tête des armées coalisées, il comptait l'envahir [1]. Il donne la mesure de ce que la Maçonnerie aura toujours à attendre des patronages princiers.

Tout en proclamant l'égalité, comme un des principes fondamentaux de l'Ordre, la Maçonnerie allemande, ainsi que ses sœurs, n'a jamais renoncé au patronage des princes ; jamais elle n'a cessé de se laisser traîner par eux à la remorque. On a vu avec quelle dévotion, elle a accueilli ces personnages dans ses Loges, pendant le XVIIIe siècle. Le duc régnant de Saxe-Cobourg-Gotha a été initié en 1857, et *naturellement,* élevé à la dignité de Grand-Maître de la Loge du *Compas.* C'est le troisième prince souverain de l'Allemagne qui se fait Maçon dans le courant de ce siècle. Les deux autres sont le roi de Hanovre et le prince-régent de Reuss-Schleiz.

Toutes les Loges de la Suède et de la Norwège reconnaissent le roi pour Grand-Maître et choisissent leurs dignitaires dans la classe aristocratique. Ce qui n'empêche pas la Grande Loge suisse *Alpina* de fraterniser avec elles [2].

[1] C'est un duc de Brunswick et Lunebourg qui, sous date du 27 décembre 1791, *octroya* des lettres-patentes à l'Orient de Neuchâtel et établit Henri-Bernard de Meuron comme Maître en chaire.

[2] L'*Alpina* a tenu sa neuvième assemblée à l'Orient de Lausanne les 23 et 24 octobre 1858.

Qu'ont à faire ces royautés et ces Altesses dans ce temple de l'Egalité, qui ne reconnaît d'autre Majesté, que celle du Très-Haut, et d'autres Altesses, que celles de la vertu et du génie? Peut-on s'imaginer que ces individus, placés par le sort au sommet de l'échelle sociale, en descendent pour le seul plaisir de ceux, qui occupent les échelons inférieurs? Ce qu'ils cherchent dans les Loges, ce sont de nouvelles distinctions, de nouveaux hommages, et ils n'y trouvent que trop souvent de basses flatteries, qui ont du moins pour eux, par les formes qu'elles revêtent, l'attrait de la nouveauté.

Comprimée sous le patronage des cours, la Maçonnerie ne pourra jamais se développer dans ses véritables tendances. Il est peu logique de confier une école de liberté et d'égalité à ceux, qui profitent du monopole, et la propagation des grands principes, à ceux qui ont tout intérêt à les combattre. Aussi la Loge n'est-elle pas encore parvenue à faire prévaloir en Suède la tolérance religieuse, ni en Prusse à réduire le militairisme à sa juste compétence et à sauver le libéralisme. Et où les énormités aristocratiques sont-elles plus communes qu'en Angleterre, berceau de la Maçonnerie?

Que dirons-nous de la Maçonnerie française? Elle aussi cherche dans les antichambres princières, ce qu'elle ne devrait devoir qu'à elle-même. Deux traits suffisent pour la caractériser. Cette chaire auguste, où ne devrait s'asseoir que le plus digne, elle l'a offerte au prince Lucien Murat, qui, méconnaissant et la nature et le but de la Société, qu'il a l'honneur de présider, est venu proposer dans l'assemblée législative du 1er juin 1857, de convertir la Maçonnerie en Société générale de *secours mutuels* [1] (!)

Je ne dirai rien de la Maçonnerie des Etats-Unis. Elle n'a su se préserver ni de l'Ecossisme ni des préjugés, qui affligent encore ses sœurs d'Europe. Elle a encore ses chapitres de Royale-Arche, ses chevaliers du Temple et, qui pis est, elle laisse se consolider sous ses yeux le système infâme de l'esclavage. Je ne vois pas non plus qu'elle exerce une salutaire influence sur les mœurs de la nation.

On peut appliquer cette dernière observation à la Maçonnerie suisse. Je voudrais moins de beaux discours, moins d'enthousiasme pour des mystères chimériques, moins de théories abstraites; en revanche, plus de charité pratique.

Le Conseil d'Etat et le Grand Conseil du canton de Genève ont, au moyen d'une loi, accordé la concession d'un terrain pour l'édification d'un temple unique pour tous les rites. « Ainsi, dit le Frère François Favre, dans cette ville qui, autrefois, s'éleva contre la Rome des papes et lui disputa l'empire, et qui eut le tort irréparable de l'imiter dans son intolérance; dans cette ville, qui vit le martyre de Servet, à cette place où les cendres du libre penseur furent jetées au vent, s'élèvera le Temple-Unique, sur le fronton duquel brillera le glorieux triangle! »

Une Loge de table réunit le 21 juin 1857 les Loges de Genève fusionnées, au Temple-Unique.

J'oubliais de dire que la Maçonnerie, comme toutes les

[1] Le compte-rendu des délibérations de l'assemblée législative de 1858 se termine par une invocation poétique :

« Gloires soient rendues à notre chef bien-aimé! Il a plus fait en quelques années qu'on n'avait fait avant lui dans un siècle, et il apparaît à son peuple de Maçons, comme un de ces rares élus, que Dieu marque au front pour réaliser les grandes choses, qui commandent et obtiennent l'amour des hommes. »

Ainsi soit-il! Cet hommage spontané, dit Louis d'Ulbach, rendu par une commission officielle, dans un journal officiel, a des douceurs et des parfums, que nos lecteurs apprécieront.

institutions libérales, a eu son époque d'épreuves et de persécutions, son baptême de sang, surtout dans les pays catholiques. En 1738, le pape lança contre l'Ordre une bulle d'excommunication pour *crime de suspicion*. Dans un édit de publication du 14 janvier 1739, le cardinal Firrao menace les Maçons de la peine de mort, de la confiscation, sans espérance de grâce [1]. Alors des moines furibonds ameutèrent partout la populace contre les Maçons. « Il n'y eut ensuite, dit Clavel, que la résolution manifestée par quelques villes, de retirer aux moines la faculté de quêter dans leurs murs, qui put enfin arrêter le cours de ces odieuses prédications. »

A Munich, l'ex-jésuite Frank les reprit en 1784 et fit courir les plus grands dangers aux Maçons de cette ville.

Sous Philippe V en Espagne, plusieurs Frères furent condamnés aux galères, d'autres aux cachots. On peut lire dans Clavel le détail de deux procès intentés, l'un en 1757 au Frère Tournon, torturé par l'inquisition; l'autre à trois Maçons français, à Lisbonne, en 1743.

Après la chute de Napoléon I, le pape renouvela l'excommunication lancée par son prédécesseur contre les Maçons. Et c'est tout simple : la même bouche, qui prêchait les Croisades et consacrait l'inquisition, qui bénit les drapeaux de la guerre, et chanta un *Te Deum* après la St-Barthélemy, doit naturellement anathématiser ceux, qui ne prêchent que la tolérance, la concorde et la paix.

---

[1] *Che nessuno ardisca di radunarsi e congregarsi e di aggregarsi, in luogo alcuno, sotto le sudette società.... Ne di trovarsi presente a tali radunanze, sotto pena della morte e confiscazione de'beni, da incorrersi irremissibilmente, senza speranza di grazia.*

Ici se termine notre aperçu historique de la Maçonnerie ou plutôt des principales institutions, auxquelles elle se rattache. Nouveau Diogène, nous l'avons cherchée, le flambeau de la critique en main, dans tous les recoins de l'Orient et de l'antiquité. Pagodes de l'Inde et de la Chine, hypogées thébaines, pyramides, ruines de Persépolis, lamaseries du Tibet, temples grecs et romains, synagogues, basiliques du moyen-âge, rien n'a été oublié. Nous avons interrogé les Druides, les Croisés, les Templiers : nous avons pénétré jusque dans les sombres ateliers des Kabbalistes, fouillé dans les archives de la Chevalerie ; nous n'avons rien vu, rien trouvé, qui ressemblât à la Maçonnerie. Une seule fois, nous avons cru l'entrevoir dans la synagogue Esséenne, mais ce n'était point Elle. C'était sa sœur aînée, à laquelle nous devons également tous nos hommages, tous nos respects, toutes nos sympathies.

Au reste, comme l'observe fort judicieusement le Frère d'Ulbach, le problème concernant l'origine de la Maçonnerie, si intéressant qu'il soit en réalité, prend dans les travaux maçonniques un peu trop de la place logiquement due au problème inverse, c'est-à-dire, au problème de l'avenir. « Nous sortons de la nuit, dit-il, nous allons à la lumière ! Voilà l'essentiel à constater. Soyons d'accord sur ce point ; le reste n'est qu'une affaire d'archéologie, sur laquelle les opinions peuvent varier. »

En réduisant à leur juste valeur les vieux parchemins que la Maçonnerie exhibe encore, comme titres de noblesse, nous n'avons pas cru la déprécier. Il n'est peut-être pas de famille aristocratique, qui ne rougît plus ou moins de son origine, si on la connaissait. Quelle que puisse être celle de la Maçonnerie, elle ne se glorifie que de ses œuvres et s'applaudit moins des destinées qu'elle

a subies, que de celles qui l'attendent. Mère de l'égalité et du progrès, elle n'a que faire d'une défroque héraldique et d'un écusson féodal. Sa mission civilisatrice n'a fait que commencer et partant aussi son histoire.

Dans la troisième et dernière partie de cette esquisse, nous aborderons, sans trop les discuter, car nous connaissons tout le danger de cet examen, les grands problèmes, dont l'anxieuse Humanité se préoccupe vainement depuis son origine. Bien que profane indigne, nous nous permettrons de signaler ce qui nous paraît irrégulier et choquant dans la bâtisse de ce temple auguste, que nous voyons avec transport s'élever au milieu des nations et dont nous saluerons l'achèvement avec amour. Nous irons même plus loin. Sans dissimuler ni nos craintes ni nos défaillances, nous nous prévaudrons du profond respect que la Maçonnerie nous inspire, pour pénétrer dans le sanctuaire, et y proclamer bien haut le secret des secrets, le grand principe, la vérité suprême, cette **parole perdue,** que l'on croyait ensevelie à tout jamais dans la tombe sanglante d'Hiram, parole magique de consolation et de vie, que Jésus a retrouvée et que des pseudo-Maçons, dans leur sacrilége audace, ont remplacée par une parole de mort, le lugubre et funèbre *Mac-Bénac.*

TROISIÈME PARTIE.

PROBLÈMES ET ASPIRATIONS.

I. Dieu.

Je suis celui qui est.

« Ce grand nom de Dieu, dit Marc Debrit, bien loin de représenter à l'esprit une idée fixe et invariable, est sujet, au contraire, à d'innombrables interprétations. Combien d'êtres et de choses ont été adorées sous ce nom? La terre, le ciel, les astres, l'homme avec ses passions et ses vices, les animaux, les plantes, tout ce que renferme l'univers, et l'univers après tout le reste, en ont été successivement revêtus. Il n'est pas d'être assez vil, pas d'objet assez impur, qui n'ait, à son tour, pris place sur l'autel et que la folie humaine n'ait servilement adoré. Du Dieu chrétien, type suprême de toute perfection, au dieu Néant devant lequel se prosterne le disciple de Bouddha, il y a une distance que la pensée s'effraie à mesurer, et sans aborder même les splendeurs de la religion révélée, peut-on comparer la sublime figure de Jupiter Olympien avec les effroyantes idoles, que se fabriquent encore quelques peuplades océaniennes [1]? »

[1] Bibliothèque universelle de Genève. 1856.

C'est bien ce qui a fait dire à Lamartine :

Dieu n'est qu'un mot créé pour expliquer le monde.

Sous les apparences du panthéisme le plus étendu, les populations de l'Inde comme celles de la vallée du Nil, n'ont admis en fait et très-positivement que le monothéisme manifesté par ses attributs infinis et représentés par autant de personnifications mystiques.

L'homme a poussé l'orgueil jusqu'à vouloir définir et mesurer Dieu. Bonzes, lamas, brâhmanes, rabbins et *tutti quanti,* nous expliquent ses attributs et ses impénétrables décrets. On a vu surgir des soi-disant Docteurs en Théologie, qui parlaient de Dieu, comme s'ils l'avaient vu, du paradis et de l'enfer, comme s'ils y avaient été, des sacrements, de la grâce, etc., comme si ces dogmes tombaient dans le domaine de la Logique.

Et ces révélations, disent-ils, s'opèrent graduellement, à mesure que l'humanité se développe [1].

L'un de ces théologiens recherche gravement, si l'homme doit être sans péché et comment Dieu veut, qu'il soit sans péché ou avec le péché [2].

Un autre consacre quatre longs chapitres à prouver que Dieu est sujet à se mettre en colère comme un simple mortel [3].

Ces théologiens nous précisent ses perfections, le quand, pourquoi et comment de la création, ce qu'il a fait, et ce qu'il fera, qui et comment il punira ou récompensera.

[1] *Pro ætatum generis humani distributione. De civit. Dei*, XI, 3; X, 32, 2. Comparez aussi ibid. XIX, 18.

[2] *Quærendum est, utrumne debeat homo sine peccato esse, utrumne præceptum sit homini sine peccato esse, an velit Deus hominem sine peccato esse, quomodo vult Deus hominem esse cum peccato an sine peccato.*

(Aug. *De perfectione justitiæ hominis.*)

[3] *Quod Deus irascatur.* Lact.

A les entendre, on les dirait ses confidents privilégiés, initiés à tous les mystères de l'existence, aux secrets du passé et à ceux de l'avenir. *Quand on me fait de ces contes sur les dieux, je ne les reçois qu'avec peine,* disait Socrate à Eutyphron. Ne peut-on pas leur appliquer ce vers d'Horace :

Quodcunque ostendis mihi sic, incredulus odi?

Plus modeste, le Véda sacré proclame son ignorance. « L'Etre suprême, dit-il, est regardé comme incompréhensible par ceux, qui le connaissent le plus, et comme parfaitement connu par ceux, qui l'ignorent entièrement. Celui, qui croit ne pas le connaître, c'est celui qui le connaît ; celui, qui croit le connaître, c'est celui qui ne le connaît pas.

» Dieu? C'est Lui, dont l'essence échappe aux organes des sens, l'Indécouvert et l'Indécouvrable, l'Eternel, le principe formateur de toutes les créatures, qu'aucune créature ne peut comprendre [1].

» Ne fais pas de recherches sur l'existence et la nature de l'Eternel, ni sur les lois, d'après lesquelles il régit. De tels actes sont vains et punissables. »

Aurait-on l'idée de Dieu sans celle qu'on nous en donne dès l'enfance et qui domine chez presque tous les peuples?

Oui, on l'aurait ; car à chaque instant l'homme se demande, qui l'a fait, lui, ses semblables, le ciel, la terre, les animaux, les plantes, tout ce qu'il voit, tout ce qui l'entoure. C'est nécessairement une grande puissance, et nous l'appelons DIEU, NATURE ou DESTIN.

On aurait donc cette idée et l'athéisme est non seulement absurde : il est impossible [2].

[1] Manou. I, 7.

[2] On prétend pourtant que les Béchuanans, la tribu la plus répandue sur le sol de l'Afrique, n'ont aucune idée de Dieu, ni de l'immortalité.

Comme tous les astres se meuvent selon les règles d'une mathématique éternelle, j'ai reconnu avec Platon, l'éternel géomètre : je me prosterne devant le Grand Architecte du monde.

Mais le Dieu, que je me représente, est-il bien tel, qu'on me l'a dépeint : infiniment bon, puissant et sage, sachant tout, prévoyant tout, réglant tout et ne voulant que le bien ?

Qu'il est tout-puissant, la preuve en est là, claire, évidente, irrécusable. Plus je contemple et étudie la nature, ses forces immenses, ses phénomènes surprenants, plus je m'en convaincs.

Mais les phénomènes tangibles ne sont rien auprès des merveilles, qui éclatent dans l'immensité de l'espace et que la science nous fait entrevoir. Contrairement à Lambert, qui dans ses *lettres cosmologiques*, base son système sur Dieu, j'argumente du connu à l'inconnu, de l'œuvre à l'ouvrier.

Les preuves d'une sagesse infinie ne sont pas moins éclatantes et incontestables. J'en trouve dans la nature organique en général, dans ses trois règnes, dans la conformation de l'homme et dans un concert d'harmonies, que je ne puis assez admirer.

Je dis donc avec un grand poète :

Je crois à une vie, qui anime tout, à un Esprit, qui pénètre tous les esprits.

Je vois sur les cimes du monde briller l'idéal de tout ce qui est noble, grand, vrai et merveilleux, de tout ce qui fait palpiter nos cœurs.

Je le vois dans la radieuse aurore, dans le printemps avec ses riants jardins, les troupeaux, qui paissent, les hirondelles, qui construisent.

La rose sauvage, le thym fleuri, le muguet odorant, toutes ces prairies richement émaillées, reflètent son image.

Et, lorsque le crépuscule s'éteint, lorsqu'approchent les heures silencieuses et confidentielles, à l'aspect de cette voûte azurée, où des milliards de mondes gravitent dans l'espace, c'est alors que tu te révèles à moi avec le plus de puissance, âme sublime de la belle nature [1] !

Dans le style des philosophes d'Ionie, on retrouve partout cette grande idée de l'âme du monde, qui pénètre et à la fois unit toutes choses. On la trouve encore rendue en vers avec une physionomie éminemment orientale, dans le passage suivant d'un poète hindou. C'est le dieu Crichna

[1] *Ein Leben glaub' ich, das Alles belebt,*
Einen Geist, der durch alle Geister strebt;
Von allem Edeln, allem Wahren,
Von allem Grossen und Wunderbaren,
Von Allem, was unsern Busen schwellt,
Ein Ideal auf dem Gipfel der Welt.
Und seh' ich die Morgensonne erwachen,
Wenn der Frühling kommt, wenn die Gärten lachen,
Die Heerde weidet, die Schwalben bauen,
Und ich wandle dahin auf den bunten Auen,
Wo das Hagerröschen am wilden Stocke,
Wo der Thymian blüht, und die Maienglocke,
Da zeigt mir der Teppich des reichen Gefildes
Den Abdruck jenes unendlichen Bildes.
Und ist das Abendroth spät verschwunden,
Und nahen die stillen, die traulichen Stunden,
Und ich schaue hinaus, wie der Himmel glüht,
Wenn die Saat der Welten dem Auge blüht,
Und wie sie im ewig geschlossenen Kreise
Vollenden die weite gewaltige Reise,
Da fühl' ich noch mächtiger DEINE *Spur,*
Erhabene Seele der schönen Natur!

AUG. V. PLATEN.

ou Vichnou, dans sa huitième incarnation, qui, sous le nom de Bhagavan, console un héros du nom d'Arjouna, en lui révélant la doctrine de l'unité éternelle et immuable. Il lui parle en ces termes :

« Mais connais en moi une seconde nature, une nature excellente et supérieure, dont la vie est l'essence et qui soutient cet univers. Voilà le double foyer de toutes les existences. Apprends cette grande vérité : Je suis le créateur et le destructeur de toutes choses créées. Il n'est rien de plus grand que moi, ô Arjouna ! Ce monde visible est suspendu à moi, comme les perles d'un collier de fil, qui les retient. »

De là ces opinions populaires que tout a vie dans le monde matériel, que tous les corps sont animés, que la pierre elle-même n'est point morte et vit à sa manière. De ce polythéisme ont surgi d'autres systèmes.

Mais si Dieu dans sa bonté nous prodigue tant de faveurs, n'a-t-il pas aussi créé les monstres, la vermine, les poisons, le reptile venimeux, le gaz qui asphyxie, la foudre qui tue, le flot qui submerge, le tremblement de terre qui engloutit, l'épidémie qui décime, le souffle dévorant qui mine les organismes, flétrit la jeunesse et les fleurs, terrasse l'homme le plus robuste et pousse toutes choses à la mort?

C'est bien là Chib ou Siwa le destructeur, qui a fixé son séjour à Keïlassan, cité bâtie en triangle, qui tient en main le padma et la roue symbolique, formant avec Vichnou et Brahmâ la triade indienne.

Le spectacle de l'humanité est en général bien navrant, et le bien dans ce monde n'y compense pas la somme des maux. On chercherait en vain à se le dissimuler : s'il est un Dieu créateur et conservateur de tous les êtres, il

existe aussi, comme le proclame la révélation d'Arjouna, un principe non moins puissant, non moins actif de destruction, tantôt rapide et instantanée, tantôt plus ou moins lente, mais toujours inexorable. Les monothéistes font découler ces deux principes opposés de la même source ; les manichéens en font deux puissances ennemies d'origine contraire. Quoi qu'il en soit, il est certain que tous les êtres vivants sont victimes de cette double action, fatale, mystérieuse, éternelle. Est-ce une lutte, un antagonisme, ou bien une entente, un acte de la même volonté et d'une intelligence unique? *Nous ne le saurons jamais.* Bossuet proclame l'impuissance de la philosophie, dès qu'il s'agit d'approfondir le mystère des grands problèmes. St. Augustin les avait aussi appelés *res, quas per nosmet ipsos nosse idonei non sumus.*

« On a fait, dit Voltaire, une science de la théologie, cette grave folie, qui n'a servi qu'à renverser des milliers de cervelles, et qui a bouleversé tous les Etats, les uns après les autres. Elle seule fait les athées. Le grand nombre des petits théologiens, qui est assez sensé pour voir tout le ridicule de cette science chimérique, n'en sait pas assez pour lui substituer une saine philosophie. »

Taisons-nous donc et résignons-nous ; prosternons-nous devant un pouvoir terrible : dressons, comme la Grèce, un autel à ce *Dieu inconnu.* Surtout ne nous penchons pas trop sur ces abîmes, car, comme dit encore le poète, au fond gît l'épouvante :

Schaut nicht in die Tiefe, denn unten liegt das Entsetzen.

II. Dieu. (Suite).

La plus ancienne théologie reposait sur l'idée de substance.

« La théologie des Francs-Maçons et, par suite, leur théodicée, sort des concepts ontologiques et prend pour assise une idée positive, phénoménale, synthétique, hautement intelligible. C'est l'idée de *rapport*, et, comme cette idée de rapport, par sa généralité, semble participer de la nature conceptualiste des notions précédentes, la raison maçonnique lève tout doute à cet égard, en concrétant et définissant son principe sous l'expression d'*équilibre*.

» C'est ce qu'indique, à qui veut l'entendre, le triple emblème, devenu plus tard celui de la Révolution : *aplomb, niveau, équerre.*

» L'*Equilibre*; voilà une idée, qui fait image, qui se voit, qui se comprend, qui s'analyse, qui ne laisse derrière elle aucun mystère. Tout rapport implique deux termes en équation. *Rapport* et *équilibre* sont donc synonymes, il n'y a pas à s'y méprendre.

» De l'idée de rapport et d'équilibre, la Franc-Maçonnerie déduit sa notion de l'être divin.

» Le Dieu des Maçons n'est ni Substance, ni Cause, ni Ame, ni Monade, ni Créateur, ni Père, ni Verbe, ni Amour, ni Paraclet, ni Rédempteur, ni Satan, ni rien de ce qui correspond à un concept transcendantal. Toute méthaphore est ici écartée. C'est la personnification de l'équilibre universel. Il est l'*architecte;* il tient le compas, le niveau, l'équerre, le marteau, tous les instruments de travail et de mesure. Dans l'ordre moral, il est la Justice. Voilà toute la théologie maçonnique.

» Du reste, point d'autels, point de simulacres, point de sacrifices, point de prières, point de sacrements, point de grâces, point de mystères, point de sacerdoce, point de profession de foi, point de culte. La Société franc-maçonne n'est pas une église : elle ne repose pas sur un dogme et une adoration. Elle n'affirme rien, que la raison ne puisse clairement comprendre et ne respecte que l'Humanité. Est capable, en conséquence d'être reçu Maçon, de quelque religion qu'il soit, quiconque pratique la Justice et sert ses semblables, de quelque religion qu'ils soient eux-mêmes.

Ce rationalisme tolérant, fondé sur le dédain de toute théologie et la substitution au concept métaphysique, de l'idée positive et formelle, est la négation même de l'élément religieux, remplacé dans la conscience du Franc-Maçon par la Justice.

» Affirmer comme idée souveraine et régulatrice dans les âges futurs, le Rapport, l'Equilibre, le Droit, regarder comme de purs instruments dialectiques, subordonnés à cette idée, les concepts de substance, cause, esprit, matière, âme, vie; professer la Justice gratuite et sans récompense : voilà la Franc-Maçonnerie.

» Sous le bénéfice de cette explication, elle rend gloire au Grand Architecte immanant de l'Humanité, et dont le lumineux triangle, plus précieux que le nom de Jéhovah, révèle toutes ces choses.

» Voilà pour la théologie ou philosophie spéciale des Francs-Maçons. Elle se résume dans la prépondérance de l'idée sensible et intelligente sur le concept métaphysique de l'intelligence, idée dont la représentation la plus complète, est l'équilibre. Elle fait suite aux anciennes théologies polythéiste, judaïque et chrétienne; de même que

l'idée dont elle émane fait suite aux concepts de substance, cause et esprit, qui servirent à fonder ses devanciers, et cette suite, qui rappelle les progressions historiques d'Auguste Comte, théologie, métaphysique, science, nous annonce que nous touchons à la loi de Justice, synthèse de la loi d'égoïsme et de la loi d'amour. » (Proudhon.)

III. Traditions cosmogoniques et diluviennes.

Höret, wie die schöne Mythe spricht, die leise, wie der Blätter Fallen, und duftig, wie die Lenzensgaben, mir genaht, und so die Sinne aufgeregt, dass ich lauschend meines Geistes Blicke in das graue ferne Meer der Vergangenheiten lenken musste. Höret was sie mir ahnend in's Haupt gelegt. OLDENBURG,
Linalda, die Göttin des Quelles.

Ecoutez ce que dit le beau Mythe. Sa voix ressemble au bruissement des feuilles, qui tombent : elle est douce comme les parfums du printemps. Il s'est approché de moi sans bruit : mes sens se sont émus et j'ai dû porter mes regards sur le ténébreux océan des choses lointaines et passées. Ecoutez ce que m'a dit cette voix prophétique.

Les livres sacrés de l'Orient racontent dans le même ordre que la Genèse, la création du monde en six *gâhans,* la formation d'un premier homme et d'une première femme, dans un lieu céleste sous le règne du bien; l'introduction du mal dans le monde par la grande couleuvre, emblème d'Ahriman, la révolte et les combats de ce génie du mal et des ténèbres contre Ormuzd, dieu du bien et de la lumière, la division des anges en blancs et en noirs, en bons

et en méchants, leur ordre hiérarchique en Chérubins, Séraphins, Trônes, Dominations, etc., et la fin du monde au bout de six mille ans; la venue de l'agneau, réparateur de la nature, le monde nouveau, la vie future dans des lieux de délices et de peines, le passage des âmes sur le pont de l'abîme, les cérémonies des mystères de Mythras, le pain azyme, qu'y mangent les initiés, le baptême des enfants nouveaux-nés, les onctions des morts et les confessions de leurs péchés [1].

Nous connaissons le sublime récit de Moïse sur la création et le déluge. Ecoutons d'autres révélations.

« Alors, disent les Védas sacrés, il n'existait là, ni entité, ni non-entité, ni monde, ni ciel, ni quelque chose au-dessus de lui; rien, partout, dans la félicité d'aucun être, enveloppant ou enveloppé; ni eau: tout était profond et dangereux. La mort n'existait pas. Alors il n'y avait pas d'immortalité, ni distinction de jour et de nuit. Mais CELUI-LA, respirait sans aspiration, sans souffle.... Autre que LUI rien n'existait, qui depuis ait existé. Les ténèbres étaient là; car cet univers était enveloppé de la nuit, et il était indestructible et semblait entièrement livré au sommeil.... Qui connaît exactement et qui pourra affirmer dans ce monde, d'où et comment cette création a eu lieu?... Qui peut savoir d'où elle procède, et d'où ce monde si varié est sorti [2]? »

Contrairement à l'*unification* des Indous, les Perses admettaient un dualisme permanent, idéal et physique. Ils avaient leur *arbre de vie* (*hom*), le lingam des Indous. *Hom* ou bien *Oum* est aussi représenté par une vache, comme dans l'Apocalypse.

[1] Volney.
[2] Rig-Véda.

Parmi les êtres divins, qui jouissaient depuis le commencement des siècles d'une vie heureuse dans les cieux supérieurs, s'élevèrent des troubles et des discordes. Une partie des génies bienfaisants (*Æssouris*) fut changée en esprits mauvais (*Assouris*). Une lutte éclata, longue et terrible. Mais la victoire resta au parti le plus juste et les *Assouris* abandonnèrent pour jamais leurs célestes demeures, condamnés à perdre toujours de plus en plus leur ancienne perfection.

Les premiers de ces dieux bannis, descendirent sur la partie de notre monde, la plus voisine du ciel. D'autres les suivirent et peuplèrent le reste du globe, vivant sans nourriture et perpétuant leur race sans union charnelle. Quatre-vingt mille ans étaint le terme de leur longue et heureuse carrière.

A la surface du sol croissait en abondance la plante du *Schimœ,* blanche et douce comme le sucre. Son aspect séduisit un homme, qui en mangea et en offrit à ses semblables, et tout fut consommé.

Ils connurent qu'ils étaient nus; une subite fermentation se fit sentir dans l'intérieur de leur corps, et rendit nécessaires les organes secrétoires. La faim s'empara de leurs entrailles; les ailes disparurent. Ils furent enchaînés à la terre, et le nombre de leurs années fut restreint à quatre mille. Mais tel ne fut pas le terme de leurs malheurs et une création nouvelle devint nécessaire [1].

Vichnou dit un jour au sage Satyavrata : Encore sept jours et toutes choses seront plongées dans une mer de destruction; mais, au milieu des vagues meurtrières, un grand vaisseau envoyé par moi, paraîtra devant toi. Tu prendras alors toutes les plantes médicinales, toute la

[1] Annales de la philosophie chrétienne, tome IV.

multitude des graines, et accompagné des sept saints (*Richis*), entouré des couples de tous les animaux, tu entreras dans cette arche spacieuse, et tu y demeureras.... Tu connaîtras alors ma véritable grandeur et ton esprit recevra des instructions en abondance.

En effet, la mer franchissant ses rivages, inonda la terre et bientôt elle fut accrue par les pluies, que versaient des nuages immenses.

« Le roi.... vit le vaisseau s'approcher et y entra avec les chefs des Brâhmanes. Alors Vichnou parut sur le vaste océan, comme un poisson armé d'une corne énorme, à laquelle Satyavrata attacha le vaisseau, en faisant un câble d'un gros serpent. »

C'est ainsi que le Bhagavat, l'un des plus célèbres Pouranas, raconte la première incarnation de Vichnou.

On retrouve la tradition du déluge parmi les différents peuples de l'ancien Anahuac (Mexique), à peu de variations près. Là aussi une blanche colombe reçut la mission d'annoncer que les eaux s'étaient écoulées. Chez les peuples du Méhoaçan, c'était le colibri. Lui seul était revenu de tous les oiseaux envoyés par Tezpi, qui s'était réfugié dans une barque immense, avec sa femme et ses enfants, et qui sauvait avec lui un grand nombre d'animaux et toutes les graines, dont la conservation était chère au genre humain.

Toutes ces légendes, tous ces mythes prouveraient, selon Rougemont, que, lors de la dispersion, on prenait les temps diluviens pour un temps de palingénésie générale et de création partielle, et qu'on inclinait à les comparer au grand chaos des origines du monde [1].

La Maçonnerie n'a point à se préoccuper de ces hypo-

[1] Le peuple primitif.

thèses et de ces mythes. Peu lui importe que Moïse ait modelé sa Genèse sur celle d'autres peuples ou ceux-ci sur la sienne. Quel peut être le résultat pratique de cette révélation? Pourquoi d'ailleurs porter le trouble dans les consciences timorées? Car, supposer que le Grand Architecte n'a pu créer qu'un monde imparfait, qu'il serait dans la nécessité de détruire, admettre que l'épouvantable cataclysme du déluge a été complètement inutile, puisque la seconde race humaine ne fut pas moins perverse que la première, n'est-ce pas compromettre la sagesse du Créateur qui prévoyait ces désastres, sa bonté qui ne les prévenait pas et sa toute-puissance qui les laissait s'accomplir?

IV. Religion.

> Le seul but de la religion est de rendre les hommes meilleurs, pour les rendre plus heureux. Il n'y a donc réellement dans le monde que deux religions, celle du bon sens et de la bienfaisance, et celle de la malice et de l'hypocrisie.
>
> PRIESTLEY.

Toute religion se fonde sur l'idée qu'on se fait de la Divinité. C'est ce qui explique la grande diversité des cultes.

Si le plus antique était le meilleur, la palme reviendrait au Brâhmanisme. Si c'était celui qui compte le plus de sectateurs, le Bouddhisme l'emporterait, car il est professé par le quart peut-être du genre humain [1].

« Tout homme, dites-vous, doit chercher à s'instruire de la vérité, pour n'être pas la dupe d'une fausse religion

[1] Annales de la philosophie chrétienne, tome IV.

et se garantir de la superstition [1]. » Mais Manou, Fô, Moïse, Numa, Jésus, Mahomet m'appellent chacun à une croyance diverse. Lequel suivrai-je? Dois-je adopter au hasard ou passer toute ma vie à étudier et comparer ces doctrines, pour choisir, si faire se peut, la meilleure? Pendant ces recherches, qui pourvoira à mes besoins matériels? qui me donnera une habitation, la nourriture et des vêtements? Qui soignera ma famille et cultivera mon champ?

La foule adopte facilement ce qui lui est débité avec aplomb et emphase. Il est facile de lui inspirer des espérances et des craintes chimériques, de lui faire prendre le change, de la tromper sur la nature des choses, la cause des phénomènes et la portée des événements. Il est des âmes, à qui le ciel paraît désert, parce qu'elles n'y trouvent plus les fictions de la légende. Elles crient au sacrilége, en invoquant les dieux vengeurs. Dans ses innombrables souffrances, l'homme embrasse avec transport toutes les consolations, qui lui sont offertes. La religion est pour lui une planche de salut dans le naufrage. Des législateurs habiles en ont aussi fait un frein salutaire. On accepte avec joie ce qui débarrasse le présent de ses anxiétés, l'avenir de ses terreurs. On aime à monter dans cette sphère certaine, élevée, pure, qui domine les orages. Les félicités mêmes de la vie disparaissent alors, ou comptent pour peu en regard d'une heureuse immortalité.

Le missionnaire Masson rencontra un jour un Karen vers le fleuve Tenasserim (Siam). « Les choses de ce monde, lui dit cet homme, je puis les toucher avec le doigt, mais celles du ciel, je n'en puis rien savoir. Le sort m'a fait d'ailleurs ce que je suis. Pourquoi changerais-je? »

[1] Annales de la philosophie chrétienne, tome IV.

Dans la religion des anciens Mexicains, nulle trace de morale, nul acte, qui rappelle l'homme à ses devoirs sociaux, à des sentiments de bienveillance, à la pratique d'une mutuelle charité; mais l'image terrible de divinités irritées, altérées de sang, qu'on n'apaise qu'avec le supplice des victimes; tout un peuple enfant, avide du spectacle de l'agonie des hommes, l'accompagnant de l'expression d'une joie bruyante et de sauvages divertissements, puis couronnant la cérémonie par d'affreux festins de victimes humaines [1].

Chez les Antis, les femmes teignaient leurs mamelles du sang des prisonniers, pour accoutumer leurs enfants à le verser et à le boire. On connaît l'horrible *cimetière des sacrifices,* amphithéâtre fabriqué de têtes de morts.

Les peuples du Nicaragua sacrifiaient toujours un prisonnier à la fin de toutes les campagnes. C'étaient les prêtres, moteurs de ce sacrifice, qui se chargeaient de l'exécuter. Le sacrificateur tournait, dit-on, trois fois autour de la victime, en chantant des hymnes d'un ton lugubre. Il lui ouvrait ensuite l'estomac, lui arrachait le cœur tout fumant, lui frottait le visage de son sang et partageait son corps en diverses portions. Le cœur appartenait au grand-prêtre, les pieds et les mains au roi et le reste au peuple. La tête était plantée sur un poteau, qui portait le nom de la province, avec laquelle on était en guerre. Le même usage était observé à Tabasco.

Que substituèrent les Espagnols à ce culte cruel? Sous le nom et les apparences du christianisme, une oppression matérielle et morale presque aussi révoltante. L'inquisition s'inaugura au Mexique par un horrible auto-dafé. On

[1] Larenaudière.

força les Indiens d'acheter les bulles du pape, à raison de quatre réaux par pièce, et chaque messe au même prix. Ils demandèrent à payer cet impôt par famille. On refusa.

C'est l'institution de la caste sacerdotale, qui a tout gâté. Rien de plus absurde, que de voir des hommes soumis, comme leurs semblables, aux mêmes passions, aux mêmes faiblesses, aux mêmes erreurs, à la même impuissance à expliquer les grands mystères, s'interposer entre la divinité et les autres mortels, se proclamer les interprètes infaillibles du ciel, ses mandataires légitimes, les confidents de Dieu, s'arroger des priviléges, intervenir dans tous les actes de la vie publique et de la vie privée, exiger une soumission aveugle et absolue, imaginer, perpétuer des doctrines ridicules, des pratiques stériles, des usages superstitieux et pousser l'intolérance jusqu'à armer les hommes les uns contre les autres. Et de dire que les nations les plus puissantes et les plus civilisées, n'ont pu échapper à cette contagion, que les prêtres de Dodone, d'Eleusis ont eu les mêmes succès que ceux de Memphis et de Méroé !

« S'agit-il de calmer la colère des Néréides ? Les prêtres, foulant aux pieds les sentiments les plus respectables de la nature, ordonnent que l'on attache Andromède à un rocher et cet ordre abominable est scrupuleusement exécuté sous les yeux d'une populace innombrable et avec les plus horribles imprécations. Pour apaiser Diane et s'ouvrir la route de Troie, Agamemnon, aveuglé par l'oracle, traîne lui-même la malheureuse Iphigénie à l'autel, et Calchas, le barbare Calchas frappe lui-même la victime infortunée et croit par ce sacrifice honorer les dieux [1] ! »

[1] Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde.

Rome eut ses devins, ses aruspices, ses augures et une foule d'autres charlatans. C'est surtout dans les entrailles palpitantes des victimes que le peuple-roi interrogeait les destins.

Les Egyptiens, au rapport de Plutarque, brûlaient, tous les ans, aux jours caniculaires, des hommes, qu'ils appelaient *Typhons,* et jetaient leurs cadavres au vent. Les rois eux-mêmes égorgeaient de leurs propres mains, sur la tombe d'Osiris, un certain nombre d'hommes, à cheveux roux, comme était Typhon. Tous les ans on sacrifiait trois hommes à une déesse que les Grecs appellent Junon, à Héliopolis, pendant trois jours consécutifs, jusqu'au règne du Pharaon Amosis, qui sbstitua trois images de cire à ces trois victimes. Enfin, jusqu'à la conquête de l'Egypte par Omar, l'an 21 de l'hégire, on précipitait tous les ans une jeune fille dans le Nil, pour remercier ce fleuve.

Héliodore [1] nous apprend que les Ethiopiens sacrifiaient des garçons au soleil et des filles à la lune. Aucun peuple moderne n'a surpassé ceux du Nil en superstition.

Le roi Saül, marchant contre les Amalécites, reçoit de Samuel l'ordre de tout exterminer, hommes, femmes et enfants, et de ne pas même épargner les animaux domestiques [2]. Samuel fit plus. Il coupa lui-même en morceaux le roi Agag, à qui Saül avait promis la vie.

Qui ne connaît les innombrables condamnations de sorciers et de sorcières ? A Toulouse seulement, le parlement en fit brûler quatre cents.

[1] Evêque de Trica sous Théodose-le-Grand. Hist. d'Ethiopie, liv. X, trad. d'Amyot.

[2] *Nunc ergo vade et percute Amalec et demolire universa ejus. Non parcas ei. . . . sed interfice a viro utque ad mulierem, et parvulum lactantem, bovem et ovem, camelum et asinum.* (Reg. XV. 3.)

La persécution des Maures en Espagne fut aussi atroce que celle des Juifs, non seulement par les rois, mais par cette cruelle nation elle-même, complice persévérante et fanatique de ce forfait. Et tout cela avec les encouragements de Rome et en violation des traités les plus solennels.

Qui comptera les malheureux asphyxiés dans les cavernes de l'Alpucharas [1] ?

On voit jusqu'à quels excès peuvent conduire les idées religieuses, qui n'ont pas pour base l'amour des hommes. C'est ce qui a fait dire à Lucrèce : *Tantum religio potuit suadere malorum!*

C'est ce qui a dicté au plus grand publiciste des temps modernes, ces paroles vraies, auxquelles applaudit aussi le *Journal des Débats* : « Quand les hommes vous étonnent par leur cruauté, qu'ils sont pires qu'on ne pouvait le prévoir, que leur méchanceté se surpasse, qu'ils perdent tout caractère d'humanité et se conduisent comme des démons, on voit dans l'Histoire, neuf fois sur dix, que c'est dans l'influence de ce qu'ils appellent leur religion [2]. »

Soyons juste toutefois. On a vu des prêtres donner de nobles exemples d'humanité et de douceur, malheureusement peu imités. Qui ne chérit la mémoire du pieux Barthélemy de Las Casas? Tandis que le féroce chapelain Sepulvéda, ce digne instituteur de Philippe II, soutenait le droit qu'avaient les Espagnols de dévaster l'Amérique, Las Casas protégeait les Indiens avec un zèle infatigable.

Non moins humain, le P. Olmédo arrêtait la cruauté de Cortèz, en lui représentant que la religion de Jésus-Christ ne devait pas être prêchée le fer à la main, que ses armes,

[1] V. l'histoire des Arabes d'Espagne sous la domination des chrétiens, par le comte Albert de Circourt, 3 vol. Paris 1846.

[2] V. le *Times* du 1er septembre 1857.

à elle, étaient l'instruction, qui éclaire les esprits, les bons exemples, qui captivent les cœurs.

Nous pourrions citer plus d'un trait de ce genre et nous serions heureux de le faire, si les bornes de cet ouvrage le permettaient. Ce ne sont malheureusement que des exceptions, qui ne détruisent pas la règle.

Nous avons déjà signalé (page 90), sur le témoignage du P. Gerbillon, l'étonnante conformité du culte lamanesque avec le catholicisme. Un voyageur, notre contemporain, le missionnaire lazariste Huc, confirme la relation du Jésuite. « La crosse, dit-il, la mitre, la dalmatique, la chape ou pluvial, que les grands Lamas portent en voyage, ou lorsqu'ils font quelque cérémonie hors du temple, l'office à deux chœurs, la psalmodie, les exorcismes, l'encensoir soutenu par cinq chaînes et pouvant s'ouvrir et se fermer à volonté, les bénédictions données par les Lamas en étendant la main droite sur la tête des fidèles, le chapelet, le célibat ecclésiastique, les retraites spirituelles, le culte des saints, les jeûnes, les processions, les litanies, l'eau bénite, voilà autant de rapports que les bouddhistes ont avec nous [1]. »

« Maintenant, ajoute M. Huc, peut-on dire que ces rapports sont d'origine chrétienne? Nous le pensons ainsi: *Quoique nous n'ayions trouvé, ni dans les traditions, ni dans les monuments du pays, aucune preuve positive de cet emprunt,* il est permis néanmoins d'établir des conjectures, qui portent tous les caractères de la plus haute probabilité. »

A l'époque où les patriarches bouddhistes s'établirent dans le Tibet, les parties de la Tartarie qui avoisinent

[1] Souvenir d'un voyage dans la Tartarie, le Tibet et la Chine. Première partie, page 237.

cette contrée, étaient remplies de Chrétiens. Les Nestoriens y avaient fondé des métropoles et converti des nations entières. Plus tard, les conquêtes des enfants de Tchingkis y appelèrent des étrangers de tous les pays: des Géorgiens, des Arméniens, des Russes, des Français, des Musulmans envoyés par le calife de Bagdad, des moines catholiques, chargés de missions importantes par le pape et St. Louis. Ces derniers portaient avec eux des ornements d'église, des autels, des reliques, *pour veoir,* dit Joinville, *ce ils pourraient attraire ces gens à notre créance* [1].

Quelques savants soutiennent, au contraire, que le Bouddhisme, bien antérieur au Christianisme, n'aurait pu adopter tous ces usages sans se transformer complètement, qu'ils datent de son origine, et que de simples conjectures ne sauraient suppléer au silence de l'Histoire.

Comme la Maçonnerie ne place la religion ni dans les formules, ni dans les cérémonies, ni dans les mots, mais dans le cœur, nous attachons peu d'importance à cette question et nous l'exposons sans émettre notre avis. Nous observerons seulement que, si le Tibet a accepté ces pratiques des missionnaires, comme le croient, entr'autres, Abel Rémusat et Balbi, il n'y a rien gagné, et que ceux-ci eussent beaucoup mieux fait de ne prêcher que la charité chrétienne.

Pendant que les Chinois ont un pseudo-messie, un prétendu St-Esprit incarné et une contrefaçon de l'Evangile, les Japonais, peuple utilitaire, probablement pour économiser les frais de culte, ont supprimé l'Etre suprême. Leur gouvernement et leur philosophie parfaitement d'accord, déclarent que Dieu, s'il existe, ne s'occupant pas

[1] Annales de la philosophie chrétienne, tome IV.

de l'homme, il est fort inutile à l'homme de s'occuper de Dieu; que la vie matérielle de l'homme est trop courte, pour que l'être humain perde son temps aux rêveries de la vie spirituelle; que tout bon citoyen doit donc se contenter de payer ses contributions à l'empereur, seule providence du Japon, etc., etc. Selon eux, le plus sûr moyen d'éviter les querelles religieuses, est de ne pas avoir de culte [1].

V. Le Christianisme.

O sainte religion! où es-tu?

L'univers était plongé dans une profonde nuit. Le droit du plus fort était le droit des gens de tous les peuples. Ils s'attaquaient, s'égorgeaient, selon le caprice de chefs rusés et audacieux. L'instinct brutal avait triomphé des plus nobles sentiments. C'était le règne de l'égoïsme, de la violence, de la perfidie. Des monstres s'asseyaient sur le trône des nations. Les sages, méconnus, persécutés, se réfugiaient dans les solitudes, préférant la société des brutes à celle de leurs semblables. Dans son criminel délire, le monde entier semblait se précipiter dans le chaos et courir à sa ruine.

Un Messie parut tout à coup. C'était Jésus, le Sauveur. Le Christianisme proclame la liberté, l'égalité, les droits de l'homme, et opère une grande amélioration dans les mœurs. «La législation devient plus juste et plus humaine, les anciennes superstitions s'éclipsent peu à peu, et ces

[1] Voir le journal *China Mail*. Expédition de Burrow.

jeux sanguinaires, dont se repaissait une multitude féroce, disparaissent [1]. »

« Le Christianisme vint frapper l'esprit des hommes au moment, où la raison fatiguée d'un polythéisme ridicule, avait remporté sur lui une victoire complète. On ne croyait plus, mais on regrettait de ne pas avoir une croyance. L'homme, abandonné à sa propre force, succombait sous cette pénible indifférence, qui n'était pas même du doute et qui ne lui laissait au-delà de la vie ni but ni espoir. Aussi quel fut l'enthousiasme, pour cette religion sainte, dont la morale si pure portait avec elle la conviction? Cent ans après la mort du Dieu, qui l'apporta, elle avait pénétré dans toutes les provinces de l'empire romain, et cet empressement même, avec lequel elle était accueillie, lui suscita la haine des puissances. Blâmant le luxe et les plaisirs, faisant une vertu de la pauvreté, la religion nouvelle parlait surtout au cœur des malheureux, qui, de tout temps, ont eu le triste privilége d'être en majorité sur la terre [2]. »

En dépit des obstacles, qu'elle a rencontrés, en dépit des ténèbres, qui, de temps en temps, dans le cours des âges, ont voilé sa face auguste et majestueuse, la religion chrétienne ne cessa de marcher en avant, d'un pas égal et soutenu. Elle vécut, prospéra, s'étendit; elle marqua de son empreinte ineffaçable la race européenne. En elle se résumait toute la vie morale du genre humain. Elle pouvait être considérée comme l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin de toute civilisation.

C'est pour n'avoir pas compris la sublime doctrine du

[1] Annales de la philosophie chrétienne.

[2] Desvergers.

Christ, que des libres penseurs, bien intentionnés, sans doute, se sont élevés contre elle.

Ils accusent le Christianisme de n'être qu'une secte d'enthousiastes, semblable à celles des Esséens, des Judaïtes, des thérapeutes, fondée d'abord sur le judaïsme, ensuite sur le platonisme, changeant d'articles de foi à chaque concile, s'occupant sans relâche de disputes d'autant plus dangereuses, qu'elles sont inintelligibles, versant le sang pour elles, et ayant troublé toute la terre habitable depuis l'île d'Angleterre jusqu'au Japon.

Ils l'accusent d'avoir reculé la civilisation et rendu les hommes plus méchants, témoins les massacres des Manichéens, des Athanasiens, des Vaudois, des Albigeois, etc.; témoins les croisades, les guerres de religion et tant de schismes sanglants.

Marc-Aurèle et Jules Simon lui reprochent d'appeler le mal un bien, de traiter la chair en ennemi et d'assombrir par là l'existence.

On prétend qu'il n'a rien inventé en morale, que la généreuse pensée d'alléger le malheur ici-bas et d'améliorer le sort du plus grand nombre, les grands principes de fraternité humaine, ont été posés dans la conscience des hommes, dès l'origine des sociétés, comme l'attestent les livres de l'Inde, de l'Egypte et de la Grèce, voire la Bible elle-même; que tout le mérite du Christianisme a été de mettre en pratique des principes, dont le succès a été dû aux circonstances du temps.

Qui, disent ces libres penseurs, qui, dans les premiers siècles du Christianisme, s'inquiétait des intérêts de l'Humanité? Un incendie théologique, la controverse sur les deux natures du Christ, dévorait les entrailles de l'Europe. On ne songeait point à s'armer pour la patrie ou

pour la civilisation, mais bien pour Eutychès ou pour Nestorius, pour le concile d'Ephèse ou pour celui de Calcédoine. Clergé, empereur, populace, se passionnaient à l'envi pour des problèmes métaphysiques, et souvent on vit des conciles convertis en champs de bataille, les rues des cités ensanglantées, l'empereur bloqué par l'émeute au fond de son palais pour la rédaction d'une litanie ou la détermination d'un dogme obscur. La conquête arabe n'a pas eu de plus puissant auxiliaire que la rage théologique et la manie de l'anathème, qui a démembré l'Eglise d'Orient [1]. Préludant à ces croisades impies, qui ensanglantèrent le monde, l'empereur Héraclius entreprit une invasion de la Perse, à travers la Colchide, pour reconquérir le bois de la vraie croix et venger les outrages faits au Saint Sépulcre (622—629).

Ainsi parlent les adversaires irréfléchis de la plus sainte des religions. Des voix plus éloquentes que la nôtre leur ont répondu. Nous ne ferons que quelques observations.

Même en supposant que la théorie humanitaire ait subsisté dès l'origine des sociétés, elle n'était qu'une lettre morte. La pratique de l'humanité, voilà le point principal, et les contempteurs du Christ sont forcés de reconnaître, que c'est à lui qu'on la doit.

Oui, c'est le Christianisme, qui pour la première fois, a enseigné que les hommes ont été créés à l'image de Dieu, qu'ils descendent tous d'un même père, qu'ils sont tous liés les uns aux autres par une double fraternité, la fraternité divine et la fraternité humaine, celle de la chair et celle de l'esprit, que leur foi est de s'aimer les uns les autres, que le premier devoir de chacun est d'aimer son prochain comme lui-même et Dieu plus que lui-même,

[1] Roget.

qu'il ne faut garder dans son cœur aucun ressentiment, qu'il faut faire du bien même à son ennemi, qu'il faut lui ramener l'agneau ou le bœuf qu'il a perdu, qu'il faut lui aider à décharger son âne succombant sous le fardeau; que l'envie, l'injustice, l'impureté, l'orgueil doivent être bannis non seulement de nos actions, mais de nos plus secrètes pensées. Maximes admirables, qu'on chercherait en vain dans le Phédon ou dans les religions modernes, tandis qu'elles font la base de la morale maçonnique.

Malheureusement ce culte divin ne dura pas longtemps. Il cessa avec les souffrances de la nouvelle Eglise. L'ère impériale lui fut fatale, comme elle le fut aux mystères Isiaques. A dater de la conversion de Constantin, la doctrine de l'Evangile fut altérée, méconnue, profanée, interprétée en sens contraire par des milliers de sectaires. Le dogme étouffa la morale, le monde redevint aussi mauvais, si ce n'est pire qu'auparavant, bien que sous les apparences du monothéisme chrétien. La parole de vie, proclamée par Jésus, fut oubliée et se perdit dans les catacombes, avec les ossements des martyrs, comme jadis la parole du Maître s'était ensevelie dans le cercueil d'Hiram. La perversité humaine fit servir l'Evangile à ses desseins, comme auparavant les Pharisiens avaient étayé leur domination et leur orgueil sur la loi mosaïque. Le Christianisme trouva son tombeau sur le trône des Césars, comme la Maçonnerie, si elle n'y prend garde, y trouvera aussi le sien. Le Christianisme du quatrième siècle ne ressemble pas plus à celui des premiers chrétiens, que le catholicisme moderne.

C'est donc à la religion de cette époque que doivent s'adresser les reproches des libres penseurs, et non au Christianisme, qui, depuis longtemps, n'existe plus.

Rien de plus hypocrite, de plus maladroit, de plus révoltant, de plus cynique, que les déclamations des ultramontains pour justifier, recommander le Christianisme, ou plutôt pour condamner leurs adversaires. Qu'ils nous le montrent, s'ils le peuvent, s'ils l'osent, le Christianisme, dans leurs paroles, dans leurs actes, dans leur culte et dans leurs écrits. Serait-il par hasard dans l'*Univers*, dans la *Civilta* et dans tous ces journaux abrutissants, si paternellement protégés, encouragés par le St-Siége? Qu'on nous le montre partout ailleurs, que dans les établissements de charité, dans quelques communautés modestes, silencieuses et le plus souvent persécutées. Dans cette honorable exception ne peuvent ni ne doivent être comprises les associations de bienfaisance, que les ultramontains fondent et exploitent au profit de leur active et odieuse propagande.

Le Christianisme est-il à Rome, d'où partent tous les jours tant d'excommunications et d'anathèmes? Dans cette Rome, qui consacre l'attentat Mortara et le rapt des enfants; dans cette Rome, si profondément gangrenée par le jésuitisme, où, en face de populations misérables, dont ils exploitent l'ignorance et la sueur, les premiers dignitaires d'une Eglise qui se dit chrétienne, prodiguent tous les scandales de l'orgueil, de l'intolérance et d'une vie luxueuse? Est-il dans les proscriptions politiques? Etait-il dans les camps opposés des orthodoxes et des sectaires pendant les longues horreurs des guerres de religion? Etait-il dans le cœur de ces Croisés, qui, avant de partir pour la Terre-Sainte, apportaient dans les maisons des Israélites, le meurtre, la dévastation et le pillage? Est-il chez les bourreaux de Pellico et de Robert Blum, chez

les mômiers et les piétistes, dans les cachots de l'Inquisition, dans le dogme absurde de l'Immaculée-Conception, dans les stupides miracles de St. Janvier, de la Salette, de Lourdes et autres *ejusdem farinæ?* Le Christianisme ! Mais où trouverez-vous, depuis Constantin jusqu'à nos jours, une place dans l'Histoire pour en inscrire le nom entre les taches de sang, dont vous en avez couvert les pages?

Le Christ aurait-il ordonné les massacres des soi-disant hérétiques, des Juifs, le sac de Jérusalem, celui de Magdebourg, de Béziers, etc., le supplice de Jean Huss, la St-Barthélemy de France et celle d'Irlande, l'extermination de douze millions d'hommes en Amérique? Aurait-il allumé les bûchers de l'Inquisition? ordonné l'égorgement en masse des Camisards?

Etaient-ils chrétiens ces forcenés qui, envahissant les temples, excitaient la populace à jeter à bas les plus belles merveilles de l'architecture antique? qui arrachaient de son char la belle philosophe Hypatie, pour l'immoler sur le parvis d'une église? Appellerez-vous chrétiens les infâmes conseillers de Charles IX, de Philippe II, de Ferdinand III et de Louis XIV?

Un voyageur raconte :

« Au moyen de la langue espagnole que les Chirivianes (Amérique du Sud) parlent passablement, je pus converser avec eux sur divers sujets, qui m'intéressaient. Un jour j'amenai l'entretien sur la religion et je demandai à l'un des chefs, s'il n'aimerait pas à être chrétien et voir son peuple se convertir au Christianisme? — Non, non. Chrétien très-mauvais..... Chrétien combattre son frère, Chiriviane combattre son ennemi..... Chiriviane vivre heureux [1]. »

[1] Vingt-quatre années de séjour dans la République Argentine par le colonel J. A. King.

Sont-ils chrétiens ceux, qui aujourd'hui, cherchent à consacrer le despotisme par la religion, qui prêchent la persécution, l'abêtement et l'intolérance, substituent la Mariolâtrie au culte de la divinité, soufflent partout la discorde et déclarent la guerre à la raison?

Enfin, le Christianisme est-il dans la politique, dans la bureaucratie, dans le commerce, dans les cours, dans les armées, dans les tripotages diplomatiques et financiers, dans l'industrialisme et dans un recoin quelconque de l'organisation sociale?

Non, le Christianisme n'existe plus nulle part. Il n'en reste que le nom, tous les jours profané par les Scribes et les Pharisiens. Et ceux, qui en parlent le plus, sont ceux qui le professent le moins.

S'il est une institution, qui puisse rétablir la religion du Christ, ce sera la Maçonnerie, lorsqu'elle se sera purgée des scories, qui la déparent. La parole chrétienne a pénétré dans la conscience humaine et l'a développée. Aujourd'hui c'est à la Maçonnerie à développer à son tour, au souffle d'une interprétation large et vivante, la parole du Christ : *Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. C'est à cela que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.*

C'est là la *parole perdue,* que la Maçonnerie doit retrouver. En attendant, le culte qu'elle professe, n'appartient à aucune nation, ni à aucun homme. Tous les âges, au contraire, tous les peuples et tous les hommes lui appartiennent. Il est éternellement progressif, croissant et se purifiant sans cesse avec la conscience humaine. C'est la grande religion universelle, la religion par excellence, celle, qui embrasse toutes les autres en elle, parce qu'elle

les domine toutes : la religion du progrès, de la liberté et de l'idéal.

Cette morale, comme celle du Christianisme, est dans la charité ; mais la charité elle-même est dans l'œuvre de la charité. Il ne suffit plus aujourd'hui de prodiguer de beaux sermons, de s'agiter dans des convulsions sacrées, de fulminer l'anathème contre les pécheurs, de tonner ou de nasiller dans les temples et de se poser en plénipotentiaire de l'Etre suprême. Il est temps de rendre à la raison son légitime empire. De quel droit vous levez-vous pour juger les hommes ? Où sont vos titres ? Où est votre mandat ? Qui vous institua, fils de pécheurs, pécheurs vous-mêmes, pour condamner ou pour absoudre ? Qui vous fit souverains des consciences pour pénétrer ainsi dans le domaine de Dieu ?

Le culte maçonnique est une religion d'amour et d'espérance, qui concilie les cœurs, adoucit la vie et procure le salutaire épanouissement de l'âme affermie et consolée. Les dogmes absolus la réprouvent, le pape l'anathématise, mais toute philosophie l'accepte pour sœur et Marc-Aurèle l'eût pratiquée volontiers.

VI. L'homme.

> Inexplicables humains ! Comment pouvez-vous réunir tant de bassesse et de grandeur, tant de vertus et de crimes ?
>
> *Vision de Babouk.*

Les deux principes qui régissent le monde, le bien et le mal, se réunissent, se combattent et se compliquent dans cette créature étonnante, qu'on appelle homme.

Capable de toutes les vertus, comme aussi de tous les vices, doué d'intelligence, de raison, d'instincts et de passions, doté de la conscience de son être et de ses actes, il touche d'un côté à la matière, de l'autre à l'infini. Il peut s'élever aux inspirations les plus sublimes et descendre aux pensées les plus dégradantes, rayonner dans la contemplation du beau et du vrai, et se vautrer dans la satisfaction brutale des appétits les plus dépravés. L'amitié la plus tendre, l'affection la plus pure, le dévouement sans bornes, trouvent souvent place dans son cœur, tout comme l'égoïsme et la froide cruauté. Aujourd'hui c'est un homme sensible, un fils soumis, un époux fidèle, un ami dévoué: demain ce sera un débauché, un tigre et peut-être un parricide. L'homme mesure l'étendue des cieux, calcule la masse des astres, saisit l'éclair dans les nuages, asservit tous les éléments. Il défriche les solitudes, ensemence les champs, construit des habitations, cumule tous les prodiges de la civilisation et de l'industrie. Un autre homme vient, qui les détruit, qui extermine des populations entières et change en désert des pays fortunés. Tel, qui la veille, a sauvé l'un de ses semblables, au péril de ses jours, lui donne la mort le lendemain ou bien il sauve celui qu'il combattait la veille avec fureur [1].

De toutes les merveilles de la création, l'homme est, pour ainsi dire, la plus inexplicable et la plus imposante. Par la puissance de son génie, il domine la nature, sans cesser d'être son esclave; par sa sensibilité et ses vertus, il touche au ciel, par ses instincts féroces, aux enfers. Au milieu des prodiges, qu'il crée dans le domaine des sciences et des arts, il commet des actes de perversité

[1] Les Suisses en donnèrent un exemple remarquable, pendant le siége de Soleure en 1318, par Léopold d'Autriche.

inouïe et qui étonneraient la brute, si elle pouvait en comprendre le caractère cruel ou stupide.

« Quand je considère l'homme, calculant les révolutions périodiques des astres, portant ses regards jusqu'aux étoiles les plus élevées et sondant les plus profondes cavernes de la terre, afin d'arracher, pour ainsi dire, à la nature, ses mystères les plus secrets, je vois en lui l'être le plus admirable, le plus parfait chef-d'œuvre, qui pût sortir de la main du Créateur. Mais si, d'un autre côté, je le vois dans ses temples, courber ses genoux tremblants devant des idoles, que lui-même s'est fabriquées; si je le suis dans ces écoles, où s'agitent tant de questions frivoles, contradictoires, impies même, touchant la Divinité, qu'il cherche à approfondir; si je parcours cette foule d'ouvrages, que tant de gens instruits ont publiés pour accréditer la magie, l'astrologie judiciaire et tant d'autres folies de cette espèce..... mon admiration cesse pour faire place au mépris, à la honte, à l'indignation, à la pitié; et cet être, qui me paraissait un instant auparavant si sage, si pénétrant, et dont l'âme approchait tant de l'intelligence divine, n'est plus, à mes yeux, qu'un sophiste pointilleux, qu'un raisonneur, souvent peu sensé, qu'un enfant livré à toutes les faiblesses de son âge. Tel un artiste peignait un borgne de profil pour cacher la difformité du portrait [1]. »

Je nacquis, dit-on, roi de la nature : et savez-vous où l'on trouva à propos de placer mon berceau royal? Entre la vessie de ma mère et son intestin rectum, entre le canal de ses urines et celui des plus dégoûtantes ordures. C'est là que je passai neuf mois, accroupi et sans pouvoir ni bouger, ni respirer, déjà à la chaîne comme un malfaiteur,

[1] Superstitions de tous les peuples.

exposé aux contre-coups de toutes les imprudences, de tous les caprices maternels.

Aussi ai-je droit d'être fier de mon origine et de porter fleur de sinople sur sable d'or ou même hermine sur azur.

C'est de ces sources nauséabondes que jaillit le flot amer de mon existence. Sa course errante lui fut toute tracée. Il ne me fut point donné de la changer ni de la suspendre, et rien ne peut ralentir sa sinistre continuité d'année en année, de jour en jour, d'heure en heure, jusqu'à son embouchure dans un océan inconnu. Il coule sans interruption, comme le sable de la clepsydre, tantôt sur un lit pierreux et hérissé de récifs, tantôt sur une couche moins âpre, côtoyant successivement de riantes oasis, où séjournent la jeunesse, la santé, l'abondance, les ris, les grâces, les illusions trompeuses, les espérances exagérées, les croyances naïves, les voluptés fugitives avec leurs délires, ou mouillant, au sein des nuits, des rivages désolés, d'où partent sans cesse des cris de malédiction et de douleur.

On dit, qu'en naissant j'avais déjà la corde au cou, et que la sage-femme eut mille peines à me dégager. La malheureuse! dirait Timon, pourquoi me rendit-elle ce mauvais service?

Je vins au monde avec des yeux sans rien voir, des oreilles sans entendre, une langue sans parler, des pieds sans pouvoir marcher. Je nacquis *roi de la nature.*

Je débutai par compromettre la vie de celle, qui me donnait le jour. Je saluai le monde, où j'entrais, par de plaintifs vagissements. Il fallut me lier les mains, car le premier usage, que j'en fis, ce fut pour me déchirer.

Cependant, à le voir, plein de vapeurs légères,
Soi-même se bercer de ses propres chimères,
Lui seul, de la nature est la base et l'appui,
Et le dixième Ciel ne brille que pour lui.
De tous les animaux il est, dit-il, le maître.
Qui pourrait le nier? poursuis-tu : moi, peut-être?
Ce maître prétendu, qui leur donne des lois,
Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois?

DESPRÉAUX.

L'homme parcourt une échelle immense de perfectibilité intellectuelle, physique et morale, depuis le dernier scélérat jusqu'au premier philanthrope, depuis l'idiot jusqu'au profond penseur. On le dirait composé de deux natures, que sépare un monde entier de sentiments et d'idées. Là, c'est le tyran impitoyable, le conquérant farouche; ici, c'est St. Vincent de Paule, c'est Jean de Dieu. Qui croirait, par exemple, que Numa et Iwan le terrible, l'apôtre St. Jean et Caligula, Ferdinand III et Joseph II, Olmédo et Cortèz, appartenaient tous à la même race, et les uns au même pays? Que Sahagan et Las Cazas ont la même patrie qu'un Alvaredo et le duc d'Albe ; que l'archevêque Affre et son assassin étaient de la même nation, ont respiré la même atmosphère et vécu sous les mêmes lois? Que l'archevêque Fernando de Talavera et le grand inquisiteur Torquemada ont été contemporains sur le même coin de terre?

Cet antagonisme d'idées et d'instincts n'est pas moins saillant dans l'individu. Ainsi

Salomon, après avoir été le plus sage des rois, termine sa carrière dans les plus déplorables égarements. Il compose des traités admirables et finit par nier l'immortalité de l'âme [1].

[1] *Unus interitus est hominis et jumentorum, et æqua utriusque conditio. Sicut moritur homo, sie et illa moriuntur.* (Eccl. III. 19.)

Nous interprétons ce texte comme les Saducéens, et non comme les Pharisiens soit anciens soit modernes.

Aristote approuve la destruction des enfants nés imparfaits ou mutilés. Il accrédite la fable portant que la reine des Scythes, Lamia, se nourrissait d'enfants nouveaux-nés.

Pythagore, dans ses *vers dorés,* recommande toutes les vertus et médite en même temps la destruction de Sybaris.

Platon, l'adorable philosophe, que l'on voudrait tant suivre sur son char d'or et de feu dans les espaces infinis, exprime des idées, qui révoltent l'humanité, la pudeur et la dignité humaine. Il cherche l'idéal de la société dans la communauté des biens et des femmes, dans un régime politique imité des nations les plus asservies. Il veut arracher les femmes au sanctuaire de la famille pour les traîner sur la place publique, dans les gymnases, sur les champs de bataille, sans leur offrir, en compensation de leur pudeur outragée, de leurs graces anéanties, de leur doux ascendant méconnu, l'égalité chimérique, qu'on a rêvée pour elles dans les derniers temps. Aveuglé par les lois et les pratiques infâmes de plusieurs villes de son pays, n'a-t-il pas autorisé l'avortement et permis l'exposition des enfants contrefaits ou de ceux, qui excédaient le chiffre légal de la population [1]. N'est-ce pas lui encore, qui, frappant sans pitié comme sans justice le coupable dans l'innocent, a prescrit de laisser mourir de faim les enfants issus d'un commerce incestueux [2]?

Platon ignore le beau nom d'humanité et avec lui l'amour, qu'il inspire. Le plus grand sacrifice qu'il ait fait à ce principe, ou à ce qui en tient lieu dans ses œuvres, c'est de demander que les Grecs ne fassent plus d'esclaves chez les Grecs, et que, même dans la guerre, ils se

[1] **Reip. lib. V, p. 263 de la traduction française.**
[2] **Ibid. page 278.**

traitent les uns les autres avec une certaine douceur, mais sa sollicitude ne s'étend pas jusqu'aux barbares.

Alexandre, dit le Grand, est élevé par Aristote, et, après la mort d'Ephestion, fait immoler le médecin Glaucus, et place son favori au rang des dieux. Il partit ensuite, dit Plutarque, comme à la chasse des hommes, et, après avoir subjugué les Cusséens, les fit tuer tous.

Que dirons-nous du divin Auguste et de Jules César?

Le premier, après le siége de Pérouse, viole la capitulation. Trois cents des premiers citoyens sont conduits à son hôtel, et là, égorgés sous ses yeux, le jour des ides de mars. Le reste des habitants est ensuite passé pêle-mêle, au fil de l'épée. La ville, une des plus belles de l'Italie, est réduite en cendres. Et c'est ce monstre que Virgile appelait un dieu!

Jules César fit couper la main droite à quatre mille Carducéens pris dans les rocs escarpés d'Uxellodunum (Gaule). On a calculé que ce conquérant a fait périr *trois millions* d'hommes.

Sénèque, le philosophe, prêche dans ses nombreux écrits la morale la plus austère, et dans Tacite, Suilius lui reproche d'avoir eu un commerce adultère avec des princesses, d'avoir accaparé une fortune de dix millions et quinze mille écus, en briguant les faveurs de la cour, d'avoir recherché toutes les riches successions, hérité de tous les riches morts sans héritiers, ruiné l'Italie par l'usure. Ces griefs semblent fondés, lorsqu'on lit ses condoléances à l'homme le plus méprisable de l'époque, Polybius, et les éloges qu'il prodigue au misérable Claude.

Titus, le bon Titus, détruit Jérusalem et fait périr un million de Juifs.

St. Justin, St. Irénée, Athénagore, St. Cyprien et plu-

sieurs autres pères de l'Eglise ont cru à l'alliance des anges avec les filles des hommes!

Charlemagne fait massacrer plusieurs milliers de Saxons.

Rodolphe de Habsbourg fait couper les jambes à quatre-vingts Argoviens.

Le savant Bodin écrit la *démonomanie* et croit aux sorcières. Dans son *Heptaplomeron,* il remet en question la divinité et la vérité de la religion chrétienne.

Le chancelier Bacon compose un traité sur la Justice, et la vend au plus offrant.

Fénelon professe le quiétisme.

Bossuet flagorne les rois et les grands. Ses fameuses oraisons funèbres ne sont qu'un tissu d'éloquentes adulations et de sublimes mensonges.

Boileau encense bassement Louis XIV.

Leibnitz explique le dogme de la Trinité et Newton commente l'Apocalypse.

Voltaire, le grand Voltaire, accepte la clé de gentilhomme de la chambre à la cour de France; il sollicite et obtient la clé de chambellan des mains de Frédéric et brigue une place à l'Académie. Conciliez encore avec le portrait qu'il fait de Louis XIV (tome III des Mélanges) et la justification de la révocation de l'édit de Nantes, le passage suivant du même auteur : « Le despotisme est l'abus de la royauté, comme l'anarchie est l'abus de la république. Un prince qui, sans forme de justice, et sans justice, emprisonne ou fait périr (exile?) des citoyens, est un voleur de grand chemin, qu'on appelle *Votre Majesté.* »

Voltaire fut, sans contredit, le bienfaiteur de la raison humaine, l'ennemi triomphant du fanatisme, le restaurateur de l'innocence opprimée, le protecteur ardent d'une foule de malheureux. Nul écrivain ne rassembla plus de talents.

Mais il professa des principes, qui se détruisent mutuellement, et, pour le combattre, il ne faut que l'opposer à lui-même.

Racine ne se console pas d'avoir perdu la faveur du roi.

Volney seconde le 18 brumaire et se décore du titre de sénateur et comte.

Turenne, dit Bussy Rabutin, avait une vanité insupportable. Il était bien aise que mal arrivât. Il n'aimait rien au monde que sa maison, la domination et les louanges. Il portait envie, non seulement à ses égaux, mais à tous ceux qui commençaient à s'élever. Né malfaisant, il ne rendait de bons offices à personne.

Napoléon I fait assassiner le libraire Palmer et le duc d'Enghien. Ce soldat a sacrifié plus d'un million d'hommes à son insatiable ambition, et jamais il n'a donné une marque de sensibilité.

Enfin, et c'est bien pénible à constater, tel Maçon, qui en Loge pérore éloquemment contre la vanité et l'injustice des distinctions sociales, salue avec transport la réception d'un Grand et troquerait avec empressement ses insignes maçonniques contre la plus petite décoration princière.

Ces exemples pourraient se multiplier à l'infini.

Souvent la beauté extérieure contraste avec la noirceur du caractère, témoins, entr'autres, Louis XIV et Nicolas de Russie. Ou vice-versa, une âme noble et pure anime un corps difforme, comme dans Esope.

Monstre à deux faces, l'homme se dit pourtant l'image de Dieu. A l'entendre, c'est la plus parfaite des créatures. Lisez la description enthousiaste qu'en fait Buffon, tout ce qu'en disent les naturalistes et les philosophes, en plaçant sur sa tête le diadème. Son empire s'étend sur les trois règnes, broyant, mutilant, absorbant tout, selon ses

caprices et ses besoins, détournant le cours des fleuves, diguant les mers, abaissant les montagnes, enchaînant même la foudre et bravant les tempêtes de l'Océan. Il poursuit et atteint dans les airs l'oiseau dans son vol rapide, dans les eaux ses habitants innombrables, depuis le cétacé gigantesque jusqu'à la perchette. Il plonge dans leurs profondeurs pour explorer les algues colossales, les madrépores, les forêts humides et les montagnes ignorées, saisir le poisson aux écailles étincelantes et s'emparer de la perle jusque dans les anfractuosités des coquillages les plus cachés. Chaque jour il découvre un nouveau secret, et ses conquêtes s'étendent jusque sur le temps et l'espace. Oui, l'homme est le roi de la nature, mais un roi tyran, cruel, toujours avide de sang et de destruction, s'arrogeant le droit de vie et de mort sur tout ce qui respire, ne régnant que par la ruse ou la violence, sacrifiant sans ménagement et sans pitié à ses instincts tout ce qui l'entoure, foulant aux pieds les sentiments les plus sacrés, bravant le ciel et sa justice, n'épargnant ni la vieillesse, ni l'enfance, ni la beauté. Ni le lion par sa force, ni le tigre par sa férocité, ni le renard par la ruse, ni l'éléphant par sa masse, ne peuvent lui disputer la prééminence. Puissant et grandiose dans le crime, il est puissant aussi et sublime quelquefois dans la vertu.

Rien de plus terrible que l'homme méchant lorsqu'il éclate en menaces et déploie sa formidable énergie. La figure de l'hyène et son cri sauvage inspirent moins d'épouvante. « Les rugissements des hyènes pendant la nuit, dit un voyageur [1], semblaient encore moins effrayants que ne l'étaient pendant le jour les cris d'une multitude ivre de sang et de carnage. »

[1] Desvergers.

« Un ours ne déchire pas un ours, l'élan ne dévore pas un autre élan; l'animal le plus féroce respecte son semblable, et, lors même que le soin de sa subsistance lui fait quitter son repaire pour attaquer d'autres animaux, il ne s'acharne point sur une proie inutile et sa fureur est assouvie, dès que sa faim est calmée [1]. »

Voyez avec quelle cruauté sont traités les prisonniers d'Etat, dans les républiques comme dans les monarchies, chez les peuples chrétiens comme chez les autres !

Quelle bête féroce a jamais garotté sa proie, l'a plongée des années dans un cachot plus ou moins affreux, l'a torturée de mille façons et d'après un système tracé d'avance, lui a rendu la vie insupportable, tout en lui refusant la suprême ressource de la mort? Quel monstre a recouru aux tortures morales pour accabler sa victime?

Homo homini lupus, a dit Hobbes, et en chacun de nous, il y a la bête féroce. L'homme est né oppresseur de l'homme, et la vie commune est féconde en tentations qui réveillent le tyran.

Quelle différence y a-t-il entre l'homme et la bête? disait un jour un Béchuana à un missionnaire. — Aucune, si ce n'est que l'homme est le plus grand coquin des deux.

Il n'y a point de crime, dont l'homme n'ait à rougir; il n'y a point d'outrage qu'il n'ait fait à la nature; il n'y a point de maux qu'il n'ait faits à ses semblables.

C'était tout à la fois, chez les anciens, un usage mythologique et une opinion philosophique, que Prométhée avait composé la substance de l'homme, de quelques parcelles dérobées à la nature de chaque espèce d'animaux. Horace nous a conservé cette tradition fabuleuse :

[1] Philosophie de la Nature.

Fertur Prometheus addere principi.... limo coactus particulam undique.... disectam (Ode 16, lib. I). Ainsi le cœur de l'homme, formé de divers éléments, aurait reçu du lion l'irascibilité, *et insani leonis vim stomacho apposuisse nostro.* L'animal immonde, qui se plait dans la fange, lui aurait communiqué les penchants bas et honteux de la débauche et du libertinage. L'astuce et la ruse auraient été empruntés au renard, etc.

En un mot, l'homme est un résumé des contrastes les plus opposés. Entouré de mystères, il est lui-même la plus effrayante des énigmes.

Mais le tigre altéré de sang, on le fuit, et, si l'on peut, on le traque, tandis que les despotes règnent et trouvent des ministres, des flatteurs, des séides.

Tout cela cesserait bientôt, si la Loge pouvait faire revivre la grande loi d'une charité universelle. Elle ne méprise pas l'homme, elle ne le hait pas; elle l'accepte tel qu'il est, mais avec compassion et s'efforce de faire prédominer en lui le sentiment de la justice sur les instincts dépravés.

VII. La Société.

All is oblique
There is nothing level in our cursed natures,
But direct villainy. Therefore, be abhorrd
All feasts, societies, and thrangs of men.
SHAKESPEARE Timon of Atheus.

Tout est de travers dans notre odieuse nature. La scélératesse seule va son droit chemin. C'est pour cela que j'abhorre la société, les fêtes et les grandes assemblées.

En jetant les yeux sur le globe, je le vois peuplé d'une infinité d'hommes partagés en groupes bigarrés et fixés sur une portion de terre plus ou moins grande. Chaque

portion a ses lois, ses usages, ses mœurs, ses limites. Chaque peuple se préfère à ses voisins, les observe avec défiance, les jalouse et déteste plus ou moins. Il considère comme ennemis tous ceux qui habitent au-delà de ses limites, parlent une autre langue ou formulent des prières différentes.

Mais le plus souvent, ces grandes sociétés ne s'en tiennent pas là. Elles s'arment, s'attaquent avec fureur et s'entredétruisent. Ce qui les pousse à ces horreurs, c'est le patriotisme, c'est la gloire nationale. Le plus souvent, c'est pour servir les desseins ambitieux ou les intérêts de leur prince.

Si vous observez chaque société séparément, vous trouverez le même antagonisme entre les familles qui la composent, et entre les individus qui composent les familles. Partout la jalousie, qu'on décore du nom d'émulation, la cupidité, l'égoïsme, la trahison, la ruse ou la violence : Partout les hommes guidés par un vil intérêt, établissant leurs jouissances égoïstes sur les malheurs d'autrui.

« Je n'ai guère vu de ville, qui ne désirât la ruine de la ville voisine, point de famille, qui ne voulût exterminer une autre famille. Partout les faibles ont en exécration les puissants devant lesquels ils rampent ; et les puissants les traitent comme des troupeaux, dont on vend la laine et la chair. Un million d'assassins enrégimentés courent d'un bout de l'Europe à l'autre, exercent le meurtre et le brigandage avec discipline pour gagner son pain, parce qu'ils n'ont pas de métier plus honnête ; et dans les villes, qui paraissent jouir de la paix et où les arts fleurissent, les hommes sont dévorés de plus d'envie, de soins et d'inquiétudes, qu'une ville assiégée n'éprouve de fléaux. Les

chagrins secrets sont encore plus cruels que les misères publiques [1]. »

L'homme de bien jeté dans la société, est condamné à une vigilance perpétuelle, à une lutte continue contre tout ce qui l'entoure, et le plus souvent, dans sa confiance ingénue, il est dupe de la ruse, et dans sa faiblesse, victime de la violence. A-t-il froid? A-t-il faim? Est-il malade? Ce n'est qu'à prix d'argent qu'il obtiendra du secours, et encore, le surfera-t-on sur tout : on le trompera sur le prix ou la qualité de la marchandise, sur la valeur du service qu'il réclame. La variété et le grand nombre de lois, leur portée souvent directement contraire l'une à l'autre, sont une fortune assurée pour les praticiens, une ressource pour tous les plaideurs de mauvaise foi et un agrément infini pour les juges, qui peuvent, en sûreté de conscience, décider les causes sans les entendre. Il en est de même des médecins. Que de systèmes divers depuis Hippocrate jusqu'à Hufeland ! L'un traite par les contraires, l'autre par les semblables, un tel par les stimulants, d'autres encore par les débilitants, la plupart par force saignées et purgations. Hippocrate dit oui, Galien, non. En attendant le malade meurt et le médecin qui l'a traité se console en disant : ma médication était parfaitement conforme à la doctrine qu'on m'a enseignée.

D'un autre côté, le besoin de la sociabilité se fait sentir. Seul, l'homme aurait de la peine à s'abriter contre l'inclémence des saisons et les bêtes sauvages. Souvent il est réduit à un tel état de faiblesse et d'impuissance, qu'il périrait, si une main compatissante ne venait à son secours. C'est par la puissance de l'association qu'il se construit un asile inabordable, qu'il surmonte les plus grands

[1] Candide.

obstacles. Seul, il ne connaîtrait jamais les voluptés de l'amour, le bonheur d'une véritable amitié. Ici encore, les avantages et les inconvénients se balancent; ici derechef, contradiction et mystère.

Qu'est-ce aujourd'hui que l'ordre social? cet ordre qui se fonde sur la religion, la propriété et les traditions historiques?

Des peuples confinés par le hasard dans certaines limites géographiques, les uns abrutis par un long esclavage et l'ignorance, et « d'autant plus ignorants qu'ils sont plus religieux, d'autant plus esclaves et victimes de préjugés, qu'ils sont plus attachés à la foi mensongère de leurs aïeux[1] »; d'autres cherchant vainement à briser leurs fers.

En Asie, le ténébreux et sanglant empire de l'Islam, le fétichisme chinois, ou le culte ascétique de Brahmâ. Plus loin, deux cent millions d'Indous gouvernés par une poignée d'Européens.

En Afrique, le despotisme musulman, la vie nomade et sauvage de l'Arabe, l'oppression du fellah.

En Amérique, au nord une civilisation bâtarde, au midi l'esclavage des Nègres, des républiques en conflagration permanente.

En Europe, une civilisation qui s'en va, une pentarchie oppressive qui, forte de ses armées et de ses astuces diplomatiques, statue sans appel sur la destinée des peuples, qui crée ou détruit capricieusement les nationalités, étouffe toutes les inspirations généreuses; des dynasties corrompues, se perpétuant sur des trônes usurpés ou s'associant par intervalles un soldat heureux, un habile intrigant; des castes privilégiées; une police ombrageuse et tracassière; des armées permanentes pour asservir une moitié

[1] Bossange. Notice sur Volney.

de la nation par l'autre moitié ; un militairisme abrutissant ; le régime du sabre et du knout ; d'innombrables cachots peuplés de victimes ; des gibets, des exécutions par la poudre et le plomb ; une hiérarchie religieuse, menaçant toutes les libertés, ennemie de tout progrès, et se fortifiant de jour en jour ; le peuple partout plus ou moins ignorant, payant l'impôt, respectueusement soumis au curé d'une part, et au gendarme de l'autre, exploité par la bureaucratie, par la spéculation, par le charlatanisme, tondu, pressuré de mille manières ; la raison, le droit, la liberté, l'égalité civile, mots barbares inventés par l'homme et non par Dieu, et qu'à ce titre il faut rayer du dictionnaire ; partout la concurrence violente ou astucieuse, le triomphe du plus fort ou du plus fin, le paupérisme étendant ses ravages, l'égoïsme écrasant sans pitié tout ce qu'il rencontre sur ses pas ; un culte sans religion, une législation sans justice [1], des écoles sans résultat moral, des gouvernements sans foi ; tel est aujourd'hui l'ordre social.

Sous une surface fleurie, que distinguons-nous ? Les populations travaillées par un malaise intense, une sourde agitation, qu'on entend gronder dans les profondeurs et qui vient mêler ses murmures et ses menaces aux bruyantes manifestations de l'industrie. Partout le mécontentement, la plainte, la révolution frémissant sous le talon, qui l'écrase, sans pouvoir l'anéantir : partout les symptômes

[1] Un homme (Lesurques), accusé d'avoir pillé une diligence, est condamné et exécuté. Quelques années après, son innocence est reconnue. Sa famille réclame en vain sa réhabilitation et la restitution de 1,500,000 fr. payés pour la somme volée. Rien !

Paul Courier est assassiné par un de ses garde-chasse, qui fut acquitté faute de preuves suffisantes, tandis que ses complices furent exécutés. Plus tard cet assassin put être convaincu, mais le premier arrêt étant irrévocable, il est inattaquable !

d'une souffrance universelle, qui semble avoir résisté à toutes les théories. On a porté des secours matérils à l'indigent, des secours intellectuels à l'ignorant. On a tour à tour étendu et restreint les libertés publiques. Aux aspirations vers l'avenir a succédé un retour au passé. Des instincts se sont érigés en utopies, des utopies en pratique. Tous les efforts se sont trouvés impuissants, tous les systèmes stériles.

Citera-t-on les religions comme solides fondements de la société? Mais leur diversité même les condamne. Les gouvernements? Rien qu'à leur instabilité, à leur différence, à leurs folles querelles, on peut voir combien leur base est fausse, le vrai étant par essence indestructible et ne produisant jamais des résultats différents ou contraires. La loi civile? Au milieu des débats, qu'entraîne le partage illégitime du commun domaine, on la trouve s'égarant à la recherche du droit, ne sachant où se fixer et, sous le nom de *prescription,* osant appeler justice une injustice, qui dure. La loi criminelle? Monstrueuse application d'un châtiment identique à des crimes dissemblables, vengeance tirée d'actions, dont on ignore les causes premières, glaive qui, en tuant le coupable, tue le repentir, glaive qui se promène sur des milliers de têtes au plus épais de la nuit [1].

On a vanté le commerce, comme un puissant véhicule de civilisation. Les gouvernements lui ont consacré une législation spéciale, une administration particulière, des tribunaux spéciaux; des Bourses, des chambres et des écoles de commerce ont été créées dans les principales villes : une foule d'ouvrages ont été publiés sur cette branche si importante, comme on dit, de la prospérité

[1] Raynal.

nationale. Mais ici encore l'observateur impartial trouve de cruelles illusions et absence complète du principe vital, qui seul doit animer une société pour le bien-être de tous ses membres et non de quelques classes seulement. On devine que je parle de la moralité. En effet, qui dit commerce, dit spéculation, et la spéculation n'est qu'un calcul de l'égoïsme, c'est-à-dire le développement du principe le plus actif de démoralisation. Comme on l'a fort bien observé, « le commerce n'est qu'une branche parasite, absorbant tous les sucs nourriciers du corps social. Non seulement il nuit à l'industrie, en occupant une foule de têtes et de bras à ses fonctions improductives, mais il spolie à la fois le producteur et le consommateur, qui auraient tout à gagner, s'ils pouvaient se rencontrer sans aucun intermédiaire. Le commerce achète à vil prix pour revendre cher. Il falsifie les produits ou les laisse corrompre. Il détourne de la circulation des masses considérables, qu'il laisse chômer dans les magasins en attendant la hausse. Il absorbe les capitaux par l'agiotage. Par la banqueroute, il entraîne des maux incalculables et réduit à la misère une multitude de familles. Les énormes bénéfices qu'il réalise sont prélevés sur la part légitime qui revient au producteur, et la valeur fictive qu'il impose au produit est un vol direct qu'il impose au consommateur. Le marchand est parfaitement libre dans son système commercial. Il peut, s'il est riche, causer par l'accaparement des denrées une perturbation générale. Rien ne l'empêche d'entasser dans ses nombreux magasins des objets de première nécessité et de spéculer sur les besoins de la foule. Mais quand il ne ferait rien de tout cela, quand il se contenterait de son bénéfice, sans faire aucune entreprise hasardeuse, il n'est pas moins vrai que ce bénéfice

n'est justifié par aucun service réel. Le rôle du commerçant est toujours, quoi qu'il fasse, celui d'un parasite, qui ne concourt en rien à la production et met obstacle à la consommation. Pour se rendre de l'atelier du fabricant à la cuisine de la ménagère, un produit quelconque a dû souvent passer par une série d'entremetteurs inutiles qui, chacun à son tour, y ont prélevé leur part de bénéfice. Bienheureux encore le consommateur, si la perte qu'il subit n'est qu'une perte pécuniaire, et si l'avidité jointe à la libre concurrence n'ont pas altéré la nature même du produit pour en quadrupler la valeur. Les lois contre la falsification des denrées sont si peu redoutables, que les trois quarts des petits marchands les négligent sans scrupule et qu'on ne s'en étonne guère. Tout devient habitude, même le danger d'être emprisonné dix fois par jour. Chacun se résout aisément à être trompé pourvu qu'on lui laisse le droit de tromper les autres; car le commerce aujourd'hui n'est pas autre chose que la fraude organisée sur une échelle gigantesque. Mais la faute en est tout entière aux mauvaises maximes de l'économie politique, qui n'a pas assez d'éloges pour la libre concurrence, et qui justifie par son silence toutes les fripponeries des marchands [1]. »

Cet exemple suffirait seul pour justifier une opinion de Rousseau, que d'opiniâtres optimistes s'obstinent à ranger parmi les paradoxes. C'est à la société, qu'intentant devant le genre humain une accusation contre les lettres, les arts et les sciences, contre la société même, le profond et libre penseur impute les vices, les crimes, les ignominies et les malheurs des nations écrasées sous le double joug de leurs dieux et de leurs rois. Loin de donner ou de permettre quelque espérance pour l'avenir, Rousseau ne fait

[1] Bibliothèque universelle.

attendre des progrès plus étendus de nos connaissances, que des progrès plus grands encore de nos erreurs, des opprobres et des calamités. Il rappelle que ce fut sous le charme funeste des arts que Rome perdit sa liberté et ses vertus. Les mêmes accusations contre les sociétés humaines reproduites si souvent dans ce que Rousseau publia depuis, n'ont pas été du tout contredites par ses grands ouvrages sur l'éducation, la morale et les lois, qui semblent supposer des améliorations possibles. Il ne les écrivait pas pour les nations de l'Europe, dont il a toujours désespéré, mais pour quelques âmes privilégiées, pour des familles, qui pourraient échapper au vieux cataclysme, sur des hauteurs solitaires, où ne monterait point le déluge.

Quelque pauvre que soit le sauvage, il est toujours assuré de trouver la nourriture nécessaire à sa subsistance. Les bois lui fournissent bon gîte et bon feu. Il est toujours riche, puisque la terre qu'il foule, avec tous ses produits, lui appartient par droit de naissance. L'homme civilisé, au contraire, esclave d'une législation cruelle, meurt souvent de faim ou de soif, à côté d'une opulence, qui éveille ses désirs sans les satisfaire. Pauvre et nu, mais dévoré des plus ardentes passions, possédé de cette soif de jouissance, que la nature imprime dans le cœur de tous les hommes, il contemple avec désespoir l'odieux spectacle d'un bonheur étranger. Ce flot d'impétueux désirs, qui menace de déborder, sans cesse refoulé par la crainte, laisse au plus profond de son cœur, une agitation sourde, une fureur concentrée, qui n'attend qu'une occasion pour se déchaîner. L'orgueil, la luxure, l'avarice rendus plus violents par la contrainte comme un ressort trop longtemps comprimé, soupirent après l'instant de leur délivrance. La crainte du châtiment est le seul

rempart qui défende la société contre ses innombrables ennemis, mais ce rempart même est aujourd'hui fortement ébranlé.... Le jour où l'auréole sacrée dont l'Eglise avait pris soin de ceindre le front des rois est tombée sous les coups du mépris populaire, ce jour a vu la société chanceler sur sa base, peut-être pour ne jamais se relever. Les philosophes qui pensaient ne faire qu'un jeu d'esprit se sont trouvés tout à coup beaucoup plus écoutés qu'ils ne le désiraient peut-être. On a pris au sérieux leurs déclamations, et leur théorie est devenue en peu de jours une effrayante réalité. Et maintenant l'épreuve est faite: les lois ont perdu leur prestige. On connaît le secret de les détruire. L'histoire contemporaine est là pour en fournir la preuve. Depuis ce jour de funeste mémoire où, soi-disant, le plus doux des peuples dévoilait en même temps aux yeux du monde sa force et sa perversité, la civilisation moderne n'a pas goûté un instant de véritable repos. Les dynasties et les républiques se sont succédé sans que l'agitation intérieure parût en être apaisée. Une soif ardente, un besoin irrésistible de changements, une curiosité fébrile agite tous les membres du corps social. L'attitude du pauvre est menaçante, celle du riche défiante et craintive; la misère et le vice s'accroissent et se perpétuent l'un l'autre: le doute envahit peu à peu tous les croyants; le frein moral n'est plus qu'un mot vide de sens. Le riche lui-même a pris soin d'enseigner au pauvre qu'il pouvait s'en passer. Il y a longtemps que l'on répète, sans trop y songer peut-être: Nous sommes sur un volcan! Rien de plus terriblement vrai que cette phrase rangée au nombre des banalités. Oui, c'est bien un volcan que cette civilisation où nous sommes. Cette terre où nous marchons est minée. A quelques toises de nous, plus près

encore peut-être, bouillonne un feu souterrain qui ne demande qu'une issue pour lancer au dehors un flot de laves trop longtemps comprimées. Ce feu, ce sont les passions humaines qui sont aujourd'hui plus violentes, plus enflammées que jamais. Qu'un rocher se détache, qu'un affaissement se déclare et l'éruption, jusque là contenue, va briser ses barrières et nous réduire en cendres.

N'est-il donc aucun remède, aucun moyen de salut? Sommes-nous conduits par un destin inexorable? Les terribles prophéties de Malthus doivent-elles se réaliser avec le temps par la destruction d'une partie du genre humain? Depuis tant d'années que les penseurs raisonnent, que les philosophes disputent, n'ont-ils donc rien trouvé, *rien inventé?*

« Le genre humain, dit Voltaire, est semblable à une foule de passagers sur mer. Ceux-là sont à la poupe, d'autres à la proue, plusieurs à fond de cale et dans la sentine. Le vaisseau fait eau de tous côtés : l'orage est continuel. Misérables voyageurs, qui seront tous engloutis! Faut-il qu'au lieu de se porter les uns aux autres les secours nécessaires, qui adouciraient le passage, nous rendions notre navigation affreuse? »

Ailleurs le même philosophe compare la société à un grand jeu de bassette, où les frippons volent des dupes, tandis que d'honnêtes gens, discrets, n'osent avertir les perdants qu'on les trompe.

Le conflit des intérêts et des opinions, la confusion des systèmes, le ridicule de certains usages, la foule et l'absurdité des préjugés, font de la société un Macro-Bédlam, tandis que, d'autre part, la misère générale et les iniquités de tout genre, en font un pandémonium.

Sous le rapport de la durée, c'est la grande futaille de Heidelberg, qui ne désemplit jamais, parce qu'on a soin de remplacer au fur et à mesure, le vin tiré, par du vin nouveau. Là, comme ici, ce qui entre, vaut ordinairement moins, que ce qui sort.

Le besoin d'abord, puis les passions et principalement l'orgueil, l'envie, que nous appelons émulation, l'avarice, ont rapproché les hommes et donné naissance aux sociétés. On sent combien ces bases sont frêles et trompeuses. Nous croyons que la Maçonnerie est appelée à les changer.

VIII. Optimistes.

Alles in der Welt ist zum Guten geordnet, zur Glückseligkeit aller Wesen.
WEISHAUPT.

Tout dans le monde est arrangé pour le bien et le bonheur de tous les êtres.

Il y a des hommes satisfaits, de leur lot du moins, qui considèrent le monde et la vie sous un aspect bien différent que celui que présente le chapitre précédent.

Selon eux, toutes les amertumes sont un élément obligé de l'existence, qui contribue à en rendre les jouissances plus vives.

Point de plaisir, disent-ils, sans contraste. C'est notre loi de nature, loi partout confirmée, de n'exister, penser que dans la dualité du contraste. Le contraire engendre

son contraire, a déjà dit Socrate. Le souvenir de la souffrance passée est le sel de la joie présente.

Ne saluez-vous pas, après la nuit, l'aurore d'un beau jour, la sérénité et le calme après la tempête? N'est-ce pas après l'absence que vous éprouvez tous les transports du revoir, après la maladie le retour de la santé, après la guerre les douceurs de la paix? C'est par la faim que vous sentez le plaisir de manger, par la soif celui de boire.

Vous accusez la douleur physique. Mal illusoire! Voyez les martyrs, les fanatiques, les ascètes, les pénitents de tous les cultes. Voyez Mutius Scévola.

La pauvreté? Mais la sagesse antique et la philosophie chrétienne s'accordent pour la recommander et la considérer comme une source de vertus. Rappelez-vous Diogène, Bias, Aristote, Cincinnatus, les apôtres, Jésus lui-même et tant de saints. Est-ce que les sauvages s'en affligent?

La douleur morale? Elle ne tient qu'aux aspects de la vie. Appréciez-en les conditions nécessaires et vous ne vous affligerez plus.

Mais la mort?

La mort elle-même n'est qu'un phénomène de transition. Socrate, Caton, Brutus et autres hommes d'élite ne l'ont point redoutée. Les guerriers la recherchent encore tous les jours et les femmes indoues s'immolent avec joie sur le tombeau de leurs époux. Faut-il en appeler aussi au témoignage journalier des suicides?

Donc, tout ce que vous appelez douleur est une cause de bien et par conséquent bien lui-même.

D'ailleurs Dieu n'est-il pas souverainement intelligent? Dès lors, comment ne verrait-il pas le meilleur? Et com-

ment ne le ferait-il pas, étant infiniment sage, infiniment bon?

Telle était l'opinion du divin Platon. Descartes, Leibnitz, Spinosa, Mallebranche, Bolingbroke et autres grands philosophes ont pensé comme lui.

Kant s'ingénie à prouver que l'homme créé heureux, n'est devenu malheureux que par sa faute.

Mais cette faculté même de faire une option fatale, cet entraînement vers le mal, n'accusent-ils pas le Créateur?

« L'histoire de la nature, ajoute Kant, commence par le bien, car elle est l'ouvrage de Dieu; l'histoire de la liberté par le mal, car elle est l'ouvrage de l'homme. »

Mais, encore une fois, pourquoi donner à l'homme plus de penchant vers le mal que vers le bien?

Plotin va bien plus loin et prétend que les poisons, les guerres, les épidémies, la mort elle-même, etc., sont des biens et non des maux.

N'est-ce pas le cas de dire : *de gustibus non est disputandum?*

Pope a dit aussi : *All partial evil a general god.*

Sans l'ignorance et l'esclavage des masses, leurs maîtres n'auraient jamais pu cultiver les arts et les sciences. Sans la guerre, la terre serait moins peuplée (!?); une nation ne connaîtrait pas l'autre, les Etats ne se seraient point consolidés [1]. Si le monde est bon, ajoute Weishaupt, c'est parce qu'il a besoin de réformes [2] (!?)

Il est inutile de reproduire tous les sophismes, toutes les arguties des optimistes. Ne leur ôtons pas ces consolations fantastiques, par lesquelles ils cherchent à échapper

[1] Sans la fièvre intermittente, on n'eût jamais connu les vertus précieuses du quinquina. Ainsi : Vive la fièvre !

[2] *Die Welt ist eben darum gut weil sie Anstalten zu ihrer Besserung bedarf.* Apologie du mal.

au sentiment d'une douloureuse existence. Ils y ont recours, comme les hommes de peine s'accrochent au tabac, au jeu, à la débauche, au vin, aux liqueurs narcotiques.

Il serait encore plus oiseux de procéder à une réfutation de ce système. La réalité de chaque jour s'en charge avec une formidable autorité.

Je ferai seulement observer à Weishaupt, qu'il y a contradiction flagrante jusque dans le titre de son ouvrage: *Apologie du mal.* Si le mal existe, on ne peut pas en faire l'apologie, et si on la fait, le mal n'existe pas.

Je lui demanderai pourquoi, tout étant bien, il voulait faire aller les choses autrement par l'Illuminisme.

Je lui demanderai si tout allait pour le mieux, lorsque le gouvernement de Bavière détruisit cette association, incarcéra, exila, ruina ses membres, et mit à prix la tête du fondateur.

Aujourd'hui, c'est Francisque Bouiller, qui se pose en défenseur de la Providence, qui entre en lice, armé de pied en cap, contre les sceptiques. « Le mal, dit-il, n'infirme pas le dogme de l'optimisme, qui se rapporte non pas à l'homme, mais s'étend à l'univers entier. » Vient ensuite une longue et abstraite dissertation sur la liberté d'indifférence, admise par Descartes, les Jésuites et Duns Scott, qui tous savaient, paraît-il, plus ou moins bien ce que Dieu pouvait et voulait faire.

Quant à Leibnitz, son optimisme me surprend moins. Jamais astre n'a jeté plus d'éclat sur l'horizon de la philosophie et de la science. Tout à la fois jurisconsulte, publiciste, théologien, physicien, mathématicien et historien, il semble avoir été créé pour prouver, par l'universalité de ses connaissances et par ses découvertes, jusqu'à quelles hauteurs peut s'élever le génie. Le premier il formula la

théorie du mouvement concret et celle du mouvement abstrait. Il découvrit une nouvelle machine arithmétique, fonda le fameux recueil intitulé : *Acta eruditorum*, acheva plusieurs travaux historiques, travailla toute sa vie à la refonte de l'Encyclopédie d'Alsted, et entra en relations avec Newton, Huyghens, Oldenbourg, Lhôpital, Bossuet, Bayle, Clarke et avec presque tous les savants de l'Europe et plusieurs académies. Il fut nommé lui-même président perpétuel de l'académie de Berlin, recherché par Louis XIV, par le tzar, pensionné et baronisé par l'empereur. L'un l'appelait à Vienne, l'autre en Russie, le troisième à Paris, tous se disputant la possession d'un grand homme.

L'Europe entière ne pensait, pour ainsi dire, que par Leibnitz. Ses œuvres forment, à elles seules, une bibliothèque choisie. Il y pulvérise Mallebranche et Descartes.

Jeune, bien portant, riche, célibataire, il pouvait s'élancer, bride abattue, dans le vaste champ de l'intelligence et méditer sans distraction sur les grands problèmes. Jamais le cours de son heureuse existence ne fut troublé par l'infortune, jamais il ne courut de danger sérieux, si ce n'est un jour sur l'Adriatique, et il faut avouer qu'il s'en tira avec autant d'esprit que de bonheur [1].

A tous ces éléments de prospérité, il ne manquait que le bonheur d'être décoré, comme le sont les savants de nos jours. Aussi que n'était-il né cent cinquante ans plus tard ! Louis-Napoléon et le prince de Monaco ne l'eussent certes pas oublié.

Il possédait en compensation une collection de portraits,

[1] Les bateliers croyant voir dans cet hérétique la cause de la tempête, qui les assaillait, voulurent le jeter à la mer. Il échappa à ce sort, en prenant un gros chapelet, dont la vue désarma ces fanatiques.

de bagues, de tabatières et de cadeaux divers, juste tribut que les princes du hasard payaient à l'envi au prince de la pensée.

Toute sa vie, du reste, peut être comparée à un ruisseau limpide, dont les eaux reflètent tantôt l'éclat du soleil, tantôt celui de la lune, et qui, après avoir traversé de riantes prairies, va se perdre dans un océan de monades sympathiques.

Il nous semble le voir, par un beau jour, mollement assis dans un fauteuil confortable, aspirant alternativement les tièdes brises de juin et l'arôme de son chocolat, servi par sa nièce, jeune Hébé aux joues vermeilles, à la blonde chevelure, au regard longeureux. Il entrevoit sous son lit la fameuse cassette, non moins chère à son cœur que la science, et où ses économies vont bientôt s'élever à la somme de soixante-dix mille florins d'or [1].

Il contemple aussi une pile de diplômes plus ou moins honorifiques, depuis celui de Droit jusqu'à celui de membre de la Société Royale de Londres. Reçu, avant l'âge, docteur à l'université d'Altdorf, il avait été nommé successivement conseiller de chancellerie, gouverneur du fils du chancelier de Mayence, bibliothécaire du duc de Brunswick-Hanovre, conseiller aulique, etc., etc. Il a en perspective un excellent dîner chez l'électeur et il vient d'encaver une barrique du meilleur *Johannisberger*.

Mais non : gardons-nous de supposer que cette haute et noble intelligence plaçait le bonheur dans les succès d'une ambition vulgaire ou dans l'ignoble satisfaction d'appétits sensuels. Elle le plaçait dans le brillant exercice de ses facultés. Le passé rayonnait avec éclat dans ses souvenirs, et un avenir non moins glorieux lui souriait. Il

[1] On dit que sa nièce, gratifiée de ce riche héritage, en mourut de joie.

voyait ses contemporains lui dresser dans le temple de mémoire un piédestal, sur lequel les siècles futurs inscriraient son nom en lettres d'or.

Leibnitz n'avait point de famille, et, à cet égard, point de responsabilité, qui pût le distraire. Sa femme, c'était la gloire; ses enfants, c'étaient ses œuvres immortelles, dont la publication, plus féconde que la génération la plus puissante, devait porter son nom entouré d'une pure auréole jusqu'à la postérité la plus reculée.

Quel autre philosophe eût pu résister aux influences de cette destinée et douter du bonheur? Comment ne pas se laisser entraîner par cette chaîne non interrompue de triomphes et de légitimes applaudissements?

Ce fut dans ces dispositions sans doute qu'il composa le chapitre de sa Théodicée, où, passant de la métaphysique à la théologie, il cherche à concilier le règne de la nature avec celui de la grâce, prouvant qu'entre tous les mondes possibles, Dieu a choisi pour nous le meilleur.

En pareilles circonstances, l'élève de Thomasius n'eût pu, sans ingratitude, ne pas prendre le parti de la Providence.

C'est ici que Voltaire tombe dans une contradiction flagrante. Après avoir justement ridiculisé l'optimisme dans Candide, il dit ailleurs : « Si l'on voulait être juste, on conviendrait que les sensations agréables font une partie de notre nature; qu'elles sont attachées à l'usage continuel de nos sens, et que la douleur n'est jamais qu'accidentelle ..... Nous sommes donc universellement heureux par notre nature, et uniquement malheureux par accident..... Quelque grands, quelque innombrables que soient ces accidents, la nature leur fournit un contrepoids, qui est l'espérance. Voilà pourquoi sur cent mille personnes il

n'y en a pas deux qui désirent sérieusement sortir de la vie. C'est avec une raison profonde que le christianisme a fait de l'espérance une vertu; c'est celle qui contient peut-être toutes les autres, car elle permet d'en appeler indéfiniment du passé à l'avenir. C'est elle qui féconde la victoire et qui console de la défaite. »

Les optimistes admettant la nécessité du mal, dont ils niaient tout à l'heure l'existence, expliquent cette nécessité par celle de la reproduction. C'est pour perfectionner les espèces, disent-ils, que la nature a créé les besoins. Le plaisir et la peine ne sont que des moyens, dont elle se sert pour propager les races, tout comme elle a recours à la pesanteur pour retenir la terre dans son orbite.

D'abord nous ne voyons point la nécessité de perpétuer des races, qui ont tant de raisons d'être mécontentes de leur existence. Puis nous ne croyons pas que Dieu ait besoin d'un mauvais moyen pour arriver à une bonne fin. Lui imposer la nécessité du mal, c'est blasphémer.

L'optimisme renverse le dogme de la chute de l'homme et ne peut conséquemment être approuvé par ceux, qui s'arrogent le titre d'orthodoxes. Tous les pères de l'Eglise, sans en excepter un seul, ont fondé la religion sur la malédiction prononcée par Dieu même.

Il produit une morale relâchée, comme l'a remarqué Kant; car on se fait moins scrupule du mal, quand on croit qu'il produira un bien.

Il disculpe l'homme, plutôt qu'il ne justifie la Providence; car comment accorder la liberté et la fatalité, la dépendance des êtres finis et l'imputation morale?

Enfin l'optimisme tue le progrès et fait plus de mal que la négation, parce que dans la persuasion que tout est

bien, on se dispense de faire mieux. Pourquoi soulagerais-je l'infortune, puisqu'elle entre dans les vues de la Providence?

Aussi ce système est-il cher aux égoïstes, qui ne jugent des choses que d'après leur bien-être personnel, sans tenir compte des maux nombreux, profonds, infinis, qui pullulent autour d'eux.

Tel n'était pas ce confrère philanthrope, qui m'écrivait de Vienne: « Ici, la nature, couverte d'un voile comme une veuve, se présente à moi dans ses moments les plus solennels. Des pensées infinies et de consécration divine me sont inspirées par le grave Danube, qui traverse la ville des Césars. Ma lampe n'éclaire que faiblement les objets et projette à travers le vitrage de douces clartés sur les citronniers qui ornent mon balcon; dans mon appartement silencieux, mon âme sent la présence de l'Esprit créateur de toutes choses.

» Ce serait pour moi une heure de bonheur et de sublime poésie, sans le souvenir des souffrances humaines. Il me semble que de tous les points du globe, des gémissements s'élèvent et troublent la solitude de la nuit: j'entends des cris déchirants, qui me jettent dans l'émotion la plus douloureuse [1]. Ils sortent des cachots où geignent des captifs innombrables, de ces demeures où des familles entières souffrent la faim, de ces réduits solitaires

[1] *Hier umgibt mich nur die Natur in ihrer feyerlichsten Stimmung, gehüllt in dem Wittwenschleier der Nacht. Hier fluthet mir die ernste Donau, die Kayserstadt durchströmend, unendliche Gedanken göttlicher Weihe zu. Vor mir eine Astrallampe, die ihr mildes Licht in den dunklen Raum und durch die Glasthüre auf die Zitronenbäume wirft, die meinen Altan zieren. Durch mein stilles Gemach wandelt, meiner Seele vernehmbar, der ursprüngliche Geist alles Erschaffenen. Eine selige und hehre Stunde! ergriffe mich nicht zugleich die Erinnerung an die leidende Menschheit, so dass ich durch die Einsamkeit der Nacht tausend wimmernde Wehlaute zeltern zu hören glaube und ein jammervolles Klagen, das meine Brust zerreisst.*

qu'ont visités le crime, l'adversité ou la mort. C'est l'esclave qu'on fustige, le fellah et le moujik qu'on opprime, l'affamé qui demande du pain, l'orphelin abandonné, le Polonais qui expire sous le knout, l'exilé qui pleure sa patrie. Mon intelligence conçoit tous ces maux, mon cœur les sent. Non, dans ces moments pénibles, je ne rends plus grâce au ciel de ces dons. Je compare mes angoisses au calme heureux de l'idiot, et j'envie son bonheur. »

Avec l'optimisme, la Maçonnerie, on le sent, n'aurait plus sa raison d'être. Ne songeons plus à réformer ni l'homme, ni la société, ni les influences délétères, puisque, comme l'affirme Panglosse, *tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.*

Comme ces hommes satisfaits, nous voudrions pouvoir nous enchanter de leurs croyances. Vains efforts! Le brillant mirage ne tarde pas à s'effacer, les fausses clartés s'évanouissent, la nuit revient, le songe passe, et l'homme reste. Son nom est celui que l'Ezour-Védam donne au premier des mortels : *Adimo,* qui veut dire : *Malheur.*

On a beau créer des systèmes, on a beau, pour nous servir d'une expression triviale, se chatouiller pour rire, fermer les yeux sur les calamités de la vie, il n'y a pas de théodicée qui fasse ; le mal, dit Marc Debrit, sous toutes ses formes, se montre (partout) avec une évidence telle, qu'il faudrait être aveugle pour ne pas l'apercevoir, et complètement insensible pour ne pas en gémir.

IX. Mystères.

Tu ne quæsieris (scire nefas) quem tibi finem,
Quem mihi Di dederint.

HORACE. Ode XI. lib. I.

Ne demande pas aux dieux quelle fin ils te préparent, ainsi qu'à moi : cette connaissance nous est interdite.

Ce que nous avons dit de l'initiation en général (page 17) peut s'appliquer à la doctrine des mystères antiques.

En quoi consistait-elle? Pourquoi était-elle ésotérique? C'est ce que nous ignorons encore.

On a beau consulter les écrits des philosophes grecs qui furent initiés, les ruines et les monuments; ni l'étude du Sanscrit ni celle des hiéroglyphes, ne nous ont encore rien appris à ce sujet.

On a longtemps cru la Loge en possession de ce grand secret. Hélas! la Loge n'en a jamais su et n'en sait pas plus que nous.

Les savants consultés, ne sont d'accord que sur un point, ce qui leur arrive souvent. Ils sont d'accord pour n'être pas du même avis.

On a cru longtemps que la doctrine des mystères antiques était une doctrine religieuse particulière, plus pure que la religion populaire, renfermant des notions théogoniques d'un ordre plus élevé, dont le dépôt était confié aux prêtres, et que ceux-ci se transmettaient par la tradition. On est même allé jusqu'à trouver dans cette institution sacerdotale l'origine de la Maçonnerie.

M. Lobeck a démontré par une critique et une discussion approfondie des textes, que ce système est en contradiction avec les témoignages authentiques et, sans se préoccuper du nom donné à la chose, il prétend que les

mystères (ceux de la Grèce du moins), avaient un caractère en quelque sorte public, que c'étaient des cérémonies auxquelles chacun était libre de participer, qu'on n'y enseignait point une doctrine ésotérique.

Si cela est, le mot *mystère* n'a plus le sens qu'on lui donne. Il n'est pas exact non plus de nier l'existence d'une doctrine ésotérique, car celle des mystères orphiques avait ce caractère.

Voss ne voit dans les mystères qu'une œuvre de fourberie des prêtres. Mais cette imputation ne peut guère s'appliquer qu'aux Orphéotelestes et aux Métrargytes. On ne saurait méconnaître dans les mystères d'Eleusis et de Samothrace, un caractère antique, élevé, saint et réellement hellénique.

Enfin Ottfried Muller croit que le fondement, le principe de tous les rites mystiques, de toutes les sociétés religieuses, découlait en Grèce du culte des divinités chthoniennes, de ces divinités mystérieuses, sous la conception desquelles les anciens comprenaient les forces cachées et actives de la nature.

Muller oublie que les divinités olympiques et les divinités chthoniennes ne sont que deux faces différentes d'un seul et même dieu suprême, Jupiter ou Zeus.

On voit que nous ne sommes guère plus avancés qu'auparavant et nous nous demandons encore, en quoi consistaient ces grands mystères, qu'on prétend avoir exercé une influence si étendue et si profonde, et dont l'existence a été si tenace?

Ces mystères d'autrefois sont encore mystères aujourd'hui, rien n'en ayant transpiré, et si réellement il y a eu un secret, il faut avouer que jamais secret n'a été si bien

gardé, soit qu'il se réduisît à très peu de chose, soit que les adeptes aient été incorruptibles.

« Il paraît, dit à son tour Bouillet, que les systèmes cosmogoniques, les phénomènes astronomiques et des dogmes moraux et religieux, dépouillés des superstitions vulgaires, étaient le fond de la doctrine qu'on révélait aux initiés.

Mais quel besoin y avait-il de faire un secret des systèmes cosmogoniques? Leucippe, Démocrite, Moschus, Thalès et tant d'autres avaient-ils caché le leur? N'ont-ils pas professé ouvertement la doctrine des atômes et l'Ecole ionienne n'avait-elle pas proclamé l'eau comme le principe de toutes choses? *Aquam dixit esse initium rerum* (Cicero de nat. deor. lib. Cap. 10). Héraclite d'Ephèse donnait la priorité au feu. Anaximandre rapportait tout à l'infinité de la nature; son disciple Anaximède tirait tout du chaos.

Si ces penseurs osaient ainsi divulguer les systèmes les plus opposés, pourquoi d'autres systèmes n'auraient-ils pas également pu se faire jour?

Il en est de même des découvertes astronomiques. Thalès avait enseigné publiquement la sphéricité de la terre, l'obliquité de l'écliptique et les vraies causes des éclipses. Anaxagore introduisit l'usage du gnomon, Pythagore devina le mouvement quotidien de la terre sur son axe, et son mouvement autour du soleil. Les phénomènes astronomiques ne pouvaient donc plus être l'objet d'un secret, excepté dans les initiations mithriaques. On a de la peine à comprendre pourquoi il fallait passer là par de nombreuses et pénibles épreuves pour apprendre que le sacrifice du taureau consommé par Mythras et représenté sur plusieurs monuments, avait un sens astronomique. Mithras

était le soleil à l'équinoxe du printemps, entrant dans le signe du taureau, le perçant et le sang de la victime échauffant et fécondant la terre. Un scorpion mord les testicules du taureau, parce qu'à l'équinoxe d'automne, le soleil fait son entrée dans le scorpion, etc. [1] D'autres épreuves faisaient allusion à la migration des âmes à travers le zodiaque. Parmi les symboles secrets de la doctrine supérieure, était encore une sorte d'échelle avec sept portes de différents métaux, qui avait rapport au soleil, à la lune, aux planètes et au passage des âmes dans ces astres, d'après un ordre, qui avait pour base le carré. Ces portes rappelaient encore les sept enceintes d'Ecbatane.

Même réserve chez les prêtres égyptiens. Ils cachèrent aux Grecs Eudoxe et Platon, qui étudiaient au collége d'Héliopolis, la plus grande partie de ce qu'ils savaient, notamment la méthode des intercalations, qui donnaient à l'année civile une durée égale à la révolution solaire. Plus tard, ils exposèrent cette découverte sous une allégorie assez plaisante. Le dieu Hermès, dirent-ils, jouant aux dés avec la lune dans l'île de Philo, lui gagna la septantième portion de chaque jour et en composa les cinq jours complémentaires de l'année, qui n'en avait alors que trois cents.

En général, l'Egypte aimait à donner à ses édifices et à ses temples une figure symbolique, et très probablement le fameux labyrinthe dont Hérodote nous a laissé une description si curieuse, n'était pas autre chose qu'une représentation architectonique du zodiaque. Athènes avait sa

[1] C'est aussi le taureau zodiacal des bonzes. Au lieu de dire aux Japonais qu'il ouvre l'âge de la création, ces prêtres accréditent la fable du taureau, qui casse l'œuf du monde. C'est aussi l'agneau de l'Apocalypse, immolé pour le salut des hommes.

tour orlogone des vents. L'architecture gothique a aussi affectionné les formes symboliques, non seulement dans le vaisseau de ses églises disposées en croix, dans la structure des voûtes, dans les flèches élancées vers le ciel, mais jusque dans les ornements de détail.

Ce sont là des jeux d'imagination, plutôt que des mystères. Si les prêtres égyptiens connaissaient les sources du Nil et leur crue périodique, la constitution physique et les phénomènes de la haute région de ce fleuve, pourquoi en faire un secret? Et que gagnaient-ils à laisser croire au vulgaire que l'origine du Nil, placée dans un sanctuaire inaccessible, remontait à la région céleste?

On a le même reproche à faire à Pythagore. Quel abus pouvait résulter de la connaissance des proportions harmoniques des nombres, de considérer les mathématiques comme la plus pure intelligence des manifestations de la divinité, et la musique comme l'expression la plus parfaite de l'ordre et de l'harmonie, qui régissent ces manifestations, le mouvement, qui emporte les mondes dans les espaces infinis, comme un parfait concert, un hymne éternel? Quel danger y avait-il pour la société, de représenter la divinité elle-même dans l'unité, la monade des monades, ce nombre normal et fondamental, source de toute bonté?

L'astronomie a fait de même en grande partie les frais du brâhmanisme, et pour qu'on ne nous accuse pas de verser constamment l'odieux sur la caste sacerdotale, en ne lui supposant que des intentions ambitieuses et égoïstiques, nous ne nous refuserons pas à une autre interprétation des mystères indous. Nous dirons que des prêtres savants, habiles à manier les esprits, les ont voilés à dessein sous des allégories morales et poétiques, inventées

pour former le cœur et charmer l'imagination. En rattachant ainsi la terre au ciel, en personnifiant jusqu'à l'infini les astres, les éléments et la nature entière, ils ne faisaient que suivre la route dès longtemps frayée par les croyances populaires. Ils sacrifiaient au besoin du temps et peut-être obéissaient-ils involontairement eux-mêmes à ce génie symbolique, qui posséda jadis le monde et domine encore aujourd'hui l'Orient.

Respectons l'oracle d'Epidaure, qui donnait aux malades sinon la guérison, du moins l'espoir de la guérison; respectons celui de Delphes, qui arrêta si souvent les fureurs sanguinaires [1]. Mais pourquoi cacher au peuple des vérités essentielles à son bonheur? Pourquoi, par exemple, n'eût-il pas compris l'hymne à Cérès, où se révèlent des idées religieuses épurées? Comment ne pas supposer que les dépositaires de la science voulussent en consacrer le monopole, profiter seuls de ses progrès, éterniser la superstition et parquer le peuple dans un cercle étroit de préjugés et d'ignorance? Cette conduite était-elle digne de grands philosophes, de vertueux moralistes, d'instituteurs des hommes?

Pour excuser ce système de fourberie et de mensonge, on dit qu'il serait dangereux d'éclairer le peuple, parce qu'il abuserait de ses connaissances, c'est-à-dire, qu'en y voyant plus clair, il chasserait les charlatans. Voilà le fin mot. Sans doute, il serait dangereux d'attaquer de front la croyance erronée d'une nation. Mais il est un art philanthropique et médical de préparer les yeux à la lumière comme les bras à la liberté.

[1] Il exerça sur la Grèce une influence salutaire. Uni au conseil des Amphictyons siégeant aux Thermopyles, il fut longtemps le lien de la Confédération hellénique.

Aussi n'ai-je jamais pu comprendre ce symbole pythagoricien, indiquant qu'il ne faut point porter aux doigts les images des dieux; ce qui, selon Porphyre, signifie : ne popularise point la science et la parole divine.

Même réserve encore chez les prêtres chrétiens. « Le peuple, dit l'évêque Synesius (in Calv., p. 515), veut absolument qu'on le trompe. On ne peut en agir autrement avec lui. Les anciens prêtres d'Egypte en ont toujours usé ainsi. C'est pour cela, qu'ils s'enfermaient dans leurs temples, et y composaient, à son insu, leurs mystères.... Pour moi, je serai toujours philosophe avec moi, mais je serai prêtre avec le peuple. »

« Il ne faut que du babil pour en imposer au peuple, écrivait Grégoire de Naziance à Jérôme (Hieron. ad nep.) Moins il comprend, plus il admire.... Nos pères et docteurs ont souvent dit, non ce qu'ils pensaient, mais ce que leur faisaient dire les circonstances et le besoin.... »

En général on ne voit pas que les initiations aient moralisé les Grecs. Elles ne tardèrent même pas à devenir un objet de trafic pour les prêtres, qui les vendaient à prix d'argent. « Depuis l'existence des mystères, dit Polybe, le mépris pour le serment a tellement augmenté, que l'on peut dire en toute sûreté, que dans la Grèce, il n'y a plus ombre de sincérité et de fidélité. On sait aussi que Socrate refusa l'initiation, en disant : Si les mystères sont d'une si grande utilité, je les publierais. Si, au contraire, ils sont nuisibles, je ne pourrais me taire. »

Tous les Athéniens, dit-on, étaient initiés; ce qui ne les empêcha pas de frapper Aristide, Cimon, Thémistocle, d'ostracisme, de faire mourir Socrate et Miltiade, de forcer Aristote à fuir, de condamner Périclès, de traiter Lesbos avec barbarie. Pendant la guerre du Péloponèse, les

temples des dieux furent violés et chaque maison d'Athènes vit couler le sang dans ses foyers. La cruauté de ces initiés alla même si loin, qu'ils firent couper le pouce à tous les Eléens, parce qu'*ils étaient trop rapprochés du Pirée.*

Quoi qu'il en soit, puisqu'on risque de s'égarer, en mesurant l'antiquité sur le présent, si les mystères ont pu être utiles ou même nécessaires à une époque reculée, ils ne le sont plus aujourd'hui, temps de froide spéculation intellectuelle, où la réflexion a raffermi l'esprit. La lumière doit se faire partout, principalement parmi les masses. Tant pis pour ceux qu'elle offusque. A quoi bon d'ailleurs créer et multiplier des mystères imaginaires, tandis que toute la création est pour nous un mystère réel. Passe encore pour les emblèmes et l'allégorie des signes et des actions, pourvu qu'ils soient compris, que le sens en soit clair et décidé, qu'ils n'aient rien d'équivoque et d'énigmatique dans leur but, et qu'ils ne se prêtent pas à des interprétations opposées [1].

Il est quelquefois bon de voiler la lumière pour des yeux affaiblis par de longues ténèbres, de peur qu'une clarté trop subite ne vienne à les aveugler. Le symbole est le voile protecteur qui laisse transpercer seulement, en l'atténuant, l'éclat du soleil de vérité. Mais nos yeux aujourd'hui peuvent supporter le grand jour. Le voile peut tomber et la révélation recevoir son complément.

Mais, en général, le mysticisme, dit Matter, est dangereux sous toutes ses formes. Il séduit les forts par l'orgueil,

[1] Qui ne connaît l'emblème du papillon posé sur un crâne humain, auprès d'un philosophe tenant un livre et plongé dans la méditation? Chacun de ces objets éveille une idée distincte : la destruction du corps, l'immatérialité et l'immortalité de l'âme ; enfin la contemplation si salutaire de la grande pensée de la mort.

les faibles par la vanité, tous par le bonheur réel ou imaginaire qu'il procure, par les illusions qu'il entretient ou par les ravissements qu'il promet.

Les mystères d'Eleusis et les Thesmophories, auxquels on a longtemps attaché un sens profond et caché, avaient pour but, les premiers de rappeler les bienfaits de Cérès, les seconds, de célébrer le rétablissement des lois.

Je suis persuadé qu'il n'est pas un Maçon, qui, promu aux grades les plus élevés, ne se sente cruellement mystifié, en ne trouvant pas les révélations promises. Avec quelle tristesse amère, il doit mesurer la distance qui le sépare de son idéal, de cet idéal, qui le remplissait d'un si saint respect !

X. Secret. — Epreuves. — Serment.

Nuper sub modio, nunc supra.

Naguère encore, il fallait tenir la chandelle sous le boisseau ; aujourd'hui on peut la placer dessus.

Le secret de la Maçonnerie est impénétrable, tout comme celui des mystères antiques. Et cela, par une raison toute simple, c'est qu'il n'y a pas plus de secret ici, qu'il n'y en avait là.

Supposez qu'il y en ait, pourquoi ne pas le divulguer, s'il est bon ?

Certains signes de reconnaissance et un langage de convention ne constituent pas un secret sérieux.

Je comprends que dans le principe, la Loge ne pouvait pas proclamer l'émancipation des peuples. Il fallait tenir

cette lumière sous le boisseau. C'est ainsi que les premiers chrétiens avaient aussi leur *disciplina arcani.*

Les temps sont heureusement changés, et, hormis dans les pays gouvernés despotiquement, les doctrines de la liberté peuvent se produire au grand jour.

Toutes les sociétés secrètes ont fait et font encore subir des épreuves aux récipiendaires. Thomas Moore a dramatisé avec talent celles, qu'on imposait aux initiés de Memphis. La Maçonnerie a conservé l'usage des épreuves, lequel n'a, à nos yeux, aucune valeur. En effet, il ne s'agit pas de savoir si l'aspirant est en état de braver un danger physique quelconque. Il peut, à cet égard, faire preuve d'un courage intrépide et n'être, avec tout cela, qu'un très mauvais Maçon. Ce qu'il importe d'éprouver, c'est le sentiment d'humanité, qui est l'âme de la Maçonnerie. Tel récipiendaire videra sans crainte la coupe sacrée, qui ne viderait pas sa bourse du superflu, pour soulager une infortune. Tel autre, au sortir de la Loge, se hâte de remplacer son cordon par une décoration princière [1].

D'ailleurs la plupart de ces épreuves touchent au ridicule. Le néophyte sait d'avance qu'on ne lui fera courir que des dangers fictifs, que le prétendu poison qu'on veut lui faire avaler n'est qu'un breuvage inoffensif, que les flammes purificatoires ne sont qu'une déflagration de lycopode; que l'abîme dans lequel il va tomber n'a que trois pieds de profondeur, etc. Véritables jeux d'enfants, auxquels une institution grave ne devrait plus se prêter. On peut leur appliquer la fameuse chanson de Panard sur les décorations de l'Opéra :

[1] Voir dans les Esquisses maçonniques de 1835 (N° 7), une jolie chanson du frère Bazot, sur ce sujet.

J'ai vu des dragons fort traitables
Montrer les dents sans offenser.
J'ai vu des poignards admirables,
Tuer les gens sans les blesser, etc.

Le serment serait plus ridicule encore, s'il n'était horrible. Brûler les lèvres avec un fer rouge, couper la main, arracher la langue, trancher la gorge, pendre, puis brûler le cadavre et en jeter les cendres au vent, ce sont là des horreurs bien peu dignes d'une institution éminemment philanthropique et qu'elle devrait laisser à la justice de l'Inquisition et à celle des rois.

On ne commande pas l'amour par la terreur. Le dévouement maçonnique doit être spontané ; la discrétion observée sans la crainte des supplices. D'ailleurs, pourquoi cette législation barbare pour couvrir un secret, qui n'existe plus ?

On a vu comment des charlatans ont créé jusqu'à trente-trois grades, berçant ainsi le récipiendaire d'une attente chimérique par cette initiation graduée. Voici les paroles qu'on lui adresse dans le grade, qui précède immédiatement celui de chevalier de St. André, qui est comme le noviciat de la division sacerdotale : *La lumière, qui doit vous éclairer plus tard, est encore très éloignée de vous. Elle vous est cachée encore par d'épais nuages.* Cela étant, le néophyte ne peut encore trahir aucun secret, ni commettre une indiscrétion. D'ailleurs le rituel et la symbolique sont depuis longtemps livrés à la publicité.

Les épées et les poignards figurent aussi assez grotesquement dans le temple de la fraternité.

XI. Militairisme.

Ferox gens nullam esse vitam sine armis putat.
TACITE.

Cette nation féroce estime que la vie ne doit pas se passer sans guerre.

De tous les monstres que l'enfer a vomis sur la terre, le plus dévorant, c'est la guerre. Elle a non seulement un triste et lamentable caractère de destruction : elle a celui d'un forfait atroce, et d'autant plus atroce, qu'il est absous par la société même, qu'il décime et démoralise. Que dis-je, absous ? Il est glorifié, érigé en vertu.

Il faut bien reconnaître, hélas ! que la guerre, l'affreuse guerre, fille d'un préjugé universellement répandu, a été la pratique la plus courante de l'humanité. Les peuples anciens ne respiraient que les combats et faisaient l'apothéose de ceux qui mouraient sur le champ de bataille. Dans les festins, dans les assemblées, on chantait des odes en leur honneur.

Les Grecs ne permettaient à personne d'offrir une hécatomphonie à Jupiter Ithamate, qu'on n'eût préalablement tué cent ennemis.

Athènes faisait jurer à la jeunesse dans le bois Agraule, qu'elle ne reconnaîtrait à l'attaque d'autres limites qu'*au-delà des blés, des vignes et des olives,* c'est-à-dire, au-delà des terres habitées.

On connaît le caractère belliqueux des Spartiates.

Les Germains, les Thraces et les Gaulois d'Italie défendaient à leurs jeunes gens, sous les peines les plus rigoureuses, de se faire raser la tête avant d'avoir tué un ennemi.

Chez les Sauromates, selon Hippocrate, une loi con-

damnait les filles à rester vierges jusqu'à ce qu'elles eussent tué trois hommes de leur propre main.

L'Edda promet le Valhalla à tous les hommes tués à la guerre. Hermod et Braga les recevront dans le champ de Glasor, contigu au grand palais des Ases, et là, dans une salle éclairée par le reflet des boucliers et glaives d'or, ils goûteront des voluptés infinies, sans cependant cesser de combattre, vaincre, mourir et renaître pour batailler encore; car Odin aura besoin de ces héros au grand jour de la ruine du monde. Les prêtres marchaient à la tête des armées, promettant aux soldats, qu'ils verraient après leur mort les ombres de leurs ennemis, enchaînées à leur char, et qu'ils boiraient l'hydromel délicieux des immortels dans le crâne de ceux, qu'ils auraient tué de leurs propres mains [1]. Ce préjugé subsiste encore chez presque tous les sauvages d'Amérique et chez la plupart des peuples de l'Archipel indien. Mahomet assure aussi son paradis aux Musulmans, qui meurent l'épée à la main.

Le monde actuel est-il plus humain, plus sensé? La guerre, et toujours la guerre, n'est-elle pas l'objet constant d'une préoccupation générale? Les nations les plus civilisées ne rivalisent-elles pas sur ce point avec les Antropophages? Un grand journal français, organe officiel, disait sans rougir et même avec orgueil, en 1857: « L'esprit guerrier et la passion de la gloire sont et seront toujours les sentiments, qui font battre le plus vivement le cœur des Français [2]. »

Le maréchal St-Arnaud mettait même la paix au nombre

[1] Mascau rapporte une ancienne chanson danoise, où le roi Rainerus Lodbrok parle ainsi des plaisirs de l'autre vie: *Bibemus cerevisiam ex concavis craniorum poculis in præstantis Odini domicilio.*

[2] *Constitutionnel.*

des calamités, dont il reprochait aux Chambres d'*avoir affligé l'Europe* (!) Et des hommes sérieux ont trouvé les causes de la décadence de Rome dans la *perte de l'esprit militaire* (!) Il faut avouer que notre épigraphe du chapitre 16 (2e partie) est bien mensongère.

« Un généalogiste prouve à un prince qu'il descend en droite ligne d'un comte, dont les parents avaient fait un pacte de famille, il y a trois ou quatre cents ans, avec une maison, dont la mémoire même a disparu. Cette maison avait des prétentions éloignées sur une province, dont le dernier possesseur est mort d'apoplexie. Le prince et son conseil voient son droit évident. Cette province, qui est à quelques centaines de lieues de lui, a beau protester qu'elle ne le connaît pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui, que, pour donner des lois aux gens, il faut au moins avoir leur consentement. Ces discours ne parviennent pas même aux oreilles du prince, dont les droits sont incontestables. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes, qui n'ont rien à perdre. Il les habille d'un gros drap bleu à cent dix sous l'aune, borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite et à gauche, et, marche à la gloire.

» Les autres provinces, qui entendent parler de cette équipée, y prennent part, chacune selon son pouvoir, et couvrent une petite étendue de pays de plus de meurtriers mercenaires, que Gengis-Khan et Tamerlan n'en traînèrent à la queue de leur cheval. Des peuples assez éloignés entendent dire qu'on veut se battre et qu'il y a cinq ou six sous à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie. Ils se divisent aussitôt en deux bandes comme des moissonneurs et vont vendre leurs services à qui-

conque veut les employer. Le merveilleux de cette entreprise est que chaque chef des meurtriers fait bénir des drapeaux et invoque Dieu solennellement avant d'aller exterminer son prochain [1]. Si un chef n'a eu le bonheur que de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point Dieu; mais lorsqu'il en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu et le fer, et que, pour comble de grâce, une ville a été détruite jusqu'à la dernière pierre, alors on chante à quatre parties une chanson assez longue, composée dans une langue inconnue à tous ceux, qui ont combattu et toute farcie de barbarismes. La même chanson sert pour les mariages et pour les naissances, ainsi que pour les meurtres; ce qui n'est pas pardonnable, surtout dans la nation la plus renommée pour les chansons nouvelles.

» Un peuple est subjugué ou par un compatriote habile, qui a su profiter de son imbécillité et de ses divisions, ou par un voleur appelé conquérant, qui est venu avec d'autres voleurs, s'emparer de ses terres, qui a tué ceux qui ont résisté, et qui a fait ses esclaves des lâches, auxquels il a laissé la vie.

» Ce voleur, qui mériterait la roue, s'est fait quelquefois dresser des autels. Le peuple asservi a vu dans les enfants du voleur une race de dieux. Ils ont regardé l'examen de leur autorité comme un blasphème et le moindre effort pour la liberté comme un sacrilége. »

Il y a cent ans que le sage Voltaire a fait entendre ces justes plaintes. En a-t-on profité ?

[1] Les déprédateurs romains faisaient déclarer toutes leurs invasions justes par des prêtres nommés *Feciales*. Tout brigand, qui se trouve à la tête d'une armée, commence ses fureurs par un manifeste et implore le dieu des armées.

Des millions d'hommes ont péri ou sont estropiés, leurs familles et amis plongés dans le désespoir, des villes entières sont détruites, les campagnes ravagées. Peu importe, la gloire est conquise. Vite, la croix de la légion d'honneur à celui qui a le mieux fonctionné dans cette œuvre de destruction. Le souverain le gratifie d'une pension et de titres ; la nation, pour ne pas dire les nations, l'entoure de respect.

Ainsi en est-il advenu à ce chef, qui fit un jour étouffer des milliers d'Arabes avec femmes et enfants dans un souterrain, où ils s'étaient réfugiés contre ses hordes conquérantes. C'est à qui encensera aujourd'hui ce personnage et dans les cours et dans les journaux.

La guerre n'est pas un simple accident. C'est une profession, un état, et même le plus honorable. L'épée est sainte, répétaient en France les journaux du chauvinisme, après le 2 décembre : tout ce qui ne la porte pas, doit s'incliner devant elle. N'est-elle pas le soutien du trône et de l'autel ?

Oui, la première épée a été forgée, lorsqu'on a élevé le premier trône, dressé le premier autel. L'un a consacré l'autre. Sans militairisme, point de violence ; sans violence, point de foi.

O malheureux humains ! Etes-vous fous, ou aveugles, ou méchants, ou simplement plus stupides que la brute ? Ou plutôt n'êtes-vous pas tout cela à la fois ?

« Un jour viendra certainement (?) où nos petits-fils croiront entendre des contes de fée, lorsqu'on leur dira qu'il fut un temps, où les peuples se battaient et s'entretuaient pour vider leurs différends, pour servir les desseins ambitieux ou les intérêts de leur prince ; où ils se parquaient dans certaines frontières et considéraient

comme ennemis tous ceux qui habitaient au-delà de leurs limites, parlaient une autre langue ou formulaient des prières différentes.

» Nos petits-fils seront bien plus étonnés encore, lorsqu'ils liront dans l'Histoire que le génie de la destruction a été honoré et glorifié ; que la guerre a été un but social ; qu'on élevait des statues à ceux qui avaient conquis le plus de pays, ravagé le plus de moissons, gagné le plus de batailles [1]. »

Les armées permanentes sont le plus grand crime et la plus horrible monstruosité des temps modernes. Et tel est l'art avec lequel les despotes ont su à cet égard corrompre l'esprit public, que cette infernale institution entre dans l'organisation de toutes les sociétés comme élément essentiel de paix, de sécurité et de conservation. Ils ont su l'entourer de la plus haute considération, créer une science, une tactique, une gloire militaire ; ils entretiennent et choient leurs armées, comme un pâtre choie le chien qui garde son troupeau. Ils ont su pétrir, pour ainsi dire, à volonté, ces masses armées, en faire une machine compliquée, manœuvrant avec une admirable entente ; ils ont su composer une société d'hommes abrutis, qui n'ont plus d'autres sentiments que celui d'un devoir aveugle, d'autre passion que celle de détruire, d'autre but que celui de tuer ou de se faire tuer, les uns pour de l'argent, les autres pour.... la gloire : oui, on leur a dit, on l'écrit, on le proclame partout, et tout le monde a fini par se persuader que la guerre, c'est la gloire.

« Mille exemples démontrent qu'une armée permanente est un objet de séduction, qui porte les nations et leurs chefs à l'esprit de conquête. C'est ainsi que Frédéric II

[1] Jourdan.

convient dans ses mémoires, qu'il n'envahit la Silésie qu'après avoir passé la revue de sa belle armée. »

Faibles et insensés mortels, que nous sommes! qui raisonnons tant sur nos devoirs, qui avons tant approfondi notre nature, nos malheurs et nos faiblesses. Nous faisons sans cesse retentir nos temples de reproches et de condamnations, nous anathématisons les plus légères irrégularités dans la conduite, les plus secrètes complaisances des cœurs; nous tonnons contre des vices, des défauts, condamnables, il est vrai, mais qui troublent à peine la société. Cependant quelle voix chargée d'annoncer la vertu, s'est jamais élevée contre ce crime si grand et si universel, contre cette rage destructive, qui change en bêtes féroces, des hommes nés pour vivre en frères, contre ces déprédations atroces, contre ces cruautés, qui font de la terre un séjour de brigandage, un horrible et vaste tombeau?

D'abominables prémisses engendrent d'abominables conséquences et le soldat est devenu nécessaire comme le boucher, comme le bourreau. On le conduit au temple, où on lui dit d'aimer tous les hommes. Dès qu'il en est sorti, on lui recommande de bien tuer.... pour le roi. Alors, ce malheureux, subjugué par la coutume, séduit par l'exemple, entraîné par le fracas militaire, se pique d'*honneur,* cherche ou donne la mort, frappant comme un aveugle sur tout ce qu'on lui dit de frapper.

Si, au contraire, révolté par la condition, qu'on lui a faite, le conscrit cherche à s'échapper, pour chercher dans les plus lointaines solitudes, la liberté de ne pas verser le sang, de faire usage de sa sensibilité et de sa raison, on l'empoigne, on le juge, on le fusille, et son propre frère,

son ami intime, soldats comme lui, seront forcés, si on le leur ordonne, de tirer sur un frère, sur un ami [1].

Les conquérants ont su adroitement élever le courage militaire au rang des plus éclatantes vertus, et flétrir son absence. Est un héros, celui qui se fait tuer pour eux, un lâche, celui qui cherche à conserver sa vie et sa santé, qui abhorre la guerre et ne demande que la paix. C'est pour cette classe d'hommes raisonnables et pacifiques que la soldatesque a créé les épithètes de *poltrons* et de *pékins*. Le militaire doit toujours avoir le pas sur les bourgeois, être nourri, habillé à leurs dépens et, de plus, honoré, respecté. Le champ de bataille, c'est le champ d'honneur. C'est pour le militaire, avant tout, qu'a été fondé l'ordre de la légion d'honneur. Les gouvernements absolus ont fait de la guerre un art, ayant ses règles, son droit, son code. Ils ont fondé des écoles militaires de tout genre : écoles d'application, d'état-major, d'artillerie et de génie, du génie maritime, de cavalerie, de cadets, des académies et des colléges militaires, etc. Il a fallu créer dans l'administration un département spécial de la guerre, lequel absorbe des sommes immenses, tandis que les classes pauvres manquent de tout. Les rois ont eux-mêmes endossé l'uniforme et ne le quittent presque jamais. Quand ils se rendent visite, le premier régal, qu'ils se donnent, c'est une revue militaire, toujours suivis, cela va sans dire, d'un *brillant* état-major, où ils s'extasient à voir les gouvernés réduits à la condition de parfaites marionnettes, dont ils pourront se servir en temps et lieu pour vider leurs différends et écraser leurs peuples. Tel est le système inauguré en

[1] Le gouvernement russe a décerné une récompense à un paysan, qui avait livré son fils comme déserteur.

Europe par Louis XIV [1], perfectionné par Bonaparte, suivi dans presque tous les pays, particulièrement en Prusse et en Russie, et que la Suisse elle-même est forcée d'imiter; car, entourée comme elle est, de voisins ambitieux et armés, sans cesse menacée dans son indépendance, il faut bien qu'elle se tienne l'arme au bras et sur la défensive, pour repousser la force par la force. La Suisse, placée entre deux grands Etats, qui la convoitent, ressemble à un pauvre voyageur, qui s'arme malgré lui, pour traverser la forêt de Bondy.

Veut-on savoir comment la nation, qui se vante d'être la plus douce et la plus civilisée, entend l'éducation publique? Qu'on lise ce qui se passait à Paris au mois d'août 1852. Au rebours des Lacédémoniens, qui montraient des ivrognes à leurs enfants, pour leur inspirer l'horreur de l'ivrognerie, le gouvernement français étalait devant le peuple la pompe des camps, pour raviver ses appétits sanguinaires. Simulacres de batailles, prises de villes, assauts, coups de fusil, tonnerre de l'artillerie, bruit, flammes et fumée, telle était la substance des spectacles publics.

« Partout un homme est un capital productif pour lui-même et pour l'Etat; partout l'Etat a donc un intérêt positif à lui faciliter le travail et la production. Or, que produit un soldat en temps de paix, et que de capitaux ne détruit-il pas en temps de guerre? Et quel capital ne perd pas l'Etat, en le perdant lui-même à l'âge, où il est parvenu, quand il ne laisse pas sa vie sur un champ de bataille?

[1] L'Histoire reproche à Louis XIV d'avoir introduit en Europe l'usage de ces corps immenses, qui dévorent le budget, qui arrachent à la production un grand nombre d'utiles artisans ou laboureurs, et lui-même, dit-on, sentant sa fin approcher, se le reprocha amèrement en présence de toute sa cour et du prince, qui était appelé à lui succéder. Voir le chapitre intitulé *Louvois* dans *les fragments de Politique et d'Histoire*, tome 2.

» Un militaire distingué a écrit que cent mille hommes coûtaient cent millions, et l'entretien des armées permanentes, trois milliards et demi par an. Comptez les routes, les canaux, les écoles, les hospices, les dépôts de mendicité, les prisons pénitentiaires, les entreprises commerciales, qu'on pourrait entreprendre avec l'économie d'une somme si énorme [1]. »

Voilà des idées bien simples, d'une justesse incontestable, et qui cependant n'entrent pas dans la tête des souverains et de ces faiseurs de coups d'Etat, qui se posent en Solons, en sauveurs de la société.

XII. Militairisme. (Suite.)

> Gare ! Voici venir le marquis Fier-à-bras,
> Armé de pied en cap et frisant la moustache.
> Il met flamberge au vent et porte son panache
> De Paris à Quimper, de Metz à Carpentras.

Voyez ce matamore en uniforme, botté, éperonné, panaché. Sa contenance est fière, sa démarche altière, son regard insolent, sa parole brève et impérieuse, son air provocateur et menaçant. Il écarte brutalement tout ce qui est sur son passage, se rit des plaintes et se complait dans l'effroi, qu'il inspire. C'est un homme de guerre. Tous ses traits expriment une audace farouche, la soif des grandes luttes, le mépris de la paix et la perspective du triomphe. C'est l'homme de la destruction, l'image de la puissance, qui brave les obstacles, de la force, qui les brise. Il ravage la terre depuis un temps immémorial ; la civilisation lui en fournit et prodigue les moyens, les lois sanctionnent leur usage ; les masses désarmées lui cèdent

[1] Sellon.

le pas. A l'entendre, rien ne l'intimide. Ce n'est pas la lutte, qui le contrarie, c'est la paix. Il ne demande que plaies et bosses. Sur l'ordre de Tilly, il égorgera à Magdebourg, femmes et enfants; sur celui de Louvois, il incendiera le Palatinat. Il savoure l'odeur de la poudre, du sang, des ruines fumantes. Le gémissement des blessés, le râle des mourants ne l'émeuvent point. Il plonge sans pitié son épée dans la poitrine de l'infortuné, qui défend ses foyers. S'il est frappé à son tour, il meurt en criant : Vive le roi !

Autrefois les hauts grades militaires étaient réservés aux seuls aristocrates, comme aujourd'hui les nobles de Madagascar ont seuls le droit d'exercer l'état de boucher. N'envions pas à la noblesse ce double privilége.

C'est pour cela sans doute que la couleur rouge est si souvent choisie pour l'uniforme. L'habit rouge ou les pantalons garance font un si bel effet ! N'est-ce pas la couleur du sang et des bourreaux du moyen-âge ? C'est pour cela aussi que, dans la grande pagode de Canton, on a prodigué la couleur du sang aux deux gigantesques statues, qui, à l'entrée, de gauche, représentent le génie du mal.

« Je conduis avec moi la terreur, le carnage, la colère des dieux du ciel et des dieux des enfers. »

Ainsi s'écriait le romain Décius, en s'élançant dans les rangs ennemis à la bataille de Sentine.

On a fait de cette intrépidité guerrière, la plus éclatante vertu, et de son absence un vice honteux. Tous les honneurs aux braves : toutes les hontes aux lâches, aux poltrons, aux pékins : que le militaire ait toujours et partout le pas sur le bourgeois, et le droit de le conspuer. L'engouement est devenu général. Rien n'est beau comme cette machine armée, attifée, parée, qu'on appelle soldat,

pourvu qu'il ait l'air martial, et par ces mots, on entend un air dur, impitoyable. Plus il est farouche, plus il est admiré et applaudi. Les femmes surtout se laissent charmer par ces airs conquérants, et je ne parle pas ici seulement des cuisinières et des bonnes d'enfants. Tout le beau sexe a cette faiblesse, depuis la princesse jusqu'à la fille de chambre. Elles oublient, les malheureuses, que ce bel uniforme cache toujours dans les armées agressives, soit un esclave soit un bourreau, et que sur un ordre, qui lui serait donné, il les massacrerait sans pitié.

Mais le plus souvent ces fanfarons en moustaches et épaulettes, ces traîneurs de sabre, manquent et du faux courage pour braver la mort au profit d'autrui et du vrai courage pour repousser un agresseur [1]. J'en ai connu qui tremblaient dans l'obscurité et que le seul regard d'un homme résolu terrifiait. Ce sont pour l'ordinaire les plus impudents rodomonts.

J'ai nommé le faux courage et le vrai courage. Ce dernier ne se trouve que dans le mépris du danger pour se protéger soi et les siens contre les attaques d'un brigand, que celui-ci soit couronné ou non, peu importe.

Honneur donc et gloire immortelle aux Winkelried, aux Gundoldingen, aux défenseurs de Missolunghi et de Varsovie : mais honte éternelle à leurs ennemis, et que l'Histoire n'oublie jamais de faire une juste distinction entre le lâche moscovite, qui convoite la Circassie, et les braves qui la défendent; entre les vainqueurs d'Ostrolenko et ceux de Morat, entre les mercenaires de Dreux et les

[1] Un vieux militaire m'a assuré qu'au début d'une bataille, les trois quarts des combattants, officiers aussi bien que soldats, éprouvaient une émotion péristaltique très prononcée, dont les traces, partout visibles après l'action, compromettent gravement la propreté de l'uniforme. C'est que la nature revendique toujours ses droits.

héros de Sempach, entre l'intrépide Kosciuszko et le barbare Souwarow, etc.

Oui, encore une fois, honneur aux défenseurs de la patrie ! respect à leur uniforme ; mais exécration aux agresseurs.

Il n'est pas une seule créature vivante, qui, à l'approche du danger, ne sente se réveiller en elle l'instinct de sa conservation. Appelez ce sentiment, lâcheté, poltronnerie, peu importe : il est là. Mais le courage bien placé le surmonte dans l'intérêt d'une légitime défense, tandis que le soudard, et j'appelle de ce nom tous les soldats d'un conquérant, ne l'étouffe que par obéissance ou désir de détruire. Dire qu'alors, au moment du danger, on ne le redoute point, qu'on est indifférent à la perte d'un membre et même de la vie, c'est mentir ou parler comme un imbécille.

On voit à quelles mesquines proportions se réduit ce brillant courage militaire étalé par des rodomonts et admiré par les sots, et de tout ce qui a été dit, il faut nécessairement conclure que l'uniforme militaire est une livrée de *deuil,* quand il s'agit de repousser une provocation, et une livrée *honteuse,* quand elle s'endosse pour la conquête.

Hélas ! Ici se présente à mon esprit la lèpre mortelle, qui, depuis quatre siècles, ronge ma patrie. Suffoqué par l'indignation, la honte et la douleur, je cède sans regret la plume à un écrivain éloquent :

« Il y a, dit-il, une nation en Europe, qui passe pour être bonne, et qui, sous le nom de troupes auxiliaires, donne indifféremment de vrais assassins aux princes, qui les achètent. Ce trafic exécrable, contraire aux lois de la nature, se fait sous le nom imposant de la liberté. Mais y a-t-il une dépendance plus vile et une servitude plus flétris-

sante que de se vendre au plus offrant, sans haine et sans colère, d'être indifférent à la cause qui se présente, de se battre contre vous, pour vous, moyennant une paie plus ou moins forte ? Et quel nom donner au métier d'assassiner de sang-froid, au nom de celui, qui a accaparé le premier des meurtriers mercenaires ?

» On n'avait point encore vu dans l'Histoire des hommes aussi pervers. Ils se louent, à la face des nations, pour exercer des massacres. Les frères et les pères se trouvent dans des régiments différents et se chargent réciproquement.

» Ainsi cette nation est en guerre avec le genre humain. Il ne faut que de l'or pour avoir ses enfants et leur courage. Sont-ils citoyens, lorsqu'ils désertent ? Méritent-ils le nom de soldats, lorsque souvent, sous des drapeaux étrangers, ils n'ont rien de commun avec la patrie qu'ils servent ou qu'ils attaquent ?

» Ouvrez l'Histoire et cherchez chez les anciens, s'il y a eu un peuple capable d'un tel outrage envers l'humanité. Et quelle différence y a-t-il entre les dogues achetés, dressés pour la chasse, et ces hommes de sang? Ils ne sont donc libres que pour être les gladiateurs de l'Europe ! Combien ce privilége honteux doit déshonorer la nation inanimée, qui ne sent point tout ce qu'il y a de bas, de criminel et de contraire même à la vraie richesse du pays [1] ! »

On ne saurait flétrir plus énergiquement ces Suisses bâtards, qui se vouent au service étranger. Nous n'en voyons pas moins les officiers du roi Bomba venir étaler avec un impudent cynisme leur livrée liberticide au milieu de leurs compatriotes et jusque dans les processions ! Et

[1] Mercier.

le fameux lion de Lucerne, ce monument d'ignominie, subsiste encore ! On dirait vraiment que les Suisses n'ont conquis la liberté chez eux que pour la tuer chez leurs voisins.

Le même auteur, revenant sur le même sujet, dit encore :

« Quel nom donnerons-nous à ces hommes qui font une profession particulière de massacrer des hommes ? Ces mercenaires descendent de leurs montagnes pour louer leurs bras, pour les ensanglanter dans des querelles lointaines qui ne les intéressent point, pour les enfoncer dans les entrailles de leurs semblables. L'issue de la guerre leur est indifférente ; ils exercent un métier. quel métier ! Tous les cantons suisses ont beau dire qu'ils manquent d'argent et qu'ils en retirent par les dévastations et le carnage des humains ; aucune nation du globe n'a fait une telle injure à l'humanité [1], car sortir de son pays pour tuer et vendre son sang à autrui, l'opprobre de cette sordide et sanglante coutume n'a point d'expression, qui puisse la caractériser.

» Ils prétendent avoir la liberté chez eux, ce qui mérite d'être examiné. A coup sûr ce sont les plus grands ennemis de la liberté des autres peuples. Je vois les Suisses figurer pendant la Ligue, toujours en faveur du despotisme ; les plus grandes cruautés ont été commises par eux. Cette milice est sans aucune espèce de patrie, et précieuse conséquemment à tout despote, qui la soudoie. Je ne puis me défendre d'un sentiment d'horreur et de mépris pour cette cohorte de satellites, qui obéira en aveugles à tout cou-

[1] Ceci n'est malheureusement pas exact ; car le nombre des Grecs à la solde de Darius égalait, dit-on, celui des Grecs qui combattaient avec Alexandre.

ronné, et exécutera, s'il le lui commande, un massacre tel que celui de Tessalonique, c'est-à-dire le plus atroce dont l'Histoire fasse mention [1]. »

Il y a soixante-six ans que ces lignes ont été écrites, et le pâtre suisse se vend encore comme son bétail, avec cette différence, que celui-ci est destiné à la nourriture, l'autre à la tuerie des hommes. Que dirait aujourd'hui l'auteur, qui croyait, lui aussi, au progrès ?

XIII. **Militairisme.** (Suite.)

> Couronnés ! C'est vous qui avez persuadé aux hommes d'aller s'égorger comme des bêtes féroces.
>
> MERCIER.

La prise de possession par les Israélites [2], de la terre, qui leur avait été promise, ressemble assez à la conquête de l'Amérique par les Espagnols et donne une idée des ravages de la guerre.

Elle débuta par une double et épouvantable hécatombe. Tous les premiers-nés des Egyptiens moururent dans une nuit, et leur armée d'un demi-million, fut engloutie tout entière dans la mer Rouge avec animaux, armes et bagage.

Après la défaite des Amalécites, Amorites, Chananites

[1] Fragments de politique et d'histoire, tome 3°, chap. intitulé : *Des Suisses qui se vendent.*

[2] C'étaient les barbares de l'Est, qui envahirent la moyenne et la basse Egypte, sous Timaos, le dernier roi de la seizième dynastie (environ 2082 ans avant Jésus-Christ). Ces Hycsos, comme on les appelait, tyranisèrent le pays pendant 260 ans. Ils furent chassés par le roi Aménophis Thetmosis, qui les força à rentrer en Assyrie par la route du désert (1826).

Abraham vint en Egypte pendant le règne d'un roi de la seizième dynastie : Joseph sous celui des étrangers. Ce synchronisme historique repose sur les preuves les plus évidentes.

et du roi Og, les émigrants égorgèrent tous les Madianites, n'épargnant que les vierges [1].

A Jéricho, les vainqueurs n'épargnèrent qu'une femme publique, qui avait trahi les siens. La ville fut détruite de fond en comble, et tous les habitants furent passés au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe [2].

La ville de Haï éprouva le même sort. Elle fut incendiée, dit l'écrivain sacré, et changée en éternel tombeau [3].

Makeda, Gaser, Eglon, Hebron, Dabir, tombèrent successivement, et le récit de chacune de ces catastrophes se termine par ce lugubre refrain : Il n'y laissa pas un vestige, mais tua tout ce qui vivait, comme le Seigneur Dieu d'Israël le lui avait commandé [4]. Toute la contrée d'Asadoth, tout le pays depuis Gozen jusqu'à Gabaon, furent horriblement dévastés. Et lorsque le soleil épouvanté par ces horreurs, se hâtait vers son couchant, Josué l'arrêta, jusqu'à ce qu'elles fussent accomplies [5].

[1] *Cunctos interficite, quidquid est generis masculini, etiam in parvulis, et mulieres, quæ noverunt virum in coitu, jugulate; puellas autem et omnes feminas virgines reservate vobis.* Nombre XXX. 17.

[2] *Sit civitas hæc anathema. Sola Rahab meretrix vivat. Et interfecerunt omnia, quæ erant in ea, a viro usque ad mulierem, ab infante usque ad senem.* Josué VI. 21.

[3] *Succendit urbem et fecit eam tumulum sempiternum.* Josué VI. 28.

[4] *Non dimisit in ea ullas reliquias, sed omne quod spirare poterat, interfecit, sicut præceperat ei Dominus Deus Israël.* Josué X. 37. 39. 40.

[5] Ib. X. 13. « Par les victoires de ce grand homme, dit Bossuet, devant qui le Jourdain retourne en arrière, les murailles de Jéricho tombent d'elles-mêmes, et le soleil s'arrête au milieu du ciel, Dieu établit ses enfants (charmants enfants, ma foi !) dans la terre de Chanaan, dont il chasse par le même moyen des peuples abominables (les Israélites étaient si bons !) *Par la haine qu'il donnait pour eux* (Dieu donnant de la haine !) à ses fidèles, il leur inspirait un extrême éloignement de leur impiété *. » (Pour haïr le mal, commençons donc par haïr les méchants.)

C'est ainsi que l'un des plus illustres prélats français apprécie une guerre exécrable. Faut-il rire ou s'indigner? L'un et l'autre, s'indigner surtout, quand on pense à tous les esprits faibles qui, sur l'autorité du grand Bossuet, ont adopté des appréciations de ce genre.

* Discours sur l'Histoire universelle.

Les combats et le carnage recommencèrent les jours suivants. Ce fut alors que Jérusalem fut prise et saccagée pour la première fois; attentat que les Assyriens et les Romains firent cruellement expier plus tard aux conquérants de la Palestine.

A Beth-El, un traître fut seul épargné.

Gédéon, le Haynau de l'époque, fait fustiger des vieillards avec des épines [1] et égorge deux rois [2].

La ville de Laïs, dont la population pacifique vivait dans une parfaite sécurité *(populus quiescens atque securus)*, fut impitoyablement saccagée. Le prophète Samuel, l'Oint du Seigneur, égorge de ses propres mains, un roi prisonnier et désarmé.

Qui pourra compter le nombre des victimes immolées dans cette guerre sacrée, et celui des survivants qu'elle réduisit au désespoir et à la misère? Deux mille ans se sont écoulés depuis lors et la sanguinaire frénésie du militairisme ne subsiste-t-elle pas toujours sous d'autres formes? Josué, Gédéon, Samuel, obtiendraient aujourd'hui, sans nul doute, la croix de la légion d'honneur. Ce cadeau serait digne des impétrants et les impétrants seraient dignes du cadeau.

Je me suis un peu étendu sur le militairisme, parce qu'il constitue avec la théocratie la plaie la plus hideuse de la société moderne, et la plus scandaleuse antithèse de la Maçonnerie. De toutes les institutions sociales, nulle n'est plus compliquée, plus absorbante et plus dispendieuse, et en même temps plus immorale, partant plus antichrétienne.

Je ne puis quitter ce sujet, sans parler de la chasse qui

[1] Juges VIII. 16.
[2] Ib. 21.

en est pour ainsi dire le pendant. Ce divertissement ignoble et bas, qui a tant d'attraits pour certains hommes, les rapproche des carnassiers. « On ne doit tuer les animaux que par nécessité, dit Mercier, et de tous les emplois, c'est assurément le plus triste. Je relis toujours avec un nouveau degré d'attention ce que Montaigne, Rousseau et autres philosophes ont écrit contre la chasse... Le naturel des hommes se peint dans le genre des plaisirs, qu'ils choisissent. Et quel plaisir affreux de faire tomber du haut des airs une perdrix ensanglantée, de massacrer des lièvres sous ses pieds, de suivre vingt chiens, qui hurlent, de voir déchirer un pauvre animal ! Il est faible, il est innocent, il est la timidité même, il est habitant des forêts, il succombe sous les morsures mêmes de ses ennemis. L'homme survient et lui perce le cœur (ou casse la tête). Le barbare sourit en le voyant baigné dans son sang, et les larmes inutiles, qui ruissèlent dans ses yeux. Un tel passe-temps prend sa source dans une âme naturellement dure, et le caractère des chasseurs n'est autre chose qu'une indifférence prête à se changer en cruauté. »

Depuis Nemrod, *le fort chasseur devant le Seigneur,* on voit la chasse en honneur chez les peuples les plus anciens, surtout chez les Grecs et les Romains. Chez les Gaulois et les Germains, elle était un apprentissage de la guerre, au moyen-âge, la principale occupation de la noblesse. La science de la vénerie et celle de la fauconnerie étaient obligatoires pour tout gentilhomme. Les anciens rois, et, à leur exemple, les grands feudataires, entretinrent d'immenses équipages de chasse. En même temps, les ordonnances les plus arbitraires réservaient à la noblesse le privilége exclusif de la chasse, et une pénalité

sévère frappait les délits les plus légers [1].

C'est une contradiction sociale de plus, surtout aujourd'hui, qu'on voit se former partout des sociétés protectrices des animaux. Si du moins on se bornait à traquer les bêtes fauves et nuisibles, et à tuer les animaux, qui nous disputent les aliments ou qui nous en tiennent lieu, sans les faire souffrir! Mais non, il faut bouillir les écrevisses vivantes, écorcher les grenouilles vivantes et clouer les oies par les pattes pour les engraisser. C'est horrible. Que dire des combats de coqs et de taureaux?

C'est aussi une nouvelle preuve des instincts féroces de l'homme, que ni la philosophie, ni la religion, ni les lois ne peuvent réprimer [2].

Tout ce qui vient d'être dit, nous amène à ce qu'on appelle *Loges militaires.*

XIV. Loges militaires.

> **Les Quakers et les Mennonites, à l'instar des Esséens, abhorrent la guerre et tout ce qui s'y rapporte.**

A une époque où la barbarie armait tous les bras, les uns, et la plupart, pour attaquer, les autres pour se défendre, où la vie humaine n'était plus respectée, où le sang

[1] Bouillet.

[2] Durant le congrès de Vienne, les illustres potentats, qui le composaient, fatigués de travailler au bonheur des peuples, sous les inspirations philanthropiques de Metternich et de Talleyrand, sentant d'ailleurs l'irrésistible besoin de verser du sang, sans courir aucun danger, se donnèrent un jour en corps le divertissement de la chasse. Les dames du haut parage y prirent part, bien entendu, et par une belle matinée d'hiver, toute l'auguste compagnie, partit de Vienne en traîneaux. On tua dans une seule journée 700 cerfs sur les terres du prince Esterhazy. Intrépides chasseurs! Que sont auprès de vous les héros d'Homère? Ils se combattaient à armes égales, et vous attaquez, vingt contre un et précédés d'une meute féroce, le lièvre timide, le daim inoffensif! A vous, la palme, ô grands hommes!

ruisselait par torrents pour satisfaire l'ambition effrénée du peuple tyran, Dieu descendit sur la terre pour désarmer une race impie, que déjà dans les temps antiques, il s'était vu forcé d'exterminer par le déluge, à sept justes près.

Au lieu de vous tuer, dit le Sauveur des hommes, brisez vos glaives homicides et aimez-vous; car l'humanité ne peut se sauver que par la liberté, la paix et l'amour.

Et plus tard, que vit-on? Des associations soi-disant sacro-militantes s'organiser au nom du Christ pacificateur, dans le but de rallumer et perpétuer la guerre. Chevaliers de St. Jean, Templiers, Teutons, porte-glaives, etc., prêchèrent le christianisme à la pointe de l'épée.

Dieu fut appelé le dieu des armées, la croix servit d'étendard aux légions homicides, l'Eglise bénit les bourreaux et les instruments de mort, célébra la sainte messe sur le champ de bataille et entonna un chant de triomphe après le massacre; des prêtres ceignirent l'épée, les croisades commencèrent.

Ces temps sont déjà loin de nous, et le scandale subsiste encore. Nous avons encore le dieu des combats, des messes militaires, des *Te Deum* après le carnage. Sur le champ de bataille, un autel s'improvise sur les tambours et se pavoise de drapeaux: le bruit du canon tient lieu d'orgue et de chant. Voyez encore l'appareil militaire se mêler à la pompe des fêtes religieuses; voyez à la procession de la Fête-Dieu défiler, entre une haie d'hommes armés, des officiers en corps et en grande tenue, suivre orgueilleusement le clergé, tandis que le canon gronde par intervalles.

Et la Maçonnerie, cette sainte institution de charité et

de paix, tomberait dans les mêmes contradictions, dans les mêmes absurdités ! Elle aurait des loges militaires [1] !

Oui, elle les a, grâce à ce chauvinisme effronté qui a déshonoré non seulement la Maçonnerie française, mais la France entière. Des hommes soi-disant Maçons endossent à la fois l'uniforme de la paix et celui de la guerre, et s'arment au sortir d'un atelier pour aller égorger leurs semblables.

C'est le digne pendant de la chevalerie spirituelle ; c'est le plus grossier contre-sens. Il serait risible, s'il n'était barbare. L'idée d'un quaker armé de pied en cap, ne serait pas plus burlesque, plus saugrenue. Je voudrais également bien savoir ce que signifie la panoplie, que le Grand Orient de France étale aux jours de solennités.

XV. Comput et alphabet maçonniques.

> Une impénétrable nuit couvre le berceau du monde.

Les Maçons régis par la constitution de la Grande Loge d'Angleterre sont les seuls, qui, dans leurs actes imprimés, emploient l'ère chrétienne. Presque tous les autres ont une ère commune, celle de la *lumière,* qui, aujourd'hui, comprend 5859 années. Pour les Frères du rite français, l'année commence au 1er mars. De plus, ils divisent leurs mois en décades, comme l'almanach de la première république française. Dans le rite écossais ancien et accepté, on suit le calendrier hébraïque, et les mois sont appelés

[1] En 1809, 69 régiments français étaient pourvus de Loges relevant du Grand Orient. L'ouverture et la clôture se faisaient au cri de : Vive l'empereur! Galiffe mentionne une loge militaire formée à la fin du siècle passé, à l'Orient du régiment suisse au service sarde.

lunes. Cependant on n'est pas d'accord pour en fixer les noms. Ainsi d'après le Grand Orient de France, Tsiri, c'est mars, tandis que d'après le Grand Orient de Bruxelles, ce nom se donne au mois de septembre.

L'association a fait là une ère de gâchis, au lieu de créer une ère de lumière. Vouloir fixer l'âge du monde est une prétention absurde, qu'il fallait laisser aux théologiens. Pourquoi préférer à l'ère chrétienne, qui est celle du salut, l'ère de la chute du premier homme? Cette préférence ne s'explique point dans la Maçonnerie. L'époque de la naissance de Jésus-Christ offre plus ou moins de certitude; elle est aujourd'hui reconnue et adoptée par toutes les nations civilisées, et cette reconnaissance facilite la rédaction des annales et les transactions sociales. Pourquoi, sans motif raisonnable, préférer un autre système, suivre une autre route et compliquer les difficultés?

L'homme, qui avait expliqué les phénomènes du ciel et le mouvement des corps célestes, qui avait trouvé les différents rapports des astres entre eux, ainsi que leur position relative, leur éloignement et leur vitesse, et qui avait appliqué avec un rare bonheur à cette recherche les principes de la mécanique, l'homme, disons-le, pouvait, après ces brillantes conquêtes, espérer qu'à force d'études et de persévérance, il remonterait à l'origine de la création et préciserait l'âge du monde. Son attente a été déçue et ses calculs n'ont abouti qu'à des conclusions presque ridicules. Malgré les travaux des plus habiles chronologistes, nous flottons encore dans la même incertitude sur la date des événements, qui se rapportent aux premiers temps historiques. Plus de cent quarante opinions ont été émises sur la seule date de la création. Les Bénédictins et les Jésuites ont résolument posé, chacun un chiffre différent,

s'accordant à certifier que la terre ne compte pas encore sept mille ans d'existence.

Mais la chronologie du peuple juif n'est pas la règle indispensable de celle de tous les autres peuples, et l'on ne voit pas pourquoi il faudrait allonger ou raccourcir toutes les chronologies à la mesure de son cadre.

Manéthon, grand-prêtre et scribe sacré pour les archives des temples égyptiens sous le règne de Ptolemée Philadelphe, composa des tables chronologiques, d'après lesquelles il établit, jusqu'à la conquête d'Alexandre, trente-une dynasties égyptiennes, dont la première a commencé 5867 ans avant Jésus-Christ, et la seconde finit l'an 331. Voilà le calcul de nos théologiens furieusement compromis.

La table d'Abydos, sculptée en bas-relief sur le pavé d'une salle du temple, est conforme en tous points, à celles de Manéthon. De semblables listes royales moins étendues, se trouvent dans d'autres monuments publics, dans des temples du premier ordre, dans les palais de la vieille Thèbes, toutes identiques.

On voit parmi les sculptures du palais de Karnak, à Thèbes, la représentation des conquêtes du pharaon Schéschoùk (Scheschok de la bible), conduisant aux pieds de la Trinité de Thèbes, les chefs des nations vaincues et parmi eux, le roi de Juda, peut-être Roboam lui-même. La bible rapporte que ce pharaon prit Jérusalem, d'où il enleva les boucliers d'or de Salomon. La liste chronologique des rois d'Egypte le montre, régnant à l'époque même où les listes de la chronologie sacrée ont inscrit Roboam ; nouveau synchronisme, dont la critique ne peut décliner l'autorité.

Lipsius, d'accord avec Bunsen, dit : Lorsqu'il s'agit des monuments, des sculptures et des inscriptions de la V[e]

dynastie, nous sommes transportés à une époque de florissante civilisation, qui a devancé l'ère chrétienne de quatre mille ans. (*Briefe aus Egypten.*) La descente des Indous dans le Pundjab paraît toucher à une époque plus reculée encore.

D'ailleurs, il est aujourd'hui démontré que les anciens se sont trompés dans leurs calculs astronomiques, aussi bien que dans leur système physique. Le mouvement très lent de rétrogradation des pôles d'Orient en Occident, amène un degré de différence, au bout de soixante et douze ans, c'est-à-dire la trois-cent-soixantième partie de tout le ciel; de sorte, comme l'a fort bien observé Voltaire, qu'après un laps de temps, le colure de l'équinoxe du printemps, qui passait par une fixe, répond à une autre fixe, éloignée de la première d'un degré. De là vient que le soleil, au lieu d'être dans la partie du ciel, où était le bélier du temps d'Hipparque, se trouve aujourd'hui répondre à cette partie du ciel, où est la balance et que l'écrevisse est à la place, où était alors le taureau. Tous les signes ont changé de place. Cependant nous retenons toujours la manière de parler des anciens. Nous disons que le soleil est dans le bélier au printemps, par la même condescendance que nous disons que le soleil tourne.

La grande année du monde, que les anciens composaient d'environ trente-six mille ans, n'en comprend réellement que vingt-neuf mille. Il s'ensuit que le monde est moins vieux d'environ cinq cents ans, si la géologie ne venait, au contraire, lui donner des milliers d'années de plus.

Ainsi on a calculé qu'il a fallu au moins trente-cinq mille ans pour faire rétrograder la chute du Niagara de Queenstone à son emplacement actuel.

Plus près de nous, nous voyons les ruines d'Ebrodunum (Yverdon), séparées du lac par une zone d'alluvion, mesurant en moyenne deux mille cinq cents pieds de largeur et qui doit avoir mis au moins quinze siècles pour se former. On a trouvé à Villeneuve, à quatre pieds de profondeur, une couche romaine, à laquelle il a fallu au moins de treize à quatorze siècles pour être ensevelie sous quatre pieds d'alluvion. Dix pieds plus bas se trouve une autre couche renfermant de la poterie celtique, et qui remonte à environ vingt siècles avant Jésus-Christ. Elle appartient à la civilisation bronze, qui a précédé celle de fer.

Lorsque Divicon (cent ou cent cinquante ans avant Jésus-Christ) battit les Romains entre Aigle et Villeneuve, tout le pays compris entre Nasille et Port-Valais, jusqu'au lac de Genève, n'était encore qu'un marais. Aujourd'hui, c'est un continent solide, formé par les atterrissements du Rhône, au moins sur la rive gauche. Les deux villages susdits ne sont qu'à demi-lieue du lac. Il a fallu donc deux mille ans pour affermir un terrain de demi-lieue. Qu'on juge, d'après cela, du temps qu'il a fallu au Nil pour former l'Egypte basse et moyenne, qui a cent quatre-vingts lieues de long !

L'étude des zones de déjection, que les torrents forment à leur embouchure dans un lac, jetteront un grand jour sur les dates, et nonobstant, qui oserait préciser celles des transformations successives que dut éprouver notre globe, depuis l'état de gaz jusqu'à celui de sphère incandescente, depuis son refroidissement gradué, jusqu'à l'époque, où il se couvrit d'un manteau de silicate [1], depuis la formation de cette croûte épaisse jusqu'à l'apparition

[1] Ainsi nommé à cause de sa richesse en couches caillouteuses et formations plutoniques.

des êtres organisés [1]? Car longtemps nul être vivant n'eût pu subsister sur un sol brûlant. Il fallait que la température baissât et qu'il se formât un sol végétal, sur lequel commencèrent par croître les plantes, qui plus tard nourrirent les animaux. Ce sol surgit en effet des roches primitives et schisteuses. Mais qui peut calculer la durée de ces transformations successives ? Qu'on ne se représente pas la nature vivante s'improvisant simultanément sur la terre nourricière. Les plantes gigantesques, les arbres encore sans fleurs et sans fruits, absorbèrent, pour s'en nourrir, l'acide carbonique qui s'en exhalait et dégagèrent, à leur tour, l'oxigène en proportion suffisante pour rendre l'air respirable. Cette modification salutaire s'opéra d'abord dans l'Océan et plus tard sur la Terre ferme.

Enfin, que de siècles s'écoulèrent encore depuis la naissance des poissons à caparace, des polypes, des testacés, des mollusques et des coraux, jusqu'aux mammifères, et depuis le protérosaurus et les ptérodactyles jusqu'à l'homme !

Chaque nouvelle couche de la terre offre des formes plus fines et plus parfaites, dans les plantes comme chez les animaux. Pendant la troisième période, se formèrent les terrains tertiaires, de hautes montagnes se soulevèrent au milieu de fréquents cataclysmes, des volcans vomirent des flammes et des races entières disparurent, telles que celles du chat à grande taille, du mammouth, du mastodonthe et du mylodon. C'est alors seulement que s'établit la différence existante aujourd'hui, des zones et avec elle la glace, qui provoque les phénomènes erratiques.

Et c'est à cette imposante série d'époques anti-diluviennes que vous prétendez, mortels présomptueux, appliquer

[1] Un géologue donne à cette époque deux cent mille ans de durée.

votre règle et votre compas ! Y songez-vous ? Songez-vous au temps immense qui a dû encore s'écouler jusqu'au jour, où des colléges de prêtres, des rois puissants, des aristocraties constituées, ont eu besoin de tenir registre des choses ?

« Entre le moment où l'homme se mit à tailler des cailloux pour se faire des instruments ou des armes et le moment, où vous le trouvez occupé, sur les bords du Nil, à ériger des temples et des pyramides, et à y inscrire en hiéroglyphes ses souvenirs, est un très-vaste espace. Cet espace s'accroît encore, s'il faut, comme tout l'indique, le couper par un événement géologique, qui sépare l'humanité en deux groupes, l'un plus ancien et plus voisin des rudiments, l'autre plus récent et plus développé. L'empire égyptien se donnait dix mille ans d'existence, lorsque ses prêtres conversaient avec Platon et la critique actuelle, qui le suit avec toute certitude jusqu'à plus de quarante siècles, ne peut voir en ce dire, une simple vanterie. C'est donc à un terme ainsi placé approximativement qu'il faut conduire les populations, qui peu à peu s'élevèrent, du dénûment primitif, à l'immense et prospère organisation des empires de l'Egypte et de l'Asie. La route est tracée, on voit le point de départ, on connaît le point d'arrivée, des jalons sont même placés çà et là ; mais une ignorance profonde cache les difficultés de la frayer, et partant les durées des étapes.

» La paléontologie ouvre de vastes aperçus. Certes Cuvier, qui le premier, en a embrassé le système, a dû sentir les joies pures et profondes de l'intuition, quand, réveillant la poudre des générations dissemblables, il a pu les compter l'une après l'autre et s'émerveiller que l'écorce de la terre renfermât tant de mondes éteints. Et

nous, qu'il a introduits à ce grand spectacle, ce n'est pas sans émotion et sans recueillement que nous nous penchons sur le gouffre de ces âges, marqués chacun d'un jalon, et que nous sentons passer sur nous le frisson de l'immensité.

» Les conditions d'existence se modifiant, et les milieux devenant de plus en plus impropres à ce qui avait pris naissance dans les circonstances les plus anciennes, une mort définitive a balayé des continents et des mers les espèces qui étaient nées dans les couches profondes [1]. »

Renoncez donc, ô Maçons, à un comput imaginaire. Les théologiens eux-mêmes, faisant à ce sujet quelques concessions au sens commun, se prêtent aujourd'hui à des transactions. Ils soutiennent bien que l'homme ne doit exister que depuis à peu près six mille cinq cents ans, ainsi que le relate l'Ecriture, mais ils accordent aux cinq jours, qui ont précédé sa création, un temps considérable. Ils conviennent, qu'on doit entendre par eux, non des jours, mais des époques. Ils admettent l'hypothèse du feu central, adoptée, dès la plus haute antiquité, par toutes les cosmogonies, par Descartes, Leibnitz, Meiran et Buffon. Ils prétendent même que la succession des formations correspond au texte de la Genèse. Ils placent le déluge pendant la durée de la quatrième époque, qui donna naissance à l'homme et aux blocs erratiques, mettant ainsi un bien court intervalle entre la création de l'homme et sa profonde corruption. C'est depuis cette catastrophe qu'ils comptent quatre à six mille ans.

Selon eux, l'homme fut en même temps le chef-d'œuvre de la création, et la cause, l'objet de ce grand cataclysme.

[1] Littré.

C'est à cause de lui, que toutes les autres races vivantes furent exterminées, malgré leur parfaite innocence. Il faut avouer que voilà un singulier chef-d'œuvre.

Si on leur fait observer que l'on n'a jamais trouvé de traces de l'homme dans le terrain diluvien, ce fait négatif n'a que peu d'importance à leurs yeux et ils maintiennent leur date *per fas et nefas*.

Maçons, soyez plus logiques. Renoncez à un comput injustifiable et à une ère hypothétique. Pourquoi votre philanthropique institution préférerait-elle une époque de malédiction et de vengeance à une époque de salut et d'amour, celle d'Adam, prévaricateur et auteur de tous nos maux, à celle de Jésus, Sauveur des hommes ?

Il me semble d'ailleurs que la Maçonnerie ne doit se séparer de la société, qu'en ce que celle-ci a d'irrationnel et de blâmable, et non dans ses conclusions logiques. Elle doit au contraire, au lieu de s'isoler, pénétrer dans les masses, pour les imprégner de sa doctrine et se maintenir avec les profanes en contact permanent, pour les sanctifier.

Les Chevaliers du soleil, vingt-huitième degré du rite écossais, rejettent toute espèce d'ère et comptent leurs années par sept zéros, 0000000. Ce n'est pas si mal. Nous croyons même qu'en adoptant un zéro de plus ou de moins, ces nobles élus ne compromettront jamais l'exactitude de leur comput.

Quant à l'alphabet maçonnique, deux systèmes sont en présence : l'anglais et le français. Ils sont l'un et l'autre des modifications de l'alphabet primitif, formé de deux lignes perpendiculaires et de deux horizontales. C'est un chiffre de convention, comme un autre, objet d'amusement plutôt que de nécessité. Ce qui est plus ridicule, c'est la

conclusion que D'Ansse de Villoison a tirée de la ressemblance de cet alphabet avec les caractères gravés sur un monument, qu'on a découvert sous les ruines d'Herculanum : inscription antique et signalée déjà par Winkelmann, mais qu'il est impossible d'expliquer, bien que les lettres en soient parfaitement conservées et lisibles. D'Ansse en a conclu que l'ancien Herculanum devait avoir été le berceau de la Maçonnerie (!) Heldmann fait judicieusement observer que la forme si simple des caractères formés par les divers angles du carré, a dû servir de type primitif à plusieurs langues [1].

XVI. Civilisation.

> Quand on remarque, avec quelle taciturnité terrible le globe nous montre, épars sur sa surface, les débris des civilisations éteintes, on reconnaît, non sans une certaine épouvante philosophique, qu'elles ont contracté au jour même, qui les vit naître et caché dans les éléments de leur vie, le principe d'une mort inévitable.
>
> GOBINEAU.

Qu'est-ce que la civilisation? Est-ce, selon Gobineau, un milieu, un état, un perfectionnement, un état de stabilité relative, où des multitudes s'efforcent de chercher pacifiquement la satisfaction de leurs besoins, et raffermir leur intelligence et leurs mœurs, ou simplement un fait, selon Guizot? Ou bien serait-ce, selon Guillaume Humbold, l'humanisation des peuples dans leurs institutions,

[1] C'est ainsi qu'on trouve dans le carré, dont le centre sert de point d'intersection à deux diagonales, le type primitif, non seulement des lettres romaines, mais celui des chiffres arabes, sauf à arrondir quelques angles et quelques lignes.

dans leurs mœurs et dans le sentiment intérieur, qui s'y rapporte ?

Est-ce l'Angleterre avec ses institutions constitutionnelles et représentatives, son commerce et son industrie, l'Inde avec sa théocratie, l'Italie avec ses artistes, l'Amérique du nord avec sa liberté illimitée ou la Suisse avec ses petites républiques ? Est-ce Göthe dans sa sérénité olympienne ou Napoléon avec son génie administratif ?

Je présume bien que personne n'ira chercher la civilisation à Vienne, à Rome, à Naples et à St-Pétersbourg, ni dans la France, si ignominieusement courbée sous le chauvinisme, ni dans le militairisme de la Prusse.

Cette discussion abstraite n'entre point dans le plan de cet ouvrage. Je me bornerai à constater que les Sociétés ont, dès les temps les plus reculés, atteint un haut degré de culture, mais que toutes ces civilisations se sont successivement évanouies, « comme ces mondes fragiles imaginés par la philosophie indoue et qui, nés du cerveau d'un dieu endormi, s'élèvent dans l'atmosphère, pareils aux bulles irisées, que souffle dans le savon le chalumeau d'un enfant. Ils se brisent et se succèdent au gré des rêves, dont s'amuse le céleste sommeil [1]. »

C'est l'histoire commune de tous ces grands empires dont il ne reste plus qu'un triste souvenir. C'est celle de l'Assyrie, de l'Egypte, de la Grèce, des Etrusques et de Rome, éclairs éblouissants au sein de la nuit.

Voyez la vallée de Thèbes. Là, un peuple industrieux osa fonder une ville à une époque inconnue, ériger des édifices somptueux sur une terre aride, au milieu du désert, où aujourd'hui le voyageur ne trouve pas la moindre

[1] Gobineau.

source, à laquelle il puisse se désaltérer, dans des lieux où des animaux sauvages eux-mêmes évitent de fixer leur habitation [1].

Qu'est aujourd'hui l'Afrique, qui produisit autrefois tant de grands hommes et qui fut probablement depuis Atlas la première école de philosophie ? Qu'est la Thrace, civilisée, il y a trois mille ans, qui produisit Orphée et Aristote, et à qui l'ancienne école ionique emprunta plusieurs de ses dogmes ? Je traversais un jour une forêt située entre Borzna et Prilouki sur les confins des gouvernements de Poltava et de Tchernigof. Mon compagnon de route, propriétaire malo-russe, m'assura que nous foulions aux pieds les ruines d'une cité oubliée.

Mais ce n'est pas dans notre hémisphère seulement que ces révolutions ont eu lieu. Le nouveau monde en a aussi été le théâtre. Là aussi ont fleuri des Etats plus ou moins civilisés.

Les monuments du Mexique, les gigantesques pyramides de Tezcuco, de Clolula, de Papantla et des nombreuses villes du Yucatan, prouvent ce qu'a pu obtenir des peuples Aztèques et Toltèques, la puissance réunie de l'autel et du trône. Mais ils prouvent aussi combien elle est fausse et fragile, la civilisation fondée sur ces deux bases.

Lorsqu'on médite sur les traditions yukatèques, le monde que nous appelons nouveau, nous apparaît au contraire comme un monde antérieur à l'ancien continent. D'où venaient ces Nahoas, qui, presque trois siècles avant l'ère chrétienne, pénétrèrent en Amérique ? Où s'étaient formés Votan et Quetzacohuatt, qui la dotèrent d'une législation civilisatrice ?

[1] Caillaud.

Contemporain de Charlemagne, Quetzacohuatt fonda des couvents dans l'Amérique centrale, institua le célibat, le vœu de pauvreté, l'ablution des enfants à leur naissance et la confession auriculaire.

Ces découvertes récentes prouvent que ces contrées lointaines furent jadis plus ou moins civilisées, qu'il existait des relations entre les deux continents.

Depuis qu'on débarrasse le sol américain de cette exubérance d'arbres gigantesques, dont il était couvert, on voit avec étonnement surgir des vestiges et des restes d'antiques constructions. Ce sont de longues murailles de pierres, des entassements de terre, des tombes remplies d'ossements, des enceintes carrées ou circulaires, formées par des fossés ou retranchements. Au milieu de ces ruines, on trouve des pièces de métaux, des pierres sculptées, des vases de terre cuite, des figures d'hommes et d'animaux. Le nombre de ces constructions délabrées n'est pas moins étonnant. On en découvre dans toute l'étendue des Etats-Unis, depuis les grands lacs jusqu'au golfe du Mexique, et depuis le Grand Océan jusqu'à l'Atlantique. Dans le seul territoire de l'Ohio, on en compte onze mille cinq cents, et elles ne sont guère moins nombreuses dans les autres Etats [1].

Le sol, où jadis s'éleva l'empire Aztèque, entre les deux continents d'Amérique, était, à l'époque de la conquête, couvert de monuments d'architecture, qui attestaient le passage d'un peuple antérieur et civilisé. Les pyramides de Teotihuacan, déjà vieilles, étaient consacrées au soleil et à la lune [2].

[1] Mondor.

[2] A l'est du Chiapas, et près de la frontière du Yucatan, au milieu d'une forêt sombre et silencieuse, le voyageur rencontre une ville en ruines, dont la véritable dénomination est inconnue et qui paraît avoir eu sept à huit lieues

Gobineau dit que le christianisme ne crée pas et ne transforme pas l'aptitude civilisatrice. Tout en avouant qu'il adoucit les mœurs, qu'il facilite les rapports par la charité, et condamne la violence, il prétend qu'il ne fait tourner tous ces avantages qu'au profit de l'âme, que le reste ne lui importe en rien. Je n'ai jamais compris,

d'étendue. On l'appelle provisoirement Palenqué. Le monument le plus grandiose et le plus frappant, c'est le palais, qu'on aperçoit de loin à travers les arbres. On y voit des ornements en stuc, dont un porte des hiéroglyphes, et un tableau représentant une femme assise sur un monceau d'objets indéfinissables, parmi lesquels on reconnaît aisément le *Tau* égyptien et une fleur semblable au lotus.

Une croix fait le principal sujet d'un bas-relief. Deux personnages d'un bon dessin, d'un galbe très correct, ressemblent, pour la proportion des formes, aux figures sculptées sur les temples de l'Egypte. Des caractères symboliques dans l'intérieur du tableau et tout près des figures, rappellent l'usage égyptien d'indiquer le nom, les fonctions ou la qualité de l'individu représenté.

Dupaix et ses commentateurs assignent à l'édifice, une date de beaucoup antérieure à l'avènement du Christ, la croix étant connue et usitée comme un emblème chez les peuples anciens.

Non loin de là, M. Stephens a découvert une statue. On est frappé de l'expression calme de la pose et de la physionomie ainsi que de l'analogie singulière qui existe entre ce morceau et les statues des temples égyptiens. Le personnage est debout sur un hiéroglyphe. A l'extrémité d'un couloir est une de ces fenêtres sur lesquelles on a tant disserté à cause de leur ressemblance avec le *Tau*.

« Rien, ajoute M. de Stephens, ne m'a plus vivement ému, que le spectacle de cette cité, autrefois vaste et splendide, aujourd'hui bouleversée, saccagée, silencieuse, trouvée par hasard, couverte d'une végétation absorbante, et n'ayant pas même conservé son nom, aussi inconnu que son histoire. Triste et solennel exemple des révolutions de ce monde! »

Les ruines d'Uxmal, dans le Yucatan, sont plus remarquables encore que celles de Palanqué. Les unes et les autres prouvent que l'art américain est tout à fait exceptionnel, sans lien avec les œuvres des autres peuples, malgré quelques ressemblances accidentelles avec celles de l'Egypte et il paraît que la dynastie et la civilisation palenquienne s'éteignirent longtemps avant l'établissement des Aztèques dans l'Anahuac.

Nous disons ressemblances *accidentelles*, car outre celles que signale Mondor, on dirait que chez les Peaux-rouges, leur danse mystérieuse est empruntée aux anciens. Dans ces becs, dans ces museaux, dans ces mufles, on croit reconnaître le bec d'épervier d'Osiris, le museau de chien d'Anubis, le mufle de vache d'Iris. Le tatouage caraïbe ressemble d'ailleurs beaucoup à l'enluminure égyptienne. On dirait que l'Amérique a été peuplée par une colonie venue du Delta et que ces masques sont de vagues souvenirs.

ajoute-t-il, cette doctrine toute moderne, qui consiste à identifier tellement la loi du Christ avec les intérêts de ce monde, qu'on en fasse sortir un prétendu ordre de choses appelé *civilisation chrétienne?*

En effet, on se demande, à l'appui de cette assertion, si, sous l'influence du christianisme et dans la succession des siècles, les devoirs et les droits sont mieux compris, les instincts nuisibles réprimés, les charges plus équitablement réparties, si la lumière intellectuelle se communique des classes élevées aux masses longtemps grossières, pareille aux rayons du jour, qui descendent dans les vallées, après avoir blanchi la cime des montagnes?

Est-ce que la tyrannie des despotes ne s'est pas associé cette tyrannie farouche du fanatisme, se dressant comme un démenti perpétuel à la fraternité de l'Evangile? Tyrannie inaugurant en France, par le massacre des Albigeois, le règne sanglant qu'elle doit continuer par la Saint-Barthélemy et par les dragonnades, implacable et morne fureur de la théocratie, poursuivant dans les ténèbres, l'assassinat de la liberté et de la dignité humaines?

A ces reproches, je répondrai par un seul mot, déjà articulé dans une page précédente : c'est que le christianisme n'existe plus. Depuis que les sectes ont pris sa place, il n'en reste que le nom, qu'elles profanent toutes. Mais il n'est pas exact de dire, toujours avec Gobineau, que le christianisme est indifférent aux formes du monde matériel, car il ferait cesser la guerre. On ne saurait non plus disconvenir que la pensée chrétienne a contribué au développement des beaux-arts et notamment de la peinture, de la musique et de l'architecture. Elle n'est pas indifférente non plus à la forme d'un gouvernement, car elle condamne le despotisme. Si le christianisme existait, je

crois, contrairement à l'assertion de Gobineau, que son action par la charité, serait éminemment civilisatrice et pour l'âme et pour le corps.

Mais tout philanthrope repoussera avec un juste mépris la prétention contraire des théologiens, qui se sont mis à la place des apôtres, lorsque, se parant des plumes du paon et revendiquant à leur profit les bienfaits de la doctrine chrétienne, ils publient du ton le plus sérieux, que **la civilisation a été perfectionnée par le sacerdoce catholique**[1] **!**

Risum teneatis....

XVII. Civilisation. (Suite).

Aengstlich spann die Raupe sich die Hülle,
Schlief und als der Mutter Lebensfülle
Sie erweckte, wähnte sie sich neu,
Wusste nicht was sie gewesen sey.
Freund ! ein Traumreich ist das Reich der Erden.
Was wir waren? Was wir einst noch werden,
Niemand weiss es. HERDER.

Lorsque, après avoir dormi dans l'enveloppe qu'elle s'était soigneusement tissue, la chrysalide se réveilla pleine de vie, elle se crut nouveau-née, ignorant ce qu'elle avait été. Ami! ce monde appartient à l'empire des rêves. Qu'étions-nous? Que deviendrons-nous? Nul ne le sait.

Pourquoi toutes ces civilisations ont-elles disparu? Parce qu'il leur manquait la base essentielle, qui s'appelle *fraternité.*

L'éducation d'un peuple, comme celle des individus, se fait par le développement parallèle de toutes ses facultés; le succès ne se trouve que dans l'équilibre de ce perfec-

[1] Annales de la philosophie chrétienne, tome VI.

tionnement. A côté de l'intelligence qui éclaire, est le sentiment qui dispose aux sacrifices. Entre deux, surgit et travaille sans relâche l'instinct de la conservation, principe de vie, lorsqu'il se renferme en de sages limites, mais égoïsme destructeur, lorsqu'il les dépasse ; car il est par sa nature essentiellement envahissant. Il est sans cesse en lutte avec la compassion, faculté céleste, qui lui sert de contre-poids et qui distingue l'homme de la brute.

C'est pour avoir oublié, négligé, étouffé même cette fibre divine, pour avoir mis constamment l'intelligence au service de l'égoïsme, et rarement à celui de la compassion, que presque toutes les civilisations se trouvent faussées.

Chercherez-vous aujourd'hui la véritable civilisation en Autriche, à Naples, à Rome, et dans cette France si ignominieusement courbée sous le chauvinisme?

Qui, à son époque, était plus civilisé que le ministre Louvois? Cet homme, dont on est forcé d'admirer les talents, fit incendier deux fois le Palatinat, eut une grande part à la révocation de l'édit de Nantes et déploya une sévérité excessive contre les calvinistes.

Presque en même temps vivait un autre civilisé de ce genre, le Maître de Stair, une des supériorités de son siècle. Jurisconsulte, homme d'Etat, brillant lettré, éloquent orateur, dont les manières polies et les conversations piquantes faisaient les délices des sociétés aristocratiques de Londres, cet homme organisait froidement l'épouvantable massacre de Glenkoe en Ecosse, sous Guillaume III.

Dans Stair et Louvois, l'intelligence, sans tenir compte de la compassion, fit servir tous ses trésors au triomphe d'un brutal égoïsme.

Même exemple chez quelques nations. La Russie a deux magnifiques métropoles, plusieurs ports de mer, un grand

commerce, des églises, des écoles, des monuments, des musées de tout genre, des universités, des académies, des hospices, plusieurs bibliothèques, etc.[1] N'est-ce pas là ce qu'on appelle aujourd'hui civilisation?

En même temps que, pour se donner aux yeux de l'Europe un air civilisé, le gouvernement russe faisait venir des artistes, des savants, qu'il entretenait des académies, ce même gouvernement interdisait aux propriétaires l'établissement d'écoles rurales [2].

On en peut dire autant de l'Autriche. Le Spielberg, la Sibérie et l'Histoire sont là pour attester la profonde barbarie de ces deux pays.

Voyez aussi la Prusse. Selon Cousin, dans aucun pays du monde, l'instruction n'est mieux organisée et plus répandue depuis longtemps. C'est un modèle que le philosophe français propose de suivre, rien ne formant mieux l'esprit et le cœur, que l'instruction primaire.

Eh bien, ce peuple si instruit, si civilisé, nous l'avons vu à l'œuvre. Nous avons vu les Prussiens en 1814 vouloir détruire le pont de Jéna et en 1849 comprimer l'insurrection badoise avec une horrible cruauté, fusillant par centaines de pauvres prisonniers et changeant les casemates de Rastadt en catacombes de martyrs. Nous les avons vus quelques années plus tard, demander à grands cris la

[1] Saint-Pétersbourg possède une bibliothèque qui, par son importance, est la troisième des bibliothèques d'Europe. Elle contient dix mille volumes de plus que celle du *Brittish Museum*. Mais est-elle publique? Est-elle très-fréquentée? A-t-elle des succursales à l'usage du peuple? D'ailleurs cette grande bibliothèque ne s'est enrichie que par le pillage de celles de Varsovie, de Vilna et de Krzemienietz.

Et comment cet indigne pillage s'est-il opéré, entre autres, à Varsovie? Lorsque les in-folio étaient trop grands pour entrer dans les caisses, on les sciait en deux! C'est la civilisation moscovite.

[2] Aujourd'hui encore il sévit contre les fondateurs de sociétés de tempérance.

conquête de la Suisse et impatients d'en porter dans nos paisibles vallées toutes les horreurs. C'est pourtant en Prusse que la Maçonnerie fleurit en liberté, protégée par la cour. Mais c'est là aussi que fleurit le militairisme.

Qui ne préférerait à ces Gascons du Nord, ces Nègres d'Afrique, qui firent un accueil si touchant à Livingston, lorsqu'il parcourait leur pays pour explorer les cataractes du Zambèze? ou les sauvages de l'Amérique, accordant une généreuse hospitalité au voyageur Dampierre?

On sait comment les Espagnols, le crucifix en main, l'arquebuse dans l'autre, ont *civilisé* le Nouveau-Monde; comment l'Angleterre *civilise* l'Inde, où l'insurrection, fille du désespoir, a changé en tigres, des hommes naturellement doux. C'est aussi à coups de canon et au moyen des épouvantables bureaux arabes que la France *civilise* l'Algérie.

L'Angleterre, quoique protestante, demeure la terre du privilége. L'Amérique, avec son individualisme sauvage, qui ne connaît ni règle, ni frein, où trois millions de Noirs cultivent dans la servitude la terre *de la liberté*, est bien arriérée encore. Dans les Etats mêmes, qui ont aboli l'esclavage, elle montre une dureté méprisante à l'égard de la race affranchie, dureté non moins révoltante que les sévices matériels; partout enfin, au Nord comme au Sud, un amour emporté du gain, une âpreté de convoitise, qui peut conduire un peuple à une grande richesse, mais non à un degré de noblesse et de dignité morale, qu'un autre peuple puisse envier. (Guéroult.)

L'exemple de la Chine nous prouve encore mieux l'insuffisance de l'instruction pour civiliser les masses. Nulle part, elle n'est plus répandue. Elle atteint et dépasse les classes, dont on ne se figure pas aisément, chez nous,

qu'elles puissent même sentir des besoins de ce genre. Le bon marché des livres, la multiplicité et le bas prix des écoles, mettent les gens, qui le veulent, en état de s'instruire, au moins, d'une manière suffisante. John Francis Davis, commissaire de S. M. Britannique en Chine, définit la nation chinoise, en la déclarant composée tout entière de *conservateurs déterminés. (They are, in short, a nation of steady conservatives.)* Ce qui n'empêche pas que la nation ne soit, en général, fourbe, vile et profondément corrompue. Sans bonne agriculture, sans commerce actif et réel, sans liberté et surtout sans morale, en dépit de ses inventions séculaires et de ses lois, le Chinois végète depuis un temps immémorial, comme les petits arbres verdoyants et rabougris, qu'il aime à cultiver. Il s'est noué lui-même par la négation du mal, qui est la négation de l'effort, le culte du passé, l'impuissance [1].

Il en est de même des Siamois. C'est le peuple le plus déhonté de la terre. Ils gisent au plus bas degré de la civilisation indo-chinoise. Cependant ils savent tous lire et écrire. (Ritter, *Erdkunde. Asien*, tome III.)

Ce fut dans le siècle de Cicéron, de Pollion, d'Atticus,

[1] On ne saurait lire sans être profondément ému la peinture navrante que fait le missionnaire Huc, de la sujétion ou plutôt de l'esclavage, auquel la femme est condamnée en Chine.

Le Chinois ne connaît pas la pitié. Le fameux Yeh, fait prisonnier par les Anglais en 1858, fit un jour découper, en lui arrachant les chairs par morceaux, un chef de rebelles, qui lui-même avait fait scier 6,000 hommes entre deux planches.

D'après ses propres calculs, Yeh a ordonné la mort de 60 mille personnes. Ces cruautés font, dit-on, partie des moyens de guerre dans le pays.

L'infanticide s'y pratique d'une manière odieusement systématique. Des millions d'êtres humains périssent dans les guerres civiles. Le nombre des exécutions capitales s'élève à plusieurs centaines par jour, depuis que l'insurrection a éclaté.

Nulle part, dit M. Huc, la misère n'est aussi profonde, aussi désastreuse. Il n'est pas d'année, où, tantôt sur un point, tantôt sur l'autre, il ne meurt de faim ou de froid, une multitute effrayante d'individus.

de Varius, de Tibulle, de Virgile, d'Horace, qu'Auguste fit ses proscriptions. Les philosophes de Thou et Montaigne, le chancelier de l'Hospital, vivaient du temps de la St-Barthélemy, et les massacres des Cévennes sont du siècle le plus florissant de la monarchie française. Jamais les esprits ne furent plus cultivés, les talents en plus grand nombre, la politesse plus générale. (Voltaire.)

Je pourrais citer d'autres faits prouvant que la culture de l'intelligence n'est pas l'élément essentiel de la vraie civilisation, qu'elle l'entrave même, lorsqu'elle n'est pas associée à la culture morale, parce que toutes les ressources, toutes les inventions, toutes les découvertes, tous les perfectionnements des sciences et des arts, se mettent au service de l'égoïsme.

Un orateur sacré a traité tout récemment ce sujet : « Ne nous laissons pas, dit-il, fasciner par les splendeurs du progrès matériel. La véritable civilisation d'un peuple, c'est l'éducation, c'est, avant tout, le développement du cœur et la culture de l'âme. Essayez de tout développer et de tout agrandir dans un enfant, excepté ces deux choses, vous ferez un petit barbare. Il en est de même d'un peuple. Développez en lui toutes les énergies du corps, tous les instincts de la chair, tout enfin, excepté l'âme et le cœur : que tous, dans ce peuple, aient le bien-être, tous l'aisance, tous la richesse, tous le plaisir ; que l'Icarie devienne la réalité ; l'Icarie ne sera qu'une barbarie, parce qu'à cette civilisation extérieure manquera le principe, qui l'ennoblit et la vivifie, la charité. Une semblable société offre le plus saisissant des contrastes. Au dehors, des surfaces d'un poli, qui ravit les regards, au dedans, des menaces, qui épouvantent. D'un côté, des ma-

gnificences, qui étonnent, de l'autre, des fureurs, qui consternent.

» Aussi, lorsqu'on entend les bruits, qui retentissent à la surface du monde social et que l'on écoute, attentif, les murmures, qui grondent dans son fond, on ne peut se défendre d'une frayeur secrète et l'on se demande avec effroi, si la société ne touche pas peut-être à l'un de ces moments terribles, où le fantôme d'une civilisation menteuse menace de s'évanouir tout à coup au sein d'une barbarie réelle. On entend les livres, qui disent : nos mœurs deviennent chaque jour d'une incomparable douceur. La fraternité se développe et la civilisation marche. Et l'on entend les âmes, qui murmurent : Nos jours sont chargés de menaces inconnues; des projets affreux se remuent au fond des cœurs. La barbarie n'est plus à la frontière seulement : elle est au fond des âmes. Elle attend qu'un souffle passe et lui dise : voici l'heure [1]. »

On ne peut qu'applaudir à la justesse de ces pensées exprimées si éloquemment.

Le progrès est sans contredit l'aspiration la plus légitime, la plus féconde et la plus séduisante. Mais je ne partage plus l'opinion de ce même orateur, lorsqu'il dit que le christianisme apprécie le point de départ du progrès sur les trois dogmes souverains de la création, de la chute et de la réhabilitation, et son terme dans la possession même de Dieu.

Je ne suis pas de cet avis, d'abord, parce que le christianisme n'existe plus, je ne cesserai de le répéter. Il est mort étouffé par les sectes, comme Hiram, que les compagnons assassinèrent dans le temple. Comme lui, il descendit dans la tombe, emportant la *parole perdue*. On

[1] **Conférences de Notre-Dame par le P. Félix, en 1857.**

pourrait dater cette catastrophe du jour, où le concile de Nicée créa des dogmes, formula une profession de foi et donna à la religion pour base, un symbole, qui ne fait pas la moindre mention de la Charité, seul véritable fondement de toute bonne religion.

En second lieu, je ne suis pas de cet avis, parce que, en supposant même que le christianisme existe encore, ce n'est pas par le dogme, qui l'a tué, qu'il sauverait le monde, mais par la morale.

Sans la morale, qui sanctifie, qui met au service du cœur, les puissantes créations du progrès, celui-ci ne fera que du mal. Leibnitz lui-même, que certes personne ne rangera parmi les pessimistes, a dit quelque part : un méchant Européen est plus méchant qu'un sauvage. Il raffine dans le mal. Il est plus terrible aussi ; car il multiplie par toutes les forces de la civilisation la puissance de nuire. C'est pour cela que les despotes favorisent aussi la culture de l'intelligence et surtout le progrès matériel. Mais ils ont soin d'endurcir les cœurs par le militairisme, de fasciner les esprits par le prestige d'une fausse gloire et d'asseoir leur domination sur le conflit de tous les amours-propres et le développement des plus mauvais instincts. Et c'est ainsi qu'après avoir développé autour de lui, dans des proportions que nous ne pouvons pas même imaginer, les énergies de la matière, l'homme finit par les retourner contre l'humanité même.

On verra alors (c'est encore le P. Félix, qui parle) des peuples entiers anéantis en quelques jours, lorsque des hommes pervers saisiront dans leurs mains, avec les ressorts des Etats, la vapeur, la télégraphie, l'électricité et toutes les inventions que celle-ci nous prépare.

XVIII. Civilisation. (Suite.)

Wer kann was Dummes, wer was Kluges denken,
Das nicht die Vorwelt schon gedacht?
GÖTHE.

Est-il une sottise ou une vérité que l'ancien monde n'ait déjà connu?

La doctrine de la perfectibilité est en train de s'emparer du monde moderne. Entrevue par Pascal et Fontenelle dans les sciences, par Perrault dans la littérature, elle a revêtu dans Turgot et Condorcet un caractère social et politique, pour s'élever par St. Simon à la hauteur d'une véritable philosophie religieuse. Condorcet croyait même qu'elle aurait pour couronnement une prolongation d'existence sur la terre, en quelque sorte illimitée (!).

Par contre, Gobineau résout négativement la question de la perfectibilité indéfinie de l'espèce et celle de l'égalité des races entre elles.

« Nous sommes à la vérité, dit-il, plus savants que les anciens. C'est que nous avons profité de leurs découvertes. Si nous possédons plus de connaissances, c'est uniquement parce que nous sommes leurs continuateurs, leurs élèves et leurs héritiers. S'ensuit-il que les forces découvertes par la vapeur et la solution de quelques problèmes de la mécanique, nous acheminent vers l'omniscience? Lorsque nous aurons achevé la conquête de tous les secrets du monde matériel, conquête pour laquelle il y a à faire encore bien et bien des choses, qui ne sont pas même commencées, ni entrevues, aurons-nous avancé d'un seul pas au-delà de la pure et simple constatation des lois physiques? Nous aurons, je le veux, beaucoup augmenté nos forces pour réagir sur la nature et la plier

à nos besoins. Nous aurons encore traversé la terre de part en part, ou reconnu définitivement ce trajet impraticable. Nous aurons appris à nous diriger dans les airs, et en nous rapprochant de quelques milliers de mètres des limites de l'air respirable, découvert et éclairci certains problèmes astronomiques ou autres, rien de plus. Tout cela ne nous mène pas à l'infini. Et eussions-nous compté tous les systèmes planétaires qui se meuvent dans l'espace, serions-nous plus près de cet infini ? Avons-nous appris, sur les grands mystères, une chose ignorée des anciens ? Nous avons, ce me semble, changé les méthodes employées avant nous, pour tourner autour du secret. Nous n'avons pas fait un pas de plus dans ses ténèbres.

» Puis, en admettant que nous soyons plus éclairés sur certains faits, combien, d'autre part, nous avons perdu de notions familières à nos plus lointains ancêtres ! Est-il douteux qu'au temps d'Abraham, on ne sût de l'histoire primordiale beaucoup plus que nous n'en connaissons ? Combien de choses découvertes par nous, à grand'peine, ou par hasard, ne sont en définitive que des connaissances oubliées et retrouvées ! Et comme sur bien des points nous sommes inférieurs à ce qu'on a été jadis ! Que pourrait-on comparer, en choisissant dans nos plus splendides travaux, à ces merveilles que l'Egypte, l'Inde, la Grèce, l'Amérique nous montrent encore, attestant la magnificence sans bornes de tant d'autres édifices que le poids des siècles a fait disparaître, bien moins que les ineptes ravages de l'homme ? Que sont nos arts auprès de ceux d'Athènes ? Que sont nos penseurs auprès de ceux d'Alexandrie et de l'Inde ! Que sont nos poètes auprès de Valmiki, de Kalidasa, d'Homère et de Pindare [1] ? »

[1] **Essai sur l'inégalité des races humaines, tome I.**

Pour moi, je crois que la société a toujours existé et que depuis qu'il y a des hommes, ils se ressemblent. Mais il est probable, si l'on veut à toute force admettre une origine quelconque, que, lorsque le monde a commencé à se peupler d'hommes, l'écliptique coïncidait avec l'équateur. Alors la nature devait être dans toute sa force; l'intelligence se déployait en raison de la bonté des organes, et bien loin que les hommes de ce beau siècle fassent des enfants relativement à nous, malgré nos lumières et notre orgueil, nos hommes faits ne sont auprès d'eux que des enfants.

La civilisation européenne a été fatale à plus d'une contrée. Ainsi en 1777, le capitaine Cook trouva à Taïti une population de 200 mille individus, évaluation qu'il déclare plutôt en deça qu'en delà de la vérité. C'était l'ère de la guerre, des sacrifices humains, de l'infanticide et de toutes les autres plaies de la vie sauvage. Les vieillards indigènes de cette époque se rappellent le grand-prètre Teermoar, qui prononça la prophétie célèbre :

Le palmier croîtra, le corail se développera, mais l'homme cessera de vivre.

Un recensement opéré après la conversion de ce peuple au christianisme, a constaté un dépeuplement très sensible.

Dans les îles Sandvich, la décroissance est telle que l'histoire en fournit rarement de pareils exemples. La tradition des naturels du pays, d'accord avec les relations des premiers navigateurs, nous apprend qu'on trouvait autrefois dans ces régions, des habitations humaines dans l'eau, un sol fertile et bien cultivé, une population de cinq cent mille âmes. Aujourd'hui, elle ne dépasse pas soixante-cinq mille. Il y a vingt ans, ce chiffre était double.

Nous progressons en science, mais nous reculons en morale. Qui eût cru, par exemple, dans les premiers temps de la grande révolution française, à l'époque où l'on dévoilait avec tant de force les abus des pensions que l'on prodiguait à la faveur, que ce même abus se reproduirait sous nos yeux d'une manière aussi scandaleuse? Qui eût cru, quand Rabaud Saint-Etienne plaidait d'une manière si touchante la cause des protestants, la seconde moitié du XIX[e] siècle verrait renaître les persécutions religieuses? Ne peut-on pas appliquer à notre époque ce que Tacite disait de la sienne, il y a dix-huit cents ans: *Corrumpere et corrumpi, sæculum vocatur?*

Oui, nous avons des savants, des littérateurs, des artistes, des législateurs, des constitutions, des machines, des innovations, et, qui plus est, des missionnaires. Mais le grand principe de la charité nous manque et peut-être nous égorgerons-nous un jour dans nos académies des sciences, nos athénées littéraires, nos palais des beaux-arts et de l'industrie, et jusque dans les temples consacrés au dieu de la paix.

Enfin, n'oublions pas que les contraires s'équilibrent passablement. Si l'intelligence se développe, la grande famille des niais, s'accroît aussi tous les jours. La bêtise est en progrès aussi bien que la science. Comme la chimie et la physique, elle se complète et se perfectionne.

On voit par ce qui a été dit, qu'il y a trois sortes d'optimistes, ceux qui regrettent le passé, ceux qui sont satisfaits du présent et ceux qui placent le bonheur dans l'avenir.

Ces derniers étudient avec complaisance ce qu'ils appellent la grande loi du développement de l'espèce humaine et sa marche ininterrompue, disent-ils, vers l'asso-

ciation universelle des peuples pour l'exploitation pacifique du globe. Selon eux, le passé, tout rempli qu'il est de guerres et de luttes, n'a cessé de graviter, à son insu, vers cet idéal, qui leur apparaît déjà dans une consolante proximité. De la tribu à la cité, de la cité à la nation, de la nation à l'union politique de races nombreuses et diverses sous la domination de l'ancienne Rome, à l'union spirituelle de l'Europe du moyen-âge sous la domination papale, toujours ils voient le cercle de l'association humaine s'étendre et s'agrandir. Mais c'est depuis le XVIe siècle surtout, que, selon ces optimistes, cette marche vers l'unité s'accomplit à pas de géant. L'Amérique découverte, l'Inde et la Chine retrouvées, les Etats-Unis fondés pour défricher le Nouveau-Monde, la Russie s'élevant en même temps entre l'Europe et l'Asie, dont elle réunit le double génie dans son génie intermédiaire, en un mot, tous les faits politiques et industriels, à leurs yeux, travaillent et concourent à l'unité matérielle et morale du monde. Ils comptent sur les établissements des Anglais dans l'Inde et l'Australie, dans ceux des Américains, qui leur font face en Californie, mais surtout dans la vapeur, qui sera pour le XIXe siècle, ce que l'imprimerie fut pour le XVIe, rapprochant non plus seulement les esprits, mais les hommes et les nations, supprimant les distances et avec les distances, les préjugés nationaux, les haines héréditaires. C'est ce procédé en apparence purement mécanique de locomotion, qui devient chaque jour le lien vivant des sociétés, l'instrument irrésistible de l'association et des races [1].

A ces puissants moyens de civilisation, la Loge ajoutera un moyen plus puissant encore et le seul capable de pré-

[1] Guéroult.

server cette civilisation de la décadence, qui a frappé les civilisations antérieures, c'est celui de l'amour fraternel, qui doit unir tous les hommes.

XIX. Tristesses.

Von Sonn'und Welten weiss ich nichts zu sagen.
Ich sehe nur, wie sich die Menschen plagen.
GÖTHE.

Je ne sais rien, ni des soleils, ni des mondes : ce que je vois, c'est l'acharnement avec lequel les hommes se tourmentent.

O Terre, dis-moi, qui es-tu? d'où viens-tu? où roules-tu?

Cramponné à ta surface, l'homme te doit, il est vrai, sa nourriture. Parfois tu la lui prodigues avec abondance : tout ce qui peut flatter sa sensualité, tu le mets à sa disposition. Mais l'ingrat, dès qu'il en a la force, déchire le sein, qui l'a nourri, détruit ce que tu crées et là, où tu répands la vie, il promène la mort.

Les végétaux nourriciers, les fruits succulents, les graines farineuses, ne lui suffisent pas. Il égorge les êtres vivants et les dévore. Souvent il mange ses semblables.

Il tourne avec toi autour du soleil, et chaque année ce long voyage recommence et s'opère par les mêmes voies. Rien ne peut vous arrêter : rien ne peut empêcher ta rotation journalière sur ton axe.

Qui te soutient dans le vide? Quel souffle mystérieux anime la zone d'étoiles, où tu te meus, ce brillant sphéroïde qui attire et charme mes regards? Quelle secrète

puissance guide tes pas à travers les mondes? Qui te préserve d'un choc, d'un écart, d'une chute dans l'abîme?

L'homme accomplit ce voyage avec toi, et comme toi, bon gré, mal gré, sans en connaître le but, ni la durée, et cet être, qui ne sait d'où il sort, pour qui il existe, ni ce qu'il deviendra; qui est forcé par la faim de manger, par la soif de boire, par la fatigue de dormir, qu'une puissance inconnue a tiré du néant, qui grandit au milieu des illusions, jouet d'un rêve fantastique, victime de ses passions, dupe de ses espérances, sujet à mille peines morales et physiques, qui vieillit et s'affaisse chaque jour malgré lui, ayant sans cesse sous les yeux la tombe, qui va l'engloutir, et où l'entraîne une force irrésistible, cette créature condamnée à la plus triste existence, en faisant avec toi sa culbute journalière, s'écrie encore : je suis le roi de la nature.

Et ce roi n'est rien devant l'immensité, qui l'environne, comme il n'est rien devant l'éternité écoulée, devant l'éternité organique, qui s'est passée avant son apparition, lorsque tu existais déjà et que la vie était répandue à ta surface.

Mais tu ne flottes pas seule dans l'immensité. D'autres mondes la remplissent par milliers, presque tous plus grands que toi. Tu n'es qu'un point dans l'univers infini.

Tout me dit que ces mondes sont habités [1] comme toi, sans en excepter la lune, ton pâle satellite [2].

[1] Cette vérité, entrevue par Virgile, évêque de Salzburg, proclamée par Copernic, Galilée, Fontenelle et Huyghens, fut longtemps étouffée par l'autorité catholique. Le pape Zacharie condamna Virgile, les prêtres condamnèrent le livre de Copernic, les cardinaux déférèrent Galilée au Saint-Office.

[2] Si cet astre nous apparaît comme un amas de cendres, de stratifications de boue desséchée et de cratères éteints, c'est qu'il eut autrefois des volcans en ignition, et de l'eau à sa surface, partant une atmosphère respirable.

Mais toi-même, terre infortunée, qu'es-tu ? Quel péché originel t'a condamnée à souffrir ce que tu souffres, à faire en grand ce que l'homme fait en petit, à subir depuis des milliers d'années le tourment de Sisyphe, à renaître sans cesse, pour mourir chaque année ?

L'action fécondante de la lumière développe sur ta surface des milliards d'êtres vivants. Tu te pares de fleurs, de fruits et de verdure : tu verses dans l'atmosphère mille parfums délicieux : tu combles de tes dons les créatures qui te peuplent, tu souris à l'astre qui t'éclaire, tu tressailles dans l'espérance d'une vie immortelle.

Tout à coup une brise mortelle souffle : les fruits tombent, les fleurs se flétrissent, les germes meurent : un frisson te saisit et tu t'enveloppes dans un linceul.

La faim, le froid font périr ceux qui comptaient sur ta protection : tu détournes d'eux ta face attristée. Tu leur dis : et moi aussi je suis à l'agonie.

Quelquefois saisie d'un frémissement convulsif, tu parais chanceler sur ta base : dans ton sein mugit une tempête. Souvent elle éclate, déchire ta surface, ouvre des abîmes, et y précipite les créatures par milliers.

Dis-moi, pourquoi mêles-tu à tes dons des poisons mortels et fais-tu périr ainsi des familles entières ? Pourquoi refuses-tu à tout un peuple sa nourriture, à un autre un sol fertile, à un troisième la sécurité des habitations ?

Par une fatalité inexplicable, tu nourris des milliards de créatures, mais tu es condamnée à t'en nourrir à ton tour, à absorber leur sang et leur chair, à broyer leurs ossements. Ton sein nourricier se change en cercueil dévorant, où saisies de vestiges et échevelées, toutes les nations s'engloutissent depuis le premier jour. D'un pôle à l'autre, tu n'es, ô terre funeste, qu'une grande nécropole.

Dépend-il de toi d'être autrement? tes évolutions sempiternelles, ta course uniforme autour du même centre. au sein de ces immenses nébuleuses qui gravitent dans les profondeurs de l'espace, par les mêmes voies, peux-tu en dévier d'une ligne? Peux-tu abréger ou prolonger d'une seconde le terme fatal qui t'est assigné? Non, comme moi, tu traînes les chaînes d'un esclavage éternel, tes pas, tes jours sont comptés : le même juge a prononcé ton arrêt. Te targuerais-tu aussi, par hasard, de ton libre arbitre? Pouvons-nous, Ahasvérus maudits, ralentir un seul jour notre marche?

Je reposais dans la nuit du néant. Tout à coup une voix inconnue m'appela à l'existence : Nais, me dit-elle, dans les larmes, crois dans les dangers, parcours une vie orageuse, semée d'écueils et de revers : je te donne l'intelligence pour comprendre tes maux et un cœur pour les sentir : Souffre, pleure, lutte depuis le premier de tes jours jusqu'au dernier : repais-toi, pour te consoler, d'illusions trompeuses, sans cesse renaissantes, que même les rares jouissances, que je t'accorde, plus fugitives que la peine, aient leur expiation dans l'épuisement, la satiété et le regret. Et si jamais tu t'oublies au banquet de la vie, si, en vidant la coupe du plaisir, tu te laisses aller à une coupable ivresse, lève les yeux et tremble : vois la main vengeresse, qui trace sur le mur le terrible arrêt : *Méhné, Méhné, Teckel, Oupharsin.*

XX. Tristesses. (Suite.)

Was birgt dieses Dunkel? Seltsam, ahnungsvoll liegt es auf meiner Brust. Fichte.

Que cache ce mystère? Il pèse sur mon cœur comme un pressentiment étrange.

Durch dunkle, pfadelose Haine trauert meine Seele hin. Herder.

Mon âme erre avec tristesse et au hasard, dans des bois ténébreux.

« Partout où il y a un cœur humain, il y a aussi des misères et des larmes.

Combien de douleurs discrètes, profondes, ensevelies sous les calmes apparences de la paix !

Voguons, résignés devant l'inflexible loi, vers le port, où le vent de la mort nous ramène tous.

Le lot de l'homme, à chaque heure de son existence, est de mourir pour renaître. Mourir peu à peu, on appelle cela se *développer*.

Pauvre cœur humain, éternellement déçu, éternellement crédule ! L'existence est une duperie, un cruel quiproquo entre le sort et nous. Qu'avons-nous donc fait pour être condamnés à vivre, et quel est ce dieu paternel, qui joue avec ses enfants ce jeu terrible ?

Providence ! mot stupide et creux, que les générations lèguent aux générations. Et voilà cinquante siècles que l'humanité vit de cette ironie. Vingt fois par jour la raison se prostitue aux plus viles passions ; de laquelle de nos infamies n'est-elle pas la complice ?

Dis-moi, pourquoi celui, qui tient l'univers dans sa main, a mis dans mon âme ces aspirations vers une félicité impossible ?

O formalistes à la froide cervelle ! la loi ! Quand cesserons-nous ces lamentables comédies ?

Les choses prennent, en se réflétant à moi, je ne sais quelles couleurs attristées, semblables à celles de l'automne dans une eau solitaire et profonde.

Vider chaque jour la coupe amère, et chaque jour la retrouver pleine !

Les richesses de mon âme sont perdues. Ondes limpides détournées de leur cours, elles vont se tarir à jamais dans les sables du désert. Aucune fleur ne naîtra sur leurs bords.

Que de fois je l'ai comtemplée en silence, cette frêle créature, pauvre plante, livrée aux rudes secousses de la vie !

Tout ce qui m'entoure, s'est décoloré, tout me pèse. Souvent même, c'est en vain que j'ouvre le livre sublime, qui nous enseigne la prière et l'espérance. L'univers est vide pour moi et sans échos. Le monde, qui s'agite autour de moi, n'est plus pour mes yeux qu'un vague fantôme, et ses bruits, les murmures confus et lointains d'un rivage, que j'ai quitté à tout jamais.

J'aurai connu, du moins, dans les nuits solitaires, l'amère volupté des pleurs sans espoir. » (Dollfuss.)

XXI. Tristesses. (Suite.)

> **Maudite soit la nuit, qui a dit : un homme a été conçu ! Que ne suis-je mort dans le sein de ma mère ! Au sortir de ses entrailles, que n'expirai-je ! Pourquoi deux genoux sont-ils venus me recevoir et deux seins m'inviter à les sucer ? Maintenant je serais couché ; je me reposerais, je dormirais dans une paix profonde. Job.**

Ces plaites farouches, d'un timbre si redoutable, se sont élevées presqu'en même temps que les Pyramides,

des vastes et arides déserts de l'Arabie, et leur écho sinistre s'est répercuté de siècle en siècle jusqu'à nos jours.

Et qu'on ne croie pas que ce soit là une plainte isolée d'un membre inconnu de la famille Iduméenne. Ce n'est pas non plus le premier cri de la douleur humaine.

Dès l'origine du monde, les Noachides le poussèrent, lorsqu'après la palyngénésie de la terre, ils virent s'abréger la durée de l'existence, s'altérer la beauté de leurs formes ainsi que la vigueur de leur corps et se rapprocher insensiblement de la brute par une rapide décadence.

Pendant la majeure partie de la période postdiluvienne, il ne s'éleva de la terre que des soupirs et des plaintes. Ce concert lugubre, répété par toutes les générations qui se sont succédé, la poésie en a transmis les mélancoliques accords dans un chant d'une incomparable majesté, qu'on appelle le livre de Job.

On n'approche qu'avec terreur de ce monument colossal de l'antiquité, que nous ont conservé les divines Ecritures.

Le Sage de l'Idumée, tout en maudissant sa destinée, proteste contre le malheur des honnêtes gens, le triomphe des mauvais et le gouvernement du monde ; révolte intérieure, qui de Sophocle à Göthe, de Pascal à Voltaire, a fait gémir et douter tous les grands esprits.

Eclairé d'une triste clarté, Job soupçonne que la destinée humaine et celle du monde ne sont pas gouvernées par une administration aussi sage qu'on l'affirme. Du fond des solitudes d'Edom, il donne le signal de la pensée libre et sillonne d'un éclair sanglant l'épaisse nuée orientale. Pourquoi le mal est-il dans le monde ? S'il existe, Dieu est-il juste ? Si le méchant est heureux, comment expliquer le gouvernement des choses ?

Voilà Job, son problème et son énigme. Mais en face des terreurs de Dieu, le philosophe arabe se prosterne et s'effaçant devant la justice éternelle, il renonce à trouver une solution impossible : Le scepticisme triomphe.

Moins résigné, Prométhée accuse hautement Jupiter, qui écrase le monde, et dans sa bouche, le grand gémissement de l'humanité n'est plus un désespoir timide : c'est une menace, une promesse. Prométhée croit au progrès.

Il dérobe le feu du ciel, se proclame le réparateur du mal et le vengeur des opprimés.

L'audacieux rebelle est cloué sur un rocher, où il est dévoré bien plus par le doute, qu'il porte en lui, que par le bec du vautour; mais il brave le châtiment et la foudre. Il s'enorgueillit de sa torture. Eschyle et la Grèce honorent ses blasphèmes et leur font écho.

Entièrement dégagé de la passivité orientale, Oedipe reprend en sous-œuvre l'entreprise gigantesque de Prométhée. Sur son front royal sont gravés encore le sceau de la fatalité, le mal inévitable, la destinée humaine livrée aux dieux persécuteurs. Mais l'individualité est conquise, Jupiter est enchaîné à son tour et la liberté est née.

Mythe sublime! quand passeras-tu à l'état de fait accompli ?

Trente-sept siècles après Job, sa plainte éclate encore, non plus en accents tragiques, mais en bruyants sarcasmes dans Candide. « L'éclair voltairien illumine les misères de la vie. Inégalités, injustices, traînant la vertu enchaînée ; vice ricaneux, sottise grosse de richesse et d'orgueil, noblesse d'âme foulée aux pieds, bassesse triomphante : Où sont donc tes victoires, humanité ? Encore le mal ! Qu'as-tu donc gagné après tant de siècles ?

Et le terrible sphinx se dresse devant toi, plus ironique et plus sombre [1] ! »

XXII. Tristesses. (Suite.)

Wo ist mein Ziel?
Im Dunkeln, rabenschwarz in finsterer Nacht.
Où tournerai-je mes pas dans cette nuit profonde ?

Chez toutes les nations et à toutes les époques, il s'est trouvé des hommes, des voyants, qui, comme Job, se détachant de la vie matérielle, ont plongé leurs regards dans l'avenir et cherché à deviner ses terribles secrets. Et ce n'est pas seulement dans les tristes solitudes d'Edom. L'Inde, la Chine, l'Egypte, la Perse, ont symbolisé par de sombres allégories la destinée de l'homme.

La Grèce elle-même en a été saisie, ce pays si riche en formes, où l'art et la nature étaient si harmonieusement associés [2]. Sa plainte profonde s'exhale au milieu des parfums de la poésie, dans les riants bocages de l'Asie mineure, dans les riches contrées qu'ouvre le Pactole. O dérision cruelle, ce n'est pas dans une âme désolée que ces aspirations mélancoliques ont surgi; cette voix n'est pas celle d'un mortel obscur aux prises avec le destin et persécuté par les dieux : c'est, au contraire, celle d'un héros ivre de succès et de jouissances : c'est la voix de Silène, joyeux compagnon de Bacchus. Midas lui ayant demandé, quel était pour l'homme le bien suprême et le plus désirable, Silène interrompt tout à coup ses

[1] Ph. Chasles.

[2] *Im gestaltreichen Hellas, wo Kunst und Natur in harmonischem Einklange standen.*

danses et ses chants, oublie les Satyres, qui l'accompagnent, les Naïades et les Muses. Sa physionomie prend une gravité inaccoutumée, son front se couvre de nuages. O race d'un jour, s'écrie-t-il, race faite pour la souffrance! Pourquoi me forcer à dire, ce qu'il eût mieux valu pour vous d'ignorer? Car c'est l'ignorance de ses propres maux, qui fait la vie moins triste. Ce qui est de beaucoup meilleur pour l'homme, *c'est de ne pas naître,* et ce qu'il doit désirer en second lieu, *c'est de mourir le plus tôt possible.*

Ne croirait-on pas entendre soit le maître, soit un disciple du Sage de l'Idumée.

Et toi, noble fille de Pandarée, malheureuse et plaintive Aédon! Lorsqu'à l'entrée du printemps, sous l'épais ombrage des arbres, tu pleures de ta voix sonore et variée, ton fils Itilus, et toi aussi, tu es alors l'image de l'humanité en pleurs, cherchant toujours le bonheur et ne le trouvant jamais.

C'est ainsi encore que, sur le rivage de Byblos, Isis éplorée s'attache à la colonne du palais, qui recèle le corps d'Osiris; c'est ainsi que plus tard, les ouvriers du temple de Salomon pleurèrent la mort d'Hiram, et les disciples de Jésus, celle du Sauveur.

Mêmes regrets dans les régions septentrionales du globe, quoique sous d'autres images et sous des formes plus sombres encore.

La terre, ravagée successivement par le déluge et la grande sécheresse de Méhujaël, n'offrait plus qu'un sol désolé. Cependant les feux volcaniques des temps typhéens avaient mis fin aux tempêtes dévastatrices. Freya (la nature) déployait de nouveau sur la terre ses ailes brillantes, les dieux même célébraient dans Valhalla cette

palyngénésie, et Braghi, le dieu de la poésie, charmait ces fêtes par ses chants.

Mais les Ases vieillissaient rapidement et ils se rappelèrent bientôt la redoutable prophétie des Nornes et son accomplissement prochain, plus redoutable encore. Elles avaient annoncé qu'Odin serait un jour englouti par le loup Fenris, et que Baldour, le plus beau, le plus doux et le plus miséricordieux des Ases, serait immolé avant son père et que sa mort tragique précèderait la ruine des dieux et du monde.

Comment conjurer cette effroyable catastrophe? C'est en vain que les Ases découpent des lanières runiques, et qu'ils consultent deux Nains prudents, Thrain et Dain. Les runes sont inintelligibles, et les Nains, malgré leur savoir, ne font que des réponses évasives. « Vos rêves sont pesants, dit Thrain ; vos rêves sont obscurs, dit Dain. »

Ces runes ne sont-elles pas l'image de notre philosophie, et les Nains, celle de ses interprètes? Que nous répond aujourd'hui la science, lorsque nous la consultons sur les terribles problèmes de l'avenir?

Ce fut alors que l'épouse de Braghi fut déléguée aux enfers, pour sonder le destin. Ydouna est la déesse de l'immortalité. C'est elle qui a sous sa garde les pommes de jouvenu, qui rajeunissent périodiquement les Ases. Tout ce que l'antique Edda raconte ici, est d'une grande obscurité et semble se rapporter à un mystère, qui nous est encore totalement inconnu.

Descendue aux enfers, Ydouna se couvre d'une peau de loup, vêtement mystique, qui devait faciliter sa mission : puis elle tombe dans une espèce d'éphialte, analogue au sommeil magnétique. Mais ce qu'elle voit, ce qu'elle entend, doit être affreux; car elle éclate en pleurs et en

sanglots, sans pouvoir parler. Elle gît sur le sol près de la Nuit.

Trois Ases viennent à son secours, cherchent à la consoler, à lui rendre l'espérance. Ils lui demandent en même temps ce qu'elle sait des destinées du monde et de la mort des Ases. Pour toute réponse, elle répand des larmes, qui humectent ses mains. « Elle semble comme ivre de sommeil, la malheureuse, car sa détresse est pleine d'une divine poésie [1]. »

N'est-ce pas là l'oracle hésitant à révéler à Oedipe les tragiques destinées, qui l'attendent, sans doute, parce qu'elles accusaient trop la justice de Zeus?

Mais Dieu règne.

« Les Elfes comprennent, les Vanes connaissent, les Nornes prophétisent, les géants sont dans l'attente.

Cependant les hommes souffrent: les Ases eux-mêmes pressentent un grand malheur; car Ourda (le parque de la vie) a négligé de veiller sur la boisson d'immortalité, cette source mystérieuse, qui seule conserve Ygdrasil dans sa verdure et fraîcheur [2]. »

Ygdrasil, c'est l'arbre de vie, frêne incommensurable, dont les rameaux couvrent la terre et la cime touche au ciel. Il a trois racines. L'une est chez les Ases, la seconde chez les géants des glaces, là, où avant la création était l'abîme sans fond Ghinungagap. Sous cette racine se trouve la source de Mimer, consacrée au souvenir. Des branches d'Ygdrasil découlent des larmes sanglantes, qui troublent la source divine. Le corbeau d'Odin, qui était parti pour chercher le ciel, ne rapporte que de vagues rumeurs. Toute la création est agitée d'un secret effroi.

Dieu règne.

[1] Rougemont.
[2] Ibid.

Mais le serpent Nidhöggur continue à ronger l'une des trois racines du frêne immortel, tandis que quatre faons, image du temps rapide, qui dévore la vie, rongent les bourgeons de ses rameaux. L'aigle perché sur sa cime, possède en vain l'intelligence de beaucoup de choses. Le destin ne se laisse pas fléchir. Il a résolu la ruine des dieux, et Skoulda, la Norne de l'avenir, l'a prédite. Le dernier jour approche.

Dieu règne.

Et la race des géants triomphe. Les génies malfaisants gouvernent la terre et en font disparaître l'innocence, la vérité et la justice. Les vertus n'y figurent plus que comme l'été éphémère de l'année scandinave, qui domine l'hiver. Baldour, le céleste héros, est immolé et aujourd'hui le monde ressemble à Yärnvidour, la ténébreuse forêt des chaînes de fer, où règne un géant cruel.

Ainsi Prométhée, Oedipe, Ahasvérus sont l'épopée de l'humanité dans son passé, dans son présent et dans son avenir, et Job, Silène, Ydouna modulent ses plaintes et ses aspirations.

Mais Dieu règne.

Les nuages, qui couvrent l'avenir, s'amoncèlent; l'homme passe et quitte la vie, sans en avoir connu ni l'entrée, ni l'issue.

XXIII. Tristesses. (Suite.)

Die Launen des menschlichen Schicksals sind wie der nächtliche Wind der Haide, wie das Gewölk, das über ihre traurige OEde dahin fliesst, ewig wechslend.

Les caprices de la destinée humaine, changent sans cesse, comme le vent de la nuit, qui rase la bruyère, comme le nuage, qui passe sur ses tristes solitudes.

J'ai atteint les derniers échelons de l'âge ordinaire. J'ai parcouru une carrière bien laborieuse et féconde en émouvantes péripéties, en rapides illusions. Pourquoi, me sentant épuisé, continuerais-je cette course haletante vers l'inconnu? Il est temps que je m'arrête et que je cherche une pierre, où je puisse me reposer.

Du sommet, auquel je suis parvenu, de ces hauteurs sereines, qui dominent les orages, j'embrasse d'un seul coup d'œil les hommes et les événements, et je ne les juge plus avec passion.

En me reportant par la pensée jusqu'à mes premières années, en récapitulant toutes les phases que j'ai subies, tous les dangers que j'ai courus, les peines que j'ai éprouvées, je m'étonne de vivre encore, de jouir de quelque santé et de l'usage de tous mes membres. Je suis sans espérances, il est vrai, et accablé de regrets, mais aussi sans crainte et sans remords, riche en expérience, observations et souvenirs.

J'ai vu commencer et finir à mes côtés bien des existences, se former et crouler bien des fortunes. J'ai vu tomber sous la faulx le lys et l'ortie, la rose et l'ivraie; j'ai vu la foudre frapper en même temps le chêne et le roseau, et maintes fois partir d'un ciel d'azur. J'ai vu dis-

paraître successivement tout ce qui pouvait m'attacher à la vie. Aussi n'y tiens-je plus.

Aujourd'hui je contemple d'un œil presque indifférent l'océan, qu'agite encore la tempête, où tant d'embarcations s'abîment, où tant d'autres s'efforcent en vain de gagner le port. Je me félicite d'avoir échappé au grand naufrage. J'en recueille avec soin quelques débris sur la plage solitaire.

Parmi ces épaves figure une image du Christ, suspendue à la paroi de ma chambre à coucher. C'était le premier objet, qui frappait mes yeux, lorsqu'encore enfant au berceau, je me réveillais. Ce sera aussi le dernier qu'ils fixeront.

Après une longue absence, j'ai retrouvé le rocher fatal sur lequel je suis né, les paysages, qui ont enchanté mon enfance, et jusqu'à la maison, où j'ai passé mes premières années sous l'égide protectrice de mes parents et entouré de brillantes illusions.

J'ai retrouvé ma ville natale, visiblement transformée. En même temps qu'elle amoindrissait d'autres cités, la main puissante et capricieuse du temps a passé sur celle-ci pour la rajeunir et l'animer sur les ruines de ses vieilles institutions.

Mais de tous ces hommes, qui, il y a un demi siècle, circulaient dans ses rues, de cette foule compacte, qui les encombrait aux jours de marché, que reste-t-il?

Une génération nouvelle a remplacé l'ancienne, et on la dirait impatiente d'en balayer jusqu'aux derniers vestiges. Elle a d'autres usages, d'autres lois, d'autres habitants, d'autres mœurs. Bientôt je ne rencontrerai plus que des visages inconnus et en me voyant, les passants diront : voilà encore un spectre du passé.

Anges protecteurs, âmes sympathiques et dévouées, vénérables aïeuls qui avez guidé avec tant de sollicitude mes premiers pas dans la vie, où êtes-vous? Pourquoi m'abandonner à l'entrée de la nuit?

Vous vous êtes éteints dans la souffrance ; le vide s'est fait autour de moi, et de tout ce qui charmait mon existence, il ne reste que de froides murailles, des témoins muets et de mélancoliques réminiscences.

XXIV. Tristesses. (Suite.)

Aus welchen geheimnissvollen Tiefen entspringt jener Strom, der uns bald in melancholischer Stille, bald in stürmischen Brausen, nach unbekannten Ufern, unaufhaltsam fortreisst?

Ce torrent qui, tantôt mélancoliquement silencieux, tantôt bruyant et rapide comme la tempête, nous entraîne sans arrêt vers des rivages inconnus, de quelles profondeurs mystérieuses sort-il?

Ce que je n'ai plus retrouvé, à mon retour de contrées lointaines, c'est moi-même, c'est ma personnalité. Eh quoi! ce vieillard caduc, cassé, ridé, blanchi par les années, serait cet enfant si espiégle, si joyeux, si vif, qui sautait et gambadait dans ces mêmes lieux? Non, ce n'est pas lui; car son cœur s'ouvrait à toutes les joies, à toutes les espérances, et le mien est fermé. Il était comblé de soins et de tendresses; moi, je n'ai plus d'ami.

On dit que je ressemble à mon aïeul. C'est bien, en effet, son image que je retrouve dans ma glace, et ceux, qui l'ont connu, croiraient, en me voyant, que son ombre erre encore dans les lieux, qu'il a habités. J'ai l'âge, qu'il avait, lorsqu'il protégeait et caressait mon enfance.

C'est ainsi qu'en même temps que tout a changé autour de moi, j'ai changé aussi, insensiblement en apparence, rapidement en réalité, victime et jouet d'une puissance, qui se plait à détruire comme à créer. Le souvenir de ce que je fus, de ce que j'ai dû être, ne brille qu'à travers un crêpe. Je puis compter aujourd'hui les métamorphoses lugubres opérées sur mon individu par un enchanteur impitoyable, et tout m'annonce l'arrivée prochaine de cet hôte mystérieux.

A chaque instant mon organisme subit une transformation imperceptible, mes sens s'émoussent, ma vitalité s'affaiblit, facultés et fonctions tombent dans une langueur plus profonde.

Non, je ne suis plus ce que j'étais il y a quelques années. Je ne suis pas même ce que j'étais encore hier, ce que j'étais, il y a une heure [1].

Mon habitation est modeste et tranquille, comme elle convient à un naufragé. Elle est située près du cimetière, et je vois passer sous mes croisées les convois d'enterrement. Cette vue, ce voisinage, m'inspirent des pensées graves, mystiques et solennelles, qui n'ont rien de pénible. Loin de m'attrister, elles ont pour moi, je ne sais quel charme secret.

Je visite souvent le cimetière, car il recèle des reliques bien chères à mon cœur, celles de mon fils unique et de

[1] *Nam quodcunque suis mutatum finibus exit*
Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante.

Tout changement est une mort.

Cette pensée de Lucrèce, un poète polonais l'a reproduite ainsi :

Dzien schyla sie de wieczora
Juz ia nie ten com byl wczoray.

Le jour est sur son déclin,
Je ne suis plus ce que j'étais hier.

sa mère, noble et fidèle compagne de mes orageuses destinées.

J'aime surtout à m'y promener en été, après le coucher du soleil, ou même plus tard encore, soit à la pâle clarté de la lune, qui fait surgir partout des ombres fantastiques, soit dans l'obscurité des nuits. En parcourant ces allées solitaires, en frôlant ces croix, ces monuments, en foulant aux pieds cette terre sacrée, qui abrite un sommeil sans fin, je goûte par anticipation la paix, qui m'attend, et cette morne méditation, que rien ne trouble, a ses joies, je vous assure. Je descends en idée dans la fosse, où gîsent les miens et où je désire qu'on me mette.

Je m'arrête longtemps devant ce modeste monument. Là, ni dalle, ni marbre, ni urne funéraire ; mais deux noms et deux dates pour épitaphe, une simple croix de fer sur un socle de granit, entourée d'une balustrade et ombragée d'un thuya. Quelques fleurs, qui, au moindre souffle du vent, se détachent de leur calice, jonchent ce lit mortuaire.

Les pensées qu'il m'inspire, tiennent parfois de l'exaltation; l'évocation des morts recommandée par l'auteur du catéchisme positiviste [1], ne me paraît pas impossible. Je ferme les yeux, je me recueille, j'évoque le souvenir des lieux, j'y place l'amie, que j'ai perdue, je la contemple et m'entretiens avec elle, je lui dis comme le fils de la trépassée scandinave : O Groa, ma mère! secoue le sommeil de plomb qui t'enchaîne dans le sombre cercueil! Pourquoi me laisser seul? Pourquoi ce châtiment? O mère, éveille-toi, ton fils t'appelle, ton fils délaissé, épouvanté par la tempête et les torrents déchaînés.

(Chant magique de Groa.)

[1] Auguste Comte.

O Groa, Mutter! schlafe
Doch nicht so fest in deiner finstern Gruft!
Soll ich allein hier stehn, mir zur Strafe?
Erwach, o Mutter! weil dein Sohn dich ruft!
Verlassen steht er draussen,
Wo Stürme toben, wilde Flüsse brausen.
(Groa's Zaubergesang.)

Alors je prête une oreille attentive, dans l'espoir de surprendre un secret d'outre-tombe. Mais dans un lointain écho de ma conscience, une voix me répond comme l'ombre de Baldour à Hermode : Que signifie tout ce bruit? Arrière ! Baldour n'est plus : le long rêve est fini et j'en ai recommencé un plus doux sur le sein glacé de ma mère. Ne trouble pas mon sommeil, laisse-moi rêver en paix.

Was Lärmen hier? Weg! Baldur ist verschwunden,
Der lange Traum ist fort. Hier traümt sich's besser.
An meiner Mutter kalten Brust. Störe
Den Schlaf mir nicht; lass mich in Ruhe träumen.

J'assistai un soir à une illumination mystérieuse. Un essaim de lucioles s'était niché dans le feuillage du thuya, qu'il éclairait de pâles et funèbres lueurs. Je crus voir des lampes sépulcrales, allumées par le génie des tombeaux ou par les mânes mêmes, que je pleurais.

Cet asile sera-t-il longtemps respecté? On peut craindre que non, en voyant tous les bouleversements causés par un industrialisme effréné. Déjà la cohue des vivants a pénétré dans cette religieuse enceinte : elle a profané les sépultures, exhumé les cadavres, et s'est frayé une route bruyante, jusque dans la silencieuse demeure des morts.

XXV. Timon.

Ungern hab'ich gesprochen,
Jetzt will ich schweigen.
So soll keiner mich mehr
Wecken vom Todeschlaf,
Eh' Loke die Kette zerbricht,
Und die Götter in Nacht verzinken.

OEHLENSCHLÆGER.

J'ai parlé malgré moi : Maintenant je me tairai. Nul ne me tirera du sommeil de la mort, avant que Loke ne brise sa chaîne et que les dieux ne soient descendus dans la nuit.

J'entends la voix de Timon, qui jette à la société des paroles de désolation et de défi. Ecoutons-le :

« O hommes, mes semblables ! Je ne vous aime pas, tant s'en faut, car je vous trouve très peu aimables. Je vous estime encore moins. Je ne sais si je dois vous plaindre ou vous mépriser : sans doute, l'un et l'autre.

Ce n'est pas que je me croie meilleur que vous. Je ne le sens que trop : nous avons été jetés dans un même moule et ce moule n'était pas fameux.

Vous valez même bien plus que moi en maintes choses, et si je m'avise de faire une critique, de donner des conseils, ce n'est pas en vue de vous instruire ni de vous corriger. La chose est impossible. C'est pour me distraire.

Le forçat a-t-il le droit de condamner ses compagnons du bagne ? Ce qu'il peut faire de mieux, c'est de se résigner à tout.

De quoi vous plaignez-vous ? Rien ne peut changer votre sort ; ni vos plaintes, ni vos efforts, ni vos colères.

Espérez ou n'espérez pas, agissez ou n'agissez pas, résignez-vous ou regimbez, vous ne changerez rien à la position qui vous est faite.

Vous avez interrogé le passé : il vous a répondu. Il

vous a dit : je me suis égaré. Au lieu de me rapprocher du bonheur, je m'en suis éloigné. Tàchez d'en trouver le chemin, et ne suivez pas celui, où je me suis fourvoyé. »

Avez-vous profité de ce conseil ? Ne vous fourvoyez-vous pas davantage encore ?

Après avoir interrogé les morts, vous interrogez l'avenir : mais il garde son éternel silence.

Cependant vous ne désespérez pas de la conquête du ciel. Vous entassez Pélion sur Ossa, vous multipliez les œuvres de votre génie, les inventions et les découvertes; ridicules pygmées, vous comptez sur la puissance de vos facultés, vous vous posez en quelque chose sur notre planétule, ô hommes d'un jour !

Jouets de la nature, de vos semblables, de vous-mêmes, exposés à mille accidents, aux maladies, condamnés à une mort prématurée ou à une triste et misérable vieillesse, courbés sous des croyances sans espérance, environnés d'une fantasmagorie divine, vous ne vous consolez de vos peines que par des illusions : vous traversez la vie comme le crépuscule trompeur d'un autre monde.

Vous vous organisez en sociétés pour vous protéger mutuellement contre les dangers communs, surtout contre vos propres fureurs. Vous faites des lois, vous fondez des prisons, des hospices, des asiles, des écoles. Vous prêchez la morale ! Vous faites intervenir Dieu lui-même dans vos destinées. Stériles précautions !

Je vous répéterai ce que Diodotos disait aux Athéniens, ses compatriotes :

« Tant que la nature humaine sera la même, la faiblesse sera soupçonneuse, la nécessité audacieuse, la pauvreté excitera l'injustice, le pouvoir conduira à la rapine, la misère à la bassesse, et la prospérité à la présomption. La

sévérité des lois ne peut jamais changer les mœurs d'un peuple. »

Dire à l'homme cupide : tu ne convoiteras pas le bien d'autrui, tu ne sacrifieras pas ton bien-être au sien ; à l'ambitieux, tu renonceras aux honneurs et à la domination ; à l'avare, sois libéral ; au voluptueux, renonce au plaisir ; c'est dire au loup : ménage la brebis ; à l'araignée, épargne la mouche ; au chat, ne prends pas la souris.

La nature a ses lois ainsi faites, vous ne les changerez pas.

Votre espèce, c'est le génie de la destruction. Egorger les animaux les plus doux, les plus inoffensifs, ou du moins les asservir, les mutiler, les torturer, bouleverser le sol, fouler aux pieds ses produits, construire pour renverser, vous complaire dans le pillage et l'incendie, vous tourmenter mutuellement, vous égorger vous-mêmes, telle est votre histoire.

Au milieu de ce chaos, je découvre, il est vrai, des vertus, des œuvres de génie, quelques dévouements, des caractères dignes d'admiration ; mais ce sont des éclairs.

Ne comptez pas sur la raison, qui rarement triomphe de l'instinct. La raison ! Si je vous disais qu'elle rend plus de services aux méchants qu'aux bons ; que l'homme abuse de ses facultés intellectuelles et qu'il serait préférable, qu'il en fût privé, vous me diriez : Timon, cesse de blasphémer.

Eh bien ! je ne suis ni seul, ni le premier à le dire. Lisez les pages immortelles que Cicéron, ce grand sage de l'ancienne Rome, a écrites sur la nature des dieux. « Mieux eût valu, dit-il, ne nous donner point d'intelligence que de la donner à ce prix ; car elle est mortelle pour beaucoup d'hommes et salutaire à peu de monde. Elle ressemble

au vin, qui tue plus de malades qu'il n'en sauve. » *Satius fuisset nullam omnino nobis datam esse rationem, quam tanta cum pernicie datam. Ut vinum ægrotis, quia prodest raro, nocet supissime, melius est non adhibere omnino, quam spe dubiæ salutis in apertam perniciem incurrere.*

Si le philosophe romain, et de concert avec lui l'expérience journalière, ne suffisent pas pour vous convaincre, j'en appellerai à un penseur moderne, que vous honorez tous, à l'illustre Göthe. « Ce reflet de la lumière céleste, dit-il, que l'homme appelle raison, ne l'éclaire pas. Il ne l'emploie que pour être encore plus brute qu'une brute quelconque. »

Ein wenig besser würd' er leben
Hättst du ihm nicht den Schein
Des Himmelslichts gegeben.
Er nennts Vernunft und braucht es allein
Nur thierischer als jedes Thier zu seyn[1].

XXVI. Timon. (Suite.)

FAUST : *Wer bist du?*
MEPHISTOPHELES : *Ich bin der Geist der stets verneint,*
Und das mit Recht; denn alles was entsteht,
Ist werth dass es zu Grunde geht;
Drum besser wär's, dass nichts entstünde.
GÖTHE.

FAUST : Qui es-tu?
MEPHISTOPHELES : Je suis l'esprit d'une perpétuelle négation, et j'en ai le droit; car tout ce qui naît est condamné au néant, et mieux vaudrait que rien n'existât.

Vous avez beau faire, vous battre les flancs, entasser systèmes sur systèmes, multiplier les théories et les essais,

[1] Ce sujet a été traité plus amplement dans la première *Emulation*, art. *Crétinisme*.

appeler à votre aide toutes les ressources de la science, prodiguer même les nobles dévouements.

Le monde par vos soins ne se changera pas.

L'homme, a dit Broussais, malgré ses sages réflexions, malgré les plus admirables calculs, dont il soit capable, sera toujours soumis à l'empire des passions, ses actes ne seront pas toujours dirigés par ce qu'on appelle la raison; ils seront le plus ordinairement déterminés à son insu par les instincts et le sentiment. *(Cours de phrénologie.)*

La société sera toujours ce qu'elle était du temps de Tacite : *Corrumpere et corrumpi.*

Comment? Corriger la race humaine! Mais Dieu lui-même, qui voulait sans doute la créer bonne, n'a pu fermer l'accès de la terre aux Caïn, aux Nemrod, aux géants et tutti quanti.

Encore s'ils étaient restés en minorité! Mais ils pullulent, ils triomphent.

Poussé à bout par leurs iniquités, Dieu voulut les détruire par le déluge; mais l'ivraie repoussa après et couvrit le globe.

Ma colère est impuissante, dit le Seigneur. Essayons de la douceur.

Et il envoya son propre fils unique, prêcher aux hommes la tolérance, la vérité et la justice.

Que firent les monstres? Ils le crucifièrent.

Et vous voulez, mirmidons, reprendre en sous-œuvre ce que la Toute-puissance divine n'a pu opérer! Vous avez la prétention de savoir et pouvoir davantage, de mieux réussir!

Croyez-moi, ne courez plus après cette ombre vaine, que vous appelez progrès. Quoi que vous fassiez,

Vous ne ferez que passer sur la terre. Vous n'y ferez

qu'une courte apparition et vous en disparaîtrez avec toutes vos utopies.

Vous ne fléchirez pas, vous n'arrêterez pas la main inexorable, qui promène sur la terre une destruction et une rénovation de chaque instant. Vous serez toujours décimés par le temps, les maladies, les accidents, et qui pis est, par vos propres fureurs.

Il y aura toujours plus d'hommes méchants que d'hommes bons, plus d'égoïsme que de dévouement, plus de haine que d'amour, plus de guerre que de paix. Le fort opprimera le faible, et l'homme rusé trompera toujours celui qui est de bonne foi.

Il y aura toujours

Des théologiens initiés aux secrets de la Providence et s'interposant entre Elle et les hommes ;

Des lois que braveront les hommes puissants et des jurisconsultes qui les interprèteront arbitrairement ;

Des procès et des avocats ;

Une bureaucratie dispendieuse et tracassière ;

Des âmes vénales, des utopistes et des enthousiastes ;

Des individus sujets à toutes les infirmités humaines, soit de l'âme soit du corps, souvent entachés de vices ou de maladies honteuses et qui ne s'arrogeront pas moins les qualifications de Sainteté, Majesté, Altesse, Eminence, Grandeur, Excellence ;

Des niais, qui prodigueront sérieusement ces titres, et des farceurs pour en rire.

Moi-même (et je vous ai déjà dit que je ne valais pas mieux que vous), lorsque je m'affublai du bonnet de Docteur à feu l'université de Landshut, n'ai-je pas accepté, sans me dérider, la qualification de *clarissime* et *doctissime ?*

Certes les porteurs de ces titres doivent être bien étonnés et bien confus dans ces moments d'humaine faiblesse où le plus grand monarque paie à la nature les mêmes tributs que le prolétaire. Ceux, qui ont, je ne dis pas de l'esprit, mais un grain de bon sens, ne doivent-ils pas rire les premiers de la gloire, dont ils brillent? Qui sait si je ne commettrai pas moi-même un jour les faiblesses et les erreurs que je signale? Si, retombant bientôt dans l'enfance, je ne sauterai pas au cou du messager, qui m'apporterait les insignes de l'Ordre du Bain ou de la chaste Jarretière, ou de la Légion d'Honneur, ou même de la Toison d'Or? J'oubliais, parbleu, ceux de St. Maurice et de St. Lazare : j'oubliais la Croix de Monaco. Qui sait si je ne regretterai pas un jour de n'être pas né baron de Thundertentrunk et si je ne battrai pas un entrechat, lorsqu'un empereur de Haïti aura la fantaisie de me créer comte d'une marmelade quelconque?

Voyez ce personnage titré, décoré, faisant trembler ses subordonnés, fier de sa richesse et de ses pouvoirs, recueillant partout sur son passage les respects d'une foule imbécille. Que Bomba l'appelle, et vous le verrez se prosterner à son tour, et baiser, s'il le faut, les pieds du tyran.

Vous vous croyez infiniment supérieurs à certains peuples, que vous appelez sauvages, et vous ne les égalez ni en intelligence, ni en agilité, ni en vigueur. Vos sens sont loin d'avoir la perfection des leurs. Vous vous moquez d'eux, parce que

Ils se vêtissent à peine et vous vous habillez en singes dansants, en habits de cour;

Ils sont mal peignés : vous avez queue, cadogan, cadenette, poudre et graisse;

Ils se coiffent de plumes : vous portez des tricornes et des tuyaux de feutre ;

Ils se percent le nez : vous vous percez les oreilles ;

Ils serrent les uns la tête, les autres les pieds de leurs enfants : vous vous étranglez avec une cravate et vos femmes étouffent dans un corset ;

Ils se tatouent : vous avez le fard et les mouches ;

Ils ont des jongleurs : vous avez les vôtres ;

Ils guerroient comme vous : ils ont même l'air plus martial et peut-être plus de ce courage militaire, que vous vantez si bêtement ;

Ils fument une plante puante : vous la fumez aussi et en sus, vous en fourrez la poudre dans votre nez ;

Ils adorent des idoles inanimées, il est vrai, mais du moins inoffensives : vous vous prosternez devant des tiares, des couronnes, des mitres, quelles que soient les têtes qui les portent ; devant le premier parvenu, vous tremblez, dès qu'il fronce les sourcils. Vous avez un *Moniteur*, qui enregistre ses actes, toutes ses paroles et jusqu'à ses grimaces. Vous l'adorez, en un mot, et lui se moque de vous : il vous méprise cordialement et il fait bien. Puisse-t-il vous écraser du talon de sa botte, comme une vile vermine.

Vous avez beau faire ;

Vous ne fusionnerez jamais ni les croyances religieuses ni les systèmes politiques ;

L'orthodoxie d'Orient ne cèdera jamais le pas à celle d'Occident, ni le bouddhiste au brâhmane, ni l'israélite au chrétien ou au mahométan.

Vous ne supprimerez pas le charlatanisme, qui pullule partout dans le culte, dans le commerce, dans la politique et jusque dans les sciences et les arts.

Vous avez beau faire ;

L'homme s'empoisonnera longtemps encore par le tabac, l'opium et les spiritueux ;

Il y aura toujours des maladies incurables ;

Des cours princières entretenues aux dépens des peuples ;

Des prédicateurs faisant le contraire de ce qu'ils recommandent ;

Des armées permanentes et la guerre ;

Des impôts onéreux, des nationalités opprimées, des catastrophes, des épidémies, des hommes fourbes et vicieux, des tyrans, des victimes et des séides ;

Des . . . . . .

Je m'arrête pour ne pas perdre haleine.

L'Histoire aura beau nous faire la leçon, l'appuyer par des faits et citer des exemples. Inutile Cassandre, c'est en vain qu'elle prodiguera les bons conseils : ils ne seront pas suivis.

Was Rath? Hat Rath bei Menschen je gegolten?
Ein kluges Wort erstarrt im harten Ohr,
So oft auch Thaten sich grimmig gestalten
Bleibt doch das Volk selbstwillig wie zuvor [1]?

GÖTHE.

L'homme est donc tout à la fois l'être le plus misérable et le plus à plaindre. Qu'il coure donc à sa perte et qu'après avoir entassé ruines sur ruines, le dernier de cette race exécrable s'extermine lui-même ! Cette annihilation compromettrait-elle la beauté, l'ordre, l'équilibre, l'harmonie des mondes ? Loin de là, elle effacerait la tache sanglante qui souille la création.

[1] Que parlez-vous de conseil ? quand les hommes ont-ils jamais été dociles ? Sourds à la voix de la raison, ils bravent même l'expérience la plus dure et n'en font ni plus ni moins.



XXVII. Timon. (Suite.)

Bilde mir nicht ein, ich könnte was lehren,
Die Menschen zu bessern und zu bekehren.
GÖTHE.

Je ne saurais qu'imaginer pour corriger et convertir les hommes.

Ainsi parle Timon. A l'entendre, vous vous représentez sans doute un Job moderne sur son fumier ou bien un Prométhée rivé sur le Caucase ; désabusez-vous. Timon n'est ni atrabilaire, ni malheureux. Il n'est animé ni par la haine, ni par le désir de se venger. Il jouit d'une bonne santé : il est à l'abri du besoin, et certaines jouissances ne lui font pas défaut.

Au rebours des autres misanthropes, il ne s'exclut pas de ses anathèmes ; il ne se croit pas plus parfait que ses semblables ; il ne les condamne pas, en s'absolvant lui-même. Il voit la poutre dans leur œil, mais il la voit aussi dans le sien.

S'il ne les aime pas, il les plaint. Mais il n'y a dans sa misanthropie ni fiel, ni orgueil. Il partage avec résignation la commune destinée, mais sans espoir d'adoucissement.

Il n'en est pas moins bon, complaisant, charitable, et les nuages, qui couvrent son front, se dissipent par moment et font place à une douce sérénité. Alors il ne refuse pas la coupe du plaisir qui lui est offerte.

Et ne croyez pas que son dégoût pour les hommes et la vie provienne de malheurs personnels d'une gravité exceptionnelle. Il a souffert, sans doute, et beaucoup souffert. Mais aujourd'hui il peut braver la fortune.

C'est là ce qui rend ses anathèmes redoutables, bien que l'exagération de ses plaintes en atténue considérablement la portée. Elles se basent sur des convictions

profondes et sincères. Les optimistes seuls en contesteront la légitimité et la justesse. A mesure que ces plaintes amères s'exhalent, la consternation et le découragement descendent dans les cœurs, et l'ami du progrès en demeure profondément attristé.

Malheureusement d'autres penseurs, hommes de savoir et de génie, approuvent plus ou moins les conclusions de Timon. Je n'en citerai qu'un.

« Je ne crois pas, dit Lamartine, au progrès continu et indéfini de l'espèce humaine. Je suis en cela comme la Nature et l'Histoire, qui n'y croient pas plus que moi.

» La théorie du progrès démentie à chaque instant par l'écroulement périodique et perpétuel des choses humaines et par la mort, est le rêve de la félicité dans les larmes, et de l'immortalité dans un cimetière. C'est le paradoxe de la douleur, c'est le défi à toute réalité. Il faut n'avoir lu sérieusement ni une page dans les annales de l'humanité, ni une page dans son propre cœur, pour se bercer de ce songe doré des vieux enfants.

» La première ruine d'empire, dont la terre est semée, le confond, le premier sépulcre ouvert sous les pieds, le dissipe, la première déception de cœur ou d'esprit, le fait fondre comme une bulle de savon en eau amère, qu'on appelle larmes.

» Non, l'insensibilité et la douleur, sont les seules vérités irrécusables ici-bas. Il n'y a aucune métaphore à dire ce qu'ont dit nos pères, ce que diront nos enfants : *Globe pétri de cendres et de pleurs.* Quelle couche pour rêver la perfectibilité indéfinie et le bien-être sans limites, que cette couche, où nous ne sommes retournés que par la douleur, en attendant la mort. Je n'ai jamais compris, qu'il y eut des hommes d'esprit assez doués de l'obstina-

tion aux chimères, pour croire au perfectionnement indéfini et au bonheur éternellement progressif, sur une claie, qui les traîne à la voirie de leur néant. Heureux hommes! Ils auront vécu, ils seront morts encore endormis.... L'homme n'est qu'un point sensitif et douloureux dans la création. Sa plus grande douleur est de s'ignorer lui-même [1]. »

Je pourrais multiplier les citations, qui sanctionnent les anathèmes de Timon. Toutes aboutissent à cette funeste conclusion : Le progrès n'est qu'une asymptote : c'est la véritable conchoïde de Nicomède.

Par contre des hommes non moins éminents n'en jugent point ainsi et je ne cours aucun risque, en me rangeant à leur avis. Mieux vaut *mourir endormi* que de veiller dans d'interminables souffrances.

Quelle que puisse être l'issue de la grande lutte, l'homme doit y prendre part selon ses moyens. La défaite serait moins triste qu'une lâche inaction.

Qui pourrait contester les conquêtes déjà faites? Qui ne voit pas la sève de jeunesse, qui parcourt tous les rameaux de l'humanité?

Dans l'ordre politique et moral, voyez l'esclave antique se transformant en serf au moyen-âge, plus tard, le serf s'émancipant et se mêlant au bourgeois, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus ni serf, ni bourgeois, mais seulement des citoyens.

Mais c'est surtout au début du XIVe siècle, à la fin du moyen-âge, que se manifeste avec éclat la révolution occidentale, qui atténue le théologisme et la guerre, à mesure que la science, l'industrie et l'art dans leur évolution ora-

[1] **Entretiens.**

geuse, ébranlent l'ordre social et font entrevoir la nouvelle terre promise, réservée à leur concours.

La métaphysique attaque l'autorité spirituelle, la royauté anéantit le pouvoir papal, la constitution féodale s'écroule, la société s'agite en tous sens, en proie à l'anarchie, qui précède les grandes crises. Les vassaux luttent contre les seigneurs, les seigneurs contre les rois, les rois contre les papes, et de cette grande lutte, des débris de l'ordre ancien, surgit la dictature monarchique, nécessaire à l'ordre nouveau; les grandes nationalités s'organisent, le principe du libre examen entre dans la lice, la méthode expérimentale inspire l'indépendance, et le doute cartésien la recherche; les faits positifs triomphent des conceptions idéales, les académies se forment, la philosophie des choses remplace celle des mots. L'art crée des chefs-d'œuvre immortels, qui éveillent les plus beaux souvenirs de la Grèce, l'industrie naissante prend un essor prodigieux, grâce au triple concours de la poudre, de l'imprimerie, de l'Amérique.

Aujourd'hui on passe l'Atlas en six jours. La parole humaine franchit en quelques heures l'océan, qui sépare l'ancien monde du nouveau. Un canal pratiqué tout récemment enlève trois mille lieues à la distance qui existe entre l'Europe et l'extrême Orient, en face de huit mille hectares de marais et d'étangs à dessécher. La vapeur trace le sillon, fauche les prés, coupe la moisson, bat le blé sur l'aire, fait tout le travail, que l'homme accomplissait autrefois à la sueur de son front.

La vie sociale a eu sa croissance embryogénique comme la vie cosmique. Elle a commencé avec des germes, des familles qui se développaient, tendant vers l'indépendance.

Qui donc oserait encore nier le progrès ?

C'est parce qu'ils en méconnaissent les lois que des hommes énergiques finissent quelquefois par se décourager, tout comme il y a des hommes, qui, aveuglés par leurs passions ou un fanatisme féroce, s'imaginent être des sauveurs et ne sont que des esprits malades ou des fous. (Hess.)

Sus donc, ne doutons pas de notre œuvre et de celle du siècle : travaillons à son accomplissement ; n'acceptons pas le rôle d'automates de la fatalité, que Timon voudrait nous imposer. Chanaan existe : marchons à sa conquête!

XXVIII. Réformateurs. (Socialisme.)

Tritt ein, Verwegner, sollst dich freuen :
Der dunkle Gang führt zu Persephoneien.
GÖTHE.

Entre, ô mortel téméraire, et réjouis-toi.
Cette allée sombre conduit chez Perséphone.

Jamais peut-être le monde occidental n'a rêvé plus d'utopies sociales, formulé tant de projets de réforme qu'aujourd'hui, depuis Campanella jusqu'à Bacon, depuis Thomas Morus jusqu'à Fourier. Les méthodes éducatives n'ont pas fait défaut non plus, depuis Pestalozzi et Jacotot jusqu'à l'œuvre philodéonique.

Quels que soient les dissentiments de ces libres penseurs et même, quelles que soient leurs erreurs et leurs exagérations, il est impossible de ne pas les considérer comme des hommes éminents, qui ont prouvé que « la vieille Europe ne laisse pas éteindre en sa main le flambeau de l'intelligence, signe supérieur de la vie des nations. » (De Pompéry.)

Tous ont la prétention de refaire à neuf la société tout entière : tous proclament avec trop de confiance peut-être, l'infaillibilité de leur doctrine. Ce qu'il y a de sûr, c'est que tous sont animés de la généreuse passion d'affranchir la pensée et de préparer à l'humanité un avenir meilleur.

Sachons-leur gré d'avoir exploré des contrées inconnues, planté des jalons sur la route du progrès et signalé dans l'ordre social des imperfections réelles.

On les appelle du nom collectif de *socialistes.* Je n'ai pas l'espace et encore moins les capacités requises pour faire l'élucubration de leurs divers systèmes de réforme. Je dirai seulement un mot des trois écoles, qui font encore aujourd'hui concurrence à la Maçonnerie.

Charles Fourier voulait fonder un ordre social « où toutes les passions humaines, bonnes ou mauvaises, trouveraient une place légitime et une satisfaction, qui tournât au profit général ; où toutes les aptitudes fussent appliquées, où ce fût un droit et un attrait pour tous, et non plus un devoir pénible, de concourir au bien-être universel ; et pour cette fin, il voulait associer les hommes en *capital, travail* et *talent* par *groupes, séries*, puis *phalanges,* au moyen de l'attraction personnelle, dont il fait la loi de l'humanité [1]. »

Cette théorie eut peu de succès.

Saint-Simon s'est attaché surtout à la réforme de l'industrie. Il voulait établir une hiérarchie sociale fondée sur la capacité, à la tête de laquelle il plaçait le **Père,** investi d'un pouvoir suprême.

Le *communisme* est issu de cette école, dont il pousse les conséquences jusqu'à l'extrême, ne visant à rien moins

[1] Dictionnaire de Bouillet.

qu'à abolir toute propriété individuelle et à mettre tous les biens en commun.

On retrouve ces idées en germe dans les législations de Minos et de Licurgue, dans la république idéale de Platon, dans les écrits de Campanella, dans quelques passages de Rousseau et de Mably.

Le communisme a été professé dans les temps modernes avec plus ou moins de rigueur, sous les formes les plus diverses, par Morelly, Babœuf, et de nos jours, par Owen, Cabet, Louis Blanc, Proudhon [1].

Les Saint-Simoniens sont persuadés que leur système, bien que datant déjà du siècle passé, n'est encore arrivé qu'à une des phases élémentaires de son développement, qu'il lui reste une longue carrière à parcourir et que, sous un nom ou sous un autre, l'avenir lui appartient, parce qu'il contient en germe la solution de tous les problèmes politiques, religieux et sociaux, dont notre siècle se préoccupe. Ce n'est pas seulement une science, disent-ils, c'est une morale, une religion. Il s'adresse à l'esprit et au cœur. S'il découvre à la raison des horizons nouveaux, il ouvre au sentiment des perspectives jusqu'ici inconnues. C'est, en un mot, une foi.

En attendant que ce beau programme se réalise, on est forcé de reconnaître les services rendus par le Saint-Simonisme à l'économie politique. Il a donné l'élan, en France, à la construction des chemins de fer; il a puissamment contribué à la vulgarisation et à la pratique des plus saines notions du crédit et provoqué l'association des capitaux pour les grandes entreprises d'utilité publique, entre autres, pour le percement de l'isthme de Suez.

[1] Dictionnaire de Bouillet.

N'oublions pas de dire, qu'ennemie absolue, irréconciliable de la force brutale, de la violence sous toutes ses formes, la doctrine Saint-Simonienne est, par ce seul fait, exclusive de toute idée de bouleversement. Elle modifie successivement par le seul ascendant de la raison; elle ne renverse pas; son but est de construire et non de détruire; elle ne frappe pas, elle persuade [1]. On lui a attribué la communauté des biens et des femmes : elle repousse cette accusation.

Le Saint-Simonisme a eu et a encore, pour adeptes principaux, des hommes très remarquables à divers titres, des esprits éminents, un très grand nombre d'élèves de l'Ecole polytechnique, des artistes célèbres, etc.

En présence de ces supériorités, me sera-t-il permis de hasarder une timide observation? C'est que la nouvelle école a peut-être oublié un instant que l'éducation sociale n'est pas une fleur de serre-chaude, fruit prématuré d'une chaleur artificielle, qu'elle requiert du temps, du travail et une patiente culture.

Si, au lieu de vouloir précipiter ses conquêtes, improviser la destruction de l'héritage, la hiérarchie, l'affranchissement du prolétaire et celui de la femme, le Saint-Simonisme s'en était tenu à sa formule première, ses théories ne se seraient pas si rapidement dissoutes en nébuleux trinômes, en équations algébriques, et sa pratique en dispersion et banqueroute.

Aujourd'hui la phalange cherche à se reformer sous les auspices d'une dure expérience. Nous la saluons fraternellement, comme un vaillant auxiliaire dans l'œuvre d'une réforme sociale.

[1] **Louis Jourdan.**

XXIX. Réformateurs. (Positivisme.)

L'éducation du genre humain s'est toujours faite par la représentation, par la substitution d'un idéal nouveau à une réalité ancienne.

Pecqueur.

L'Humanité, quittant l'âge des instincts et des aspirations, entre dans celui de la conscience et du gouvernement de soi-même. Pour traverser cette époque de crise et pour instituer son avenir, elle a besoin de la science, qui lui apprend ce qu'elle est, de la philosophie, qui systématise la science, de l'idéal qui élève et consacre la philosophie.

C'est le grand œuvre qu'avait entrepris Auguste Comte, lorsque, à peine sur le seuil de la vieillesse, il fut enlevé à la philosophie, qu'il transformait, aux sciences, qu'il coordonnait, à l'histoire, dont il traçait la marche évolutive, à l'Humanité, dont il annonçait le règne, à l'école positiviste, qu'il venait de fonder.

C'est ainsi du moins que s'expriment ses disciples.

Les trois aspects de l'être, sont: intelligence, sentiment, activité (dogme, morale, industrie).

La religion de l'Humanité, que proclame le Positivisme, consiste dans l'association progressive de ces trois aspects.

L'Humanité est dirigée par le sentiment, éclairée par l'intelligence, soutenue par l'activité. De là, trois éléments sociaux : la femme, le sacerdoce et l'homme, qui est la base du Grand Etre et son élément le moins parfait.

Cette religion a ses dogmes, son culte, ses temples, ses prêtres, ses sacreménts. Sa morale consiste à faire gra-

duellement prévaloir sur l'égoïsme comprimé les épanchements de l'altruisme [1].

Elle a ses anges gardiens, qu'elle propose à l'adoration des adeptes. Ce sont : la mère, l'épouse et la fille, qui représentent le passé, le présent et l'avenir, à peu près comme les trois Nornes dans l'Edda.

C'est à ces trois êtres subjectifs, que s'adressent les trois prières quotidiennes, qui constituent le culte personnel. La prière du matin doit être la plus longue; la dernière se fait au lit, pour amener le calme cérébral.

Le culte domestique consiste dans les neuf sacrements sociaux, dont le premier, la présentation, correspond au baptême chrétien avec parrain et marraine ; le dernier, l'incorporation, se pratique sept ans après la mort, par un jugement solennel.

Si le défunt est digne d'être incorporé au Grand Etre, il est transporté dans le bois sacré, qui entoure le temple de l'Humanité ; sinon, ses restes sont jetés dans le désert des réprouvés.

Le culte public sera célébré dans des temples placés au milieu des tombes sacrées, et où la déesse Humanité sera représentée par une femme de trente ans, tenant son fils entre ses bras.

L'année se divise en treize mois, chacun de vingt-huit jours. Ces mois portent les noms de quelques grands hommes, parmi lesquels figurent St. Paul entre César et Charlemagne, Frédéric (!) entre Descartes et Bichat.

Chaque dimanche ou humanidi ou fête, est un jour de repos. Le trois cent soixante-cinquième jour de l'année est consacré à la fête des morts et le jour complémentaire

[1] Néologisme substitué aux mots : Amour du prochain.

des années bissextiles, on célèbre la fête des saintes femmes.

L'Occident régénéré aura deux mille presbytères, composés chacun de sept prêtres et trois vicaires. Ce clergé n'aura qu'un pouvoir purement spirituel, et sera dirigé par quatre provinciaux et un grand-prêtre, qui résidera à Paris, etc., etc.

Je dois me borner à ces rares et rapides délinéaments. Ils donneront une idée du Positivisme, auquel des hommes très graves [1] accordent une haute importance, au double point de vue philosophique et religieux, que quelques-uns considèrent même comme la seule doctrine capable de rallier aujourd'hui les consciences, en y anéantissant l'ennui, le doute et l'irrésolution. « Né de l'ensemble du passé, dit M. de Lombrail, réclamé par le présent, c'est l'héritage des morts recueilli par un philosophe au nom des vivants. Dernier degré de l'échelle historique et terme suprême de la loi de continuité, qu'il consacre, le Positivisme n'a pas été le fruit d'une invention sublime, mais il a répondu à l'appel d'un profond penseur, évocateur de l'Humanité. »

M. de Lombrail va plus loin. Il croit prouver que ce penseur est *supérieur à l'Humanité elle-même.*

Incapable de faire jamais l'apothéose d'une supériorité quelconque, mortel trop faible pour apprécier un dieu et ses révélations, je laisserai ce soin à une femme distinguée par son esprit, son savoir et ses viriles aspirations.

« Quand, dit Mme J. d'Héricourt, M. Comte, avec une âcreté de style qui sent Saint-Dominique, qualifie Voltaire et Rousseau de *peste occidentale*, de *démolisseurs incomplets*, leurs disciples de sectes *immorales* et *arriérées*,

[1] **Entre autres, M. Littré, de l'Institut.**

quand il va jusqu'à provoquer contre eux la *sévérité des gouvernements,* cela nous paraît ridicule et odieux à la fois.

» M. Comte veut créer un culte sans Dieu, un sacerdoce sans révélation, et fonder une morale sur une fiction.

» Il décompose l'Humanité en trois éléments: *actif, spéculatif* et *affectif,* personnifiés par l'homme, le prêtre et la femme, comme si tout être humain, convenablement développé, n'était pas à la fois sentiment, intelligence, action, et cela tour à tour, selon que la réaction nécessite la prédominance de telle ou telle face de son être.

» Il professe une grande admiration pour le moyen-âge, cette époque toujours vantée par les Veuillot de tous les pays, ce temps heureusement passé, où le peuple était une *vile pédaille,* une gent taillable et corvéable à merci, où les preux chevaliers parcouraient le monde, pour se procurer le plaisir de le pourfendre, sans une ombre de raison, ou s'embusquaient au coin des routes pour dévaliser les marchands ; où la guerre était partout, les chausse-trapes et les géhennes partout, l'ignorance et la superstition partout.

» La deuxième partie du catéchisme positiviste consacrée au culte, est d'un bout à l'autre une méthode sûre pour arriver à la folie....... »

Assez sur ce sujet. J'ai hâte d'aborder un système plus rationnel. Passons de l'œuvre d'un dieu à celle d'un simple mortel.

XXX. Réformateurs. (Fusionisme.)

> La reconstruction de l'idéal religieux tient une place si importante dans les préoccupations de notre époque, que toute œuvre pouvant hâter la solution de ce problème capital, est accueillie avec bonheur par tous les esprits sérieux.

Le Fusionisme est un système basé sur la fusion, d'après laquelle les êtres se mêlent et s'unissent entre eux, pour réaliser tous ensemble et chacun en particulier, la manifestation divine.

Cette doctrine se donne aussi comme dogme de l'avenir et prétend être à la société future ce que le christianisme a été à la vieille société. C'est, aux yeux de beaucoup d'hommes intelligents, la plus haute et la plus large conception philosophique, qui ait paru jusqu'ici. Elle donne la raison des lois de la nature et en explique le but caché.

Dieu est la vie de toute vie. Il est la substance universelle, qui constitue le fond de chaque être.

La destinée de tout être individuel est de réaliser l'être universel.

Je dois, pour ne pas être trop long, me borner à indiquer cette base du Fusionisme. On me saura gré de laisser parler le fondateur lui-même :

« Quand, dit M. Toureil, le cœur bat et s'exalte à la vue d'un magnifique lever du soleil ; quand le silence des montagnes vous remplit d'une sorte de terreur ; quand une douce rêverie s'empare de vous en présence des eaux tranquilles du lac, où se réfléchit le ciel bleu ; quand, au fond de la vallée solitaire, marchant seul sur la pelouse émaillée de fleurettes, vous êtes saisi d'une sorte

d'attendrissement mélancolique, ou qu'à la vue d'un paysage pittoresque, votre âme s'élance épanouie, pour se sentir vivre un peu partout, non, mon cher frère, ce n'est point là du sensualisme : c'est quelque chose de plus élevé, de plus saint.

» Dans la nature, Dieu se trouve présent partout, et sa voix arrive à notre cœur à travers le rayonnement de chaque être.

» Pour l'âme développée, la nature est un sublime concert, dont elle ne se lasse point d'ouir les harmonies. Chaque être est pour elle un accord divin, avec lequel elle est à l'unisson. Elle tressaille avec les étoiles scintillantes au fond de l'espace azuré : elle est sombre avec la nuit noire, épanouie avec un soleil étincelant, inquiète avec le nuage orageux, qui passe sur le ciel pur.....

» Il y a dans le cœur de l'homme tendre, une fibre pour tous les bruits, pour tous les sons, toutes les voix du monde extérieur. Son besoin d'aimer lui fait personnifier toutes choses. La brise, qui gémit à son oreille et glisse sur son front, est un être animé, dont il voudrait savoir la langue. Il voit dans la feuille jaunie d'automne, détachée au souffle du vent, une larme mystique tombée de l'arbre, qui pleure sa dépouille. Le filet d'eau, qui gazouille en précipitant ses flots limpides à travers les galets roulés par le torrent, lui semble dire des mots mystérieux, dont il se demande le sens. Il croit entendre dans le murmure de ses ondes capricieuses, s'agitant comme un être impatient de se révéler au monde, la plainte d'un être incompris.

» N'avez-vous pas remarqué, mon cher frère, que tous les bruits de la nature, ont quelque chose de triste ? Ah !

c'est qu'en effet, il y a au fond des êtres incompris, une tristesse infinie.

» Tel est l'état des morts. Ils remplissent toute la nature, où ils habitent mystérieusement.

» Ils sont dans les roseaux, qui soupirent au souffle des vents sur les bords du lac bleu ; ils sont dans la forêt qui hurle agitée par l'orage ; dans la cascade, qui mugit en bondissant du haut de la montagne ; dans l'oiseau, qui chante ; dans l'insecte, qui bourdonne ; dans les feuilles séchées, qui bruissent sous les pieds du rêveur solitaire. Ils sont dans les rayons du soleil, qui dorent la campagne ; dans les brins de gazon tapissant les marges du chemin, dans la fleur isolée des bois, dans le lierre rampant sur la muraille, dans le lézard caché sous la mousse du buisson. Ils habitent en nous ; ils nous voient, ils nous parlent, comme ils parlent chez tous les êtres, où ils résident ; mais leur langage n'est point entendu, et c'est là pour eux une grande douleur [1]. »

Quelles douces et consolantes rêveries à côté des prosaïques calculs des économistes ! Que ce suave langage est préférable, à la morgue doctrinaire, au ton dogmatique et tranchant des Positivistes !

J'abrège à regret les citations, car on croit entendre les accords de l'harmonica ou ceux d'une harpe éolienne, remplissant au souffle du zéphyr, les bocages sacrés d'Isis de ses vibrations mélodieuses.

Dans ce cours d'initiation maçonnique, nous avons commencé par donner au lecteur une idée de la Maçonnerie. Nous avons fait voir ce qui la distingue de la pseudo-

[1] Deuxième lettre apostolique.

maçonnerie, inventée par des hypocrites, des ambitieux ou des traîtres.

Nous avons passé en revue les principales associations de l'antiquité et du moyen-âge, auxquelles la Maçonnerie croit pouvoir se rattacher par des liens de parenté. Le néophyte est entré successivement avec nous dans les pagodes de l'Inde, dans les lamaseries du Tibet, dans la synagogue des Esséens, dans les grottes druidiques et jusque dans le sombre laboratoire des cabalistes.

Il a visité les pyramides, les ruines de Thèbes et de Palmyre, le temple de Salomon, les cathédrales gothiques et enfin le Grand Orient moderne.

Après cette instruction préalable, il a dû s'armer de tout son courage pour aborder les mystères encore enfouis dans les profondeurs de l'avenir : Dieu, l'homme, la naissance, la vie et la mort, la civilisation et le progrès. C'était la ténébreuse et formidable avenue des sphinx, qui conduit à la caverne d'initiation par une série d'épreuves, de séductions et d'épouvantes.

Quoique profane nous-même, mais Maçon de cœur, nous n'avons pas craint d'entrer dans la Loge, de nous asseoir sur le siége du Vénérable, et là, éclairé par une secrète intuition, d'interpréter les augustes symboles.

Nous demandons pardon aux Frères pour cette usurpation sacrilége : nous leur demandons même la permission d'introduire le néophyte dans le sanctuaire.

XXXI. Bensalem.

Sey mir gegrüsst, friedselige, liedergepriesene Insel! Du tauchst herauf aus des Ostmeers grollenden Fluthbett,
Wie aus des Nachtgrauns Schoss ein Traumbild.

KOSEGARTEN.

Je te salue, ile de la paix et si digne d'être chantée!
Tu émerges du fond de l'océan, comme une image fantastique du sein de la nuit.

En face des colonnes d'Hercule, selon des traditions antiques conservées par Platon, s'élevait au milieu de l'Océan atlantique austral, une île fortunée plus grande jadis que l'Europe et l'Asie ensemble, et abritée contre toute invasion par d'immenses et liquides déserts. C'est l'Atlantide. Platon suppose que par l'effet d'un cataclysme épouvantable, elle s'abîma dans les flots de cet océan que les anciens appelaient *mer ténébreuse* [1]. Par une fiction ingénieuse, Bacon l'en a retirée. Il appelle sa métropole **Bensalem** et y place le temple de Salomon, desservi par les vrais sages, amis de l'humanité et de la vertu. C'était l'idéal d'une institution, qu'il appelait de tous ses vœux, et qui devait servir de modèle à l'association maçonnique.

[1] Ce qu'il y a de curieux, ce sont les vastes forêts de goémons que l'on observe entre le onzième et le treizième parallèle, des Açores aux Bermudes; ce qui révèle l'existence d'un immense banc sous-marin, autour duquel circule le grand courant de Gulf-Stream. Ces goémons sont quelquefois si épais, qu'ils semblèrent à Christophe Colomb des prairies submergées. Les anciens en parlèrent déjà de cette manière.

Le pays d'Aszlan, habité par les anciens Mexicains, rappelle l'Atlantide. La ville de Mexico elle-même, assise sur le dos porphyrique de la Cordillère, avec son lac, ses édifices construits sur pilotis, ses canaux, ressemble à la capitale des Atlantides, telle que Platon l'a dépeinte dans son Critias. Il suppose que cette île a péri dans les flots, comme celle de Maurigaseina en Chine, et comme la cité d'Is en Bretagne. C'est l'île inaccessible que Ptolémée place parmi les Canaries : c'est sans doute aussi l'île enchantée où la fée Morgan a transporté Arthur.

Son intention était de vulgariser la science, de publier les découvertes et de rompre ouvertement avec les anciens préjugés.

Mais l'immortel auteur de l'*organum* ne nous a pas tout dit sur cet Eldorado social. Un voyageur moderne complète ainsi sa relation :

A Bensalem, il y a des maisons d'asile pour les pauvres, les vieillards, les orphelins, des hospices et des hôpitaux, des maisons de travail, qui sont en même temps des maisons de correction. On n'inflige que des châtiments utiles. La prison, les supplices, la mort n'entachent point le code pénal. On a d'ailleurs rarement à punir, parce qu'on a pris tous les moyens pour prévenir le mal.

Il y a des écoles, des fabriques, des manufactures. Dans les premières, l'émulation, qui n'est qu'une secrète jalousie, un ignoble sentiment d'amour-propre, est justement proscrite. Les élèves trouvent dans leurs progrès la plus pure et la plus douce récompense de leurs travaux.

A Bensalem, point d'impôts. On se cotise selon les événements et les besoins de l'Etat.

Point d'armées permanentes, point de distinctions héréditaires, point de vains titres.

Chaque propriété est entourée d'une limite naturelle. Pas de murs mitoyens, pas d'empiétements, pas de voisins. Un tribunal d'arbitres juge toutes les contestations : donc pas de procès, pas d'avocats, pas de bureaucratie, pas d'épices, pas de magistrature à défrayer.

L'agriculture, le commerce, l'usage des eaux et du bois sont libres. Donc, ni huissiers, ni douanes, ni garde-forestiers, ni gendarmes.

On célèbre à Bensalem des fêtes de famille, où tout respire la piété la plus tendre, les plus doux sentiments et

la bonté intime, qui caractérise cette heureuse nation. La naissance d'un enfant répand la tristesse et non la joie. On l'accueille, on le salue comme un nouveau compagnon dans cette vallée de larmes, qui s'appelle Terre. On le plaint d'avance pour les maux, qu'il aura à souffrir : on tremble devant les destinées inconnues, qui l'attendent : mais il n'est personne, qui, en faisant des vœux pour son bonheur, ne se sente disposé à sacrifier du sien, pour y concourir.

Par contre, loin de plaindre ceux, qui meurent, on les félicite de ce que l'heure de l'affranchissement a sonné pour eux, et l'espoir qu'ils habiteront un séjour plus heureux, tempère les regrets de leur perte.

Point d'esclavage à Bensalem : celui des animaux est adouci autant que possible. On ne les tue qu'à regret pour s'en nourrir et obéir à une nécessité fatale. On ne les maltraite jamais.

Quant à la domesticité, elle n'y a rien de dégradant. C'est une convention bilatérale, qui a ses bases et ses conditions, librement adoptées par les parties contractantes.

Une éducation fondée sur la charité, rend inutiles et l'application des supplices et l'office si pénible de geôlier, si dégradant d'espion et de bourreau, ainsi que les armées permanentes, obstacle *permanent* à une véritable civilisation et où les déserteurs seraient seuls dignes d'estime, si l'on ne tenait pas compte de la violence, à laquelle tant de militaires n'ont ni la force, ni le courage de se soustraire.

La population n'est qu'un peuple de frères, qui s'estiment, s'aident et s'entr'aident contre les maux de la triste existence humaine. La fraternité préserve l'Atlantide de

la corruption que l'égoïsme engendre partout ailleurs. Au rebours des sociétés, qui peuplent le continent des deux hémisphères, l'homme corrompu est une exception dans la nouvelle Atlantide, comme l'homme vertueux l'est chez nous. Objet du mépris universel, il vit dans un milieu tel, que force lui sera de changer, de s'expatrier ou de succomber.

Chacun peut honorer Dieu à sa manière, pourvu qu'elle ne blesse ni l'ordre ni la décence. Point de culte officiel. On ne connaît d'autre théologie, que le dogme du genre humain et la foi dans la nature, selon l'expression d'un philosophe. Un dieu, un être unique, cause, moteur et conservateur des choses, une âme immortelle, susceptible de récompense et de punition, selon les bonnes ou les mauvaises actions qu'elle a commises ; telle est la croyance simple que les familles se prescrivent et se transmettent.

Mais qui abritera cette population contre les intempéries des saisons, contre les inondations, la famine, la peste, les maladies de tout genre ? Comment pourvoira-t-elle à la rapidité des communications et des transports ? Quels seront ses ressources en cas d'attaque? quelles armes emploira-t-elle pour repousser une invasion des barbares ? Comment dominera-t-elle le terrible élément qui l'entoure ?

Une classe de citoyens est chargée de tous ces soins. Ils ont voué leur vie à de constantes études et loin de dédaigner les découvertes faites dans les autres pays, ils vont régulièrement à leur recherche. C'est l'*institut de Salomon.* Son but est la découverte des causes et la connaissance intime des forces primordiales et des principes des choses, en vue d'étendre l'empire de l'homme sur la nature entière.

Amis de Dieu et des hommes, ils ne se répandent dans le monde que pour faire le bien et s'instruire. L'univers est leur temple, la charité leur culte, la science leur étude. Il y a entre ces philalèthes une sainte communauté d'aspirations et de bonnes œuvres.

Ils ne font qu'un, quoique disséminés; ils s'entendent, bien que parlant différentes langues; car la langue des sages, c'est la contemplation. Le méchant ne se glisse pas parmi eux, sans être bientôt reconnu à ses profanes allures. Comme le miroir souillé de boue, ne peut plus refléter les rayons solaires, de même le méchant ne saurait s'éclairer à la lumière divine.

La cité de Bensalem semble avoir réalisé par anticipation la théorie sociétaire de Fourier et l'idée du phalanstère, non point matériellement, mais sous le rapport moral. Elle tient compte des diverses aptitudes industrielles, des besoins sensitifs, uniques et intellectuels de la société.

Elle a plus de rapports encore avec le Fusionisme.

« Dieu, disent les sages de l'île, est la vie de toute vie. Il est la substance universelle, qui constitue le fond de chaque être. Dieu est donc vivant au fond de toute chose, et tout ce qui vit, tout ce qui est, emprunte l'être et la vie de Dieu même.

» La vie ou la substance, qui est au fond la même pour tous les êtres, existe cependant dans chacun d'eux à divers degrés. Elle s'élève progressivement dans l'échelle des êtres, depuis l'atome le plus infime sur cette terre, jusqu'à l'homme, et depuis notre chétive humanité jusqu'aux humanités supérieures, qui, provenant de millions de milliards de siècles, avant la nôtre, sont parvenues dans leurs sublimes évolutions à une existence, qui se rapproche de

plus en plus de la toute-puissance, de la souveraineté intelligente et de l'amour infini de Dieu. »

Enfin la nation de la Nouvelle-Atlantide réalise le beau tableau social tracé de nos jours par un sage de la Suisse :

« Les affections de famille, dit le pasteur Naville, y sont ennoblies et embellies par le charme des vertus domestiques ; tous les cœurs y sont unis par les doux liens de la charité ; la bonne foi y est la base de toutes les relations d'intérêt et le principe d'une confiance réciproque et sans bornes ; les plaisirs populaires, dépouillés de tout ce qu'ils ont de bas et de grossier, n'y présentent plus que des tableaux d'innocence, de joies honnêtes et de voluptés pures. On n'y voit point de mendiants ; car les remèdes efficaces au paupérisme, et les seuls qui le soient, le travail et un sentiment de dignité chez les pauvres, dans les classes aisées une bienfaisance intelligente et active, y font partie des mœurs générales. On n'y voit point de prison ; car les prisons ne sont guère que les lieux où des infortunés expient le tort qu'ont eu leurs parents ou la société de les avoir négligés ou pervertis dans leur jeune âge. On n'y est pas attristé par le spectacle, hélas ! si commun, que présente la cause juste, lorsqu'enlacée dans le réseau des formes légales, elle succombe sous les astuces de la chicane ; car la conscience y parle plus haut que les coupables désirs qui peuvent se prévaloir de l'imperfection des lois. Les mauvaises influences y perdent tout leur empire ; elles échouent contre le bon sens et le sens moral que l'instruction a universellement et puissamment développés dans la population.... Toutes les bonnes influences, au contraire, y trouvent dans des esprits et des cœurs bien disposés, des chances de suc-

cès. Tous les projets de bien public y sont secondés par un concert d'intelligences capables de le comprendre, et il ne manque jamais d'âmes animées du dévouement nécessaire pour les exécuter [1]. »

XXXII. Bensalem. (Suite.)

Devenere locos lætos et amœna vireta
Fortunatorum nemorum, sedesque beatas.
VIRGILE.

Ils arrivèrent en des lieux ravissants. C'étaient de frais bocages, des bois délicieux, de fortunées demeures.

Il y a à Bensalem un temple, où l'on chante des hymnes à Dieu et s'y rend qui veut. On nous y conduisit.

Il s'élève au milieu d'une belle place en forme de rotonde, couronnée d'un dôme magnifique, et soutenu sur un seul rang de colonnes. Dans les niches du pérystile figuraient les bustes antiques d'Hermès, de Pythagore, de Socrate, de Jésus et autres bienfaiteurs de l'humanité.

Le temps avait déjà imprimé une teinte vénérable aux murailles du temple. Elles en avaient plus de majesté [2]. Sur le fronton, on lisait cette inscription : La cité de Dieu n'a besoin ni du soleil ni de la lune pour s'éclairer. C'est la clarté de Dieu, qui l'illumine et l'agneau est son flambeau. *Civitas Dei non eget sole neque lunâ ut luceant in eâ, nam claritas Dei illuminat eam, et lucerna ejus est agnus.*

C'était un jour de fête. « Nous suivîmes le peuple, qui, d'un air recueilli, d'un pas tranquille et modeste, allait

[1] Discours du 6 juillet 1841 aux Sociétés d'utilité publique de Lausanne et Genève.

[2] Mercier.

remercier Dieu. Chacun s'assoyait sur les bancs rangés en nombre suffisant et les hommes étaient séparés des femmes. L'autel était au centre, absolument nu, et chacun pouvait distinguer le prêtre, qui faisait fumer l'encens. A l'instant où sa voix prononçait les cantiques sacrés, le chœur des assistants élevait alternativement la sienne. Leur chant doux et modeste peignait le sentiment respectueux de leur cœur. Ils semblaient pénétrés de la majesté divine. Point de statues, point de figures allégoriques, point de tableaux [1]. » Mais trois tables de marbre noir incrustées dans les parois du temple, portaient chacune en trois langues différentes et en lettres d'or, le passage suivant des Saintes-Ecritures :

« *Quand je parlerais le langage des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis que comme un airain sonnant et une cymbale retentissante. Quand j'aurais le don de prophétie avec une pleine connaissance de tous les mystères, et une foi capable de transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Et quand j'aurais distribué tout mon bien aux pauvres et que j'aurais livré mon corps aux flammes par le martyre, si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien.*

» *La charité est patiente; elle est douce; elle n'est point envieuse, n'use point d'insolence et ne s'enorgueillit point. Elle n'est pas ambitieuse, ne cherche point son propre profit, ne s'aigrit point, ne pense point à mal. Elle ne se réjouit point de l'injustice; mais elle se réjouit de la vérité.* I. Corinth. XIII. »

Voilà, nous dit notre guide, c'est dans cette page divine qu'est contenue toute notre législation, toute notre morale,

[1] Mercier.

toute notre politique, toute notre règle de conduite. La charité est notre suprême loi, et c'est à son exercice que le peuple de l'Atlantide doit le bonheur, dont il jouit. C'est la parole perdue d'Hiram-Abi, et nous l'avons retrouvée.

XXXIII. Espérance.

Wie der Schlaf, so bleibt das Leben ein ewiges Räthsel, ein anscheinlich dürrer Baum. Die Wurzel verliert sich in den Schooss der Nacht; trüber Hauch wehet aus den Zweigen; aber oben am Gipfel regt sich, wie ein stilles Sausen, das Geheimniss der Geisterwelt.

Comme le sommeil, la vie restera une éternelle énigme. Arbre aux apparences flétries, sa racine se perd dans les profondeurs de la nuit; une haleine trouble s'exhale de ses rameaux; mais sur la cime s'agite, comme un calme bruissement, le mystère d'une autre vie.

Nous avons vu Timon, éprouvé par de longs malheurs, trompé par une continuité d'illusions, ne plus admettre ici-bas, d'autre réalité que celle de la souffrance, d'autre espoir que celui du néant. Saturé de la vie, ému de ses peines et de ses vicissitudes profondes, épouvanté de ses mystères et de ses crimes, il ne voit que le côté sombre de toute chose. Selon lui, la théorie moderne du progrès ne peut aboutir qu'à l'énervement des corps et à l'épuisement de la vie. Loin de reconnaître un perfectionnement dans les découvertes de la science et dans les prodiges de l'art, il ne voit que stérilité et mort là, où il y a fécondité inépuisable et vie infinie.

Privé ainsi de toute consolation et de toute espérance, l'infortuné nie le progrès. Il va jusqu'à prédire les plus

grands malheurs à l'homme, s'il continue à solliciter contre lui la fatalité des énergies brutales de la nature. Puis s'enveloppant dans son manteau, il maudit la société, qu'il appelle *lupanar* infâme de l'humanité.

Damned earth, thou common whore of mankind[1].

Il maudit même le Créateur et, comme les Eesas, ce peuple d'Afrique, dont parle le capitaine Burton, s'il pouvait atteindre Allah, il le percerait de sa lance, puisqu'il permet qu'ici-bas le mal règne et que le crime triomphe. Il s'écrie avec le Romain : Comment croire à l'existence des dieux [2] ?

C'est qu'en effet, à moins d'oublier le passé, de glisser sur le présent avec légèreté et insouciance, de fermer les yeux sur l'avenir, à moins de se concentrer égoïstiquement dans un cercle plus ou moins étroit de jouissances mensongères et fugitives, sans tenir compte ni des comminations de l'inconnu, ni des plaintes, qui remplissent l'air, l'aspect de la société n'est pas réjouissant.

Et que n'a-t-elle pas fait pour se soulager? Nous avons des armées, des polices, des prisons, des hôpitaux et des gibets; nous avons une foule de missionnaires et de prédicateurs, des légions de philosophes, des myriades de livres, des montagnes de lois avec des quantités considérables de châtiments pour sanction. Eh bien! malgré cet immense appareil social, on est forcé de convenir que les résultats sont bien médiocres, pour ne pas dire nuls, même en réduisant à leur juste valeur les malédictions de Timon.

Le sage étouffe sous ce cauchemar social. Il sent le

[1] Shakespeare. *Timon of Athens.*

[2] ..... *Et sunt, qui credere possiut.*
Esse deos ! Ovide.

besoin de passer dans un autre milieu plus approprié à ses sentiments, dans une région idéale, où la triste réalité ne puisse l'atteindre. Là, il se construit un monde plus heureux, et il se berce de l'espoir, qu'il serait possible de réaliser cette création fantastique. Là, le génie de l'Humanité le couvre de ses ailes et le bénit. Il entre en communion avec des esprits, qui voilent à ses yeux les horreurs de l'existence [1].

C'est ainsi que Platon rêva sa république, Bacon sa Nouvelle-Atlantide, Fourier son phalanstère, la Maçonnerie son temple. Ne troublons pas ces somnambules inoffensifs dans leurs rêves dorés. Tâchons plutôt d'y puiser d'utiles enseignements. Surtout gardons-nous de méconnaître et de nier l'ordre qui règne dans Cosmos. Il subsiste, « puisqu'on sent planer au-dessus de soi, une harmonie fondamentale, qui couvre d'un voile mystérieux les fluctuations des vies individuelles. » *(De Pompéry.)* Prenons confiance en l'avenir et au cri de désespoir poussé par Timon, préférons, toujours avec M. de Pompéry, le cri de la jeune Amérique : *en avant !*

[1] *Der Genius der Menschheit nimmt ihn in Schutz und spricht priesternd seinen Segen über dessen Haupt. Er tritt dann in die Gesellschaft von Geistern ein, welche die Gräuel des Lebens vor seinen Augen verschleiern.*

XXXIV. Maçonnerie.

Alles deckt sich schon rings mit Nebel umher.... Schwebt nicht etwaiger Hermes voran? Blinkt nicht der goldene Stab, heischend, gebiethend uns wieder zurück zu dem unerfreulichen, grautagenden, ungreifbarer Gebilde vollen, überfüllten, ewig leeren Hades?

GÖTHE.

Déjà le brouillard enveloppe tous les objets. Qui vois-je à la tête? Ne serait-ce pas Hermès, au caducée d'or? Il invite, il commande, puis nous ramène vers le triste et crépusculaire Hadès, qui, quoique comble, est cependant éternellement vide, car il est peuplé de formes impalpables.

Le mal est grand, sans doute. Mais n'est-il donc aucun remède, aucun moyen de salut? Sommes-nous définitivement condamnés? Les terribles prophéties de Malthus, les malédictions de Timon, doivent-elles se réaliser avec le temps par la destruction d'une partie du genre humain? Depuis tant d'années que les penseurs raisonnent, que les philosophes disputent, n'ont-ils donc rien trouvé, rien inventé?

Un système est présenté, qui, ébauché, il y a un siècle et demi, et plus heureux que tous ceux qu'on a tenté de lui substituer depuis, offre encore aujourd'hui les plus solides garanties de succès.

Il se propose de détruire l'antagonisme, qui existe entre les passions humaines et le milieu social. C'est celui de l'association maçonnique, basée, non pas comme le Fouriérisme, sur la jouissance, mais sur la charité chrétienne. Au lieu d'établir entre le christianisme et le socialisme une antithèse, où doit se débattre la société moderne, la Franc-Maçonnerie les unit par de fraternelles agapes.

Elle groupe les hommes dans la Loge pour les conduire à la fraternité par la liberté et l'amour.

Son idéal, c'est l'union de toutes les églises dans une unité supérieure, qui deviendrait une sorte de christianisme progressif.

Elle doit être une sorte de résurrection de l'évangélisme primordial au milieu d'une société, qui, nous ne cesserons de le répéter, n'a plus du christianisme que le nom. Elle est cette Bensalem fortunée, où sont appelés tous ceux qui désirent travailler à la résurrection des âmes. Quels qu'ils soient, de quelque région qu'ils viennent, ils seront les bienvenus. Elle est prête à leur tendre une main amie et à leur ouvrir une cordiale hospitalité.

La Maçonnerie professe pour la conscience humaine un tel respect, qu'elle ne la blesse jamais dans ses croyances. Non seulement elle respecte les cultes reconnus par l'Etat, mais encore toutes les autres manifestations de la conscience. Persuadée que les grandes conceptions religieuses du passé représentent les différents aspects des religions de l'avenir, elle rend à la fois justice au christianisme réformé et au catholicisme, au brâhmanisme et au bouddhisme, au polythéisme grec-romain, aussi bien qu'au monothéisme juif ou arabe. Toutes les religions lui paraissent contenir des vérités, dont elle tient compte, en affirmant une synthèse supérieure.

Pour la conscience, ce foyer divin de la personnalité. cet asile sacré de la croyance intime, la Maçonnerie veut l'autonomie et le libre essor de ses manifestations soit individuelles soit collectives.

« Nous vivons, dit madame de Staël, dans un siècle où l'intérêt personnel semble le seul principe de toutes les actions des hommes ; et quelle émotion, quel enthousiasme

pourrait jamais résulter de l'intérêt personnel? Il est plus doux de rêver à ces jours de dévouement, qui pourtant ont existé et dont la terre porte encore les honorables traces. »

Faire revivre ce dévouement, le propager, l'universaliser si possible, telle est la tendance de la Maçonnerie.

Son but principal n'est pas précisément de dégager des aspirations et des travaux modernes un nouveau dogme philosophique et religieux, pour en faire la base morale de la société future.

Aujourd'hui tout dogme religieux se voile et s'obscurcit sous l'examen de la raison épouvantée. Ce n'est plus qu'un mythe, une entité, un spectre enfanté par l'imagination et le sentiment. La philosophie a, de négation en négation, poussé la théologie jusqu'au vide le plus absolu, lui a enlevé ses illusions, ses fétiches et son féroce attirail. La religion se trouve ainsi arrachée des mains du symbolisme et placée au sein de la vie réelle. Plus dè mythes, d'allégories, de vaine entité.

La morale, ce véritable ciment de la société, ce sublime parfum de la raison, il faut la dépouiller à tout jamais des oripeaux théologiques et la poser sur le socle inébranlable de la conscience. Sous ce rapport Kant a ouvert la voie sûre et droite, où nous devons marcher.

Sans répudier absolument les autres systèmes, la Maçonnerie se présente comme le plus fécond et le plus utile au travail de reconstruction, qui paraît devoir être l'œuvre de la seconde moitié du XIX[e] siècle.

La Maçonnerie ne se passe ni des arts, ni de l'industrie, ni de la science, ni de la philosophie, mais elle leur propose pour but la charité.

Elle rend sa dignité au sentiment, que le culte de l'in-

telligence et de l'activité ne considérait que comme un satellite accidentel, une pâle manifestation, tandis qu'à lui appartient la haute direction, qu'il ferait beaucoup sans les deux autres facteurs, et que ceux-ci ne feront rien sans lui.

C'est donc moins à l'intelligence qu'au sentiment que la Loge a recours. Elle rêve l'égalité, la tolérance, l'indépendance des hommes et plus que cela, elle cherche à les confondre dans un même sentiment de charité réciproque.

Ces aspirations ne sont-elles pas l'essence du christianisme? Ne sont-elles pas conformes à la religion éternelle, dont il est une phase, et où le scepticisme n'est qu'un accident?

Timon nie la possibilité de cette transformation et traite ceux qui la rêvent, de visionnaires. L'éternité passée est là, dit-il, image terrible de ce que sera aussi l'éternité future.

N'accueillons pas cette désolante perspective. Croyons à un avenir meilleur.

« Ne vous est-il pas arrivé parfois, en plein hiver, quand la nature semble engourdie, quand les arbres sont dépouillés de leurs feuilles, d'aspirer tout à coup des brises printanières et de sentir comme un parfum fugitif de lilas en fleurs? Ainsi aspirons-nous déjà les brises lointaines et les parfums vivifiants du monde nouveau, qui va éclore, de l'ère pacifique, où nous entrons. » *(Jourdan.)*

Il faut le reconnaître. La Maçonnerie et le Saint-Simonisme se touchent en un point essentiel, sans toutefois le baser sur le même principe. Les deux systèmes visent à l'amélioration la plus rapide que possible du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Mais ce que Saint-Simon veut faire par l'intelligence et l'activité, la

Maçonnerie l'opérerait bien plus facilement par la charité. C'est un apostolat tout de persuasion et d'amour. C'est une nouvelle communion de martyrs, à laquelle il n'a manqué que des bourreaux plus farouches.

XXXV. Maçonnerie. (Suite.)

Unabsehbar ergiesst sich vor meinen Augen die Ferne und ein blaues Gebirg endet im Dufte der Welt.

SCHILLER.

Une immense perspective s'ouvre devant moi, et dans le lointain vaporeux du monde, j'aperçois une montagne d'azur.

Le christianisme croit avant tout au progrès de l'intelligence par la foi aveugle, et au progrès de la volonté par la grâce.

La Maçonnerie laissant ces bases vaporeuses de l'abstraction, croit au progrès par l'action exclusive de l'homme. Elle demande le progrès intellectuel à la puissance de la raison, le progrès moral à l'énergie de la volonté, le progrès social à l'expension de la fraternité.

Elle ne se pose pas en système. Elle n'est ni catholique, ni protestante, ni rationaliste, ni théiste, ni panthéiste. Elle ne crée pas des dogmes. Elle ne s'occupe ni de l'évolution fatale, ni de la création, ni de l'origine de l'homme, ni de la genèse des choses. Elle ne s'égare pas dans des abstractions. Elle est essentiellement pratique. Elle subordonne la foi à la charité, le dogme à la morale, et pour elle, la charité ne se manifeste, ne s'exerce que par les œuvres.

Elle n'a pas la prétention de dissiper les ombres impénétrables, qui couvrent le berceau de l'homme et sa tombe, ni d'expliquer par des arguties l'hypothèse de la déchéance humaine et d'une prévarication solidaire, pour justifier l'existence du mal, qui est entré dans la nature humaine; dogme impie, s'il en fut jamais, qui ne soutient pas même l'examen du bon sens populaire, blasphème proféré par une théologie orgueilleuse, pour voiler le néant et l'impuissance de ses doctrines.

La Maçonnerie relègue toutes ces questions dans les ombres d'un mystère éternel. C'est un apostolat tout de persuasion et d'amour. Sauver l'humanité des erreurs, dont la bercent des fripons, des misères que lui infligent d'abominables tyrans, combattre l'antagonisme mystérieux qui existe entre l'homme et tout ce qui l'entoure, le combattre par une énergie persévérante, et vaincre de plus en plus les forces qui lui font obstacle, porter dans les relations sociales la généreuse puissance de l'abnégation, le dévouement à l'humanité, la fraternité, et tandis que le vulgaire n'aspire qu'à jouir, même aux dépens du prochain, travailler pour secourir, posséder pour donner, ne pas donner aux emblèmes plus de valeur qu'à la réalité, s'abstenir de vaines théories, d'abstractions stériles, se proposer dans tout et partout le soulagement des malheureux, la ruine des oppresseurs, le triomphe de la raison et de la fraternité, telle est la mission de la Maçonnerie : telle est la loi de son progrès. C'est une société d'élite dans la société générale. Elle ne s'est pas constituée dans un but de suprématie, de privilége, de monopole, ou, ce qui serait pire encore, de misanthropie, comme aux premiers temps de l'Eglise, les associations monastiques. Elle ne s'est pas confinée dans les déserts

de la Thébaïde, ni derrière les murs d'un cloître. Elle continue à vivre parmi nous, et, loin de nous repousser, elle nous attire et élève à elle. Elle a pu succomber aux influences délétères de la foule, mais elle revient toujours à la surface, fortifiée et épurée par les épreuves. Son but, c'est la propagation d'une morale pure, son mobile, c'est l'amour des hommes, son instrument, c'est la charité pratique. Tôt ou tard, on peut l'espérer, la Maçonnerie amènera les grands triomphes de la vérité, et si la société peut être sauvée, elle le sera par cette institution, qui, au rebours des autres religions, respecte toutes les croyances, convie à ses banquets fraternels toutes les nations et se distingue par la plus douce tolérance. Elle montre aux hommes dans une clarté funèbre, ce que c'est que d'oublier la première loi du christianisme : *Aimez-vous.* A elle seule il appartiendra de dégager la grande inconnue du problème social, à trouver la formule synthétique de l'Humanité. Ses néophytes usent leurs veilles à ce travail d'élaboration mystérieuse et de gestation préparatoire. Elle nous montre ce que pourrait être la société tout entière, dans la majesté de ses assemblées, tout à la fois si grandes, si modestes et si philanthropiques.

Le christianisme a été détourné de ses voies et sa profanation est aujourd'hui flagrante dans toutes les églises. Progressif de sa nature, il n'aurait pas dû s'immobiliser dans les entraves canoniques. Au contraire, recevant autant d'impulsion qu'il en donnait, agissant sur le siècle, comme le siècle agissait sur lui, il aurait dû se modifier suivant les mœurs, suivant les pays, suivant les peuples, suivant les âges et ne conserver d'éternel que cet adage divin : *Aimez-vous les uns les autres ;* sentence de paix et de fraternité, d'amour et d'union, qui vaut, à elle seule,

tout un code de morale; maxime sainte, devant laquelle viennent s'amortir et s'éteindre les grands et honteux mobiles des sociétés modernes, l'égoïsme, la haine, l'isolement, le doute, le découragement, la mauvaise foi. C'est par la fraternité que la Maçonnerie veut conduire les hommes à une ère d'harmonie universelle et de sublimes magnificences.

Par qui et quand la Maçonnerie a-t-elle été instituée sur cette base ? Nul ne le sait, nul ne connaît au juste ce législateur suprême. Son nom et sa vie sont restés ignorés et perdus, pour ainsi dire, dans les ombres du secret maçonnique et tandis que les noms des premiers messies survivront à leurs doctrines, la Maçonnerie survivra au nom de son instituteur.

XXXVI. Maçonnerie. (Suite.)

> C'est avec et par la Maçonnerie que le monde marchera à la conquête de la destinée, que Prométhée vaincra Zeus ; car elle met dans l'homme le sens du vrai et les grandes élévations de l'âme, le sens de la justice et le dévouement à l'humanité.

Nous avons déjà esquissé la situation douloureuse, où se trouve la société. Lutte et antagonisme partout, nulle part cohésion et concorde; tous les liens relâchés; le regret et la crainte, la défiance et la haine, le charlatanisme et la ruse apparaissent aussi bien dans les relations générales que dans les rapports individuels. Ce désordre, cette anarchie se retrouvent dans la politique, qui nous divise au nom du pouvoir et de la liberté ; dans les sciences, que rien ne relie entre elles, qui marchent disjointes

et au hasard; dans l'industrie, que ronge la lèpre de la concurrence; dans les beaux-arts, qui languissent privés d'inspirations vastes et fécondes.

Or, deux partis sont en présence, l'un pour éterniser, l'autre pour changer cet état de choses.

L'ultramontanisme est la fraction la plus active du parti conservateur, la Maçonnerie est le plus puissant levier du progrès.

L'ultramontanisme est une des formes systématiques et organisées de la réaction. C'est le vestige vermoulu d'une série de préjugés implacables: c'est le râle d'une caste, qui réclame la tutelle des âmes et des intelligences, pour les hébéter et rétablir son empire écroulé. Il prétend régner par la force et continuer dans le présent les traditions du fanatisme et de la tyrannie, qui ont désolé l'humanité. C'est au nom de la divinité, qu'il a toujours fait le mal. Il a taillé le crucifix en instrument de torture et c'est avec les feuillets de l'Evangile, qu'il allume les bûchers destinés à consumer les martyrs de la science et de la vertu.

Aussi se pose-t-il en adversaire déclaré de la Maçonnerie, qu'il calomnie et dénigre à outrance. La convaincre de démagogie, pour lui infliger des flétrissures imméritées, voilà aujourd'hui la grande tactique des ultramontains et leur séduction suprême.

Toutefois, il faut dire et pour ne pas douter de la Providence, que l'ultramontanisme s'engloutit dans le sang et la boue. On exagère trop son importance dans ces derniers temps et l'on a eu tort de considérer comme une menace, une dépouille putride. Il n'est plus une doctrine ni une institution sérieuse. C'est une conspiration qui se démasque, un intérêt sans pudeur, et quand, par hasard,

il parvient à faire entendre son sifflet strident, on croit reconnaître le cri du hibou, qui présage et réclame la mort.

Mais, malgré la hiérarchie, malgré le *Piusverein,* malgré toutes les congrégations, il avortera, car le trafic n'est pas un culte, une conception n'est pas un dogme, et le fiel n'est pas un venin, qui tue.

La Maçonnerie s'est organisée contre ce monstre dans les ombres du mystère. Il fallait bien, lorsque la réaction d'absolutisme marchait dans une phase d'ascension et de triomphe, que la résistance contre des empiétements scandaleux s'organisât en secret. Le nouveau système social s'est élaboré dans la Loge, sans retentissement extérieur, sans éclat, sans secousse. Le maillet des ouvriers a démoli le vieil édifice sans bruit, pierre par pierre, pour construire à sa place un temple nouveau. Aujourd'hui que la révolution a émancipé les idées, les Maçons peuvent travailler au grand jour, enseigner aux hommes l'amour, l'harmonie et la paix. Leur association n'est plus seulement une famille; c'est une église et sa parole, semée dans le monde, y continuera sa germination mystérieuse. Elle sauvera la société; mais il est des conditions de succès *sine quibus non,* et que la Loge me paraît oublier ou négliger. Elle voudra bien permettre à l'un de ses amis les plus dévoués, de les lui rappeler. En persévérant dans cet oubli, au lieu d'être une influence civilisatrice, un apostolat fécond, la Maçonnerie ne serait qu'un nouveau levier pour comprimer les masses ou un échelon pour atteindre plus facilement l'objet d'une ambition égoïste.

XXXVII. Observations.

Si la Franc-Maçonnerie doit subir quelque jour un sommeil irrémédiable, elle n'aura personne à accuser qu'elle-même.
Louis Ulbach, Maçon.

Lorsqu'à la conversion de Constantin, d'autres païens voulurent suivre son exemple, ils commencèrent par demander où était le véritable christianisme, et à qui, pour s'en instruire, ils devaient s'adresser : A l'école de Manès, à celle de Montanus, ou au concile de Nicée? Où était la vraie doctrine évangélique, dans les écrits d'Origène ou dans ceux d'Augustin? Qui était le plus à croire, Donat ou le pape Melchiade, Arius ou Athanase, Eutychès ou ce scandaleux concile soi-disant œcuménique d'Ephèse, qui le condamna, et qu'on appelle le *brigandage d'Ephèse,* à cause des violences qui s'y commirent [1]?

Même perplexité aujourd'hui pour le Mahométan, le Bouddhiste et les idolâtres. Où, demandent-ils, est le christianisme? Est-il à Rome ou à Genève, à Londres ou à St-Pétersbourg? Chez les sectateurs de Luther ou chez ceux de Calvin?

Le païen finit par dire : je cherche l'Evangile dans toutes les églises qui se disent chrétiennes, et ne le trouve dans aucune. Je cherche de même ces églises dans l'Evangile : elles s'y trouvent encore moins. Partout je ne vois du christianisme que le nom.

Il dit, et se résigne à rester ce qu'il est, ou bien embrasse la secte, qui est à sa portée. Il sera anglican ou catholique, selon que le hasard lui aura fait rencontrer un missionnaire de l'un ou l'autre culte.

[1] Bouillet, 9e édition.

Ainsi, hélas ! de la Maçonnerie. Le profane, qui veut y entrer, doit-il s'adresser au Grand Orient de France ou à celui de Londres ? Aux Loges de la stricte observance ou au Système rectifié ? Aux Templiers ou bien aux Rose-croix ? Quel est le rite orthodoxe ? Est-ce celui de Misraïm avec ses quatre-vingt dix grades ou la Maçonnerie éclectique ? Faut-il préférer la Maçonnerie bleue ou la Maçonnerie rouge ? etc., etc.

Tous ces rites divers se combattent ou se fusionnent en systèmes bigarrés, incomplets, remplis de contradictions.

Et cependant il n'y a qu'une seule et même immuable vérité dans la Maçonnerie : la **Fraternité.** Tout ce qui s'en écarte est faux et doit être éliminé. Ce critère infaillible devrait suffire pour préserver l'institution de scandaleux amalgames. Là ne peut donc pas être le germe des dissidences. Il est dans les rites, c'est-à-dire dans la forme, dans la prépondérance, qu'on lui a donnée sur le fond. La dissidence est l'œuvre des faux-Frères, de l'intrigue, de l'ambition et de la perfidie.

Eh quoi ! Vous reconnaissez, vous saluez comme Sœurs la Maçonnerie de Royale-Arche, les chevaleries, les grands chapitres, les grands campements, les grades philosophiques, les empereurs d'Orient et d'Occident, le rite d'Hérédom, le rite suédois, l'Ordre du temple, les Loges militaires et toutes ces superfétations plus ou moins contraires au véritable esprit de la Maçonnerie, vous les reconnaissez et vous donnez l'accolade fraternelle à leurs adeptes, tandis que d'autre part, vous excluez un véritable Maçon du temple, parce qu'il ne porte pas un petit ruban tortillé à la boutonnière !

Lorsqu'une association répandue sur tous les points du

globe, formée pour faire le bien et réconcilier les hommes entr'eux, jouissant de priviléges, ayant une hiérarchie, un gouvernement, des chefs publiquement, officiellement constatés, lorsque, dis-je, une association de ce genre se pose en ennemie des abus, qu'elle se base sur l'égalité et la concorde et proclame la nécessité d'une réforme sociale, se disant en mesure de l'accomplir, il doit être permis de lui demander, d'abord, sur quels titres se fonde l'autorité qu'elle s'arroge, ensuite, pourquoi ses doctrines varient et pourquoi elle ne joint pas l'exemple aux préceptes?

La première condition de succès pour la propagande maçonnique, est dans la stricte observation de son principe, dans l'accord de la théorie avec la pratique, dans une séparation entière, franche et formelle des Loges fidèles à leurs mandats d'avec celles qui ne le sont pas, dans l'unité de doctrine, dans la cessation, en un mot, de tous les schismes. La pseudo-maçonnerie se dévoile elle-même : car la pierre de touche est là, et son principe n'est pas la charité.

La véritable Maçonnerie a un caractère assez prononcé pour qu'on ne puisse pas la confondre avec les sociétés qui ont usurpé son nom, emprunté ses emblèmes et profané ses doctrines.

Elle a trop de dignité pour se prosterner devant un trône quelconque, trop d'indépendance pour se laisser patroner par les puissances du jour, trop de philanthropie pour refuser son assistance à quiconque l'implore. Elle ne reconnaît que la supériorité du mérite. Elle exerce son influence sur le monde profane sans subir la sienne. Elle attaque et combat toutes les institutions sociales condamnées par son principe, telles que le militairisme, les

gouvernements oppressifs, les cultes intolérants et la distinction des castes. Ennemie de la superstition, du privilége, de l'ignorance et des abus, elle leur déclare une guerre à mort, mais sans violence, sans haine et sans colère. C'est contre tous les maux, qui se résument dans le *moi* exclusif et égoïste des personnes et des castes, des familles et des coteries, en religion, en politique et dans l'ordre social, le *moi*, principe de tout mal, que la Maçonnerie s'est constituée. Il faut prouver au public qu'elle n'est ni une fantasmagorie oiseuse, ni un simple jeu de grands enfants.

La nécessité de Grands Orients autocratiques et de patentes constitutives ne me paraît pas démontrée, du moins pas dans leur composition actuelle. Sans doute, en face de la phalange disciplinée des obscurantins, il importe de serrer les rangs, d'agir de concert et avec ensemble, d'imprimer une impulsion salutaire aux ateliers, d'en faire converger tous les travaux vers un même but, et d'élever la puissance de l'association par l'uniformité des rites. Or, une autorité centrale peut seule provoquer et surveiller cette cohésion. Mais comme un patriarchat unique pour toutes les Loges du globe n'est guère possible, les Grands Orients le remplacent dans leurs limites respectives.

La première autorité de ce genre apparaît à York. Il s'en forma d'autres à Edimbourg, Londres et Dublin. Mais cette création au lieu d'atteindre le but proposé, engendra des rivalités, des schismes et des dissidences de toute espèce.

Avant 1717, toute Loge pouvait se constituer librement d'elle-même, sans autorisation et sans contrôle. En effet, pourquoi demanderait-on la permission de se réunir pour faire le bien ?

On ne saurait approuver surtout qu'une Loge reconnaisse l'autorité d'un Orient d'un autre pays.

Les Grands Orients devraient eux-mêmes être constitués par des Convents périodiques, auxquels assisteraient des délégués de toutes les Loges. Ces mêmes Convents feraient une déclaration de principes basée sur la grande loi d'amour et à laquelle souscriraient toutes les Loges.

Cette déclaration servirait en même temps à caractériser les rites compatibles avec ces principes et elle en laisserait d'ailleurs le choix à chaque Loge.

L'octroi des patentes constitutives est une mesure illusoire, la Loge ainsi constituée ayant la faculté de se soustraire à l'obédience de la Loge-mère, d'adopter un rite quelconque et de le changer à volonté. Je citerai pour exemple la Loge des *Vrais Frères unis*, à l'Orient du Locle. Elle travailla d'abord sous l'obédience du Grand Orient de France, passa en 1797 sous celle de la Grande Loge *aux Trois globes,* à Berlin, retourna au Grand Orient de France en 1806, adopta le rite écossais rectifié en 1817, et s'allia enfin, en 1829, à l'Union représentée par la Grande Loge nationale Suisse.

O Maçonnerie ! Tu te poses devant les profanes en société d'harmonie et d'amour : ne leur donne pas un spectacle de haines, de schismes et d'intolérance.

XXXVIII. Observations. (Suite.)

> **Pour que le vieux monde, dans ses troubles, dans ses tristesses, dans ses défaillances, dans ses ignorances, dans ses désordres, vienne à nous, il faut qu'il entende venir jusqu'à lui l'hymne toujours soutenu, toujours harmonieux de notre concorde, de notre joie, de notre espérance, de notre travail.**
>
> **Louis Ulbach, Maçon.**

Patronages princiers. La Loge, qui a reconnu que la plupart des maux, qui affligent le monde extérieur, dérivent d'une organisation défectueuse, ne doit pas en continuer les traditions dans son enceinte. Autant la pauvreté et le travail sont rabaissés et méprisés au dehors, autant doit-elle les honorer dans son sein, et par pauvreté, nous n'entendons pas celle qui provient de l'inconduite, mais du hasard et de l'infortune. Plus les profanes vénèrent les puissants du jour, moins elle doit avoir de communication avec eux et plus elle doit s'en défier, lorsqu'ils se présentent devant les portes interdites. Sans les repousser, s'ils sont dignes par leurs sentiments et leur conduite, d'être admis dans le temple de l'égalité, elle doit les traiter sans distinction particulière.

Que dire dès lors de cette Maçonnerie qui se place honteusement sous le patronage des rois et des grands de la terre ? Qu'elle n'a ni le sentiment de sa dignité, ni la conviction de ses doctrines. Elle oublie que ce n'est pas la Loge qui est censée s'honorer par la réception d'un prince quelconque, mais que les insignes maçonniques doivent éclipser les plus brillantes couronnes, les plus hautes dignités profanes. Confier aux hommes du privilége, aux princes du hasard, les destinées d'une asso-

ciation appelée à fonder le règne de la liberté et de la justice, est un contre-sens qu'on ne saurait assez flétrir [1].

Juifs. Dans la règle adoptée par le Convent de Wilhelmsbad, il est dit : « Si ton cœur sensible veut franchir les bornes des empires et embrasser avec ce feu électrique de l'humanité tous les hommes, toutes les nations ; si, remontant à la source commune, tu te plais à chérir tendrement tous ceux qui ont les mêmes organes, le même besoin d'aimer, le même désir d'être utile et une âme immortelle comme toi, viens alors dans nos temples offrir tes hommages à la sainte humanité. L'univers est la patrie du Maçon et rien de ce qui regarde l'homme ne lui est étranger. »

Comment concilier cette déclaration avec l'exclusion des Juifs ? Ne sont-ils pas nos frères en Dieu, tout comme les Mahométans et les païens? Et que penser du Maçon qui a écrit les lignes suivantes : « On a souvent reproché aux Loges allemandes leur intolérance à l'endroit des Israélites ; mais, outre que la position du peuple élu, dans tous les pays du Nord, ne peut en aucune manière se comparer à ce qu'elle est en France ou même en Angleterre, il reste à prouver depuis quand notre société, dont les deux Sts Jean sont les patrons [2] ; dont la première loi est encore et fut toujours la Bible, et particulièrement le Nouveau-Testament ; dont la vraie filiation historique est *chrétienne* par excellence [3] ; il reste, dis-je, à prouver depuis quand cette société aurait, par un décret obligatoire pour tous ses membres, adopté cette espèce de *déisme* d'esprits forts, que les Juifs et les Mahométans sin-

[1] Voir page 205 et suivantes ; item page 210.
[2] N'étaient-ils pas juifs ?
[3] Et Hiram, et le temple de Salomon, et les mystères d'Eleusis, etc. ?

cères condamnent aussi bien que les vrais disciples du Christ [1]. (!) »

Emprunter au mosaïsme la tradition fondamentale de la Maçonnerie, une grande partie de sa symbolique, et jusqu'à la nomenclature des mois; puis exclure les Israélites de l'association, est-ce logique [2]?

Presque tous les membres de la Grande Loge nationale aux *Trois Globes*, de Berlin, étant chevaliers de l'Aigle-rouge de toutes les classes, ordre équivalant à celui de la Légion-d'honneur, refusent l'initiation aux Juifs. Ce n'est guère étonnant. Lorsqu'on sait concilier les distinctions profanes avec l'égalité maçonnique, on peut bien professer pour l'humanité un amour soi-disant maçonnique, qui exclut des populations entières. La Loge *Royale-York à l'amitié* est tout aussi tolérante, tout aussi logique.

Politique. L'art. 8 du code adopté en 1804 par l'Alpina est de la teneur suivante : « *Comme citoyen et conformément aux prescriptions des Old-Marks* (v. les Constitutions d'Anderson), *le Franc-Maçon ne s'engagera jamais dans des émeutes ou des complots contre la paix et la prospérité de l'Etat. Il ne se conduira point contrairement à ses devoirs envers le gouvernement. Il se soumettra à tout ordre légal.* »

L'article se termine par cette recommandation, qui, à nos yeux et pour plus d'un lecteur, détruit tout ce qui précède : « *Il ne négligera aucune occasion d'agir dans l'intérêt du bien public et de contribuer avec zèle au salut de la patrie.* »

Qu'on me permette ici les suppositions suivantes :

[1] La chaîne symbolique, page 412.

[2] Voyez page 191 et 195.

Solon, les armes à la main, se rend sur la place publique et cherche à soulever le peuple contre le tyran Pisistrate;

Hipparque et Aristogiton complotent la chute de ses fils;

Spartacus forme le projet d'affranchir les esclaves;

Gracchus, celui d'affranchir le peuple romain de la tyrannie des patriciens;

Le philosophe Eusèbe médite la chute du méprisable Constance; Procida, l'expulsion des Français de la Sicile; Giano della Bella, celle des Gibelins; les héros du Grütli, celle des Autrichiens; Washington et Kosciuszko se mettent à la tête des insurgés contre les oppresseurs de leur pays;

Moïse conspire pour l'affranchissement d'Israël, les Macchabées contre les rois de Syrie, les Pays-Bas contre Philippe II, etc., etc.

Si tous ces hommes probes et courageux, et cent autres que je pourrais citer, étaient venus confier leur projets à la Loge et solliciter son assistance, elle l'eût donc refusée pour ne pas violer l'art. 8 et, contradiction amère, elle eût proclamé qu'*elle ne négligeait aucune occasion d'agir dans l'intérêt public et de contribuer au salut de la patrie.* Que dis-je? L'art. 8 lui eût fait un devoir de dénoncer les conspirateurs, de prendre le parti de Pisistrate contre Solon, celui des patriciens contre les Gracques, de combattre à Morgarten et à Sempach dans les rangs des agresseurs, etc.!

Eh quoi! Lorsque Ferdinand VII d'Espagne mettait hors la loi, non seulement tous les Maçons, mais tous les libres penseurs, il eût fallu respecter ce gouvernement atroce, mais d'ailleurs *régulièrement établi*, ne pas se dispenser de lui obéir! Suivant le règlement de Wilhelmsbad, le cœur devait tressaillir au doux nom de ce souverain! Il

eût fallu respecter le décret, qui traînait aux pieds de l'échafaud plus de cent mille Espagnols, et précisément les hommes les plus distingués !

Il fallait ne pas s'occuper de politique, lorsque des Loges entières étaient arrêtées, séance tenante, les dignitaires pendus et les autres envoyés aux galères ! Ah ! sans doute, il le fallait, selon certains Maçons. « Toute association, dit Galiffe, qui conspire pour renverser et détruire, *fût-ce même dans le but le plus noble,* abdique par là tous ses droits à la succession d'Hiram. (!) »

Je suppose qu'une légitime insurrection eût éclaté en Pologne contre le roi de Prusse, l'un des trois *partageux* de ce malheureux pays ; d'après l'art. 8, les Loges constituées par les trois Grandes Loges-mères, de Berlin, n'auraient pas pu y prendre part !

Ami de la paix, je ne veux pas celle du tombeau pour la société vivante ;

Ami de l'ordre, je m'efforcerai toujours de renverser celui, *qui règne à Varsovie ;*

Ami des lois, je ne leur sacrifierai jamais la charité et la justice.

La Maçonnerie belge paraît avoir compris notre pensée[1].

Le 24 juin 1854, le Grand Orient de Belgique abrogea l'art. 135 de son règlement, qui faisait défense formelle à la fédération maçonnique, représentée par le dit Grand Orient, de discuter des matières religieuses et politiques, et cette décision fut rendue publique par la voie de la presse.

[1] Voir le discours du F. Verhægen, Grand-Maître national et président de la Chambre des représentants belges, dans le journal la *Nation*, du 19 septembre 1854, et dans les *Esquisses maçonniques*, N° 11, de la même année. Item le discours du F. Goffin, dans la Loge de Verviers. *Esquisses maçonniques*, du 3 mars 1856.

Que les trois Grandes Loges de Berlin, et avec elles d'autres Loges allemandes, ainsi que la Maçonnerie suédoise, aient protesté solennellement contre cette mesure, cela n'étonne pas. On comprend moins que la Loge *modesta,* à l'Orient de Zurich, partage leur manière de voir. Mais ce qu'on ne comprend pas du tout, c'est le refus fait en 1848 par la Grande Loge de la république américaine de New-York, à l'invitation qui lui avait été adressée de prendre part à une démonstration publique en faveur des événements politiques qui venaient de se passer en Allemagne à cette époque, sous prétexte que cette participation était incompatible avec les principes de la Maçonnerie (!)

Ainsi voilà une Loge à qui la sainte cause de la liberté, de la justice et de l'émancipation des peuples est non seulement étrangère, mais antipathique ! Elle devait pourtant se souvenir que telle n'avait pas été l'opinion de tant de philanthropes, qui volèrent au secours de l'Amérique, lorsqu'elle secoua la domination anglaise.

Quant à la Maçonnerie suédoise, rien, certes, ne serait plus édifiant que de la voir repousser de son sein l'héroïque Gustave Wasa, sortant des forêts de la Darlécalie pour solliciter sa protection. Au lieu de blâmer la Maçonnerie belge, elle eût mieux fait de se soustraire aux influences de la cour, de renoncer à la théosophie de Swedenberg, et de recommander la tolérance religieuse.

A moins de s'annihiler, la Maçonnerie doit être politique en ce sens, qu'elle doit combattre les obstacles qui s'opposent à la propagation de ses doctrines et à l'application de son principe, c'est-à-dire au triomphe de la grande loi d'amour, si éloquemment interprétée par St. Paul. Elle sera religieuse dans le même sens et ne

reconnaîtra ni secte fanatique ni secte intolérante. Elle repoussera ouvertement, franchement, courageusement tout système soit politique soit religieux, opposé à cette loi, sans se prêter à la moindre transaction. Elle ouvrira largement ses portes à tous ceux qui viendront lui demander asile contre le fanatisme et l'oppression; elle accueillera toutes les aspirations progressives. Lui ôter ce privilége, c'est la frapper de stérilité, c'est la réduire à n'employer que des palliatifs, et ses efforts pour réformer la société ressembleront à ces médications illusoires, qui se bornent à panser les plaies, sans corriger la diathèse, qui les entretient.

Légende fondamentale. Cette fiction importée par l'écossisme, pourrait être abandonnée ou du moins remplacée par quelque chose de mieux. Je n'y trouve ni le caractère de la vérité, ni le charme de la poésie, Loin de personnifier les tendances douces et philanthropiques de la Maçonnerie, elle ne présente que des images lugubres, n'exprime que des sentiments de deuil et de vengeance. D'ailleurs son origine seule suffirait pour la condamner.

Militairisme. Institution essentiellement pacifique, la Maçonnerie doit se poser avant tout comme l'adversaire implacable de la guerre et de tout ce qui s'y rattache, anathématiser formellement l'état militaire, condamner avec indignation les armées permanentes et l'esprit de conquête, flétrir avec un juste mépris le soi-disant honneur et l'uniforme militaires; surtout ne pas reconnaître les Loges prenant cette qualification. Elle le doit, sous peine de forfaiture. Les Maçons feront-ils moins que les Quakers et les Mennonites, moins que les Esséens, dont ils se croient descendre et qui ne connaissaient pas la doctrine du Christ?

Quoique amplement traité page 287 et suivantes de cet ouvrage, ce sujet ne saurait être discuté avec trop de soin. Je renvoie les lecteurs à l'excellente publication intitulée : *De la guerre et des armées permanentes*, par M. P. Larroque, ancien recteur de l'académie de Lyon [1].

Mystères et secret. Quels mystères cache la Maçonnerie ? Quel est son secret ? Je crois que les *Souverains Grands-Maîtres absolus* du quatre-vingt-dixième grade du rite de Misraïm eux-mêmes, seraient assez embarrassés de répondre à cette question. La Maçonnerie n'a résolu et ne résoudra, pas plus qu'un autre système quelconque, ni les problèmes de la vie ni ceux de la société, et tout son secret consiste à soulager les misères humaines par la fraternité. Ce secret, elle doit le révéler hautement, le proclamer sur tous les toits, et dès lors, il ne peut plus être appelé secret [2].

Philanthropie. Parmi les gravures qui ornent la belle histoire de la Franc-Maçonnerie, par Clavel, la dix-huitième représente le guerrier Brandt, Maçon, sauvant la vie au capitaine Mac Kinsty, qui, fait prisonnier à la bataille des Cèdres, est déjà lié à un arbre pour être brûlé vif par les Iroquois. Mais il fait le signe de détresse. Alors l'Indien, qui avait été élevé en Europe et initié, lui sauve la vie.

Clavel cite encore d'autres exemples de ce genre, pour prouver l'excellence de l'institution. Ils ne prouvent, selon nous, que son imperfection ; car Brandt, s'il avait bien compris ses devoirs : 1° n'eût pas pris part à la guerre ; 2° s'il y était forcé, il devait en atténuer les horreurs et ne pas brûler les prisonniers ; 3° s'il pouvait sauver un Maçon, il

[1] Chez Guillaumin et Comp., rue Richelieu, 14, et Hachette, rue Pierre-Sarrazin, 14.

[2] Voyez page 276 et suivantes.

pouvait de même sauver tout autre prisonnier. Ou bien est-il dit que les Maçons ne doivent point ménager les profanes, et ne se secourir qu'entr'eux?

Symbolisme. J'aime celui de la Maçonnerie. Il s'adapte parfaitement à ses principes, et donne à la Loge un air mystique, des formules et des images pittoresques, qui charment l'imagination et éveillent de grandes pensées. Mais on le trouve surchargé, exagéré. Il n'est plus adapté à l'esprit moderne, car il est dans la nature du symbolisme de s'atténuer, de s'amoindrir, au fur et à mesure que les idées progressent et que les institutions libérales s'affranchissent et se développent.

On pourrait sans inconvénient supprimer tout ce qui a trait à l'ancienne astronomie.

Il faut en dire autant du langage et des signes de convention. La Maçonnerie doit s'infiltrer dans la société, et non s'en tenir séquestrée. Elle doit se généraliser, se répandre partout, et puisqu'elle peut aujourd'hui marcher tête haute et déployer sa bannière, pourquoi ces prétendues formules secrètes, qui n'ont plus de portée? Pourquoi, par exemple, conserver cette périphrase banale : Le *Grand Architecte de l'Univers,* tandis que le mot *Dieu* est bien plus expressif? Pourquoi toutes ces abréviations, qui ne cachent rien et que tout le monde connaît? Pourquoi un alphabet, un comput et un calendrier spécial?

Epreuves. Assurez-vous que le récipiendaire abhorre le militairisme, la guerre et le duel, qu'il est prêt à sacrifier une partie de plaisir pour soulager une infortune, à secourir indistinctement tout malheureux, à traiter tous les hommes comme égaux sans s'abaisser devant les grands, sans s'enorgueillir devant les petits, à soutenir toujours et partout les principes de l'institution maçonnique; trouvez

ces garanties : cela vaudra mieux qu'une pincée de lycopode et qu'un cliquetis d'épées inoffensives [1].

Loges d'adoption. La Maçonnerie doit convier les femmes à ses agapes. Les femmes et les filles des prêtres de l'Egypte participaient aux mystères, celles de la Grèce aux initiations, pourquoi les nôtres en seraient-elles exclues ? Ne sont-elles pas les souverains arbitres en fait de sentiment et de raison ?

Nées pour l'amour, filles, épouses et mères appelées à l'apostolat de la tendresse, elles ne demandent pas mieux qu'à aider leurs maris à pratiquer, à rechercher, à faire naître l'harmonie et l'amour. Elles mettraient des ailes angéliques à leurs inspirations, elles ajouteraient un baume divin aux consolations, qu'ils s'efforcent de répandre [2]. Dans ce grand hôpital, qu'on appelle société, il ne faut pas seulement des médecins et des chirurgiens, il faut des infirmiers et surtout des sœurs grises, qui sachent donner de la grâce à la charité et au dévouement.

Telles sont les réflexions et les observations que j'ai recueillies dans le monde profane sur la Maçonnerie. Je m'en suis constitué l'écho et l'interprète dans l'unique but de perfectionner l'institution et de provoquer une justification qui, je suis sûr, gagnera à sa cause, plus d'un esprit sérieux.

[1] Voyez page 284.

[2] Voir dans le *Monde maçonnique* (N° 3 et 4, 1858) la correspondance sur les femmes et la Franc-Maçonnerie. Item les *Esquisses maçonniques*, N° 1.

ERRATA.

Page 37, ligne 19. Lisez : *à moi* au lieu de *à mo.*
» 52 » 2 » *retournée* » *retourné*
» 55 » 22 » *Mithra* » *Mythra.*
» 72 » 23 » *Maledictus* » *Maladictus.*
» 77 » 18 » *infécondes* » *inféconds.*
» 80 » 19 » *Vaïssiya* » *Vaisiya.*
» 94 » 20 » *décorées* » *décorés.*
» 136 En note. Supprimez les mots : *plus significatif.*
» 184 » Lisez : 1535 au lieu de 1835.
» 194 ligne 11 » *Convent* » *couvent.*
» 206 » 24 » *empruntées* » *empruntés.*
» 215 » 20 » *effrayantes* » *effroyantes.*
» 225 et 278, ligne 6 et 32. Lisez : *Mithras* au lieu de *Mythras.*
» 255 dans l'épigraphe. Lisez : *abhorr'd* et *throngs* au lieu de *abhoird* et *thrangs.*
» 271 ligne 13. Lisez : *langoureux* au lieu de *longeureux.*
» 288 » 13 » *tués* » *tué.*
» 310 » 12 » *la dernière* » *la seconde.*
» 333 » 8 » *fussent* » *fassent.*
» 341 » 2 depuis le bas. Lisez : *plaintes* au lieu de *plaites.*
» 342 » 10. Lisez : *sensiblement* au lieu de *insensiblement.*
» 344 » 18 » *arrose* » *ouvre.*
» 342 et 346, ligne 1 et 7. Lisez : *palingénésie* au lieu de *palyngénésie.*
» 346 ligne 9 depuis le bas. Lisez : *Jouvence* au lieu de *jouvenu.*
» 347 » 17. Lisez : *la parque* au lieu de *le parque.*
» 348 » 13 » *que domine* » *qui domine.*
» 391 Après les mots : *sans doute. Mais*, lisez : *je le répète.*



